HISTOIRE

DE

LA DENTELLE

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT. — MESNIL (EURE)



Fig. 1. — Marie Stuart.

HISTOIRE

DE

LA DENTELLE

PAR

Mme BURY PALLISER

TRADUCTION FRANÇAISE

OUVRAGE ILLUSTRÉ DE 161 GRAVURES SUR BOIS

ET DE 16 PLANCHES EN COULEUR



PARIS

LIBRAIRIE DE FIRMIN-DIDOT ET Cie

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56

—

1890

Y

HISTOIRE

DE LA DENTELLE

CHAPITRE PREMIER.

OUVRAGES A L'AIGUILLE.

L'art de la dentelle s'est tellement confondu dès les plus anciens temps avec le travail de l'aiguille, qu'il n'est pas possible d'entreprendre l'histoire de l'un sans donner quelque idée de l'autre.

Après les premiers essais d'Ève, on trouve dans l'Ancien Testament (1) maint passage relatif à la broderie; ce sont des rideaux « de fine toile ouvrée, chargée de dessins à l'aiguille, bleue, pourpre, écarlate, avec des chérubins d'un travail exquis ». En outre le rochet de l'éphod était orné à ses bords d'une guirlande « de grenades bleues, écarlates et cramoisies ». Isaïe parle des « réseaux » des femmes, et le *Livre des Rois* des « entrelacs en forme de filets » du temple de Salomon, le tout décoré de grenades et d'autres sujets qu'il serait trop long de rappeler ici. On cite Aholiab dans l'*Exode* comme un brodeur habile. Enfin le portrait de la femme forte « qui met ses mains au fuseau » et qui s'habille de fin lin et de pourpre, et celui de la fille du roi qui « sera présentée au roi en des vêtements de broderie », tout montre l'estime que les Hébreux faisaient de ces travaux.

Chez les Grecs, l'aiguille et la broderie furent en grand honneur. La déesse de la sagesse, Minerve, bien qu'elle ait fort peu encouragé

(1) *Exode*, XXVI, XXVII, XXVIII, XXXV. — *Rois*, I, VII, 17. — *Proverbes*, XXXI, 19. — *Psaumes*, XLV, 14. — *Juges*, V, 30.

cet art domestique, voulut le prendre sous sa protection, et l'on sait quel cruel châtiment elle infligea à Arachné, qui avait prétendu l'égaler dans son occupation favorite. Homère et d'autres écrivains de l'antiquité nous parlent fréquemment de voiles, de coiffes, de filets tissus d'or, de vêtements en broderie. Chez les Égyptiens, les robes de dessus des habits d'apparat semblent, d'après les peintures funéraires, faites de réseaux à chaînettes ou crochet, brodées en reprise à leurs bords de motifs d'or, d'argent et de différentes couleurs; ce qui réalise la parole d'Isaïe : « Ceux qui travaillent en fin lin et qui tissent des filets (1). » Ce furent sans doute les Égyptiens que les Hébreux eurent pour maîtres en cet art.

Alexandre et Auguste rendirent tous deux hommage au travail de l'aiguille. Les Phrygiennes s'y montrèrent si adroites que toute belle broderie se parait de leur nom (*opus phrygianum*). Les tissus d'or étaient aussi en usage à Rome. L'auteur des *Lettres d'Italie* (2) mentionne, parmi les antiquités de Portici, une élégante statue de Diane, en marbre, « habillée à la mode des dames romaines; la robe est bordée d'une dentelle tout à fait semblable au point moderne, large d'un pouce et demi et peinte en pourpre ».

Des peuples bien moins civilisés furent loin d'ignorer cette industrie, comme en témoigne la découverte dans les *tumulus* scandinaves d'aiguilles d'or et d'autres instruments de travail, mystérieuses dépouilles de l'Orient apportées par Odin et ses compagnons, ou peut-être par les captives du Midi arrachées à leurs demeures par les farouches et grossiers Vikings. De ces travaux, peu de chose subsiste encore, même dans les musées du Nord. La *Chronique de Londres* de 1767 relate l'exhumation d'une sépulture scandinave, près de Wareham (comté de Dorset). Dans le creux d'un chêne et parmi de nombreux ossements, enveloppés de peaux de daim parfaitement cousues, on trouva les morceaux d'une dentelle d'or de quatre pouces de long sur deux et demi de large (fig. 2); la dentelle était noircie, très détériorée et dessinée en losange; cette disposition, la plus ancienne

(1) XIX, 9. Citons aussi *Ezéchiel*, XXVII, 7 : « Le fin lin en façon de broderie apporté d'Égypte a été ce que tu étendais pour te servir de voiles. » Et plus loin, 16 : « La Syrie a trafiqué avec toi..... On a fait valoir tes foires en escarboucles, en écarlate, en broderie, en fin lin, en corail et en agate. »

(2) Écrites en 1770 et 1771 par Mme Miller et publiées en 1777 à Londres.

et la plus en usage de toutes, on a pu la revoir sur les cottes des premiers Danois, bordées d'un travail identique, à mailles larges ou serrées.

Les Anglo-Saxonnes ont excellé dans ces talents de leur sexe. Que de magnifiques descriptions l'on a des tuniques écarlates brochées d'or et des chemises violettes, œuvre des nonnes qui semblent avoir voué leur vie de réclusion à ce genre de travail! L'*opus anglicanum* était fort prisé des prélats étrangers et éveilla même la curiosité du pape Innocent IV (1246) (1). Aussi les rois d'Angleterre en pèlerinage à Rome ne manquaient-ils point d'offrir au souverain pontife des vêtements où l'or et les pierres précieuses étaient brodés à profusion.


Fig. 2. — Dentelle d'or trouvée dans un tombeau.

Princesses et nobles dames s'employaient à l'envi à décorer les églises, et le grand saint Dunstan lui-même ne dédaigna pas de leur tracer les dessins qu'elles devaient exécuter (2). Les quatre filles d'Édouard le Vieux étaient renommées pour la variété de leurs aptitudes. Leur père, dit Guillaume de Malmesbury, les avait façonnées dès l'enfance « à la culture des lettres, et plus tard il occupa leurs loisirs aux travaux du rouet et de l'aiguille ». Selon le même chroniqueur, Édith, femme d'Édouard le Confesseur, « faisait tout ce qu'elle voulait de son aiguille (3) ».

En France on n'apportait pas moins d'ardeur à ces légers ouvrages. Si l'on en croit la chronique, la mère de Charlemagne, Berthe au grand pied, (4) y passait pour une habile brodeuse :

A ouvrer si com je vous dirai
N'avoit meillor ouvrière de Tours jusqu'à Cambrai.

(1) Matthieu Paris, trad. française, t. VI, p. 234.

(2) Une noble dame, nommée Ethelwynne, l'avait, dit-on, mandé pour dessiner les ornements d'une étole. Tous les jours Dunstan assis auprès d'elle surveillait son ouvrage et celui des chambrières.

(3) L'Anglo-Saxon Goderic accorda à Alcuin la jouissance d'environ vingt arpents de terre, tant qu'il serait shériff de Buckingham, à la condition d'apprendre la broderie à sa fille.

(4) La reine Berthe fut ainsi surnommée parce qu'elle avait un pied plus grand que l'autre. Beaucoup de personnes ignorant cette particularité écrivent ces mots au pluriel.

Charlemagne même (1), ajoute-t-on,

> Sa fille fist bien doctriner,
> Et aprendre keudre et filer.

Cependant la palme doit être accordée aux femmes anglo-saxonnes, car Guillaume le Conquérant, dans la première cérémonie publique qui suivit la bataille d'Hastings, revêtit un magnifique manteau surchargé de broderies saxonnes (2), et qu'il trouva sans doute supérieur à celui déjà très beau qu'il avait coutume de porter, si l'on en juge d'après la fameuse tapisserie de Bayeux, œuvre si admirée de sa femme. Les plus beaux échantillons qui existent de l'*opus anglicanum* sont peut-être la chape et le manipule de saint Cuthbert, qu'on a transportés il y a quelques années de son cercueil dans la bibliothèque du chapitre de Durham : la beauté des broderies dépasse toute description; l'un des côtés du manipule est garni en dentelle d'or, probablement travaillée sur un modèle en parchemin et cousue ensuite sur le manipule.

Dans les temps féodaux c'était la coutume des chevaliers d'envoyer les filles chez leurs suzerains pour y apprendre à filer, à tapisser et à broder sous les yeux des châtelaines (3), coutume qui, dans les provinces les plus éloignées, s'est conservée jusqu'à la révolution française (4). En France, ces demoiselles sont qualifiées de *chambrières* dans les vieux romans, et tout simplement de *filles* en Angleterre. Les grandes dames tiraient vanité du nombre de leurs écolières; elles

(1) On a aussi célébré le talent de sa femme Fastrade et celui de Constance, femme du roi Robert.

(2) D'après Guillaume de Poitiers, son secrétaire, « les Anglaises sont singulièrement habiles à coudre et à tisser l'or ».

(3) On lit, par exemple, que Gabrielle de Bourbon, femme de Louis de la Tremouille, « jamais n'estoit oiseuse, mais s'employoit une partie de la journée en broderies et autres menus ouvrages appartenant à telles dames, et y occupoit ses damoiselles, dont avoit bonne quantité, et de grosses, riches et illustres maisons ». (*Panégyric de Loys de la Trémoille*, par Jean Bouchet.)

Vecellio a dédié sa *Corona* à la signora Nani, non seulement parce qu'elle excelle aux ouvrages à l'aiguille, mais parce qu'elle « se plaît à en donner des leçons chez elle aux plus vertueuses jeunes filles de la ville ».

(4) « C'est l'usage dans les bonnes familles de Madrid, écrivait une dame en 1679, de placer les filles chez de nobles matrones qui les occupent à broder des chemises, au col et aux manches, en or et en argent, ou en soie de différentes couleurs. »

passaient les matinées à l'ouvrage, égayant leurs travaux par des *chansons à toile*, comme on appelait ces ballades de circonstance (1).

Les comptes de la garde-robe du roi d'Angleterre sont remplis d'entrées relatives aux matériaux d'ouvrage achetés pour les princesses, par exemple la fille d'Édouard Ier, celle d'Édouard II, et surtout la reine Élisabeth d'York, qui faisait grand usage de son aiguille. Durant la guerre des deux Roses, alors qu'un duc de sang royal mendiait, dit-on, par les rues des opulentes cités de Flandre, des dames de qualité, la comtesse d'Oxford entre autres, s'estimèrent heureuses de demander, comme le firent plus tard les émigrées de la révolution, le pain quotidien à l'adresse de leurs doigts. Sans vouloir rabaisser le mérite des dames du moyen âge, on doit reconnaître que le mauvais état des campagnes, le manque de routes, les fréquentes absences des chevaliers, la rareté des distractions convenables à leur rang, les obligeaient à une vie sédentaire dont elles tiraient le meilleur parti possible. La vie extérieure date pour les femmes d'une époque récente.

Reines et grandes dames continuèrent donc à coudre. A peine arrivée en Angleterre, Catherine d'Aragon s'applique avec diligence à des travaux de toilette et surtout à des ornements d'église; sa mère, Isabelle la Catholique, l'avait formée en cet art, et dans son enfance elle avait sans doute assisté à ces concours à l'aiguille institués par cette princesse entre les plus habiles Espagnoles (2). « Elle passa

(1) I jor fist es chambre son pere,
Une estole et i amict pere
De soie et d'or molt soutilment,
Si i fait ententevement
Mainte croisette et mainte estoile
Et dist ceste chanchon à toile.
(*Roman de la Violette.*)

(2) Il est question de ces concours dans le dialogue entre Industrie et Paresse du *Modelbuch* de Sibmacher (1601, trad. française).

C'est Catherine qui introduisit le *point d'Espagne* en 1501, lors de son mariage avec le prince Arthur d'Angleterre. Dans le compte de sa garde-robe on fait souvent mention de « draps et taies d'oreiller garnis de dentelle de soie noire à la mode d'Espagne ». En 1556, parmi les cadeaux du nouvel an offerts à la reine Marie Tudor, il y avait plusieurs jupes bordées de même. On garnissait aussi de ce point des fraises, des manchettes et des serviettes, en les relevant de dentelles d'argent et d'or. En France le point d'Espagne se montre sous Henri II. « Pour la façon d'ung gaban avec un grant collet chamarrez à l'espaignolle de passement blanc..... » (*Comptes de l'argentier du roi*, 1557, Arch. nat. KK, 106.)

ses jours, dit le poëte Taylor, à pousser diligemment son aiguille. » On raconte que, lorsque Wolsey, en compagnie du légat Campeggio, alla la voir à Bridewell pour traiter l'affaire du divorce, il la trouva, comme une autre Pénélope, à l'ouvrage avec ses filles d'honneur, et qu'elle vint à leur rencontre un écheveau de soie rouge autour du cou (1). Les partisans de Marie Tudor veulent qu'elle ait partagé les goûts de sa mère; mais nous n'en avons découvert presque aucune preuve. Pour la fière Élisabeth (fig. 3), on ne se la représente guère une aiguille à la main; pourtant, fidèle à l'usage qui voulait que toute femme eût fait au moins une chemise dans sa vie, cette princesse offrit à son frère Édouard, lors du sixième anniversaire de sa naissance, une chemise en batiste brodée de ses propres mains.

Les travaux de Marie Stuart, qui acquit de bonne heure les talents de son sexe sous lady Fleming, sa gouvernante, sont trop connus pour en faire mention. La correspondance de cette reine infortunée contient des demandes fréquentes de soie et de matériaux d'ouvrage pour distraire les longs ennuis de sa prison. Elle avait eu aussi pour maîtresse Catherine de Médicis, cette incomparable ouvrière, qui, réunissant autour d'elle Claude, Élisabeth et Marguerite, ses filles, ainsi que leurs cousines de Guise, « passoit fort son temps les après disnées, dit Brantôme dans les *Dames illustres*, à besogner après ses ouvrages de soye, où elle estoit tant parfaicte qu'il estoit possible ». L'habileté de la reine Margot (2) a été célébrée par Ronsard, qui en fait une rivale de Pallas :

Elle addonoit son courage
A faire maint bel ouvrage
Dessus la toile, et encor
A joindre la soye et l'or.

Vous d'un pareil exercice,
Mariez par artifice
Dessus la toile en maint trait
L'or et la soye en pourtrait.
(*Ode à la reine de Navarre.*)

(1) La sixième femme d'Henri VIII, Catherine Parr, avait ainsi que la première des doigts de fée. On en peut juger par la courte-pointe et la housse de parade que l'on garde encore d'elle au château de Sizergh (Westmoreland). Un astrologue avait prédit, d'après son horoscope, qu'elle serait reine; aussi toute enfant répondait-elle à sa mère qui la rappelait au travail : « Mes mains sont faites pour toucher sceptres et couronnes, et non aiguilles et fuseaux. »

(2) La sœur de François Ier, surnommée la *reine des Marguerites*, avait l'aiguille non moins

Les œuvres de l'aiguille formaient le travail quotidien des couvents. Dès le quatorzième siècle on les appelait « œuvre de non-



Fig. 3. — La reine Élisabeth, d'après une gravure de Jacobsen.

nain (1) »; et même à présent dans quelques cantons éloignés, on

alerte que l'esprit; ses comptes font foi de sa diligence jusqu'à l'année même de sa mort (1549), où sont inscrits « 3 marcs d'or et d'argent pour servir aux ouvraiges de la dicte dame ». (*Livre de dépenses de Marguerite d'Angoulême;* par le comte de La Ferrière-Percy, Paris, 1862.)

(1) *Inventaire de Charles V*, ann. 1380.

qualifie de la sorte la dentelle ancienne. Ce genre d'occupation n'était pas uniquement réservé aux femmes. Il y avait des moines renommés pour leur talent à broder, comme ceux de l'abbaye de Wolstrope (comté de Lincoln); quelques frontispices des premiers cahiers de patrons du seizième siècle représentent des hommes travaillant au métier, et l'on nous donne ces cahiers pour avoir été faits « dans l'intérêt des hommes aussi bien que des femmes (1) ». Beaucoup de recueils de ce genre ont eu pour auteurs des moines, tels que Jean Mayol, carme de Lyon, le P. Dominique, autre carme, et le P. Hiéronyme, servite; à Paris, la bibliothèque de Sainte-Geneviève en possède plusieurs, provenant de l'abbaye du même nom; et la Bibliothèque Nationale en a un autre qui a appartenu à celle de Saint-Germain des Prés. Comme on y trouve peu ou point de texte, ils auraient à peine tenté la curiosité des religieux s'ils n'avaient eu dessein de s'en servir.

Après la suppression des couvents, cette tradition se maintint en Angleterre parmi les familles de l'aristocratie catholique. Ainsi la veuve du comte d'Arundel, raconte le duc de Norfolk, « occupait sans cesse ses damoiselles et servantes à des ornements d'église, et ne leur passait pas un instant d'oisiveté ». Une maîtresse brodeuse se payait cher depuis que les vieilles religieuses s'éteignaient l'une après l'autre, témoin celle qui entra chez le comte de Thomond, sous Charles Ier, aux gages de 200 livres (5,000 fr.) par an.

En 1614 le roi de Siam, désirant épouser une Anglaise, s'adresse à Jacques Ier : un gentilhomme de bonne souche offre sa fille, qui excelle, à l'en croire, « dans la musique, la couture et le beau langage (2) ». Cela suffisait alors à faire une femme accomplie. Les évêques, scandalisés, intervinrent à temps pour couper court à ce projet d'alliance. L'épitaphe de Catherine Sloper, inhumée en 1620 dans l'abbaye de Westminster, la représente comme « parfaite en ses travaux d'aiguille ».

La sémillante Henriette de France paraît avoir dédaigné les habitudes de travail de l'ancienne cour, et les femmes des derniers Stuarts ont suivi son exemple. Aussi, après avoir raconté comment, dans sa

(1) Voy. *le Livre de lingerie*, par Dominique de Sera, 1581, et les *Modèles que les seigneurs, dames et damoiselles ont eu pour agréables*, par Vinciolo, 1587.

(2) *Calender of State papers. Colonial*, n° 789.

simplicité toute hollandaise, Marie, femme de Guillaume III, passait des heures assise à faire des franges au point noué, l'évêque Burnet, son biographe, ajoute « qu'il était singulier de voir une reine travailler tant d'heures de la journée ». Honnête passe-temps qui fournissait au spirituel Sedley un sujet inépuisable de moquerie (1)!

Depuis le milieu du dernier siècle et surtout depuis la révolution française, les ouvrages d'art à l'aiguille et la broderie de luxe tombèrent en décadence. La simplicité du costume masculin n'en faisait plus le complément obligé de l'éducation des femmes ou même des hommes : cela peut paraître étrange, deux des plus grands généraux de la république, Hoche et Moreau, ne rougirent pas de se broder des gilets de satin longtemps après être entrés au service militaire. Les merveilles de l'aiguille cédèrent la place à des ouvrages de fantaisie qu'heureusement un goût plus pur a dans ces derniers temps condamnés. Néanmoins c'est un art qui s'en va. L'invention de la machine à coudre a empiré la détresse des ouvrières, et celles qui gagnaient jadis de belles journées se voient réduites à la misère. D'autre part, la facilité des voyages a rendu les femmes de nos jours bien moins sédentaires ; elles ont peu de temps à donner aux occupations d'intérieur que préféraient leurs aïeules. On peut appliquer à la présente génération le mot de Daniel : « Beaucoup iront de côté et d'autre, et la science s'accroîtra. »

(1) Dans l'épigramme de *la Royale frangeuse*, il montre la reine en carrosse, « tout affairée à nouer ses fils ».

CHAPITRE II.

POINT COUPÉ.

C'est de la *broderie à jour*, dont l'usage devint général au seizième siècle, que nous devons tirer l'origine de la dentelle. Cette broderie, bien que variée à l'infini, fut désignée sous le nom général de *point coupé*. La mode d'orner le linge remonte aux temps les plus anciens. Tantôt on chargeait les bords de broderie pleine, tantôt les points à jour y dessinaient mille arabesques, tantôt enfin avec des bouts effilés on tressait des franges d'une précision géométrique.

Un témoin oculaire de l'exhumation de saint Cuthbert au douzième siècle décrit ainsi son linceul : « On l'avait, dit-il, enveloppé dans un drap, bordé d'une frange de la longueur du doigt; cette frange, sur les côtés et aux deux bouts, était surmontée d'une broderie en éventail travaillée dans l'étoffe même et qui représente des oiseaux et des animaux, séparés les uns des autres par un arbre dont les branches serpentaient entre chaque figure (1). » Sans aucun doute ce linceul, conservé pendant plusieurs siècles dans la cathédrale de Durham, offrait un échantillon du point coupé; ce procédé, qui devint commun par la suite, n'était au moyen âge réservé qu'à des usages religieux, et fut regardé jusqu'à la réforme comme un secret d'église.

Bien qu'il soit question du point coupé dans un passage de la *Chronique rimée* d'Harding, relatif à la cour de Richard II, ainsi que dans une diatribe de Chaucer contre le luxe du clergé, l'on ne saurait en conclure que la mode en était générale, et probablement entendait-on par là ces appliques de velours ou d'autre étoffe, découpées et cousues

(1) *Libellus de admirandis beati Cuthberti miraculis*, par Reginald, moine de Durham, publié en 1855.

au bord du vêtement, comme en font à présent les dames. Ces sortes d'agréments étaient fort en usage, ainsi que l'attestent les inventaires du moyen âge.

L'ornement des chemises servit surtout de prétexte à la coquetterie, et l'on n'épargnait ni l'art ni le temps à en décorer le col et les manches. Dans la vieille ballade de *Lord Thomas*, la belle Annette dit à ses suivantes « d'aller lui chercher sa fine chemise de Hollande, si gentiment ouvrée à l'aiguille ». Chaucer ne dédaigne pas non plus de s'abaisser à ces descriptions : Blanche était sa chemise, dit-il, toute brodée de soie noire par devant, par derrière, au col et partout. » Le luxe exagéré du plus nécessaire des vêtements échauffe la bile d'un moraliste du seizième siècle, qui donne ainsi carrière à son indignation : « Ces chemises, arrive-t-il parfois, sont entièrement brodées à la main, de fil ou de soie, et parsemées de points à jour et d'autres babioles, plus que je n'en saurais dire; tant il y a qu'elles coûtent, à ce que j'ai appris, soit 10, 20, 40 shillings, soit 20 nobles, et, chose horrible à penser! jusqu'à 10 livres pièce (1). »

Jusqu'au règne d'Henri VIII on porta des chemises plissées (2).

En outre des chemises (3), on broda les mouchoirs, les draps et les taies d'oreiller (4) en soie de différentes couleurs jusqu'à ce que la mode accordât peu à peu la préférence au point coupé, qui, à son tour, fit place à la dentelle.

(1) *Anatomie des abus*, par Philippe Stubbs, 1583.

(2) On lit dans *la Nef des fous*, traduite du latin par Barclay (1508) : « Approchez avec vos chemises bordées et étalées en forme de surplis. »

(3) Les inventaires de tous les pays fourmillent de ces articles de luxe. Les *chemises* de Catherine d'Aragon étaient brodées au cou de soie et d'or. En 1523 lord Monteagle avait « deux belles chemises de batiste ouvrées d'or ». Parmi les cadeaux du nouvel an de 1556 offerts à Marie Tudor par la duchesse de Somerset, figurait une chemise brodée tout en soie, avec col et manchettes rehaussés de damas, d'or et d'argent. On voit dans les comptes de Marguerite de France (1545) une entrée de « 4 livres 12 sols pour une garniture de chemise ouvrée de soye cramoisie ». En 1558 la reine Élisabeth donnait des ordres pour allonger une chemise brodée à jour, pour en border six de dentelle blanche, pour en festonner quatre à jour avec cols, fraises et poignets, les uns en soie noire, les autres en soie rouge, etc. Aux obsèques d'Henri II, roi de France (1559), son effigie était vêtue « d'une chemise de toile en Hollande, bordée au col et aux manches d'ouvraige fort excellent ». (Godefroy, *Cérémonial de France*, 1610.)

(4) La taie d'oreiller a toujours été un objet de luxe, et cette mode n'est pas encore passée en France où les taies d'oreiller, brodées aux armes et garnies d'une riche dentelle, font de rigueur partie du trousseau moderne. Dans l'inventaire de Marguerite d'Autriche, gouvernante des Pays-Bas, on trouve « 4 taies d'oreiller ouvrées d'or et de soie cramoisie

La description d'un costume du temps d'Henri VIII, celui que portait la veuve de John Whitcomb, riche drapier de Newburg, indique le moment où le point coupé fut introduit dans la toilette. « Elle sortit de la cuisine, dit un chroniqueur, dans une belle robe à queue toute constellée d'argent, et ayant sur la tête une coiffe blanche, ornée de découpures d'un curieux travail; son tablier blanc comme neige, était orné de même. »

Nous voici arrivés à la renaissance, époque où une alliance intime rapprochait les beaux-arts de l'industrie, où le plus frivole objet de

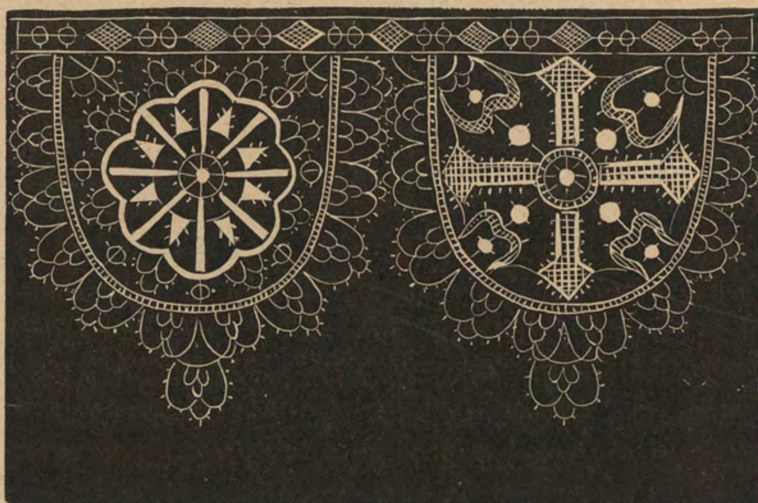


Fig. 4. — Point coupé, d'après Vinciolo.

luxe, au lieu d'être abandonné au goût vulgaire d'un fabricant, fournissait à l'artiste les plus gracieuses inspirations. La broderie profita du mouvement général, et l'on composa des recueils de dessins pour ce genre de travail, qui sous le nom de *point coupé* occupa les loisirs des dames.

Le plus en vogue de tous, surtout à la cour de France, pour laquelle il avait été fait, fut celui du Vénitien Vinciolo, auquel Catherine de Médicis passe pour avoir accordé, en 1585, le privilège exclusif de monter et de vendre les collerettes gaudronnées (1) dont elle avait

et verte, et 4 autres ouvrées d'or et de soie bleue à losanges. » Le roi Édouard VI avait 18 taies d'oreiller de toile de Hollande également ouvrées en soie de diverses couleurs. Lady Zouch en donna à la reine Élisabeth une paire brodée en soie noire à fils tirés.

(1) Ce mot n'a aucun rapport avec le goudron; il a été emprunté aux *goderons* des orfèvres.

amené la mode. Cet ouvrage, qui eut plusieurs éditions entre 1587 et 1623, a pour titre : *Les Singuliers et nouveaux Pourtraicts et ouvrages de lingerie, servans de patrons à faire toutes sortes de poincts, couppé, lacis et autres, nouvellement inventez au proffit et contentement des nobles dames et demoiselles et autres gentils esprits, amateurs d'un tel art. Par le seigneur Frédéric de Vinciolo, Vénitien, Paris,* 1587. Deux petites figures de femme en costume du

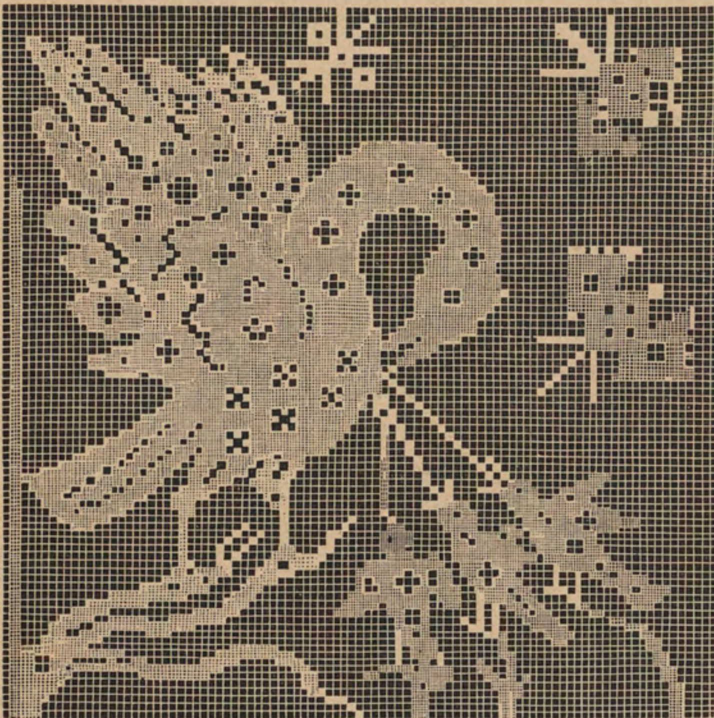


Fig. 5. — Lacis, d'après Vinciolo. (Ce pélican contient en longueur 70 mailles, et en haut. 65.)

temps et un métier à la main décorent le frontispice. L'ouvrage est divisé en deux livres : le premier, relatif au point coupé, contient de riches dessins géométriques imprimés en blanc sur fond noir (fig. 4); le second traite du lacis, ou sujets en carrés, à points comptés (fig. 5), semblables à nos modèles à marquer, et figurant les sept planètes, Neptune, des carrés, des bordures, etc. Le recueil est dédié à Louise de Vaudemont, femme d'Henri III. D'autres cahiers de patrons avaient déjà paru; le plus ancien avec date a été imprimé en 1527, à Cologne (1); ils sont très rares et recherchés des amateurs.

Le point coupé se faisait de différentes manières. La première consistait à former sur un petit métier un réseau de fils, qu'on croisait et qu'on entrelaçait afin d'obtenir la combinaison cherchée; sous ce réseau on fixait une fine toile, dite *quintain* (2), l'on cousait l'un à l'autre dans tous les contours du dessin, et l'on découpait ce qui était superflu; de là le nom de point coupé. D'autres fois le modèle était reproduit sans aucun toilé : des fils partant à égales distances d'un même centre servaient de support à d'autres fils; on les mêlait ensemble pour en faire des carrés, des triangles, des rosaces et autres dessins géométriques, recouverts au point de boutonnière (point noué), et formant une broderie lourde et compacte, trouée de jours çà et là. C'est à ce genre qu'on peut rattacher le vieux point monastique d'Italie, nommé ordinairement *dentelle de Grèce*, ainsi que l'admirable et délicat point de Venise.

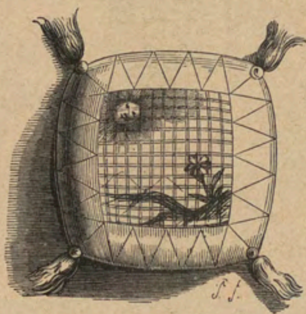


Fig. 6. — Devise de Marguerite de Valois, en lacis.

Tout à fait distinct de ces combinaisons régulières, le lacis (3) était fait sur un réseau, véritable travail d'araignée, qu'on appelle en France *filet brodé en reprises*. Le fond, ou réseuil, consistait en un filet à mailles carrées, sur lequel se détachait le dessin, parfois coupé en toile et appliqué, mais plus souvent reprisé à points comptés, comme la tapisserie. Ces fonds, ainsi que nous l'apprend un petit poème sur le lacis (4), se faisaient comme ceux d'à présent; ils étaient d'un grand usage pour les ri-

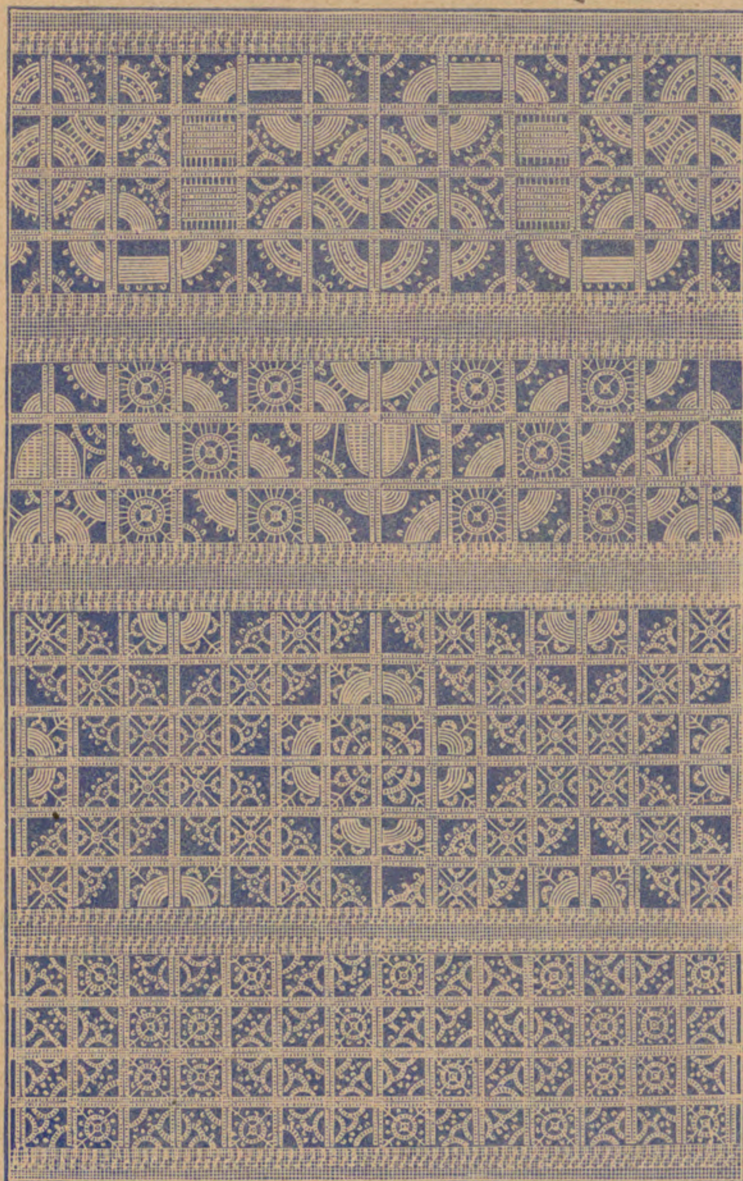
(1) On en trouvera la liste complète dans l'Appendice.

(2) On la fabriquait à Quintin, en Bretagne. Un poète, faisant allusion à cet ouvrage, dit aux dames :

> Vous n'employrez les soirs et les matins
> A façonner vos grotesques quaintains,
> O folle erreur? ô despence excessive!
> (*Consolation aux dames*, 1620.)

(3) « Lacis, espèce d'ouvrage de fil ou de soie, fait en forme de filet ou de réseuil dont les brins étaient entrelacez les uns dans les autres. » (*Dictionnaire de Furetière*, 1684.)

(4) Il se trouve à la suite de la *Pratique de l'aiguille industrieuse*, par Mignerak, 1605.



Patron du temps d'Élisabeth.

deaux de lit, les baldaquins (1), etc. Mêlé au point coupé, le lacis servait beaucoup dans les garnitures de lit et les nappes d'autel (2). Marie Stuart était fort habile en cet art : elle l'avait appris à la cour de France, où sa belle-sœur, la reine Margot, paraît aussi l'avoir pratiqué (3).

Bien que le recueil de Mignerak, dont nous avons parlé, soit dédié à Marie de Médicis, et qu'il porte son chiffre et ses armes, on voit pourtant au frontispice un coussin à dentelle, avec un carré de lacis en voie d'exécution, et dont le modèle est une marguerite tournée

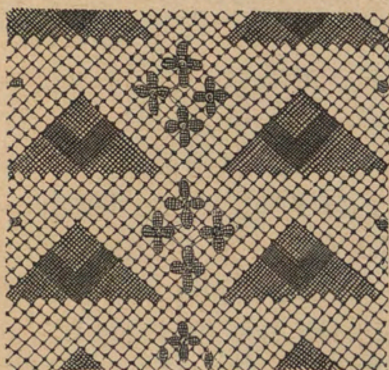


Fig. 7. — Ancien lacis (treizième siècle).

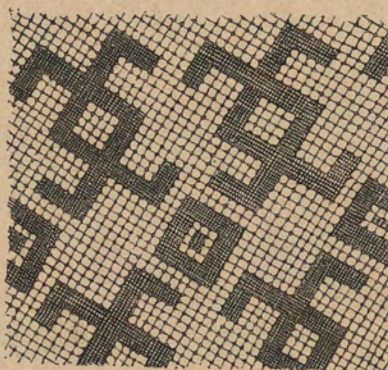


Fig. 8. — Ancien lacis (quatorzième siècle).

vers le soleil, devise favorite de Marguerite de Valois, la reine divorcée. (fig. 6).

Les livres de ce genre étant chers et rares, les maîtresses de couture s'empressèrent d'en faire reproduire les différents dessins sur des canevas de toile, et les jeunes demoiselles les remplissaient pour témoigner de leur talent au point coupé, lacis et réseuil, à peu près comme les petites filles d'aujourd'hui apprennent à marquer dans les écoles de campagne. L'amour-propre des mères fit encadrer ces chefs-d'œuvre; c'est pourquoi il en est tant venu jusqu'à nous conservés intacts dans les anciennes familles (pl. 1).

(1) Les inventaires de Charles de Bourbon et de la comtesse de Soissons, sa femme, morts l'un en 1613, l'autre en 1644, témoignent de la vogue du *réseuil* dans l'ameublement de cette époque (Bibl. nat., Mss., fonds français. 11426). Déjà celui de Marie Stuart, en date du 20 février 1587, faisait mention d'un « lit d'ouvrage de rezel ».

(2) « 18 pales de différentes grandeurs ; tous de toile, garnis tant de petite dentelle que de filet brodé. » (*Inventaire de l'église Saint-Gervais*, aux Archives nationales, LL, 654).

(3) On lit dans ses *Comptes* (1577) : « Pour des moulles et esguilles pour faire rezeuil, 4 livres tournois. Pour avoir monté une fraize neufve de reseuil, 10 sols tournois. »

Parmi de curieux échantillons de lacis exposés il y a quelques années au musée de Kensington à Londres, il y en avait deux en filet de soie de couleur, l'un brodé d'écussons et de croix (fig. 7), l'autre orné d'un dessin du moyen âge (fig. 8). On voyait dans la même collection un parement d'autel à la vieille mode d'Allemagne, en gros filet brodé en losanges (1). Mais l'objet le plus artistique était un ornement d'église, d'environ trois mètres de long, et dont le dessin représentait les Apôtres, des anges et des saints. Ces deux derniers morceaux dataient du quatorzième siècle.

Quand on l'appliquait aux nappes d'autel, aux rideaux de lit ou aux couvre-pieds, on alternait d'ordinaire le lacis avec des carrés de toile unie afin de produire plus d'effet. Ces ouvrages furent longtemps en faveur dans plusieurs provinces de France. On y ajoutait aussi les armes de la famille, des couronnes, des chiffres, enfin des fleurs de lis et quelquefois même les bêtes de l'Apocalypse lorsque ces ouvrages devaient servir à l'église. Ces broderies furent aussi employées pour des draps mortuaires, comme l'indiquent des sujets tels qu'ossements, têtes de mort, larmes, etc. Jusqu'en 1850, les cercueils des pêcheurs de la ville de Dieppe étaient recouverts d'un splendide drap en point coupé, don que leur avait fait en *ex-voto* une dame sauvée d'un naufrage, et qui voulut perpétuer ainsi par son ouvrage le souvenir de sa reconnaissance. On retrouve encore de ces broderies dans quelques couvents du Midi et aussi en Suède, où les dames en font des ornements pour les draps de lit destinés aux hôtes distingués : les paysannes exécutent sur les collets des vêtements de leurs maris un semblable travail, et il y a un demi-siècle à peine que les blouses des laboureurs anglais portaient du col aux épaules des bandes posées en croix, et couvertes d'une espèce de point coupé, rappelant fort les surplis du seizième siècle.

(1) Une partie de ces antiquités élégantes ont été acquises par le Musée britannique, entre autres, des pièces de réseuil d'or avec dessins brodés en fil d'or et soie de couleur. Telles étaient les « serviettes de Cadix » de Marguerite d'Autriche, l'une ouvrée d'or et d'argent sur filet, et bordée d'or et de gris, l'autre de soie grise et verte, bordée d'une tresse de mêmes couleurs.

CHAPITRE III.

DENTELLE.

On peut définir la dentelle (1) un réseau formé de fils d'or, d'argent, de soie, de lin ou de coton, et orné d'un dessin.

En France comme en Angleterre, les premières dentelles furent désignées par le mot de *passement* (2), terme générique embrassant les galons, les lacets et cordonnets, qu'ils fussent d'or, d'argent, de soie, de lin, de coton ou de laine. La plupart de ces primitives dentelles ou passements différaient peu d'un galon ou lacet : ils étaient faits de fils passés ou entrelacés les uns dans les autres, de là le nom de *passement*. Par degrés, ce travail fit des progrès; il s'embellit de dessins variés, on y employa un fil plus fin, et le passement ainsi perfectionné devint avec le temps la dentelle.

Ce n'est qu'au temps de Richard III que le mot *lace* apparaît en Angleterre; on le trouve dans un compte de dépenses du couronnement (1483), cérémonie où la reine Anne portait un manteau de drap d'or garni de *lace* en soie blanche et en or de Venise.

En France, le mot *dentelle* n'existe pas dans les anciens vocabulaires (3); il faut, pour l'y voir figurer, que la mode ait produit des passements *dentelés*.

Dans les comptes d'Henri II, roi de France, et de sa femme, il est souvent fait mention de « passement jeaulne dantelé des deux

(1) En allemand *spitze*, en italien *merletto*, *trina*, *pizzo;* en espagnol *encaje;* en anglais *lace*, mot qui probablement dérive de l'anglo-normand *lacez*, et du latin *lacinia*.

(2) COTGRAVE : « Passement, *lace* ou *lacing*. »

(3) Les dictionnaires de Rob. Estienne (1549), de Frère de l'Aval (1549), de Nicot (1606) ne le donnent pas. On trouve dans Cotgrave : « DENTELLE, petite bordure dentelée faite au fuseau ou à l'aiguille. » Dans le *Dict. de l'Académie* (1694), on lit aussi : « DENTELLE, sorte de passement à jour et à mailles très fines, ainsi nommé parce que les premières qu'on fit étoient dentelées. »

costez », de « passement de soye incarnat dentelé d'un costé », etc.; mais le mot *dentelle* ne s'y trouve pas. On le rencontre toutefois, dans un inventaire de Marguerite de Valois, sœur de François I[er], portant la date plus ancienne de 1545; on y lit : « Payé la somme de VI livres pour soixante aulnes fine dantelle de Florance pour mettre à des colletz (1). » Plus de vingt ans après, parmi les objets fournis à Marie Stuart, en 1567, figure « une pacque de petite dentelle »; et c'est la seule fois que le mot se voit dans ses comptes. On trouve une mention pareille dans les comptes de Marguerite de Valois, première femme d'Henri IV (2).



Fig. 9. — Grande dentelle au point devant l'aiguille (1598).

Peu à peu le passement dentelé se transforma en dentelle. C'est dans un livre de modèles publié à Montbéliard en 1598, qu'on trouve les premiers dessins « pour dantelles ». Il contient vingt modèles de toute grandeur, « bien petites, petites (fig. 10 à 13), moyennes et grosses » (fig. 9).

Le terme *dentelle* a donc pris maintenant droit de cité côte à côte

(1) *Dépenses de la maison de Madame Marguerite, sœur du Roi.* Bibl. nat., Mss., fonds fr., 10 394, fol. 62.

(2) « Plus, délivré une pacque de petite dentelle qui estez cousu ensemble pour mettre sur les coutures des rideaux desdits litz contenant 80 aunes. » Cette coutume de garnir les coutures des rideaux de lit avec du passement dentelé des deux côtés était commune à toute l'Europe.

avec le passement. Mignerak est le premier qui donna des « passements au fuseau » (fig. 14); Vinciolo, dans son édition de 1623, fournit aussi des dessins pour ce nouveau travail (fig. 15 et 16); et Parasoli (1616) en donne également pour *Merli a Piombini* (fig. 17). Dans l'inventaire d'Henriette de France (1619) se trouvent une variété de dentelles qualifiées de *passements* (1); et dans celui du maréchal de La Motte (1627), le terme est appliqué à toute espèce de dentelles : « Item, quatre paires de manchettes garnyes de passement tant de Venise, Gennes et de Malines. »

La dentelle se compose de deux parties : le fond et la fleur ou dessin. Le fond uni se désigne en français par le mot *entoilage*, parce qu'il contient la fleur ou ornement appelé *toilé*, de son tissu serré et sans relief ressemblant à la toile, et aussi de ce qu'il est souvent fait de toile même ou de mousseline. Le fond, appelé aussi champ, réseau, treille, est de différentes sortes : fond de Bruxelles, fond clair, fond double, etc. Quelques dentelles, notamment certains points et guipures, ne s'exécutent pas sur un fond : les fleurs sont rattachées les unes aux autres par des fils irréguliers, festonnés; au feston s'ajoute quelquefois un picot. Tels sont les points de Venise et d'Espagne et la plupart des guipures. Ces fils sont appelés par les dentellières anglaises *liens à picot;* les Italiens leur donnent le nom de *jambes*, les Français celui de *brides*. La fleur, ou dessin,


Fig. 10. — Petite dentelle (1598)

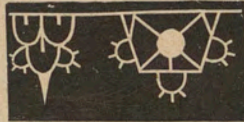
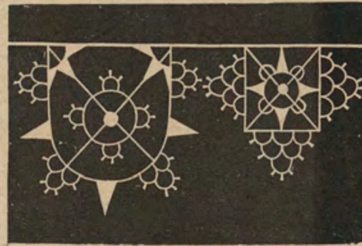

Fig. 11. — Petite dentelle (1598).


Fig. 12. — Petite dentelle (1598).


Fig. 13. — Petite dentelle (1598).

(1) « Petits et grands passements; id. à l'aiguille; id. faicts au métier; id. de Flandres à pointes; id. orange à jour; id. de Flandres satiné; avec réseuil, *dantelles* grandes et petites, or, argent, etc. » (*Inv. de Madame, sœur du Roi*. Archives nat., KK, 234.) Jusqu'en 1645, le mot *passement* reste en usage, ainsi qu'on le voit dans l'inventaire de l'église Saint-Médard à Paris (Archives nat., LL, 858).

est souvent faite en même temps que le fond, comme dans la valenciennes et la malines, ou séparément, et dans ce dernier cas il est enchâssé dans le fond ou *appliqué* dessus. Dans certaines parties du dessin laissées vides, on fait ce qu'on appelle des *jours*.

Toute dentelle a deux bords : le *picot*, ou couronne, formé d'un rang de petites pointes également espacées, et le *pied*, ou engrelure consistant en réseaux plus serrés, destinés à maintenir les points du fond et à coudre la dentelle au vêtement qu'elle doit orner.

Les dentelles se divisent en deux séries principales : celles qu'on fait

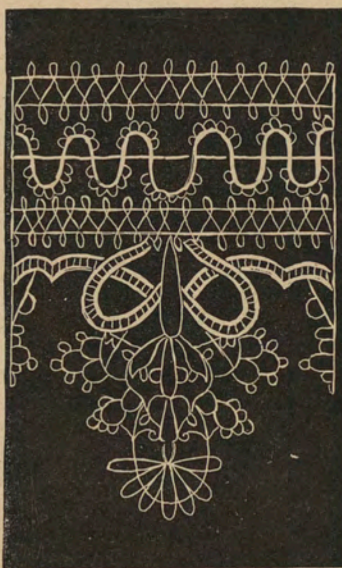


Fig. 14. — Passement au fuseau, d'après Mignerak.



Fig. 15. — Passement au fuseau, d'après Vinciolo.

avec fuseaux et coussin, puis le point. Ce dernier se fait à l'aiguille à l'aide d'un dessin tracé sur parchemin, de là son nom de *point à l'aiguille*. On donne quelquefois improprement le nom de *point* à la dentelle aux fuseaux : point de Malines, point de Valenciennes, etc. *Point* signifie aussi une espèce particulière de réseaux, comme le point de Paris, le point de neige, le point d'esprit, le point à la Reine, point à carreaux, à chaînette, etc. « Cet homme est bien en points » se disait d'une personne qui portait de riches dentelles.

Il est à peine besoin de décrire la manière de faire la dentelle aux fuseaux. On se sert pour cela d'un carreau qui se compose d'une petite planche carrée ou ovale rembourrée de façon à former un

coussin; l'ouvrière la place sur ses genoux. On fixe sur le carreau une bande de parchemin portant le dessin formé par des piqûres; dans ces piqûres on enfonce des épingles, qui pénètrent dans le coussin; autant de réseaux, autant d'épingles. Les fils dont est faite la dentelle sont dévidés sur des fuseaux (1), petits ustensiles de bois, menus et allongés, terminés à leur extrémité supérieure en forme de bobine pour recevoir le fil. Chaque fil a son fuseau; en tordant et en croisant ces fils, on forme le fond de la dentelle. Le dessin (en terme technique *la fleur*) se fait en entrelaçant au fil du réseau un fil particulier beaucoup plus gros, qui doit suivre les contours



Fig. 16. — Passement au fuseau, d'après Vinciolo.

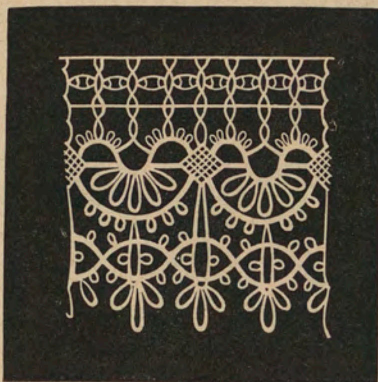


Fig. 17. — *Merletti a Piombini*, d'après Parasoli.

du dessin tracé sur le parchemin (2). Ce procédé n'a subi que de légers changements depuis plus de trois siècles.

Afin de simplifier la narration, nous nous proposons de faire séparément pour chaque pays l'histoire de la dentelle; mais jugeant utile qu'on puisse se former une idée générale de ce qu'étaient aux diverses époques ces produits charmants de l'adresse et du goût, nous allons énumérer les points et les dentelles les plus en usage, lorsque Colbert fonda la manufacture des Points de France, en 1665, et donna l'impulsion au développement général de cette industrie.

Les dentelles connues à cette époque étaient :

(1) *Voy.* ch. XXIV.

(2) Le nombre des fuseaux est en moyenne de 50 par pouce (anglais) carré. Si la dentelle a un pouce de large, il y aura dans chaque pouce carré 625 mailles et 22,000 dans une aune (d'Angleterre). L'ouvrage ne peut donc avancer que très lentement, quoiqu'il soit exécuté en général avec autant de rapidité que d'habileté de main.

1° Le *point*, qu'on faisait surtout à Venise, à Gênes, à Bruxelles et en Espagne.

2° La *bisette*, étroite et grossière dentelle aux fuseaux, fabriquée dans les environs de Paris par les paysannes, notamment à Gisors, Saint-Denis, Montmorency et Villiers-le-Bel. Bien que le proverbe : « Ce n'est que de la bisette » (1) semble indiquer son peu de valeur, elle formait cependant un des articles du commerce de la mercerie et de la lingerie (2).

3° La *gueuse*, dentelle de fil d'une simplicité d'accord avec son nom. Les fleurs, faites en même temps que le réseau du fond, étaient formées par un fil lâche et très gros. La gueuse était autrefois d'un usage général, mais à partir des premières années du dix-huitième siècle, elle ne fut guère portée que par les basses classes. Elle a en anglais le nom de *beggars lace* (dentelle des gueux).

4° La *campane*, dont les festons rappelaient les grelots et sonnettes qui lui donnèrent son nom. C'était une étroite et fine dentelle blanche aux fuseaux qu'on cousait sur d'autres dentelles soit pour les rehausser, soit pour remplacer le picot lorsqu'il était usé (3). On faisait aussi de la campane en or, en soie de couleur pour garnir les mantes, les écharpes, etc. On s'en servait même pour recouvrir des boutons, comme l'indique un compte de la garde-robe de Georges Ier, roi d'Angleterre (1714).

5° La *mignonnette*, fine et légère dentelle, appelée *blonde de fil* (4) et *point de tulle* à cause de la ressemblance du fond avec ce réseau. Elle était faite de fil de Lille blanchi à Anvers, et de différentes largeurs, sans toutefois jamais dépasser deux à trois pouces. Les environs de Paris, la Lorraine, l'Auvergne, Arras, la Suisse, et surtout Bayeux étaient les principaux centres de cette industrie. La

(1) *Dict. de l'Académie.*

(2) On faisait aussi de la bisette en soie de couleur. D'après Cotgrave et Oudin, on appelait également bisette des feuilles ou paillettes d'or ou d'argent qui servaient à orner les vêtements.

(3) Dans le siècle dernier, il était fort de mode de garnir les bords sinueux d'une large dentelle d'une plus petite, ce qui s'appelait *campaner*. Dans les Mémoires des dentelles de Mme du Barry, conservés à la Bibliothèque nationale, se trouvent diverses entrées d'Angleterre et de points à l'aiguille *campanés* des deux côtés pour manchettes, camisoles, etc.

(4) « Fichu garni à trois rangs de blonde de fil sur entoilage. » (*Inv. de la duchesse de Modène, fille du Régent*, 1761.)

mignonnette était en haute faveur pour les coiffures et divers ornements à cause de sa transparence et de sa légèreté; elle était l'objet d'un commerce d'exportation considérable.

6° Le *point double*, aussi appelé *point de Paris* ou *point de champ;* point double, parce qu'il exigeait un nombre double de fils; de champ, parce qu'il se faisait principalement dans les campagnes.

7° La *valenciennes* (*voy.* ch. XV).

8° La *malines.* Toutes les dentelles de la Flandre, à l'exception de celle de Bruxelles et du point double, étaient connues dans le commerce à cette époque, sous le nom générique de *malines* (fig. 18).

9° La *dentelle de fil d'or.*

10° La *guipure.*

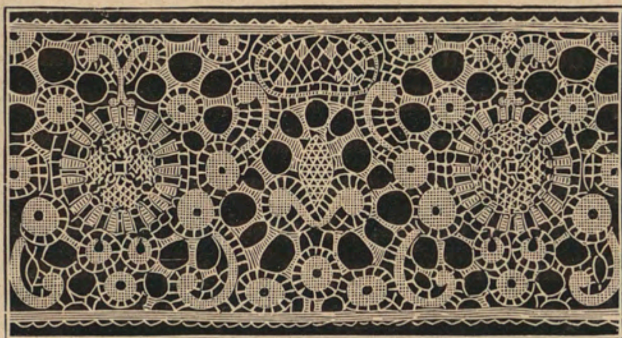


Fig. 18. — Vieille Malines.

GUIPURE.

« La guipure, dit Savary, est une sorte de dentelle ou passement fait de cartisane et de soie tordue. » La *cartisane* était une petite lanière de mince parchemin, qu'on recouvrait d'un fil de soie d'or ou d'argent; elle formait le relief des dessins. La soie enroulée autour d'un gros fil ou cordonnet était nommée *guipure;* de là le nom de cette dentelle (1).

La guipure se faisait à l'aiguille ou aux fuseaux de même que l'autre dentelle; elle pouvait varier de dessin et de couleur, comme de largeur et de qualité. Les plus étroites guipures étaient appelées *têtes de More* ou *de moire*, les deux épithètes pouvant également rappeler les têtes ou capuchons de moire noire, presque toujours garnis d'une étroite dentelle, que portaient les femmes italiennes et dont la mode fut adoptée en tous pays. Moins il y avait de cartisane dans la guipure, plus elle était estimée, car la cartisane durait peu : le par-

(1) « *Guiper*, tordre les fils pendant d'une frange par le moyen d'un instrument qu'on nomme *guipoir*, fer crochu d'un côté et chargé de l'autre d'un petit morceau de plomb pour lui donner du poids. » (SAVARY, *Dict. univ. de Commerce*, 1723.)

chemin recouvert de soie qui la composait, se détériorait au blanchissage, et le dessin était détruit. Plus tard, le vélin fut remplacé par un fil de coton appelé *canetille*.

D'après Savary, la plupart des guipures se faisaient dans les environs de Paris, notamment à Saint-Denis, Écouen, Montmorency, Villiers-le-Bel, etc.; il nous apprend qu'autrefois (il écrivait en 1720), on en portait beaucoup en France, mais que, depuis que la mode en était passée, on en fournissait l'Espagne, le Portugal, l'Allemagne, et les Indes espagnoles, où elles étaient fort en faveur (1).

La guipure était faite d'or, d'argent et de soie; aussi n'était-elle portée que par les gens riches. Au couronnement d'Henri II (1547), le devant du grand autel était en velours cramoisi orné de « cuipure » d'or; d'autres ornements étaient décorés de riches broderies de « cuipure ». Lors de son entrée solennelle à Paris, le même prince portait sur son armure un surcot de toile d'argent, à ses chiffre et devise, et garni de guipure d'argent. Sous le règne d'Henri III, les casaques des pages étaient couvertes de guipures et de passements, rappelant toutes les couleurs héraldiques des maisons auxquelles ils appartenaient; et ces dentelles de soie aux nuances variées ajoutaient à l'éclat des costumes. Marie Stuart paraît avoir eu beaucoup de goût pour les guipures; car on trouve dans l'inventaire de sa garde-robe, relevé à l'abbaye de Lillebourg en 1561-62, force robes de satin et de velours ornées de guipures d'or et d'argent (2). Lorsque la reine était prisonnière à Lochleven, sir Robert Melville lui remit une paire de manches en satin blanc bordées de deux rangs de guipure d'argent (3). Quoique Marie Stuart se plût à faire usage du mot de guipure, il ne semble pas qu'on l'eût adopté en Angleterre, tandis qu'on rencontre fréquemment l'expression correspondante de *dentelle à parchemin*. Dans les dépenses de la princesse Marie Tudor, on remarque qu'elle donne à lady Calthorpe une

(1) La vente des guipures appartenait aux maîtres merciers et leur fabrication aux passementiers boutonniers. On trouve dans le *Livre commode ou des Adresses de la ville de Paris pour l'année* 1692, que « guipures et galons de soie se vendent sur le Petit-Pont et rue aux Febvres, où l'on vend aussi des galons de livrées. »

(2) « Une robe de velours vert couverte de broderies, gimpeures et cordons d'or et d'argent, et bordée d'un passement de même. — Une robe de satin blanc chamarrée de broderie faite de guimpeure d'or. — Robe de velours noyr semée de guinpeure d'or, etc. »

(3) *Record office Edinburgh.*

paire de manches en drap d'or garnies de « dentelle à parchemin ». Elle aimait à faire ce présent, si l'on en juge par l'anecdote suivante relative à Jane Grey : « La fille d'un grand seigneur, rapporte Strype (1), recevant de la princesse Marie, qui n'était pas encore reine, un bel habillement tout de drap d'or et de velours, orné de dentelle d'or à parchemin, s'écria lorsqu'elle le vit : Qu'en puis donc faire? — Portez-le, damoiselle, repartit la princesse. — Non certes, répondit-elle; ce serait grand'honte à moi de m'attacher à madame

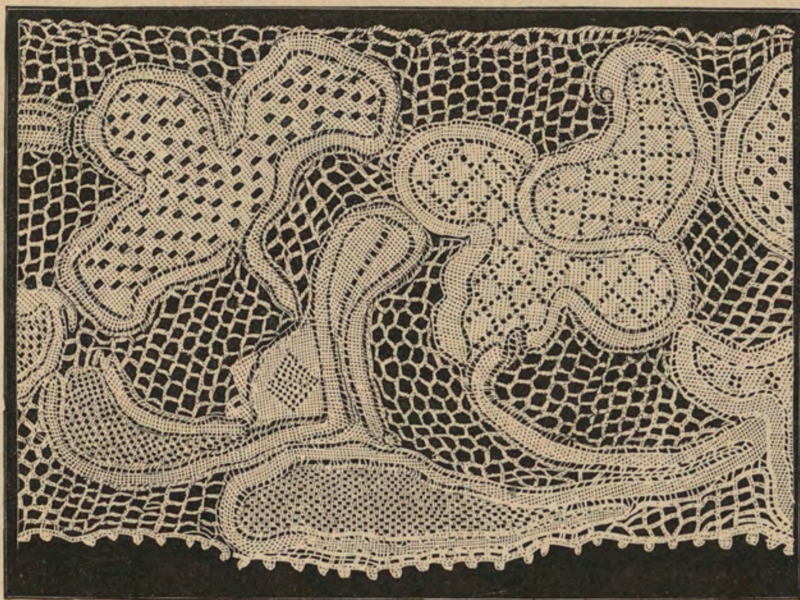


Fig. 19. — Guipure Louis XIV.

Marie qui est contre la parole de Dieu, et d'abandonner madame Élisabeth qui suit la parole de Dieu. »

Dans les listes de protestants réfugiés en Angleterre de 1563 à 1571, il est dit que quelques-uns subvenaient à leurs besoins en faisant des allumettes de tiges de chanvre et d'autres de la dentelle à parchemin. On trouve parmi les dentelles de la reine Élisabeth « de la dentelle à parchemin bleu pâle et argent à 7 shillings 8 pence l'once. » Les documents de l'époque nous représentent le sac de voyage de Charles Ier comme enrichi d'une large dentelle d'or à parchemin, ses bonnets de nuit garnis de semblables ornements, et jusqu'à la

(1) *Ecclesiastical memoirs*, t. III, 2, 167.

boîte à peignes du barbier de Sa Majesté était pareillement décorée. Charles II fit recouvrir de dentelle d'argent à parchemin les sièges des deux côtés du trône.

Revenons à la guipure proprement dite. Un inventaire de l'église de l'Oratoire, à Paris (dix-septième siècle), porte des voiles pour le calice, dont l'un en « taffetas blanc garny d'une guipure », l'autre de satin blanc à fleurs avec une dentelle de guipure (1). Sans doute ces guipures étaient en soie. Il est presque impossible de dire à quelle époque les dentelles ou passements de fil appelés aujourd'hui *guipure* ont commencé à être désignés par ce terme. Quoi qu'il en soit, les guipures de fil sont d'ancienne date; les dessins de beaucoup de ces guipures portent le caractère de la riche ornementation et des capricieux entrelacements de la renaissance; d'autres sont en pur style Louis XIV (fig. 19).

Les guipures les plus belles étaient celles des Flandres et de l'Italie; le style en était plus varié. Dans quelques-unes les dessins courants, hardiment tracés, sont unis par des brides; dans d'autres, par un gros réseau, le plus souvent circulaire, appelé *fond rond*. Dans celle que les dentellières désignent sous le nom de *guipure à passement*, le contour des dessins est formé par un lacet fait à l'aiguille ou au fuseau et de la largeur d'un millimètre environ. On remplit ensuite le milieu à l'aiguille (fig. 20).

Le terme *guipure* est maintenant appliqué bien ou mal dans une si large mesure qu'il est fort difficile d'en préciser la signification. Le moderne honiton est appelé guipure; il en est de même de la dentelle de Malte et des imitations qu'on en fait à Buckingham. Les Italiens appellent ainsi les vieux points pleins de relief de Venise et d'Espagne. Comment définir le mot, dans quelles limites en circonscrire le sens?

La plupart des dentelles connues au dix-septième siècle sont énumérées dans un jeu d'esprit intitulé : *La Révolte des passements* (2). A la suite d'un édit somptuaire contre le luxe des vêtements, Mesdames les Broderies se réunissent :

(1) Bibl. nat., Mss., fonds fr., 8621.

(2) Ce petit poème se trouve dans le *Recueil de pièces les plus agréables de ce temps* (Paris, chez Ch. de Sercy, 1661); il est dédié à Mlle de la Trousse, cousine de Mme de Sévigné.

Les Poincts, Dentelles, Passemens,
Qui, par une vaine despence,
Ruinoient aujourd'huy la France.

Elles prennent des mesures pour le salut commun. Point de Gênes et Point de Raguse haranguent la compagnie; puis Point de Venise, qui semble jaloux de Raguse, s'écrie :

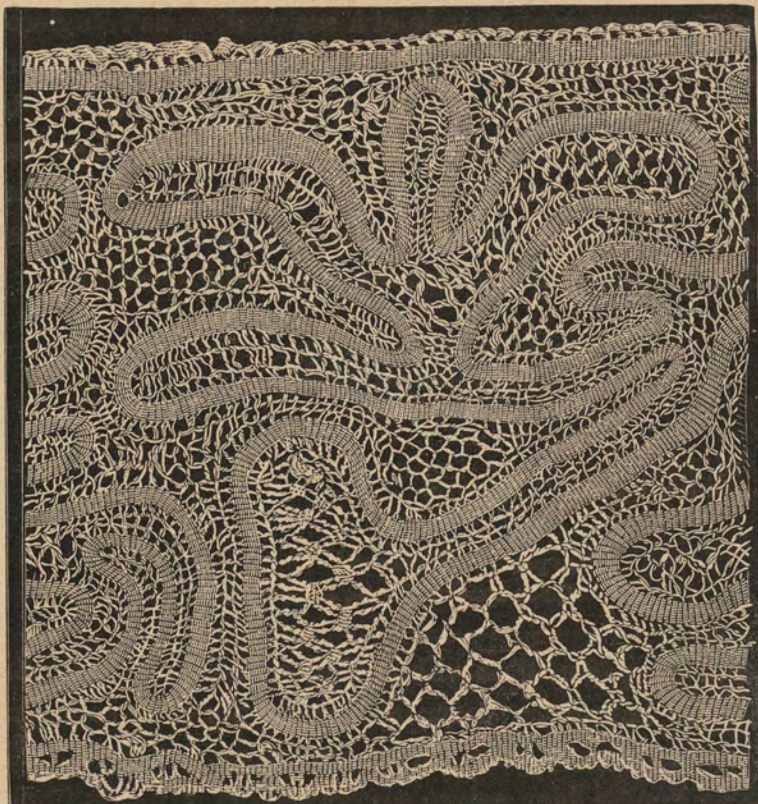


Fig. 20. — Guipure à passements, garniture d'oreiller. Gênes.

Encor pour vous, Poinct de Raguse,
Il est bon, crainte d'attentat,
D'en vouloir purger un Estat.
Les gens aussy fins que vous estes
Ne sont bons que, comme vous faites,
Pour ruiner tous les Estats.
Et nous Aurillac et Venise,
Si nous plions notre valise,

quelle sera notre destinée?... Les autres Dentelles prennent la parole tour à tour; le désespoir les gagne; mais une vieille Broderie d'or

essaye de les consoler; elle parle des vanités de ce monde : « Qui le sait mieux que moi, qui ai vécu dans les demeures des rois! » Une grande Dentelle d'Angleterre propose la retraite dans un couvent. L'idée sourit fort peu aux Dentelles de Flandre; elles aimeraient tout autant être cousues pour la vie au bas d'un jupon. Mesdames les Broderies se résignent à vivre sur les ameublements; les plus dévotes consentent à orner les devants d'autel; celles qui se sentent trop jeunes pour renoncer au monde et à ses vanités, se réfugieront dans les magasins de costumes; Dentelle noire d'Angleterre se cédera à bon compte à un chasseur comme filet pour attraper des bécâsses. Tous les Points prennent la résolution de se retirer dans leur pays, sauf Aurillac qui craint d'être transformé en un tamis pour passer les fromages d'Auvergne, dont l'odeur ne peut manquer d'être insupportable à qui s'est délecté de musc et de fleur d'oranger.

Chacun dissimulant sa rage,
Doucement plioit son bagage,
Résolu d'obéir au sort.

Tous allaient partir, lorsque

Une pauvre malheureuse
Qu'on appelle, dit-on, la Gueuse,

arrive, tout exaspérée, d'un village des environs de Paris. Elle n'est pas d'illustre naissance, mais ses sentiments n'en sont pas moins fiers et indépendants. Elle n'a aucun refuge, même à l'hôpital; mais qu'on veuille bien suivre ses conseils et « foi de Chaînette! » elle s'engage à leur rendre leur position dans le monde.

Le lendemain dès l'aube, les Points se réunissent de nouveau. Une grande Cravate (1) fanfaronne déclame :

Il nous faut venger cet affront;
Révoltons-nous, noble assemblée!
Là-dessus, le Point d'Alençon,
Ayant bien appris sa leçon,
Fit une fort belle harangue.

(1) Les soldats cravates, ou croates, portaient autour du col une bande d'étoffe à laquelle ils suspendaient une amulette, ou charme, qui devait les protéger contre les coups de sabre. De cette superstition vint la mode des cravates.

Un conseil de guerre se forme.

Le Point de Flandre se vante à son tour d'avoir fait, comme Cravate, deux campagnes sous Monsieur; un autre apprit l'art de la guerre avec Turenne, un troisième fut déchiré au siège de Dunkerque. Tous jurent de déclarer la guerre et de chasser le Parlement.

Les Dentelles s'assemblent à la foire de Saint-Germain pour être passées en revue par le général Luxe. Le colonel Sotte-Dépense fait l'appel. Les Dentelles de Moresse, les escadrons de Neige, les Dentelles du Hâvre, Écrues, Soie noire, Points d'Espagne, etc., marchent en avant en ordre de bataille, pour vaincre ou mourir; mais à la première vue de l'artillerie toutes détalent. Elles passent devant un conseil de guerre qui les condamne, les Points à être convertis en amadou, à l'usage spécial des mousquetaires du roi; les Dentelles à devenir du papier; les Dentelles écrues, Gueuses et Passements à être fabriquées en cordages pour les galères du roi. Les Dentelles d'or et d'argent, comme moteurs de l'insurrection, seront brûlées vives. Enfin, elles obtiennent leur pardon et rentrent en faveur à la cour et à la ville.

Ce poème est curieux par l'énumération qu'il fait des diverses espèces de dentelles et comme échantillon du goût de l'époque; mais le ton précieux y règne d'un bout à l'autre.

Jusqu'à Colbert, les colporteurs étaient les principaux agents du trafic des dentelles dont ils pourvoyaient les villes et les châteaux. Evelyn cite une Mme La Borde, revendeuse française, qui fournissait Catherine de Portugal, femme de Charles II, de jupons, d'éventails et de dentelles étrangères. Ces marchands ambulants fréquentaient toutes les grandes foires de l'Europe (1), où l'on pouvait faire des achats de toutes sortes. Du reste l'usage de porter des dentelles à vendre dans les maisons s'est conservé en Belgique; à Spa et autres villes d'eaux, des colporteurs viennent offrir aux étrangers des dentelles de prix à un taux inférieur à celui des magasins. Dans les parties de la France et de l'Angleterre où se fabriquent les dentelles,

(1) Les principales se tenaient en France, à Guibray, à Beaucaire, à Bordeaux; en Allemagne, à Francfort; en Italie, à Novi.

En Angleterre, la foire de Sturbridge passait pour la plus considérable d'Europe; toutes les transactions de l'époque avaient lieu dans ces grands marchés, et, en 1671 encore, la reine Catherine de Bragance y faisait ses emplettes.

l'habitude d'aller solliciter les emplettes en ville s'est également perpétuée.

Nous avons déjà dit qu'à Paris, la vente des dentelles appartenait exclusivement à la corporation des merciers. Les centres de manufacture de dentelles avant 1665 étaient : 1° en Belgique, Bruxelles, Malines, Anvers, Liège, Louvain, Binches, Bruges, Gand, Ypres, Courtray, etc.; 2° en France, Arras, Lille, Valenciennes, Bailleul, Caen, Bayeux, Dieppe, le Havre, Paris et ses environs, Aurillac, le Puy, Mirecourt, Dijon, Charleville, Sedan, Lyon, Loudun, Muret; 3° en Italie, Gênes, Venise, Milan, Raguse, etc.; 4° en Espagne, la Manche et spécialement la Catalogne; 5° en Allemagne, la Saxe, la Bohême, la Hongrie, le Danemark, la principauté de Gotha; 6° en Angleterre, les comtés de Bedford, de Buckingham, de Dorset et de Devon.

CHAPITRE IV.

ITALIE.

Les Italiens revendiquent l'invention du point ou dentelle à l'aiguille. Selon toute apparence, ils apprirent l'art des beaux travaux à l'aiguille des Grecs qui se réfugièrent parmi eux à l'époque de la décadence du Bas-Empire; et ce qui confirme encore cette origine byzantine, c'est que les villes qui entretenaient le plus de relations avec l'empire grec sont précisément celles où l'on commença à faire des dentelles et où cette industrie fut la plus florissante.

D'un autre côté, un auteur moderne (1) est d'avis que les Italiens apprirent l'art de la broderie des Sarrasins de Sicile, comme les Espagnols des Maures de Grenade et de Séville; et il en donne pour preuve qu'en italien et en espagnol, le mot *broder* (ricamare, recamar) est dérivé de l'arabe, tandis qu'on ne trouve de mot semblable dans aucun autre idiome européen (2). Laissant aux savants à résoudre ces douteuses questions, nous allons montrer que, dès le quinzième siècle, on trouve en Italie des preuves de l'existence de la dentelle.

M. Antonio Merli, dans son intéressante brochure sur les dentelles d'Italie (3), cite un compte conservé dans les archives municipales de Ferrare et daté de 1469, où il semble être question de dentelle; mais sa preuve principale est un document en la possession de la famille Sforce, daté de 1493, et où le mot *tarnete* (ancienne forme de *trina*) (4) revient sans cesse, ainsi que celui de dentelle aux fuseaux.

(1) Fr. Nardi, *Sull' origine dell' arte del ricamo* (Padoue, 1839).

(2) Dans les Pays-Bas, la tradition donne également à l'art de la dentelle une origine orientale : les croisés l'auraient rapporté de la Terre Sainte.

(3) *Origine ed uso delle Trine a filo di refe*, 1864.

(4) *Trina*, comme *dentelle* ou *lace*, est employée dans un sens général pour galon ou

Deplus, Firenzuola, poète florentin qui écrivait de 1520 à 1536, fit une élégie sur un col de point, œuvre de sa maîtresse. M. Merli cite également, comme la première peinture où se voit de la dentelle, un disque de majolique dans le style des della Robbia, où est représentée, entourée d'une guirlande de fleurs et de fruits, une femme à mi-corps, vêtue de riche brocard, et portant un col de dentelle blanche. Le costume est du quinzième siècle, mais comme les descendants de Luca della Robbia travaillèrent à une époque postérieure, la date précise de la peinture en question ne peut être fixée. Dans les tableaux de Carpaccio, faisant partie de la galerie de Venise, on voit de la dentelle, ou passement, blanche, et dans un autre tableau par Gentile Bellini, portant la date de 1500, la robe d'une dame est garnie autour du col de dentelle blanche (1).

Dans toute l'Italie, c'étaient en général les religieuses qui faisaient la dentelle et uniquement pour l'usage des églises. Venise était célèbre pour ses points, tandis que Gênes ne produisait à peu près exclusivement que de la dentelle au fuseau. Au début de l'industrie, les dentelles les plus connues dans le commerce étaient celles de Venise, de Milan et de Gênes.

VENISE.

Les galères de Venise portèrent de bonne heure en Angleterre des singes, des vins fins et autres articles de luxe. Elles y portaient aussi les ouvrages en fil d'or de Lucques, de Florence, de Gênes et de Venise même, et enfin, du point de Venise, lorsqu'on en fabriqua. On trouve à cette époque, dans les annales du Parlement, maints édits sur ce sujet. Au couronnement de Richard III, « les franges de Venise, les dentelles de Venise » en soie blanche pour manteau, commencent à paraître; et, vingt ans plus tard, Élisabeth d'York débourse diverses sommes pour de « l'or de Venise » et « autres nécessités ». A

passement. *Merlo* se trouve dans le poème de Firenzuola; *merletto* est une appellation de date plus moderne.

(1) Les dentelles blanches et les dentelles d'or qu'on remarque dans le célèbre tableau de la *Visite de la reine de Saba à Salomon*, par Lavinia Fontana, actuellement dans la galerie Zambeccari et peint au seizième siècle, prouve qu'à cette époque la dentelle blanche était d'un usage général dans les cours de l'Italie.



Dentelle de Venise, dite *a reticella*, en points de feston.

partir de ce temps, on rencontre assez souvent dans les inventaires royaux et autres documents la mention de collerettes « travaillées à la manière des coiffes », en or de Venise et en fil blanc, de la dentelle de Venise en argent et en soie noire. Toutefois, ce n'est que sous le règne d'Élisabeth que les points coupés d'Italie et la dentelle de Venise deviennent d'un usage général.

A la même époque, les dentelles d'Italie faisaient aussi leur entrée en France; il en est peu parlé cependant. Il est bien question de point coupé ornant des mouchoirs pour Mme Gabriel d'Estrées, des chemises pour le roi, des fraises pour la reine Margot; mais ce point coupé venait-il de Venise, ou avait-il été fait en France, c'est ce qu'on ne dit pas. Les ouvrages de Vinciolo (1587) et autres sur le même sujet s'étaient répandus partout, et le lacis, comme le point coupé, était devenu l'occupation favorite des dames. Une plaisante histoire de Tallemant des Réaux qui semble s'amuser aux dépens de Mme de Puisieux (1), contient peut-être la première mention qui soit faite en France du point de Venise. « On m'assurait, dit-il, qu'elle mangeait du « point coupé. Alors les points de Gênes, de Raguse ni d'Aurillac ni « de Venise n'étaient point connus, et on dit qu'au sermon elle man- « gea tout le derrière du collet d'un homme qui était assis devant « elle. »

En 1626, les dentelles et les passements aux fuseaux de provenance étrangère furent déclarés de contrebande. La France payait d'énormes sommes aux autres pays pour de la dentelle, et le gouvernement voulut, par cet édit de prohibition, remédier au mal. C'était l'époque où le point de Venise était en pleine vogue (2).

Les premiers points, ainsi que nous le savons déjà, passèrent bientôt de la roideur du style gothique aux enroulements souples et gracieux de la renaissance, et devinrent cette guipure sans pareille nommée par excellence *point de Venise.* Dans les îles des lagunes, on raconte encore une poétique légende sur l'origine de ce charmant produit. Un jeune matelot, en revenant des pays lointains, avait rapporté à sa fiancée une touffe de cette jolie coralline connue sous le nom de

(1) Mme de Puisieux mourut en 1677, à l'âge de quatre-vingts ans.

(2) Le point de Venise n'est pas mentionné sous ce nom avant l'ordonnance de 1654. *Voy. Iles de la Grèce.*

dentelle des syrènes (1). La jeune fille, ouvrière en point, frappée de la gracieuse élégance de la production marine, dont les petits nœuds blancs semblaient unis par des brides, tenta de l'imiter et, après plusieurs essais infructueux, réussit à produire à son tour la délicate guipure qui, en peu de temps, devint l'admiration de toute l'Europe (fig. 21).

Il serait difficile d'énumérer les espèces si variées de dentelles que faisait Venise aux jours de sa prospérité, alors qu'elle en pourvoyait le monde. M. Merli a essayé de les classer d'après les noms que leur donnent les livres de modèles. Les titres d'une soixantaine de ces livres ont été relevés; vingt environ ont été publiés à Venise (2). Voici la nomenclature qu'en donne M. Merli :

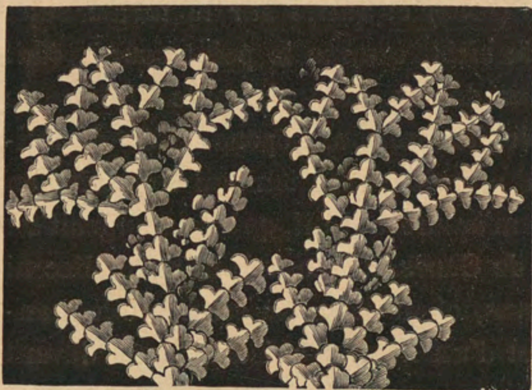


Fig. 21. — Dentelle des Syrènes.

1° *Punto a reticella*, fait soit en tirant les fils de l'étoffe, comme dans le spécimen donné fig. 7; soit en exécutant la dentelle en points de feston (*punto smerlo*) sur un parchemin portant le dessin (pl. II). Ce point est identique à celui qu'on nomme ordinairement *dentelle de Grèce*.

2° *Punto tagliato*, point coupé déjà décrit.

3° *Punto in aria*, travaillé sur parchemin dessiné, les fleurs liées par des brides; en terme moderne, *guipure*.

4° *Punto tagliato a fogliami*, le plus riche et le plus compliqué de tous ces points, exécuté comme le premier, mais avec cette différence que tous les contours sont en relief, formé qu'ils sont par un gros fil placé à l'intérieur pour les faire ressortir. Parfois ils sont à double ou triple relief; une infinité de jours délicats remplissent le cœur des fleurs, qui sont entourées d'un picot d'une régularité géométrique. Le picot

(1) *Halimedia opuntia*, de Linné.

(2) Le plus répandu était celui de César Vecellio : *Corona delle donne*, 1591.



Collerette d'apparat en gros point de Venise.

ERRATA

Page 49, item 2 should read in place of item 6, page 50.
Page 50, item 6 should read in place of item 2, page 49.
Captions for illustrations No. 2 and No. 6 are also reversed.

forme quelquefois une boucle plus grande qui, elle-même, porte un autre picot : il est alors ce que nous appelons en France *campané*. Ce *punto a fogliami* est le *punto a rilievo*, le gros point de Venise qu'on estimait par-dessus tout pour les aubes, les collerettes, les berthes et autres riches ornements. Nous en donnons un spécimen (pl. III), d'après une collerette d'apparat ayant autrefois appartenu à un noble vénitien et conservée au musée de Cluny. Deux autres spécimens, d'un travail encore plus fin et plus achevé, désigné à Venise sous le nom de point à la Rose, destinés évidemment aux usages ecclésiastiques, sont en la possession de M. Webb : l'un est une étroite et longue bande frangée aux deux bouts, qui peut avoir servi de manipule (pl. IV) ; l'autre est une pale. Tous les deux sont en soie couleur de crème, leur couleur naturelle. La soie et le fil non blanchis jouissaient à ce qu'il paraît d'une grande faveur. On a vendu à Paris beaucoup de dentelles de ce genre dont les propriétaires, on le suppose, avaient été obligés de se défaire (1).

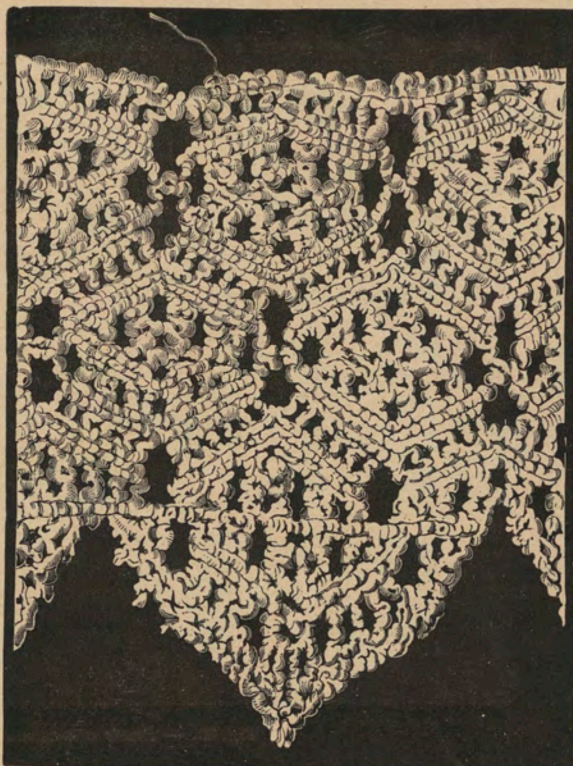


Fig. 22. — *Punto a gropo*, point noué.

5° *Punto a gropo* ou *gropari*. *Groppo* ou *gruppo* signifie nœud ; or dans cette dentelle les fils sont noués ensemble comme les franges du *macramè* de Gênes. C'est de cette manière qu'est fait l'ornement des écharpes de toile que les paysannes de la campagne de Rome portent sur leur tête (fig. 22).

(1) La garniture complète d'une chambre provenant d'un palais de Naples, et composée

6° *Punto a maglia quadra*, lacis, filet carré, le *modano* des Toscans (fig. 23). Ce point était fort en usage pour les rideaux du lit et les stores (1).

7° *Burato*. Ce mot s'applique à une étoffe roide ou canevas, sur lequel le dessin est brodé, et ne produisant qu'une dentelle assez grossière; pourtant un des livres de patrons est exclusivement consacré à décrire ce travail.



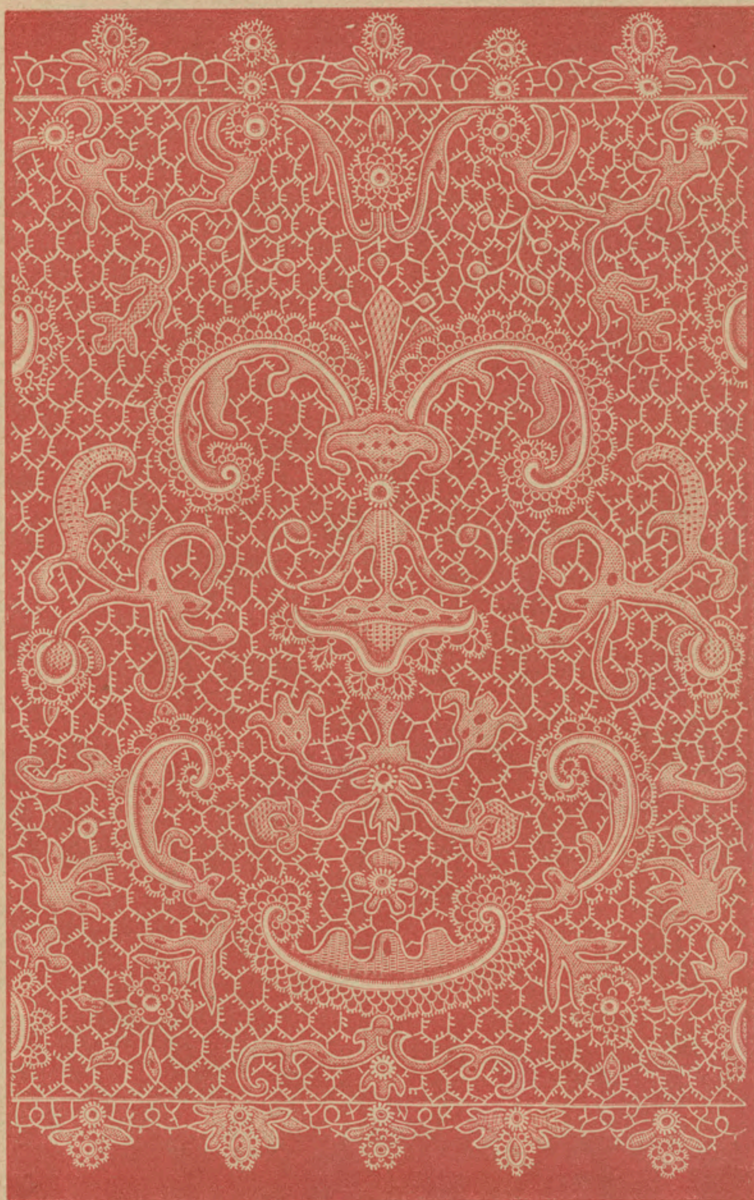
Fig. 23. — *Punto a maglia*, lacis.

8° *Punto di Venezia*. Le *point de Venise* proprement dit (2), merveilleux et beau travail à l'aiguille, varié à l'infini et qui défie toute description (fig. 24 et pl. V). Les plus beaux que nous ayons vus sont

des rideaux, de la pente ou lambrequin, d'un lit, des rideaux de fenêtres, de la toilette, etc., était mise à prix à 18,000 fr. Il y avait aussi beaucoup de point en relief et un beau mouchoir en point plat de Venise, ayant fait partie d'un trousseau, dont on demandait 700 fr. En 1848, on en trouvait encore en profusion à Venise; actuellement on n'en peut plus découvrir un mètre; tout a été vendu à l'étranger.

(1) *Punti a stuora* se trouve dans *Il specchio* (1548), etc. Le mot *stuora*, aujourd'hui *stuoja*, signifie une masse de joncs tressés, effet que quelques-uns de ces dessins ont peut-être voulu imiter.

(2) Il y a beaucoup de dessins de ce point dans *le Pompe di Minerva*, 1642. Il est parlé



Point de Venise, dit *à la rose*.

l'aube et la garniture d'autel complète, qui étaient en la possession de Mgr de La Tour d'Auvergne, mort archevêque de Bourges, et faisant partie d'une admirable collection de dentelles appropriées au même usage.

Il sera parlé plus tard des dentelles à l'aiguille fabriquées à Burano.

La fig. 25 est un fond de dentelle qu'on fait en tirant les fils de la mousseline, *fili tirati*. Ce spécimen n'offre qu'un dessin très simple; mais il y en a de très compliqués et très beaux.



Fig. 24. — Point de Venise.

L'ordonnance de Colbert dut faire un grand tort au commerce du point de Venise qui, selon Daru, « occupait la population de la capitale ». Les dentellières de France trouvèrent promptement la façon d'imiter ce point; et, dans un discours sur les matières commerciales, prononcé à Londres en 1680 (1), il est dit que les points de Venise venaient alors de France pour la majeure partie et s'élevaient annuellement à une somme énorme. Savary à son tour, parlant, au commencement du dix-huitième siècle, des dentelles de fil nommées *point de Venise*, dit « que la France n'achète plus ces articles à l'é-

dans les livres de modèles, de beaucoup de points dont nous ne savons rien, tels que *gasii*, *trezola*, *rimessi*, *opere a mazzette*.

(1) *Tracts on trade of the seventeenth century*, publiés par Mac Culloch, 1856.

tranger, ayant elle-même des manufactures qui rivalisent avec celles de l'Adriatique ». Cependant le plus grand nombre des voyageurs font provision de point, en passant par Venise, et, le plus souvent, ils sont trompés, à ce qu'assure l'un d'eux qui, vers ce temps, se trouvait en Italie (1). Il recommande un de ses amis, marchand de dentelles français, qui probablement a payé la réclame en manchettes.

Nos porte-bouquets garnis de dentelle ne sont pas des nouveautés. Dans une des visites annuelles du doge au couvent delle Vergini, l'abbesse, entourée des novices, lui offrit, en le recevant au parloir, un bouquet contenu dans un manche d'or ciselé qu'enveloppait la plus belle dentelle de Venise (2). Moryson est le premier voyageur connu qui fasse allusion à ce produit des lagunes (3). « Les dames de Venise, dit-il, portent, en général, des collets et des fraises montant jusqu'au menton; les jeunes filles rattachent leurs cheveux avec des dentelles d'or et d'argent. » Il n'est pas encore question alors des collerettes nommées *bavari* et pour lesquelles Vecellio (1591) donne des dessins *all' usanza veneziana*. Cinquante ans plus tard, Evelyn décrit les voiles des dames de Venise, voiles en taffetas brillant, aux coins desquels pendent de larges et curieux glands en dentelle de point.

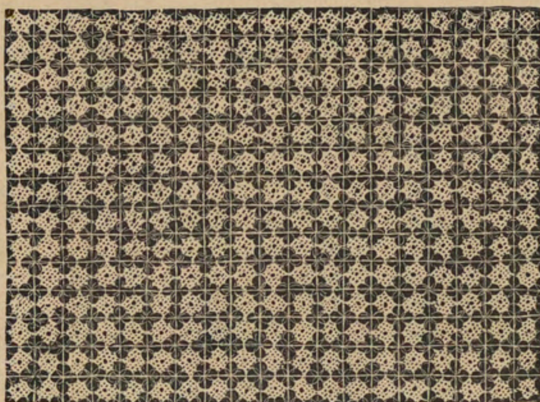


Fig. 25. — *Punto tirato*, fils tirés.

Les Vénitiens attachaient beaucoup d'importance au linge de corps et aux ornements qui pouvaient l'embellir. *La chemise avant le pourpoint* était un de leurs proverbes. On ne permettait aux jeunes nobles de porter de la dentelle sur leurs vêtements que lorsqu'ils prenaient la robe pour entrer au conseil, à l'âge de vingt-cinq ans. Vers 1770, les dames vénitiennes commençaient à être infidèles à leurs

(1) Misson, *Nouveau Voyage d'Italie;* 4e édit., La Haye, 1702.

(2) *Origine delle Feste veneziane*, par Giustina Michiel. Milan, 1829.

(3) *Itinerary;* Londres, 1617.



Point de Venise proprement dit.

dentelles indigènes; car, au mariage du fils du Doge, bien que l'autel fût paré des points les plus riches, la mariée et ses compagnes portaient de belles dentelles de Bruxelles, qui tombaient à flots de leurs épaules et couvraient leur corsage.

Dans l'île de Burano, la plupart des jeunes filles étaient occupées à faire une dentelle se rapprochant du point d'Alençon, et cette industrie s'y continua jusqu'en 1845, époque à laquelle Mme Dennistoun eut l'occasion de s'entretenir avec une religieuse presque centenaire qui lui raconta que, dans ses jeunes années, elle et ses compagnes consacraient leur temps à faire du point de Burano, qu'on le leur commandait toujours longtemps à l'avance pour les grands mariages, et qu'il se payait fort cher. Elle en montra des échantillons encore bâtis sur papier. La fig. 26 est copiée sur un spécimen acheté par M. Merli à Burano d'une vieille ouvrière connue sous le nom de *Ceccia la Scarpariola*.



Fig. 26. — Point de Burano.

Les spécimens que nous possédons des dentelles de la province vénitienne d'Udine se rapprochent, comme dessin et comme fabrication, de la belle dentelle au réseau serré du col de Christian IV, figuré dans notre article sur le Danemark, et dont le travail est d'une grande beauté.

Mais le point de Venise n'existe plus. Le seul reste de cette industrie, dont la renommée était universelle, est une petite dentelle commune à l'ancien dessin en losange, que les paysannes de Palestrina vien-

nent offrir aux voyageurs, la même dont parle lady Montague et que des colporteuses allaient aussi vendre pour quelques sous.

MILAN.

Les premières traces de la dentelle, en Italie, appartiennent à Milan et se trouvent dans un acte de partage entre les sœurs Angèle et Hippolyte Sforza-Visconti, daté de 1493. Ce document est du plus haut intérêt en ce qu'il donne l'inventaire d'une riche garde-robe italienne au quinzième siècle. Entre autres curieux articles on remarque des voiles de filet d'or, des taies d'oreiller en batiste, des draps de lin, des moustiquaires et autres objets variés, brodés en réseau (*a reticello*, *a groppi*), avec l'aiguille, les fuseaux et de diverses autres manières, dont il n'est parlé, dans les livres de modèles, qu'au siècle suivant. Dans cette longue énumération figure un paquet contenant des dessins pour travaux de dames.

Quoique la fabrication de ces points remonte à plus de trois siècles, à part ce document, il en est à peine question. En 1519, Henri VIII portait un haut de chausses en soie violette tramée d'or de Venise et bordé d'une dentelle à passement en soie violette et or faite à Milan. Dans un compte de la garde-robe de Jacques Ier, en 1606, figure, pour ce prince, un vêtement avec des canons en dentelle d'argent recouverte de dentelle de Milan en soie; et, la même année, lady Walsingham note également dans ses comptes, pour les couches de la reine, de la dentelle, façon de Milan, pour gilet d'enfant. En France, un édit somptuaire, daté de mars 1613, défendant les broderies d'or et d'argent, prohibe tout particulièrement l'usage de « tous passements de Milan ou façon de Milan », sous peine d'une amende de 1,000 livres (1). L'expression *à point de Milan* revient souvent dans les statuts des passementiers de Paris (2). Les galons, passements et broderies de Milan en or et en argent, dit Savary, « étaient autrefois célèbres ». Lalande, qui écrit quarante ans plus tard, ajoute que les dentelles étaient un objet de commerce impor-

(1) De la Mare, *Traité de la Police.*

(2) *Statuts, ordonnances et règlements de la communauté des maistres passementiers de Paris, confirmez sur les anciens statuts, du* 23 *mars* 1558. Paris, 1719.

tant pour cette ville; mais que, de son temps, il ne s'en fabriquait que de médiocres (1). Les paysans lombards en employaient une grande partie, et les plus belles servaient pour manchettes (2). » Les habitants de Milan sont tellement opulents, dit un auteur de la même époque, que les artisans de dernier ordre, les forgerons, les cordonniers portent des habits brodés d'or et des manchettes du plus beau point (3). » Et, lorsqu'en 1770 les fabricants de dentelle de l'Auvergne sollicitent une exemption de droits d'exportation pour leurs produits, ils se fondent sur ce que les droits les empêchent de lutter avec l'étranger, surtout avec Cadix, le Piémont, les Flandres et le Milanais. Il faut donc que cette dernière province ait conservé son industrie dentellière jusqu'à des temps rapprochés de nous.

FLORENCE.

Des dentelles de Florence, nous ne savons presque rien, quoique l'élégie du poète Firenzuola prouve que les dames florentines faisaient du point en relief à une époque déjà ancienne (4). L'expression *scolpito in basso rilievo* dont il fait usage ne laisse pas de doute à cet égard. Henri VIII accorda à deux Florentins le privilège d'im-

(1) *Voyage en Italie*, 1765.

(2) Peuchet, *Dict. universel de la Géographie commerçante*. Paris, an VII (1799).

(3) *Lettres d'Italie*, par une dame, 1770.

(4) *Elegia sopra un collaretto :*

Questo collar scolpi la donna mia
Di basso rilevar, ch' Aracne mai,
E chi la vinse nol faria più bello.
Mira quel bel fogliame, ch' un acanto
Sembra, che sopra un mur vada carponi.
Mira quei fior, ch' un candido ne cade
Vicino al seme, apr' or la bocia l' altro.
Quei cordiglin, che 'l legan d'ognitorno,
Come rilevan ben! mostrando ch' ella
È la vera maestra di quest' arte.
Come ben compartiti son quei punti!
Ve' come son ugual quei bottoncelli,
Come s'alzano in guisa d'un bel colle
L'un come l'altro!
* * * * * * *
Questi merli da man, questi trafori
Fece pur ella, et questo punto a spina
Che mette in mezzo, questo cordoncello
Ella il fe pure, ella lo fece.

porter de leur pays, pendant trois ans, « toute sorte de franges et passements faits d'or et d'argent ou autrement ». Dès 1545, la sœur de François Ier achète « soixante aulnes fine dantelle de Florence (1) » pour son propre usage, et quelques années plus tard, la reine de Navarre paye « 17 écus 30 sols pour 10 aulnes et demye du même passement faict à l'esguille à haulte dantelle pour mettre à des fraizes (2) ». La date de ces comptes porte à croire que Catherine de Médicis introduisit, dès son arrivée en France, en 1535, les dentelles de sa ville natale. Un voyageur de cette époque rapporte que les gens de qualité envoyaient leurs filles à peine âgées de huit ans dans les couvents de Florence, pour qu'elles y fussent instruites dans l'art de la dentelle et de la broderie.

A Sienne, on fabriquait également de la dentelle, mais surtout le lacis ou *lavoro ni maglia*, appelé par les Toscans *modano ricamato* (filet brodé). Dans le couvent de Sainte-Marie des Anges à Sienne, on montre encore, aux grandes fêtes, d'admirables dentelles au fuseau et des broderies d'or et d'argent de la plus grande beauté, exécutées au commencement du siècle dernier par deux religieuses génoises. Dans les écoles de Sienne, une nommée Francesca Bulgarini enseignait à faire toute espèce de dentelles, notamment le *punto a reticella* de Venise.

ÉTATS ROMAINS.

La Romagne fabriquait beaucoup de dentelles. Outre le point noué dont il a déjà été question; les paysannes portaient à leurs collerettes beaucoup de dentelle de ce grand dessin fleuri sur un fond de fantaisie qu'on trouve également dans les Flandres et dans la coiffure des paysannes de Naples et des Calabres. La fig. 27 représente une dentelle des plus intéressantes, qui nous a été communiquée par la comtesse Gigliucci. Elle passait pour avoir été faite par l'arrière-grand'-mère du comte, un siècle et demi auparavant, et avait été trouvée

(1) *Compte des dépenses de Madame Marguerite de France* (Bibl. nat., Mss., fonds français, 10394).
(2) *Compte de la reine de Navarre* (Arch. nationales. KK, 170).

dans une villa qui leur appartenait, située au bord de l'Adriatique, près de Fermo. Cette dentelle est faite à l'aiguille sur mousseline; elle n'est que commencée, ce qui permet d'en suivre les procédés d'exécution. C'est un curieux spécimen du merveilleux pouvoir de l'aiguille.

Les dentelles du Vatican et du Sacré Conclave, dons faits par des souverains, en majeure partie, sont d'une magnificence indescriptible. Presque toujours celles des cardinaux sont mises en vente à leur mort, mais le plus souvent elles sont rachetées par quelque prélat nouvellement promu, l'usage les obligeant, lorsqu'une haute dignité ecclésiastique leur est conférée, de se pourvoir de plusieurs assortiments de dentelles. Une dame (1), décrivant la cérémonie du lavement des pieds, dit qu'un des cardinaux apporta au saint-père un tablier de vieux point garni d'une haute malines, et l'attacha par un ruban blanc à la taille de Sa Sainteté.



Fig. 27. — Ouvrage de dentelle inachevé.

NAPLES.

Davies, barbier chirurgien de Londres, qui visita Naples en 1597, parle du trafic que faisait cette ville en jarretières et en toute sorte de dentelles (2); mais nous avons peu de données sur la fabrication de ces dentelles. Dans un compte du tailleur de sir Timothée Hutton,

(1) *Lettres d'Italie*, 1771.

(2) *A true Relation of the Travailes and most miserable captivitie of W. Davies*. Londres, 1614.

étudiant à Cambridge, en 1615, figurent quatre aunes de dentelle de Naples; et dans les comptes du mariage de la princesse Élisabeth avec l'Électeur Palatin, en 1612, on trouve « de la dentelle de Naples en soie noire, ayant un picot des deux côtés ». La principale fabrique en était dans l'île d'Ischia. Dès 1590, César Vecellio parle de la finesse des dentelles de fil de cette origine. On voit encore de la dentelle d'Ischia; elle sert d'ordinaire à garnir des toilettes, des dessus de table, des rideaux, etc., et consiste en un fond de filet brodé en reprises. On faisait aussi à Ischia de la dentelle commune, mais d'un dessin très correct semblable, pour le style, à celui que représente la fig. 30. Quoique la fabrication en ait cessé dans l'île, les Napolitaines continuent à faire une dentelle grossière qu'elles vendent dans les rues. On en fait encore également dans la Pouille, dans les provinces méridionales du royaume de Naples, et en Sicile.

Vers le milieu du dernier siècle, les sculpteurs italiens, rivalisant de mauvais goût avec les artistes du Bas-Empire, s'avisèrent de rendre les vêtements de leurs statues en marbres de diverses couleurs. Dans la villa du prince Valguarnera, près de Palerme, on voyait, il y a quelques années, beaucoup de ces étranges productions où les riches dentelles sont reproduites en jaune antique; les amples manchettes et les coiffures des dames, en albâtre, le tout, on ne peut le nier, admirablement sculpté (1).

GÊNES.

L'art de faire le fil d'or, déjà connu des Étrusques, se répandit en Italie dans de grande proportions pendant le quatorzième siècle. Gênes (2) imita d'abord le fil d'or de Chypre; Lucques suivit bientôt l'exemple de Gênes, tandis que Venise et Milan n'entrèrent que beaucoup plus tard dans la lice.

La première mention de la dentelle de Gênes en Angleterre (3) se

(1) Brydone, *Tour through Sicily*, 1773.

(2) D'après les *Livres des taxes*, conservés aux archives de Saint-Georges, il paraît qu'on mit sur le fil d'or un impôt de quatre deniers par chaque livre, en valeur, du métal travaillé. De 1411 à 1420, l'impôt rapporta 73,387 lires. A partir de cette époque, l'industrie déclina rapidement et les ouvriers émigrèrent. (Merli, ouvr. cité.)

(3) M. Tessada, le grand fabricant de dentelles de Gênes, assigne l'année 1400 au com-

trouve dans les comptes de la garde-robe de la reine Élisabeth, où sont notées des dentelles de Gênes en soie noire et de couleur. Il



Fig. 28. — Point génois d'après une collerette en possession de l'auteur.

n'est question toutefois que de dentelles de soie. Ce n'est qu'après

mencement de la fabrication de la dentelle en Italie; il a envoyé à l'auteur divers spécimens qu'il assure être de cette date. Il possède aussi deux barbes en dentelles d'or d'un très-beau dessin faites à Gênes vers 1700.

un espace de près de soixante-dix années que le point de Gênes apparaît dans une ordonnance royale (1639); et quelque temps après, on voit figurer parmi d'autres objets, dans la garde-robe de Marie de Médicis, « un mouchoir de point de Gennes frisé » (1). Ce ne fut donc que vers le milieu du dix-septième siècle que les points de Gênes devinrent d'un usage général en Europe, et il semble qu'ils aient joui de plus de faveur sous la forme de collets, tabliers ou mouchoirs qu'en bandes à l'aune. La grande Mademoiselle parle de

Guipure de passement Genes. 80 p 37. fig 20

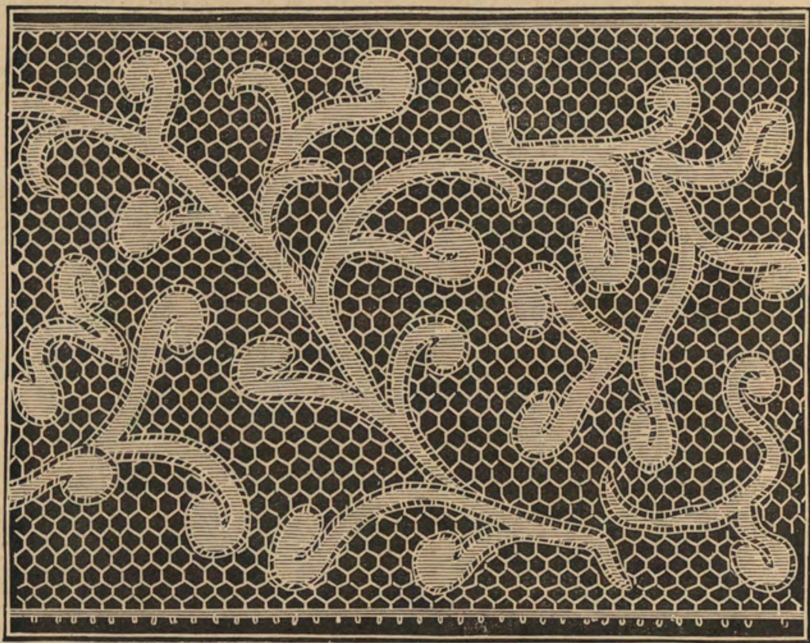


Fig. 29. — Point génois.

Point de milan Lefebure p 289

la reine Christine de Suède comme portant au cou, lors de la visite qu'elle lui fit, un mouchoir de point de Gênes noué avec un ruban couleur de feu (2). Il n'y avait pas de meilleure cliente pour ces luxueux objets d'ornement que la belle madame de Puisieux dont nous avons cité le goût bizarre pour mordiller le point. « Elle était magnifique et ruina elle et ses enfants, rapporte Saint-Simon. On portait en ces temps-là force points de Gênes qui étaient extrême-

(1) *Garde-robe de feue Madame*, 1646. Bibl. nat., Mss. fonds fr., 11,426.

(2) Voici d'autres exemples : Ung peignoir, tablier et cornette de toile baptiste garnie de point de Genes. » (*Inv. de la comtesse de Soissons*, 1644.) — « Un petit manteau brodé et son collet de point de Gênes. » (*Le chevalier d'Albret.*) — « Ung autre mouchoir de point de Gênes. » *Inv. du maréchal de la Mothe*, 1657.)

ment chers; c'était la grande parure, et la parure de tout âge : elle en mangea pour cent mille écus en une année à ronger entre ses dents celle qu'elle avait autour de sa tête et de ses bras (1). » Les Génois, écrit Lassels, « font une foule de dentelles diverses » ; et pen-

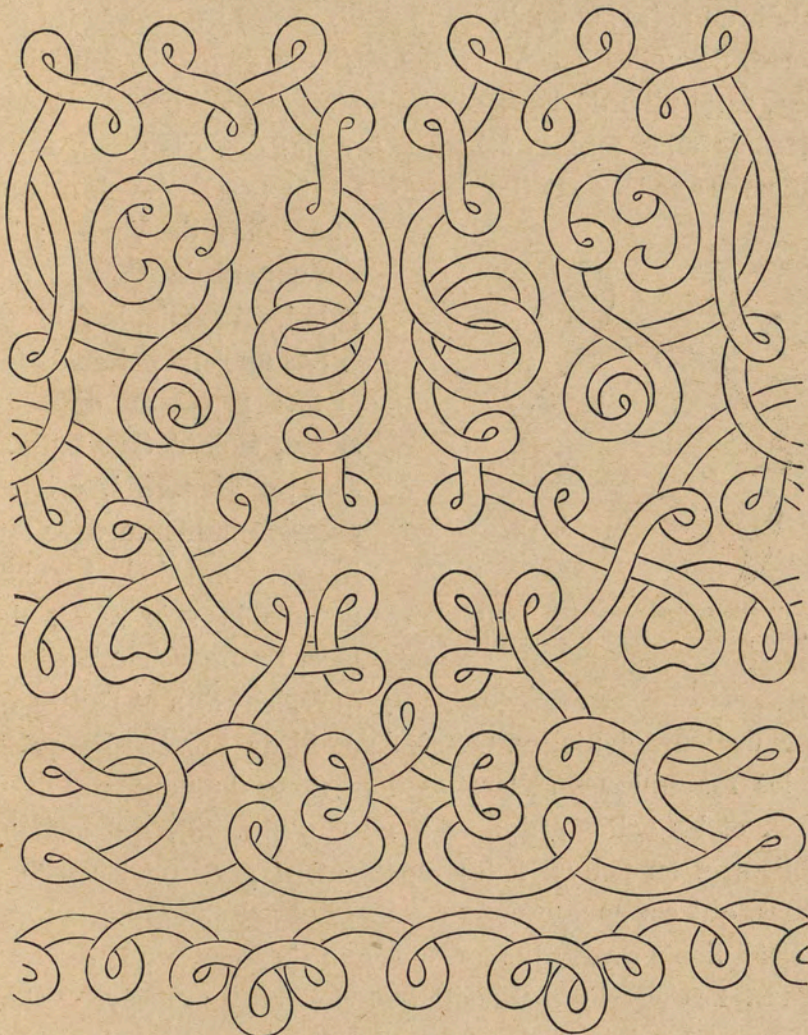


Fig. 30. — Modèle de dentelle trouvé dans l'église à Ste-Marguerite. (Circ. 1592).

dant tout le dix-huitième siècle, on entend constamment parler des dentelles d'or, d'argent et de fil, ainsi que des points de Gênes, comme étant tenues en très haute estime.

A Gênes, il était défendu de porter des dentelles d'or ou d'argent

(1) *Mémoires*, t. III, p. 130, édit. Chéruel, in-12.

dans l'intérieur de la ville; « mais, dit Lady Montague, on porte de très-beau linge et de belles dentelles de fil ». Les lois somptuaires de la république ne permettaient aux femmes, comme leur plus riche costume, que le velours noir orné de la dentelle qu'elles faisaient elles-mêmes. « Les bourgeoises bordent oncore leurs tabliers avec de la dentelle de point, et quelques femmes parmi les plus âgées portent des sortes de voiles carrés en toile garnis de grosse dentelle (1). » « Gênes, cette ville déchue, dit Anderson (2), fait beaucoup de dentelles, mais elles sont inférieures à celles des Flandres. » Savary fait observer que les dentelles de Gênes ont eu en France le même sort que celles de Venise : les ordonnances de Colbert en ont ruiné, en partie, la fabrication.



Fig. 31. — Modèle de dentelle portant la date de 1577, dessiné sur parchemin servant de couverture à un livre. (Réduit.)

Les anciens points de Gênes, si fort prisés au dix-septième siècle, étaient tous faits au fuseau, *a piombini*, selon l'expression italienne, avec de beau fil prevenant de la Lombardie, comme la soie venait de Naples. Les marchands génois acquéraient l'un et l'autre contre échange de leurs dentelles. C'était de ce fil de Lombardie qu'étaient faites les magnifiques collerettes dont nous donnons un spécimen (fig. 28), et les belles guipures à réseau (fig. 29), qu'on façonnait en tabliers et en fichus. Elles représentent par excellence le point de Gênes, qui est encore connu sous cette appellation.

En 1840, il n'y avait plus à Gênes que six marchands de dentelles indigènes. Les ouvrières travaillaient chez elles : elles recevaient les matériaux et les dessins du commerçant qui les employait. La fabrication de la dentelle s'étendait, et s'étend encore, le long de la rivière de Gênes, d'Albissola à Santa-Margherita. D'après Luxada (3), Santa-Margherita et Rapallo sont actuellement les centres de la fabrication des dentelles de Gênes.

(1) *Lettres d'Italie*, 1770.
(2) *Origin of commerce*, 1764.
(3) *Memorie storiche di Santa-Margherita.*

Les ouvrières sont, en majeure partie, les femmes et les filles des pêcheurs de corail; ce travail leur donne le moyen de se suffire à elles-mêmes pendant les longues et périlleuses absences de leurs maris ou pères. Dans les archives de l'église paroissiale de Santa-Margherita se trouvent portés les dons en dentelle faits à l'église par les ouvrières du pays en 1592, comme offrande votive pour une heureuse pêche de corail. On y a découvert aussi un vieux dessin sur parchemin, ayant dû servir pour une de ces guipures (fig. 30).

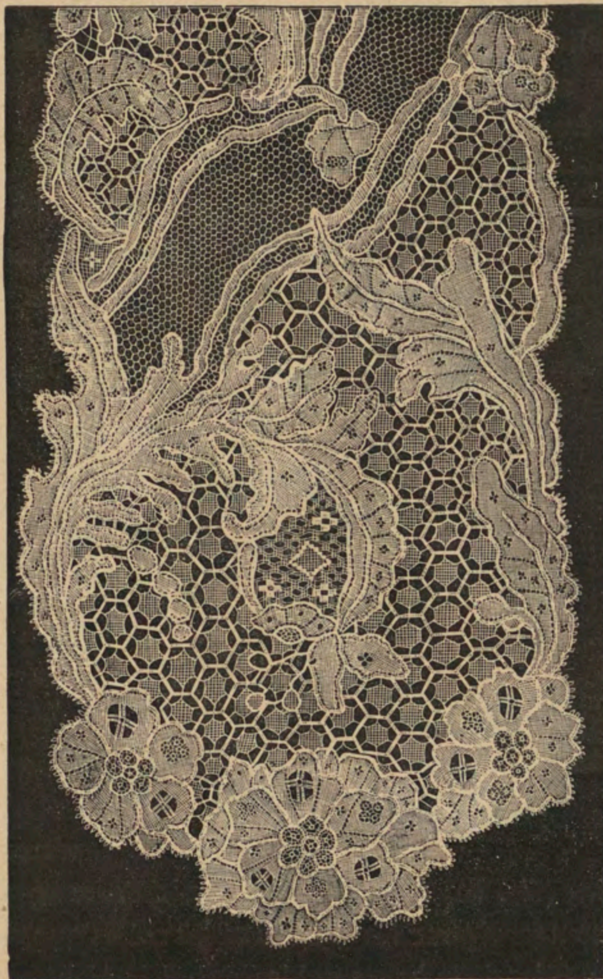


Fig. 32. — Argentella.

Des dates certaines prouvent que dans la province de Chiavari on fait de la dentelle depuis plusieurs siècles. On fabriquait principalement de la dentelle en fil blanc de diverses qualités, dont une partie s'exportait en Amérique; puis cette dentelle fit place à une blonde noire, imitation de celle de Chantilly. Vers 1850, les dentellières commencèrent à faire des Guipures pour la France, et c'est aujourd'hui leur plus importante fabrication; et non seulement les ouvrières se livrent à ce travail, mais aussi les femmes de la classe moyenne (1). Des *maîtres*, ou entrepre-

(1) Détails communiqués par M. Tessada jeune, de Gênes.

neurs, reçoivent les commandes des commerçants et se chargent de les faire exécuter. Ils fournissent aux dentellières la soie et le fil, qu'ils pèsent comme de raison; ils pèsent ensuite la dentelle, pour s'assurer que les matériaux qu'ils ont donnés ont été entièrement employés. Ces entrepreneurs trouvent le moyen de faire ainsi de belles fortunes; il n'en est pas de même des pauvres ouvrières dont le salaire de la plus longue journée de travail excède rarement 1 franc 50 centimes (1).

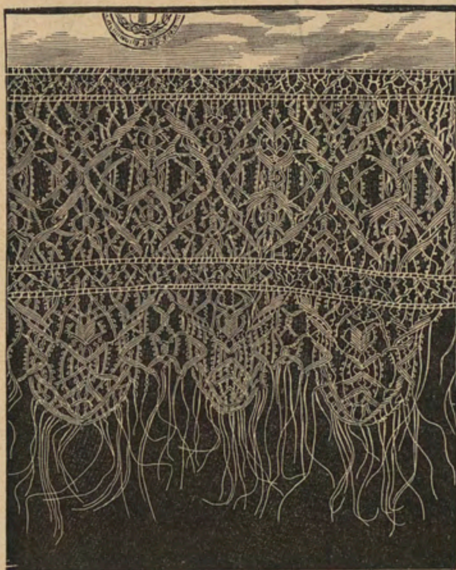


Fig. 33. — Macramè frangé (Gênes).

Les dentelles d'Albissola (2), en fil blanc ou noir ou en soie de diverses couleurs, étaient autrefois un objet d'exportation considérable; on en fournissait les principales villes d'Espagne. Cette industrie date de loin. Dans plusieurs églises d'Albissola sont conservés des spécimens de la fabrique locale, offrandes de dames pieuses, et portant la date de 1600. Récemment on y a retrouvé, servant de couverture à de vieux livres de lois, des modèles sur parchemin dessinés et piqués pour la dentelle aux fuseaux, et datés de 1577. Ces dessins (fig. 31) sont maigres bien qu'assez gracieux; ils ont probablement servi pour les tabliers et les voiles que, selon l'usage traditionnel, les filles de la haute noblesse choisissaient parmi les dentelles d'Albissola, à l'occasion de leur mariage. Le dernier fut fait pour une dame de la famille Gentili. Aux jours de la prospérité de cette industrie, les princes et seigneurs de l'Italie faisaient leurs commandes de dentelles à Albissola, et souvent quatre dentellières travaillaient ensemble à un même carreau chargé de soixante douzaines de fuseaux. Faire de la dentelle était une occupation à laquelle les femmes, dans une

(1) Gandolfi, *Considerazioni agrarie*.

(2) Petit bourg situé à peu de distance de Savone, sur la route de Gênes.

position modeste, recouraient volontiers pour augmenter leur revenu. Chacune de ces dames, appelée *maîtresse*, employait et dirigeait, chez elle ou au dehors, un certain nombre d'ouvrières; elles leur fournissaient des patrons qu'elles piquaient elles-mêmes, et les payaient à la fin de la semaine. Les dentellières gagnaient par jour de 10 sous à 2 lires. Les dernières belles dentelles faites à Albissola ont été achetées par des marchands de Milan, à l'époque du couronnement de Napoléon Ier dans cette ville (1).

La fig. 32 représente une belle barbe envoyée de Gênes à l'auteur. Le dessin est de l'époque Louis XV et le charmant fond en réseaux variés rappelle la fleurette de Dresde et l'œil de perdrix de la porcelaine de Sèvres de la même époque. A Gênes cette dentelle est appelée *argentella*, on en voyait beaucoup autrefois dans les boutiques de curiosité de cette ville; maintenant, elle est devenue rare.

La duchesse de Gênes possède un magnifique volant de cette même dentelle, où l'aigle des Doria se mêle au dessin. Ce volant avait appartenu à la marquise Barbaretta-Sauli.

Les paysans d'Albissola faisaient autrefois beaucoup de dentelle avec la fibre de l'aloès qu'ils laissaient de sa couleur naturelle ou qu'ils teignaient en noir. Cette dentelle, non plus que celle de même espèce qui se fabriquait aux environs de Barcelone, ne pouvait supporter le blanchissage (2).

On enseigne dans les écoles et les couvents des bords de la rivière de Gênes un ingénieux et beau travail qui atteint un haut degré de perfection à Chiavari et à l'*Albergo de Poveri* de Gênes. Le plus souvent, c'est ce travail qui sert à l'ornement des serviettes damassées appelées *macramè* (3); il consiste à nouer les fils du tissu en dessins géométriques et à en former une longue frange aux deux bouts de la serviette (fig. 33). Les franges des *macramè* à l'Albergo de Poveri se faisaient autrefois tout simplement à tête quadrillée; mais, en 1843, la baronne d'Asti apporta de Rome une serviette plus richement ornée, qu'elle laissa pour modèle. Une jeune fille, Marie Pie-

(1) Beaucoup d'habiles dentellières d'Italie ont imité pendant quelque temps les vieilles dentelles et les ont vendues comme telles aux voyageurs.

(2) Torteroli, *Storia dei Merletti di Genoa lavorati in Albissola*, Sinigaglia, 1863.

(3) Mot dérivé de l'arabe. On fait aussi une frange également appelée *macramè*, en coton, en soie noire et en fil, pour garnir des mantelets, des robes et des rideaux.

chetti, eut la patience de défaire le travail pour apprendre à le faire, et aujourd'hui on exécute une grande variété de dessins; les plus experts en inventent de nouveaux tout en poursuivant leur ouvrage. On décore de ces franges les ornements d'église. Les *macramè* ornés de riches franges font toujours partie du trousseau d'une génoise; les espèces ordinaires s'exportent dans l'Amérique méridionale et en Californie (1).

(1) La coutume d'orner le linge de table et de lit a été de bonne heure très générale. Au palais de Hamptoncourt, il y a un tableau de Sébastien Ricci représentant *la Cène* et dans lequel la nappe est ornée d'un travail à jour. Au Louvre, dans une des magnifiques *Cènes* du Véronèse, on peut également remarquer que la nappe est frangée à la manière des *macramè*.

CHAPITRE V.

GRÈCE.

Ainsi que nous l'avons dit, la Grèce semble avoir été le berceau de la broderie. A partir des croisades, Chypre fut renommé pour ses fils d'or, ses étoffes et ses ouvrages à l'aiguille. Dès 1393, on trouve, dans un inventaire des ducs de Bourgogne, « un petit pourpoint de satin noir et est la gorgerette de maille d'argent de Chippre (1) ». De point coupé ou de dentelle de Chypre (2), il n'est fait aucune mention; même silence sur la Grèce; mais, au dix-septième siècle, il est fort question, pendant quelque temps, d'un point de Raguse (3); Tallemant des Réaux et *la Révolte des passements* le mettent honorablement en évidence. Cependant il disparaît bientôt sans retour.

Le commerce de la petite république dalmate consistait surtout à transporter les produits des îles grecques à Venise, à Ancône et dans le royaume de Naples; de là on peut inférer que les beaux ouvrages faits dans les couvents grecs et dont on s'est tant occupé dans ces derniers temps, étant importés en Italie par les marchands dalmates, furent appelés tantôt *point de Raguse*, tantôt *dentelle de Grèce.* Quand Venise devint maîtresse en l'art des points, les dentelles de Grèce perdirent leur vogue; mais la fabrication n'en cessa pas; on continue à en faire pour les vêtements des insulaires, pour les ornements d'église et les suaires.

Raguse, par son attachement à la maison d'Autriche, avait encouru la colère de Louis XIV, qui chassa son ambassadeur (1667), et le

(1) L. de la Borde, *Glossaire*, Paris, 1853.

(2) Taglienti énumère parmi ses points le *cipriolo*, 1530.

(3) Le point de Raguse est mentionné pour la première fois dans un édit de 1654, par lequel le roi de France prélève à son profit un quart de la valeur des « passemens, dentelles, points coupez de Flandres, pointinars, points de Venise, de Raguse, de Gènes », etc. (*Recueil des Lois françaises.*)

point, qui portait un nom devenu désagréable aux oreilles royales, fut sans doute désigné dès lors sous l'appellation générale de *point de Venise*. On ne fait plus de dentelles de fil à Raguse, mais on y fabrique beaucoup de la dentelle d'or et d'argent dont les paysannes ornent leurs corsages; on y fait également une grosse dentelle ou guipure de soie. Le spécimen ci-après (fig. 34) pourrait bien être le vieux point de Raguse disparu depuis si longtemps; ses bords à picot lui donnent une ressemblance remarquable avec le dessin donné dans *le Pompe*, recueil publié à Venise, en 1557.



Fig. 34. — Point de Raguse.

La *reticella* vénitienne fut souvent désignée sous le nom de *dentelle grecque*, à cause sans doute du caractère oriental de ses dessins.

La fig. 35 représente un dessin acheté dans l'île de Zante. Cette sorte de dentelle était fort en vogue à Naples pour rideaux et couvre-pieds; parfois même, on en tendait toute la chambre: des bandes de dentelle grecque, alternant avec de la soie cramoisie ou couleur d'ambre, produisaient le plus heureux effet. Le colonel Buller, pendant qu'il était en garnison à Corfou, fit une très belle collection de dentelles grecques qu'il donna à sa sœur, feue lady Poltimore. A Céphalonie, les habitants en apportent de grandes quantités à vendre sur les paquebots; elles sont noircies par le temps et par l'humidité des tombes auxquelles la plupart sont enlevées. On fait encore de ces dentelles dans les îles Ioniennes, et c'est un article sur lequel s'exerce la spéculation des indigènes qui les trempent dans

le café ou quelque autre drogue, et les vendent comme venant des tombes. Les spécimens de ces dentelles d'outre-tombe que nous avons pu examiner étaient très inférieurs, sous le rapport du dessin et du travail, à celles ordinairement appelées dentelles de Grèce.

Dans les îles de l'Archipel, on fabrique de la dentelle de fil d'aloès ainsi qu'une dentelle de soie noire, à l'imitation de celle de Malte. On fait à Athènes et dans quelques parties de la Grèce propre, une dentelle de soie blanche presque exclusivement employée par les juifs, pour leurs synagogues.

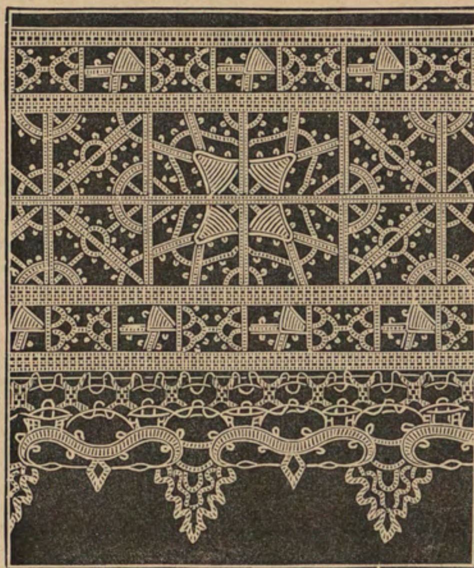


Fig. 35. — Dentelle de Zante.

TURQUIE.

En 1589, Moryson pouvait écrire que les Osmanlis ne portaient pas de dentelle et qu'en Turquie les femmes même n'ornaient leur lingerie ni de dentelle ni de point coupé; mais cent cinquante ans plus tard, les choses avaient assez changé pour que le sultan dût édicter des lois somptuaires contre l'usage de porter des dentelles d'or et d'argent sur les vêtements et ailleurs. De nos jours, on fait en Turquie une belle guipure de soie, de style oriental, bien entendu. Cette dentelle se travaille à l'aiguille; le plus souvent, elle représente, en noir, en blanc ou en couleurs mêlées, des fleurs, des fruits et du feuillage. Le point de Turquie se fabrique dans les harems; il est peu connu et très cher. C'est la seule guipure de soie faite à l'aiguille. A l'exposition universelle de Londres, en 1862, on en voyait quelques spécimens en soie paille dont le dessin représentait des fleurs.

MALTE.

La dentelle qu'on faisait autrefois à Malte avait quelque ressemblance avec la malines et la valenciennes très grosses; elle était toujours d'un dessin en arabesque. En 1833, lady Chichester décida

une dentellière nommée Ciglia à copier un ancien couvre-pieds de dentelle grecque qu'elle avait en sa possession. Depuis cette époque, la famille Ciglia fabrique des guipures blanches et des guipures

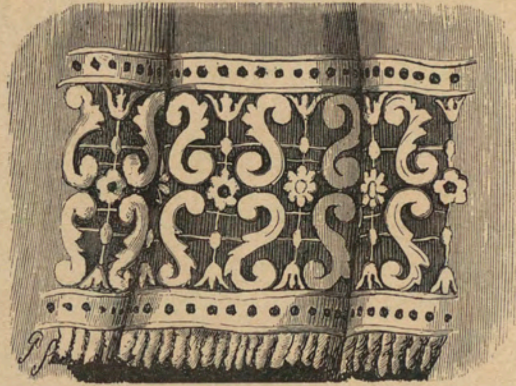


Fig. 36. — Dentelle de la robe ecclésiastique de Loubens de Verdalle. (St-Jean-Malte.)

noires, genre de dentelle auparavant inconnu à Malte, où l'on fait également ces mitaines de soie en filet à dessins d'un tissu incomparablement fin. La fig. 36 représente la garniture en dentelle de la

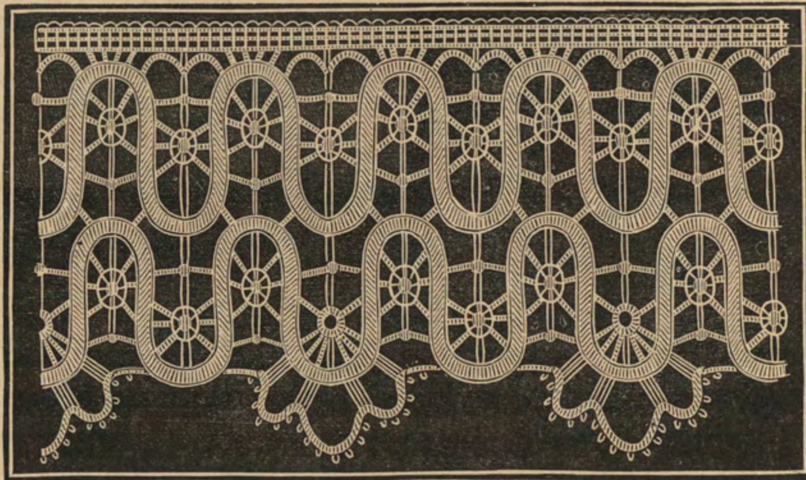


Fig. 37. — Dentelle de Ceylan.

robe d'Hugues de Loubens de Verdalle, cardinal et grand-maître de Malte, qui mourut en 1595.

A Ceylan, la dentelle est la seule occupation manuelle des femmes. Nous en parlons ici à raison de l'analogie frappante qui existe entre la dentelle aux fuseaux de Pointe de Galles et de Candy (1) et celle de Malte (fig. 37).

(1) Ancienne capitale de l'ile de Ceylan.

CHAPITRE VI.

ESPAGNE.

L'Espagne n'eut pas besoin d'aller chercher ses modèles à Gênes ou à Venise, car ses points eurent de bonne heure une grande célébrité et se fabriquaient sur une vaste échelle. Nous avons déjà dit qu'elle passait pour avoir appris des Maures l'art de faire la dentelle; d'autres traditions assignent à l'Italie l'honneur de cette initiation. Ce qui est plus certain, c'est que l'Espagne enseigna aux Flandres à faire les points à l'aiguille et apprit d'elles en retour à se servir des fuseaux.

Malgré sa valeur, le point d'Espagne fut peu répandu à l'étranger; il y eut à cela plusieurs causes. La cour, pour les habits, ne suivait pas l'impulsion de la mode, mais était guidée par des lois somptuaires plus ou moins sévères, ce qui n'encourageait guère l'industrie de la dentelle, et surtout la faisait peu connaître au dehors; tandis que d'un autre côté, les innombrables images de la Vierge et des saints habillées chaque jour des plus riches, des plus précieux tissus, la décoration des autels, les vêtements sacerdotaux enlevaient la plus grande partie de ce que la fabrication pouvait fournir. « La valeur « des dentelles dont on couvrait les madones était si grande, rap- « porte Beckford, qu'en 1787, la marquise de Cogalhudo, femme de « l'aîné de la famille quasi-royale de Medina-Cœli, fut nommée maî- « tresse de la garde-robe de Notre-Dame de la Soledad, à Madrid, « emploi fort convoité. » On peut donc supposer que la fabrication de ces riches points, plus recherchés depuis quelque temps qu'au moment de leur premier éclat, suffisait à peine aux besoins (fig. 38). En outre, les possessions espagnoles sur lesquelles alors le soleil ne se couchait jamais, offraient un ample débouché à ces produits.

Le point d'Espagne, dans son acception habituelle, représente cette dentelle d'or ou d'argent, parfois brodée en couleur, si fort en usage pendant les premières années du règne de Louis XIV.

Dominique de Sera, dans son *Livre de Lingerie* (1584), affirme que la plupart de ses modèles pour point coupé et passement furent recueillis par lui, pendant ses voyages en Espagne; et ce qui corrobore cette assertion, c'est que dans le compte de garde-robe de la reine Élisabeth pour 1562, on trouve déjà 16 aunes de dentelle d'Espagne en soie noire, du prix de 5 shellings.

Les premiers livres de modèles donnent des dessins pour les dentelles d'or et d'argent (1), fabrication à laquelle se livraient principalement les Juifs (2), ce qui du reste existe encore aujourd'hui presque partout en Europe. Après l'expulsion des Juifs, vers 1492, on voit les rois d'Espagne faire mainte ordonnance prohibitive contre l'importation des dentelles d'or de Lucques et de Florence, sauf celles qui seraient nécessaires aux besoins des églises, ce qui prouverait que ces riches ornements avaient quitté l'Espagne avec la race persécutée. A cette époque toutefois on y faisait de la dentelle de fil, car on conserve dans la cathédrale de Grenade une aube donnée à cette église par Ferdinand et Isabelle (3).

On ne connaissait guère que par ouï-dire les richesses de ce genre contenues dans les couvents et les églises, avant la dispersion des monastères en 1830. A ce moment parurent d'admirables spécimens de l'art et du travail des religieuses, non pas de cette lourde dentelle appelée communément point d'Espagne, mais des morceaux de la plus rare finesse (Pl. VI, fig. du haut), si délicats, si exquis, qu'ils n'ont pu être que l'œuvre de celles pour qui le « temps n'est point de l'argent » et dont la dévotion à l'Église et à leurs saints bien-aimés faisait de ce travail une œuvre d'amour. Nous avons reçu de Rome des reproductions de quelques curieux restes d'ancien travail des couvents d'Espagne; ce sont des dessins sur parchemin, avec la dentelle inachevée. On les a trouvés au couvent du Jesu Bambino;

(1) *Livre nouveau de patrons* et *Fleurs des patrons*, tous deux imprimés à Lyon au seizième siècle.

(2) Il existait encore il y a peu d'années à Cadix une famille d'origine juive qui avait entre ses mains la manufacture de dentelle d'or et d'argent.

(3) Dans une lettre adressée à l'auteur, le cardinal Wiseman affirme avoir officié revêtu de cette aube évaluée à 10,000 écus.

ils avaient appartenu à des religieuses espagnoles, maîtresses des novices bien longtemps auparavant. Dans ces spécimens, comme dans tous les points, le travail était exécuté par différentes religieuses en petits morceaux séparés, puis réunis ensemble par une main plus habile. Dans la fig. 39, le dessin est tracé par un double fil fixé



Fig. 38. — Un atelier, d'après une gravure de Stradan du XVI[e] siècle.

sur le parchemin, à l'aide de petits points faits en dessous, de distance en distance, avec une aiguille et du fil d'aloès. Le fond de réseau est seul rempli; on voit le bout de fil tel que l'a laissé la sœur Felice Vittoria, après avoir fait sa tâche. La fig. 40 est un fond de brides à picot; le dessin est tracé comme dans le précédent. Il y a aux coins des boucles de fil plus gros, sans doute pour l'attacher à un tambour ou sur un coussin (1). Dans la fig. du bas, pl. VI, le dessin

(1) *Voy.* la fig. 4.

seul est fait, il semblerait presque être le modèle à suivre pour exécuter le dessin de la figure précédente.

L'ordonnance de Philippe III (1623) contre la dentelle, prescrivant aux hommes l'usage de « simples rabats, sans aucune invention de

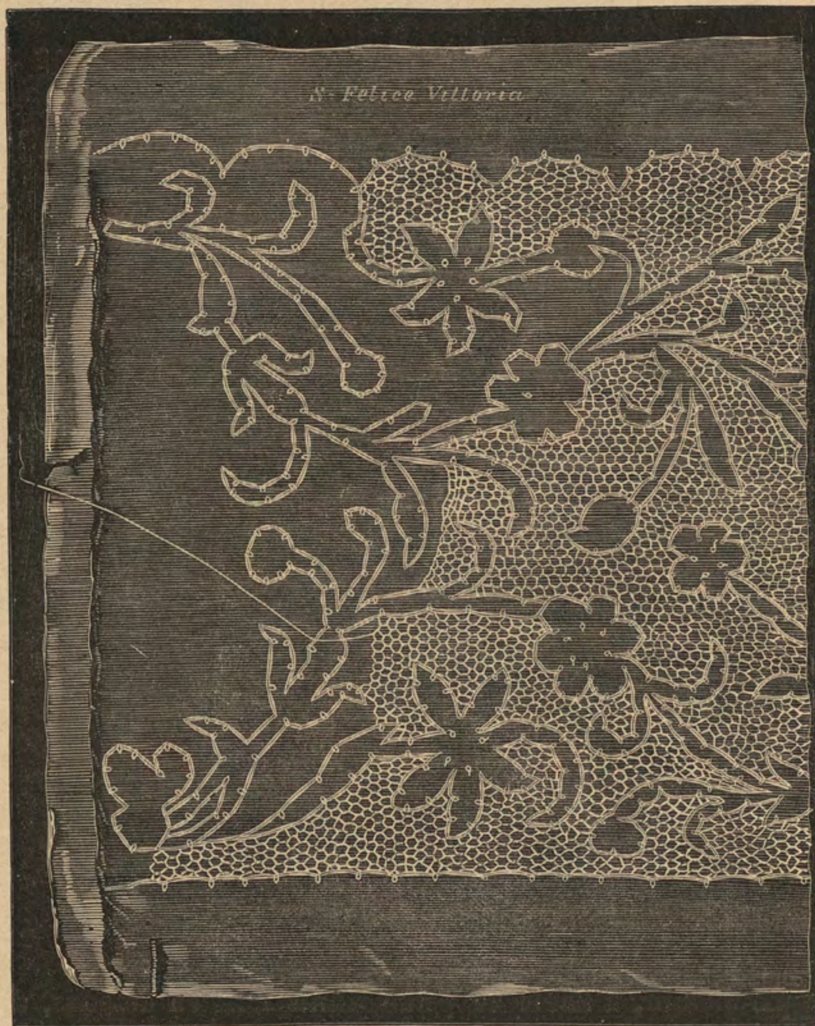


Fig. 39. — Ouvrage inachevé d'une nonne espagnole.

point coupé ou passement »; et aux dames, celui des fraises et manchettes aussi simples et sans empois, n'était guère calculée pour relever l'industrie nationale ruinée par l'expulsion des Maures; cette ordonnance fut suspendue pendant la visite du prince de Galles, depuis Charles Ier, qui venait demander la main de la princesse d'Es-

pagne. La reine envoya même au prince, qui, voyageant incognito, était supposé mal pourvu, dix coffres de linge richement garni de dentelles.

Un des plus curieux récits sur les usages de l'Espagne au dix-septième siècle, sous le rapport de la toilette des femmes en particulier, se trouve dans les *Lettres d'une Dame* (1679), déjà maintes fois citées. « Sous un vertugadin de taffetas noir, écrit-elle, elles portent « une douzaine de jupons des plus riches étoffes garnis de dentelles



Fig. 40. — Ouvrage inachevé d'une nonne espagnole.

« d'or ou d'argent jusqu'à la taille. En tout temps, elles portent également un vêtement blanc appelé *sabenqua*, qui est fait de la plus « fine dentelle d'Angleterre et a quatre aunes de tour. J'en ai vu « quelques-uns valant cinq ou six cents écus....... Elles ont tant de « vanité, qu'elles aimeraient mieux n'avoir qu'une seule de ces *sabenquas* de dentelle qu'une douzaine de communes (1), et elles « resteront au lit jusqu'à ce qu'elle soit lavée ou bien s'habilleront « sans en mettre du tout, ce qu'elles font assez souvent. » Racontant sa visite à la princesse de Monteleon, elle ajoute : « Son lit est en « damas vert et or doublé de brocard d'argent et garni de point d'Es-

(1) En 1686, Osorio estimait à plus de trois millions le nombre des Espagnols qui, sous leurs beaux habits, ne portaient point de chemise.

« pagne (1). Ses draps étaient garnis de dentelle d'*Angleterre* d'une « demi-aune de hauteur. La jeune princesse ordonna à ses femmes « d'apporter ses parures de noces; elles apportèrent trente paniers « d'argent, si lourds qu'elles se mettaient à quatre pour en porter « un. Le linge et les dentelles n'étaient pas au-dessous du reste. » L'auteur continue à énumérer les jarretières, les mantes et jusqu'aux rideaux du carrosse de la princesse : tous ces objets étaient garnis de « fine dentelle d'Angleterre aux fuseaux ou blanche ou noire ».

A en juger par ce récit, l'Espagne, à cette époque, devait avoir besoin de beaucoup de dentelles d'Angleterre que sans doute elle recevait des Pays-Bas, la dentelle faite dans ses couvents étant réservée pour l'usage des églises seules. L'art de faire la dentelle aux fuseaux, que l'Espagne apprit des Flandres, était déjà connu du temps de Cervantès. « Sanchica, écrit Theresa à son mari, fait de la dentelle aux fuseaux et gagne huit maravedis par jour. »

Ainsi que nous l'avons déjà vu, l'Espagne, dès le temps de la reine Élisabeth, était renommée pour ses dentelles de soie; et ses dentelles brodées en couleurs, ses points d'or et d'argent ont toujours joui d'une certaine réputation. De ce point, il est constamment question, dans les comptes de garde-robe et les livres de modes de la cour de France, au dix-septième siècle. Il faudrait un volume pour décrire le célèbre lit d'or de Versailles, les somptueuses garnitures des carrosses et des chaises, le velours et le brocard des habits et des robes, « chamarrés de point d'Espagne, » les dentelles d'or et de soie de couleur (2). Narcisse Felin, auteur du *Dix-septième siècle*, rapporte que, de son temps, beaucoup de femmes en Espagne étaient arrivées à

(1) En parlant de l'appartement de Mme d'Aranda, « son lit, dit Beckford, était du velours bleu le plus riche, garni de dentelle de point ».

(2) 1697. Mariage de Marie-Louise d'Orléans avec Charles II, roi d'Espagne. « La reine, dit *le Mercure*, portoit une mante de point d'Espagne d'or, neuf aunes de long. » — 1698. Fête à Versailles pour le mariage du duc de Bourgogne. « La duchesse de Bourgogne portoit un petit tablier de point d'Espagne de mille pistoles. » (*Galerie de l'ancienne cour*, 1788.) — 1722. Bal aux Tuileries. « Tous les seigneurs étoient en habits de drap d'or ou d'argent garnis de point d'Espagne, avec des nœuds d'épaule, et tout l'ajustement à proportion. Les moindres étoient de velours, avec des points d'Espagne d'or et d'argent. » (*Journal de Barbier*.) — 1722. « J'ai vu en même temps le carrosse que le roi fait faire pour entrer dans Reims : le dedans est tout garni d'un velours à ramage de points d'Espagne d'or. » (*Ibid.*) — 1751. Fête à Versailles pour la naissance du duc de Bourgogne. « Les habits des gens de cour étoient en étoffes d'or de grand prix ou en velours de toute couleur, brodés d'or ou garnis de point d'Espagne d'or. » (*Ibid.*)

égaler, pour les dentelles d'or, d'argent et de fil (fig. 41) les meilleures dentellières des Flandres. Campany, autre ancien auteur, porte le nombre des dentellières à 12,000. Néanmoins, il paraîtrait que, dès 1634, les Espagnols tiraient de France la plus grande partie de leurs dentelles, tandis que les Français, de leur côté, préféraient les dentelles de Flandre (1).

On jugea de plus en plus nécessaire de protéger l'industrie dentellière; aussi, en 1667, le droit de 25 réaux par livre sterling de dentelle étrangère fut porté à 250. Cela n'empêcha pas d'introduire en Espagne beaucoup de points en fraude; c'était le plus souvent par

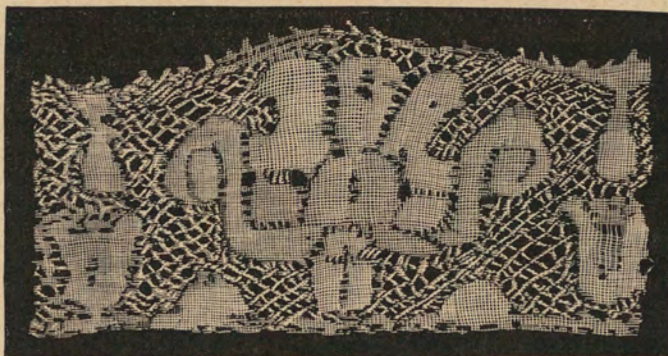


Fig. 41. — Dentelle d'un ancien oreiller espagnol.

Cadix, venant d'Anvers, sous le nom de *puntos de Mosquito e de Transillas*. Mme des Ursins, écrivant à Mme de Maintenon au sujet de la layette dont allait avoir besoin la reine d'Espagne, lui disait : « Si « je ne craignais d'offenser ceux qui seront chargés des emplettes, « avare comme je dois l'être de l'argent du roi d'Espagne, je les prie- « rais de n'envoyer que de la dentelle à bas prix pour le linge. »

Le point d'or, nous l'avons dit, se fabriquait en grande partie pour les besoins de l'Espagne même. La plus ancienne bannière de l'inquisition, celle de Valladolid, était bordée, d'après la description qu'on en fait, de vrai point d'Espagne d'un curieux dessin gothique (ou géométrique). Aux auto-da-fé, les grands d'Espagne et les officiers du Saint-Office portaient, à la procession, des manteaux semés de croix noires et de croix blanches et bordés de dentelles d'or. Le point d'argent décorait les uniformes de la *Maestranza*, corps de

(1) Marquis de la Gomberdière, *Nouveau règlement des finances*, 1634.

noblesse formé en ordre de chevalerie à Séville, à Ronda, à Valence et à Grenade. Les saints, on le sait déjà, étaient fort parés de dentelles; saint Antoine à Valence, en particulier, était renommé pour la splendeur de son costume, y compris son chapeau et ses manchettes.

Dès les premières années du dix-septième siècle, on commença à faire en France du point d'Espagne; la fabrication en fut introduite par un huguenot appelé Simon Châtelain. En retour de ce bon service rendu à l'industrie, Colbert le protégea et le mit à l'abri des rigueurs dont avaient à souffrir ses coreligionnaires. Il mourut en 1675, après avoir amassé une grande fortune (1), ce qui prouve que l'industrie avait prospéré. Les comptes de garde-robe du duc de Penthièvre en fournissent une autre preuve : on y voit, en 1732, « un bord de point d'Espagne d'or, de Paris, à fond de réseau » (2).

Vers le milieu du dix-huitième siècle, la fabrication des dentelles en Espagne semble être sur le déclin, à en juger par les prises incessantes de vaisseaux, allant de Saint-Malo à Cadix, chargés de dentelles d'or et d'argent. *L'Aigle*, navire français pris par le capitaine Carr en 1745, en portait des caisses de la valeur de 150,000 livres sterling (3). D'après Swinburne, qui visita l'Espagne en 1775, les villageoises faisaient de la dentelle noire aux fuseaux dont les plus grosses étaient en fil d'aloès. Ces dernières lui parurent curieuses, mais assez inutiles, ne pouvant supporter le blanchissage. Il ajoute que Barcelone fait un grand commerce en dentelles de fil (4).

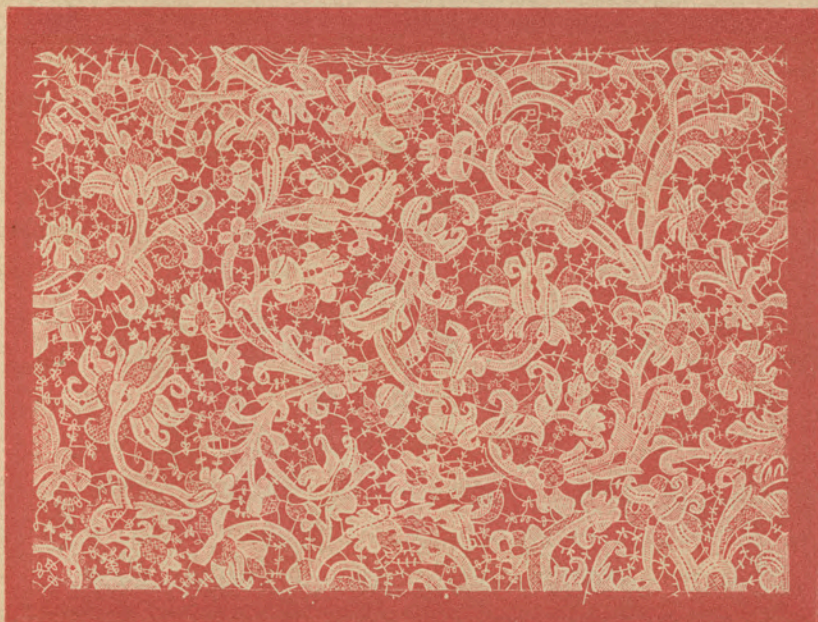
A Barcelone, à Valence, à Séville, on fait encore de la dentelle d'or, mais l'or est mal préparé et d'une nuance rougeâtre. La blonde se fabrique presque exclusivement en Catalogne, dans les villages de la côte, mais surtout à Barcelone. En 1809, cette fabrication donnait du travail à 12,000 femmes et enfants, nombre qui s'est encore beaucoup accru. Il n'y a pas de manufactures; les ouvrières travaillent

(1) « Quatre-vingts enfants et petits-enfants assistaient à ses funérailles, bravant l'édit de 1664 : ils furent condamnés à une forte amende. » (*La France protestante*, par MM. Haag.)

(2) *Garde-robe du duc de Penthièvre* (Arch. nationales KK, 390-1).

(3) *Gentleman's Magazine*, 1745.

(4) Peuchet, en parlant de Barcelone, dit que ses dentelles sont « façon de France », mais inférieures en beauté et en qualité. La fabrication était considérable et employait 2,000 femmes dans les villes et villages des environs. Ces dentelles se vendaient en Castille, en Andalousie et principalement aux Indes.



Point d'Espagne.



Ouvrage inachevé d'une nonne espagnole.

à leur compte chez elles et comme elles l'entendent (1). En Espagne, les jours fériés déduits, il n'en reste que 260 pour le travail, et les dentellières ne gagnent guère par jour, en moyenne, que 2 réaux (50 centimes). La fabrication des dentelles de soie ou blonde d'Almagro (dans la Manche) occupe de 12 à 13,000 personnes. « Les dentelles de la Nouvelle-Castille s'exportaient en Amérique; mais les lois somptuaires s'étendirent aux colonies où elles n'étaient pas moins nécessaires, beaucoup de familles s'étant ruinées, écrit Ustariz en 1751, par la grande quantité de belles dentelles et d'étoffes de luxe qu'elles achetaient aux manufactures étrangères et par là épuisaient l'Amérique espagnole de millions de piastres. »

La mantille nationale est naturellement l'objet principal de la fabrication. Les Espagnoles se servent de trois mantilles différentes : l'une, en blonde blanche, devant contraster un peu avec le teint, est réservée aux jours d'apparat, tels que anniversaires de naissance, combats de taureaux, lundi de Pâques; une autre est en blonde noire garnie d'un haut volant; la troisième (*mantilla de tiro*) sert pour l'usage ordinaire; elle est faite de soie noire et garnie de velours. La mantille d'une Espagnole est sacrée aux yeux de la loi; elle ne peut être saisie pour dettes. La soie employée pour la dentelle est de qualité supérieure. Il y a près de Barcelone une filature de soie, dont les produits servent spécialement pour les blondes fabriquées dans la province. Les dentelles de soie de l'Espagne n'égalent celles de Bayeux ou de Chantilly ni par la consistance du fond, ni par la régularité du dessin. Le produit annuel de cette industrie s'élève à peine à 2 millions de francs.

Des spécimens de dentelle blanche de Barcelone ont été envoyés d'Espagne à l'auteur, portant les dates de 1810, 1820, 1830, 1840. Quelques-uns ressemblent à la dentelle de Lille, au mince réseau composé d'hexagones, avec un dessin tracé par un gros fil; d'autres, au fond double, attestent par leurs dessins fleurés l'imitation du genre flamand. Un très beau spécimen des dentelles d'Espagne avait été envoyé à l'exposition universelle de 1862 : c'était une mantille de blonde blanche dont le fond se composait d'une délicate guipure, et le dessin, d'une guirlande de fleurs portée par des amours.

(1) Alex. de Laborde, *Itinéraire de l'Espagne*, t. V.

Avant de quitter l'Espagne, nous devons dire quelques mots des *dentelles de Moresse* que M. Francisque Michel (1) suppose être d'origine ibérienne et fabriquées par les descendants des Maures qui restèrent en Espagne et embrassèrent le christianisme. Ces dentelles sont nommées dans *la Révolte des Passements*, déjà citée. Quelles étaient ces dentelles, il serait difficile de le dire. Un des livres de modèles parle de *Moreshi* et d'*Arabeshi* (2); un autre est intitulé *Livre de Moresque* (3); un troisième a pour titre *Livre de feuillages, entrelatz et ouvrages moresques* (4). Tout ce que nous savons à cet égard, c'est qu'un travail composé de carrés variés de dentelle était, à une certaine époque, l'occupation favorite des filles maures, et qu'on trouve encore des restes de cette industrie, jaunis par l'âge, dans les villes africaines de Tanger et de Tétouan. Ce travail se distingue de celui qu'ont produit des mains chrétiennes par l'absence de tout animal dans le dessin. On sait que la représentation d'êtres vivants est strictement interdite par le Coran.

PORTUGAL.

La dentelle de point se fabriquait en Portugal aussi bien qu'en Espagne et y était tout aussi estimée. Il n'y avait pas de manufactures proprement dites; ce travail occupait les loisirs des religieuses et de quelques femmes qui exécutaient chez elles les commandes qu'on leur faisait. Mais les lois somptuaires de 1749 mirent fin à tout luxe des vêtements parmi les laïques; ceux qui exposaient en vente des dentelles étaient bannis de la ville. En 1729, quand la princesse Barbe de Portugal épousa, à dix-sept ans, Ferdinand, infant d'Espagne, elle se rendit avant de quitter Lisbonne à l'église de la Mère de Dieu sur les bords du Tage, et là offrit solennellement à la Vierge les bijoux et la robe de riche point de Portugal qu'elle portait le jour de son mariage. Ce point, d'après la description, était de la plus grande magnificence; la robe fut exposée sous verre aux yeux émerveillés jus-

(1) *Recherches sur le commerce, la fabrication et l'usage des étoffes de soie, etc., pendant le moyen âge;* Paris, 1839.

(2) Taglienti, 1530.

(3) Paris, 1546.

(4) Pelegrin de Florence, Paris, 1530.

qu'à l'occupation du Portugal par les armées françaises, époque où elle passa aux mains de la duchesse d'Abrantès.

Lorsque Lisbonne sortit de ses cendres, après le terrible tremble-

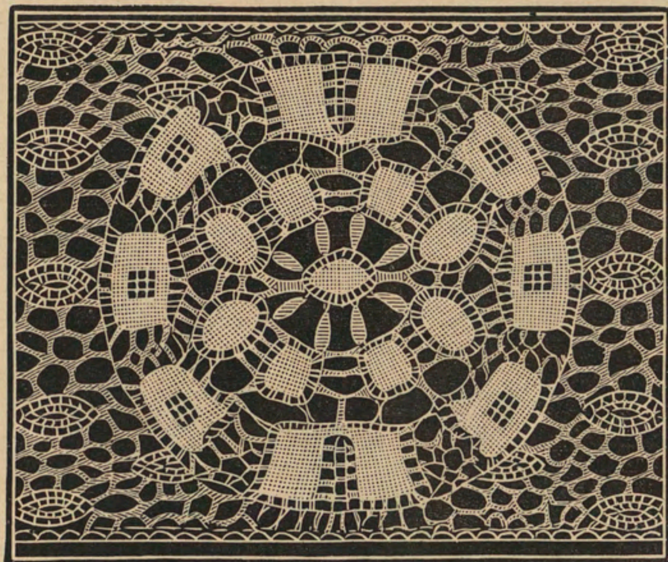


Fig. 42. — Madère.

ment de terre de 1755, le marquis de Pombal fonda d'importantes manufactures de dentelles qui prospérèrent sous ses auspices. Les dentelles modernes du Portugal et de Madère ressemblent beaucoup à celles d'Espagne. Les plus larges, pour volants, sont en soie; on en fait beaucoup d'étroites dans le genre de la Malines. Il y a une vingtaine d'années, on faisait à Lisbonne, et dans les environs, une grosse dentelle blanche dont le dessin produisait un grand effet; elle s'exportait dans l'Amérique du Sud.

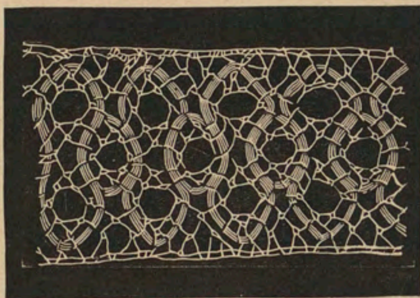


Fig. 43. — Brésil.

Les religieuses d'Odivalès furent renommées, jusqu'à la suppression des monastères, pour leurs dentelles en fil d'aloès. Madère fabriquait, il y a environ cinquante ans, de la dentelle aux fuseaux; l'espèce commune, sorte de dentelle torchon (fig. 42), servait à garnir les draps de lit et les taies d'oreiller; on faisait aussi un travail à fils

tirés, à la manière du point coupé; mais toute espèce de fabrication avait cessé, lorsqu'il y a quarante ans, Mme Bayman releva cette industrie. Aujourd'hui, plusieurs familles sont occupées à faire de la dentelle de Malte; les hommes, en majorité, se livrent à ce travail, tandis que les femmes font une broderie à jour sur batiste et mousseline.

On fait au Brésil une étroite et grosse dentelle qui ne s'exporte pas (fig. 43).

CHAPITRE VII.

LES FLANDRES.

Nous savons déjà que les Flandres et l'Italie se disputent l'honneur de l'invention de la dentelle. Dans mainte ville des Pays-Bas, on voit des tableaux du quinzième siècle où figurent des personnages portant des dentelles; et un auteur belge (1) assure que les cornettes ou bonnets de dentelle étaient en usage dans ce pays dès le quatorzième siècle. Les œuvres des peintres contemporains nous offrent des preuves évidentes de ce fait que la dentelle aux fuseaux prit naissance dans les Pays-Bas. A Saint-Pierre de Louvain, il y a, dans une des chapelles latérales du chœur, un tableau d'autel par Quentin Metsys, daté de 1595, et dans lequel on voit une jeune fille faisant de la dentelle avec des fuseaux sur un carreau à tiroir pareil à ceux d'aujourd'hui. Il existe une série de gravures, d'après Martin de Vos (1581), représentant les occupations des sept âges de la vie; dans la troisième (2), consacrée à l'âge mûr, on voit une jeune fille assise, un carreau sur les genoux et faisant de la dentelle (fig. 44). Ce travail devait être une occupation ordinaire, autrement l'artiste ne l'aurait pas choisi pour caractériser les habitudes du pays.

L'historien des ducs de Bourgogne, M. de Barante, nous apprend que Charles le Téméraire perdit ses dentelles à la bataille de Granson (1476); il ne cite pas son auteur. Il est probable que ces dentelles étaient en or ou en argent, car il n'y en a point d'autres parmi les objets qui proviennent du duc de Bourgogne.

En 1651, Jacques van Eyck, poète flamand, célébra la dentelle en vers latins. « Parmi les arts, il en est un qui surpasse tous les autres, dit-il; celui d'enlacer les fils par l'étrange pouvoir de la

(1) Reiffenberg, dans les *Mémoires de l'Académie de Bruxelles*, 1820.

(2) Gravée par Collaert (Bibl. nat., *Estampes*).

main, et de former un réseau que l'industrieuse araignée ne pourrait égaler, que Minerve elle-même devrait avouer n'avoir jamais connu (1). »

La France, l'Allemagne, l'Angleterre ont appris des Flandres l'art



Fig. 44. — Fabrication de la dentelle, d'après Martin de Vos.

de faire la dentelle (2). Lorsque Colbert eut établi la fabrication des points de France, on s'alarma sur les bords de la Senne et de la Dyle

(1) Il poursuit ainsi : « La jeune fille assise à son ouvrage agite sans cesse ses doigts et fait décrire mille cercles aux rapides fuseaux. A tout moment, elle pique d'innombrables épingles pour produire les dessins variés, et tout aussi souvent, elle les enlève, et elle gagne autant par ce travail, qui est un amusement, que l'homme à la sueur de son front. » J. Eyckü. *Urbium belgicarum centuria*. Anvers, 1651, in 4°.

(2) Excepté pour le point d'Alençon.

du nombre de dentellières qui émigrèrent, et par acte daté de Bruxel-

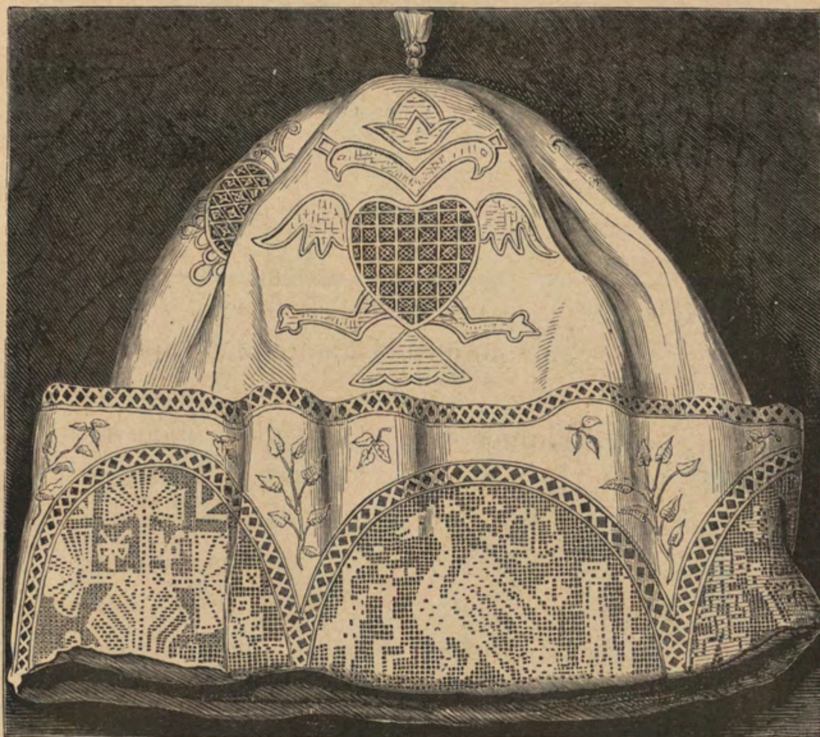


Fig. 45. — Bonnet de l'empereur Charles-Quint. (Musée de Cluny).

les, le 26 décembre 1698, « ceux qui tenteraient de les suborner sont menacés de châtiments sévères. »

L'art de faire la dentelle formait une partie de l'éducation des femmes dans les Pays-Bas ; Charles-Quint ordonna qu'il serait enseigné dans les écoles et les couvents. On peut juger quels étaient de son temps les produits de cette industrie par le bonnet qu'il portait sous sa couronne, et par le portrait de sa sœur Marie, reine de Hongrie. Ce bonnet (fig. 45), longtemps conservé dans le trésor des princes-évêques de Bâle, est maintenant au musée de Cluny. Il est de fine toile; les armes impériales y sont brodées en relief, alternant

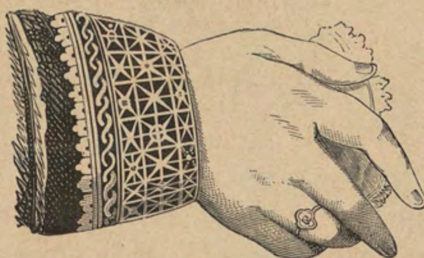


Fig. 46. — Manchette d'après le portrait de Marie reine de Hongrie, souveraine des Pays-Bas. 1558. (Musée de Versailles.)

avec des dessins brodés sur filet et d'un travail exquis (1). Les manchettes de la reine de Hongrie (fig. 46) sont du dessin régulier de l'époque et probablement d'origine flamande, la reine ayant été gouvernante des Pays-Bas depuis 1530 jusqu'à sa mort. L'infante Isabelle, petite-fille de Charles-Quint, qui apporta les Pays-Bas en

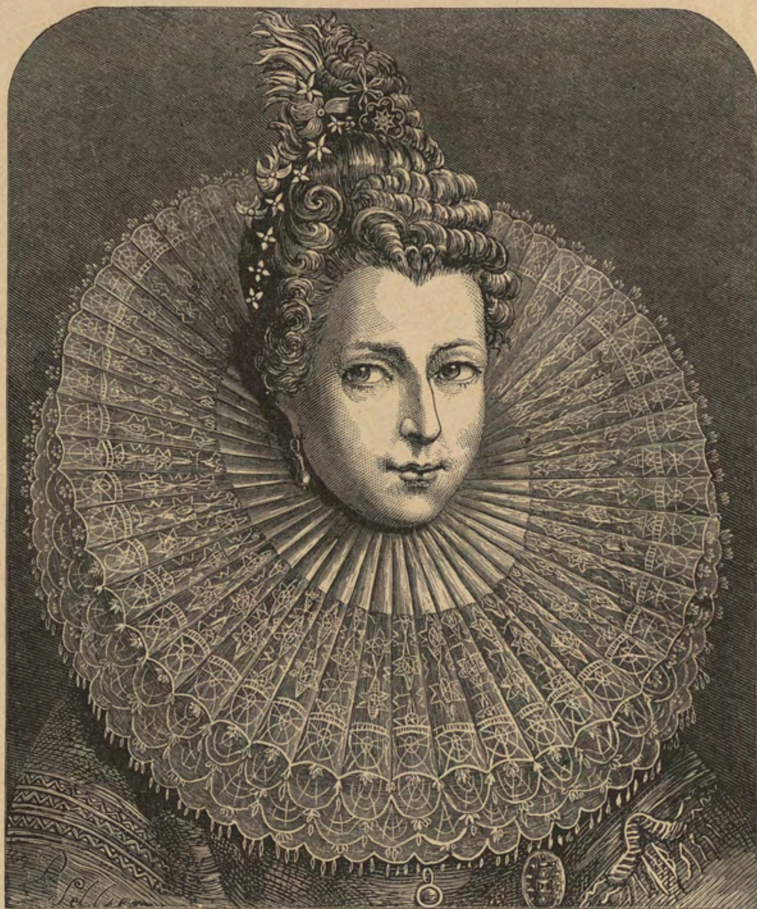


Fig. 47. — L'infante Isabelle, archiduchesse d'Autriche, gouvernante des Pays-Bas, morte en 1633.

dot à l'archiduc Albert d'Autriche (1599), est représentée dans ses portraits (fig. 47) parée d'une fraise de magnifique dentelle, pouvant rivaliser par ses dimensions avec celles de la reine Élisabeth ou de Marguerite de Navarre.

Il y a aujourd'hui en Belgique beaucoup d'écoles, où l'on apprend

(1) Ce bonnet est accompagné d'un parchemin portant cette inscription : *Gorro que perteneccio à Carlos Quinto, emperad. Guardalo, hijo mio, es memoria de Juhan de Garnica.* J. de Garnica était trésorier de Philippe II.

à faire la dentelle; les unes dépendent des couvents, les autres sont des fondations de la charité privée. A l'âge de cinq ans, les petites



Fig. 48. — École de dentelle en Belgique.

filles commencent leur apprentissage; à dix, elles gagnent leur vie. Ces écoles spéciales sont intéressantes à voir, les petites filles assises

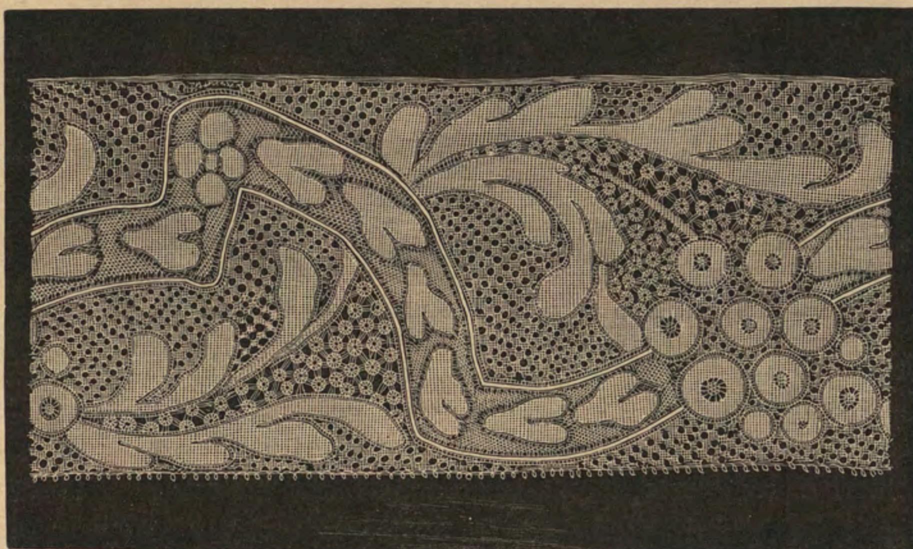


Fig. 49. — Vieux point flamand.

tiennent leurs carreaux devant elles et font tourner leurs fuseaux avec une merveilleuse dextérité (fig. 48).

Les vieilles dentelles flamandes sont d'une grande beauté (fig. 49); quelques-unes ont des fonds variés. La fig. 50 représente un genre de dentelle appelé dans le pays *Trolle-Kant*, terme dont nous n'a-

vons pu découvrir le sens, quoiqu'il ait été adopté en Angleterre, où il désigne une dentelle ayant un fond particulier.

A une certaine époque, la Belgique introduisait en France beaucoup de dentelle en fraude à l'aide de chiens dressés tout exprès. On nourrissait grassement un chien en France, puis on le conduisait en Belgique, où il était enchaîné, maltraité, à peine nourri. Au bout de quelque temps, on ajustait sur lui la peau d'un chien plus grand et l'on remplissait de dentelle l'espace intermédiaire. Le chien était

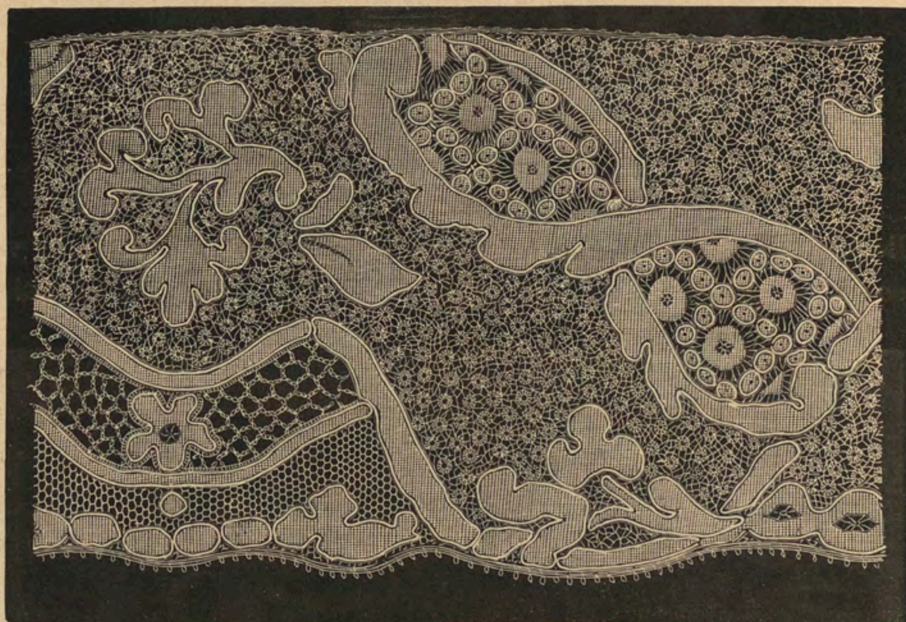


Fig. 50. — Pièce de dentelle Trolle-Kant composée de cinq ou six dessins réunis ensemble et qui probablement servaient d'échantillons.

alors remis en liberté et il prenait en toute hâte le chemin de la France, où le guidait le souvenir de copieuses pitances. Cette manœuvre se renouvela jusqu'à ce qu'enfin la douane française l'éventa et prit des mesures pour y mettre un terme; mais il fallut pour cela plusieurs années et, de 1820 à 1836, on ne détruisit pas moins de 40,278 chiens, une prime de 3 francs par chien ayant été offerte.

BRUXELLES.

L'époque précise à laquelle la dentelle de Bruxelles prit naissance est inconnue; mais, à en juger par les premiers dessins, on peut la

placer au commencement du quinzième siècle. Les anciennes églises du Brabant en possèdent, à ce qu'on dit, de précieux spécimens, présents de la munificence des princes qui, en tout temps, ont montré de la prédilection pour le point de Bruxelles et en ont propagé la fabrication. Il est d'usage de le désigner sous le nom de *point d'Angleterre*, erreur que l'histoire nous explique. En 1662, le Parlement anglais, alarmé des sommes considérables qui passaient à l'étranger pour l'achat des dentelles, et voulant protéger la fabrication anglaise de la dentelle aux fuseaux, prohiba l'importation de toute espèce de point. Les marchands de dentelle anglais, fort embarrassés pour fournir de point de Bruxelles la cour de Charles II, invitèrent des ouvrières flamandes à venir établir en Angleterre des manufactures spéciales. L'entreprise cependant ne réussit pas : le pays ne produisait pas l'espèce de lin convenable, et la dentelle était de qualité inférieure. En conséquence, les marchands adoptèrent un expédient beaucoup plus simple. Possédant les capitaux nécessaires, ils achetèrent les plus belles dentelles de Bruxelles, les firent entrer en contrebande, et les vendirent sous le nom de *point d'Angleterre* ou *point anglais*. Les détails de la prise faite par le marquis de Nesmond en 1678 d'un navire chargé de dentelles de Flandre à destination de l'Angleterre donneront quelque idée de l'étendue de ce genre de contrebande : la cargaison se composait de 744,953 aunes de dentelle, non compris les mouchoirs, les cols, les fichus, les tabliers, les jupons, les éventails, les gants, etc., le tout garni de dentelle. A partir de cette époque, le nom point de Bruxelles (1) semble disparaître : il n'y a plus que du prétendu point d'Angleterre, et quoiqu'on sût bien ce qu'il en était, le mot prévalut. Toutefois, en consultant les inventaires royaux du temps, à Londres, nous n'avons trouvé aucune mention de point d'Angleterre, tandis qu'en France, les gazettes de modes appellent l'attention du lecteur sur « les corsets chamarrés de point d'Angleterre », sur les vestes, gants et cravates garnis du même point. On le retrouve également dans maint inventaire.

Le plus beau point de Bruxelles ne se fait que dans la ville même;

(1) Il y a cependant une entrée dans les comptes de garde-robe du duc de Penthièvre (1738) : « Onze aunes d'Angleterre de Flandre. »

Anvers, Gand et d'autres localités ont en vain essayé de rivaliser avec la capitale. Le fil employé pour ce point est d'une finesse extrême, il est fait avec le lin qui croît à Hal et à Rebecq-Rognon, en Brabant. On cultive aussi aux environs de Tournai et de Courtrai du lin uniquement destiné au fil à dentelle comme à la fine batiste; le rouissage a lieu d'ordinaire à Courtrai, les eaux claires de la Lys contribuant, à ce qu'on croit, à donner au lin les qualités requises. Le filage se pratique dans des caves, un air sec rendrait le fil cassant, fil si fin que l'œil a peine à le voir; c'est le toucher qui est le plus sûr guide pour découvrir les inégalités, que la fileuse met tous ses soins à faire disparaître. On donne à l'œil toute l'aide possible : un morceau de papier ou d'étoffe noire est placé de façon à faire ressortir la blancheur du fil, et on ne laisse pénétrer dans l'atelier qu'un rayon de lumière, qui tombe d'aplomb sur la quenouille. On comprend que le genre de vie des fileuses flamandes n'est guère sain; leur travail exige une grande habileté, aussi leur salaire est-il élevé à proportion. La finesse de ce fil (1) met le vrai réseau de Bruxelles hors de prix, et la difficulté de se le procurer est une garantie contre la concurrence étrangère. Toutefois, pendant la seconde moitié du siècle dernier, on fut saisi en Angleterre, voire en Écosse et en Irlande, d'une manie d'améliorer toute espèce de fabrication. Une société anti française s'était fondée; elle donnait des prix, et chacun s'évertuait à faire quelque chose qui pût empêcher les guinées de traverser le détroit. Ceux qui voyageaient à l'étranger étudiaient les procédés des diverses industries, dans le but de se les approprier et d'en faire profiter l'Angleterre; mais les obstacles les découragèrent, comme l'atteste une lettre de lord Garden, magistrat écossais, qui écrivait de Bruxelles, en 1787, à l'un de ses compatriotes : « Aujourd'hui même, « dit-il, je vous ai acheté des manchettes et de belle dentelle de « Bruxelles, le plus léger, le plus cher des produits manufacturés. « J'avais entretenu l'ambition bien vaine, je commence à le croire, « d'introduire cette industrie dans mon humble paroisse d'Écosse;

(1) On le vend souvent 6,000 fr. le demi-kilogramme, et dans le rapport sur l'exposition universelle de 1855, ce prix s'élevait même à 12,500 et 25,000 fr. le kilogramme. Il n'est pas étonnant qu'on fasse tant de fil à la mécanique ni que le fil d'Écosse soit d'un usage si général, sauf toutefois pour les dentelles de première qualité; mais le fil des machines n'a jamais atteint le degré de finesse du fil de main.

« mais, après m'être renseigné comme il faut, j'y ai renoncé. Le fil « qu'on emploie est d'une telle finesse qu'on ne peut le filer même « dans ce pays; il vient « de Cambrai et de Valen- « ciennes, villes de la « Flandre française, et « cinq ou six habiles ou- « vriers doivent concou- « rir à sa fabrication. C'est « donc un art si compli- « qué que, pour le trans- « planter chez nous, il « faudrait, avec le vif dé- « sir que j'en ai, une « bourse beaucoup mieux « garnie que la mienne. A « Bruxelles, « d'une livre « de fil, on fait de la den- « telle pour 700 livres ster- « ling (17,500 fr.). »



Fig. 51. — Vieux point de Bruxelles.

Il y avait deux sortes de fond dans la dentelle de Bruxelles ou point d'Angleterre : la *bride* (1) et le *réseau*. On employa d'abord la bride, mais depuis plus d'un siècle elle est abandonnée, on ne la fait plus que sur commande.

On trouve dans les comptes de Mme du Barry (2) : « Neuf aunes d'Angleterre à bride. » La dentelle ainsi faite était en général d'un travail exquis, ainsi que le prouvent beaucoup de magnifiques gar-

(1) La bride est une maille composée de fils plus nombreux et plus tordus.
(2) *Comptes de Mme du Barry*. (Bibl. nat., Mss., fonds français, nos 8, 157-8.)

nitures d'aubes (1). Quelquefois la bride et le réseau étaient réunis. Dans les inventaires, le fond est toujours minutieusement spécifié (2). Le réseau se faisait de deux manières : à l'aiguille et aux fuseaux, en petites bandes larges de 25 centimètres qu'on réunissait ensuite par un point longtemps connu des seules dentellières de Bruxelles et d'Alençon, et qu'on nomme *assemblage* ou *point de raccroc*. Depuis l'adoption du tulle à la mécanique pour les fonds, le réseau ne se fait plus guère que dans les cas de commandes royales.

Il y a également deux sortes de fleurs : celles qu'on fait à l'aiguille, appelées *point à l'aiguille*, et celles qu'on fait aux fuseaux ou *point plat*. Les plus belles fleurs sont l'œuvre des dentellières de Bruxelles même qui leur donnent un degré de perfection, notamment dans le relief (le *brodé*), qu'on n'égale jamais dans les villages environnants ni dans le Hainaut.

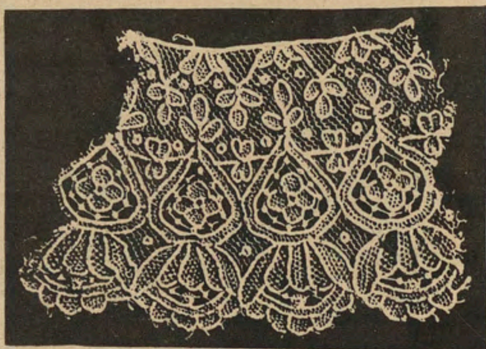


Fig. 52. — Point de gaze.

Les fleurs de ces dernières localités ont un grave défaut : elles arrivent salies par les mains des ouvrières et ont une teinte jaunâtre. Pour remédier à cet inconvénient, les appliqueuses, avant de coudre les fleurs sur le fond, les saupoudrent de blanc de céruse et les frappent avec la main, opération nuisible à la santé; de plus, dans la dentelle ainsi blanchie, la céruse se décompose et noircit lorsqu'elle est exposée à la chaleur d'un salon, à l'air de la mer et au voisinage de la flanelle comme de tout tissu blanchi au soufre. Aussi nos grand'mères, ennuyées de la difficulté et de la dépense du blanchissage, mirent à la mode de porter des dentelles si jaunes qu'on finit par les laver dans du café.

(1) *Inventaire de l'argenterie, ornemens, linge, etc., appartenant à l'Œuvre et Fabrique de l'église de Saint-Merry à Paris* 1714. (Arch. nat., LL. 859.)

(2) « Deux tours de gorge à raiseau, un tour de camisolle à bride. » *Inv. de la duchesse de Bourbon*, 1720. (Arch. nat., X, 10,062-4.)

Le fond *écaillé* se rencontre souvent. « Une paire de manchettes de cour de point à raizeau, et deux devants de corps de point à brides à écailles. » *Inv. de la duchesse de Modène* 1761. (Arch. nat. X, 10.082.)



Point de Bruxelles avant 1789.



Vieux point de Bruxelles.

Dans les vieux points, les fleurs et le fond étaient travaillés ensemble (fig. 51). L'application était inconnue dans les premiers temps.

La fabricatîon du point de Bruxelles est si compliquée que chaque partie en est confiée, ainsi que nous l'avons déjà dit, à une ouvrière spéciale, laquelle ne s'occupe que du travail qui la concerne (1). Chacune d'elles a son nom comme sa fonction : ainsi la *brocheleuse* fait le vrai réseau, la *dentellière* proprement dite est chargée de l'engrelure, la *pointeuse* fait les fleurs à l'aiguille, la *plateuse* fait les fleurs aux fuseaux; la *fonneuse* s'occupe des jours dans les fleurs, la *jointeuse* ou *attacheuse* unit les différentes parties du fond, et la *striqueuse* ou *appliqueuse* coud les fleurs sur le fond. Le dessin est choisi par le fabricant, qui coupe le parchemin en plusieurs morceaux et le distribue à chaque ouvrière, laquelle n'a qu'un travail tout tracé à exécuter. Toute la responsabilité repose sur le maître qui choisit également le fil, le réseau, et seul connaît l'effet que doit produire l'ensemble du travail.

Ceci est pour la dentelle connue sous le nom d'*application de Bruxelles*. Mais on fait aussi dans ce pays le *point gaze*. C'est une dentelle à maille hexagone, différant de la précédente en ce que tout, fleur et réseau, y est fait ensemble et à l'aiguille par la même ouvrière, comme dans le vieux point de Bruxelles. Le dessin se partage en petits morceaux dont la réunion est dissimulée par des tiges ou des feuillages (fig. 52). Dans ces derniers temps on y a souvent mélangé aussi quelques fleurs en point plat faites aux fuseaux.

Les dessins du point de Bruxelles ont toujours suivi la mode du jour (Pl. VII, fig. du haut). Les plus anciens sont de style gothique pur, rappelant les ornements de l'architecture et ressemblant un peu à une découpure de papier. Ce genre fit place à celui des lignes onduleuses qui prévalut jusque vers 1789. Puis survint le style fleuri du premier empire, assemblage de fleurs, branches, colonnes, guirlandes et de petits semis, tels que pois, étoiles, fleurettes etc. Les dessins en forme de palme et de pyramide dominaient alors. Sous la Restauration, le même style se continua; mais les palmes et les py-

(1) Les dentellières de Bruxelles divisent le plat en trois parties : le *mat*, partie serrée correspondant au toilé; la *gaze aux fuseaux*, tissu moins serré appelé *grillé* en France, et les *jours*.

ramides devinrent plus rares. Depuis 1830, de grands et rapides changements se sont produits dans les dessins qui deviennent chaque jour plus naturels et en même temps plus artistiques.

Le point de Bruxelles, qu'on appelait toujours point d'Angleterre, jouit d'une grande faveur sous le premier empire. Lors de l'entrée solennelle de Napoléon I[er] et de Marie-Louise dans la capitale de la Belgique (16 mai 1810), ils firent de grandes commandes d'aubes du plus riche point pour en faire présent au pape. La ville, de son côté, offrit à l'impératrice un choix de ses plus fines dentelles, sur vrai réseau et d'une merveilleuse beauté; plus tard, elle envoya un magnifique rideau dont le dessin emblématique représentait la naissance du roi de Rome, et où des Amours relevaient les draperies du berceau.

Après la bataille de Waterloo, M. Troyaux, fabricant de dentelles à Bruxelles, fut obligé de fermer son établissement; il le convertit en un hôpital où il fit soigner des soldats anglais. Cette conduite pleine d'humanité ne resta pas sans récompense. Il reçut une décoration de son souverain, et lorsque son magasin fut rouvert, tous les jours, les dames anglaises s'y rendaient en foule pour y faire leurs acquisitions de dentelles. M. Troyaux se retira des affaires avec une grande fortune.

MALINES.

La malines est une des plus jolies dentelles : elle est légère, transparente et produit beaucoup d'effet. Elle était réservée par la mode aux toilettes d'été, tandis que les autres points plus chargés de dessins et plus épais se portaient de préférence en hiver (fig. 53 et 54). On fait la malines aux fuseaux, fleurs et fond ensemble. Ce qui la caractérise, c'est un gros fil plat formant l'entourage des fleurs et lui donnant un peu l'apparence d'une broderie; aussi l'appela-t-on quelquefois *broderie de Malines*. On la faisait à Anvers, à Lierre, à Turnhout, aussi bien qu'à Malines; mais il y a déjà longtemps que la mode l'a délaissée. En 1834, huit maisons seulement en fabriquaient encore; aujourd'hui, cette jolie dentelle a presque entièrement disparu et a été remplacée par d'autres.

Il serait difficile de préciser le moment où la malines proprement dite devint en vogue. Avant 1665, presque toutes les dentelles de

Flandre étaient connues dans le commerce, sous le nom de *Malines;* aussi voit-on dans les inventaires du temps : *Malines à bride* comme *Malines à réseau* (1). Les édits de Charles II ayant prohibé les dentelles de Flandre en Angleterre, la malines n'est pas mentionnée dans les documents de l'époque. En France il en est question dès Anne d'Autriche, que Marion de Lorme dit avoir vue portant un voile « en frizette de Malines ». Le maréchal de la Motte avait aussi, d'après son inventaire, des « manchettes de malines ». « Le bas peuple, à

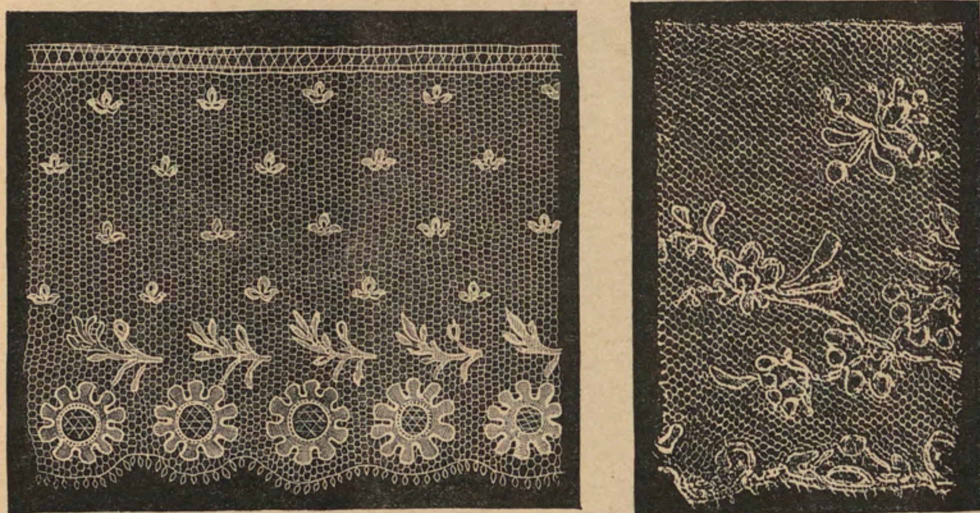


Fig. 53 et 54. — Dentelles de malines.

« Malines, écrit Regnard (2), s'occupe à faire de la dentelle blanche « connue sous ce nom ; et le béguinage le plus considérable du pays « est soutenu par le travail des béguines qui excellent dans cet « art. »

En 1699 la prohibition cesse en Angleterre et la malines fait fureur, ce qui dure pendant presque tout le siècle suivant. En 1694, la reine Marie achète deux aunes de frange nouée pour ses manchettes de malines, qu'elle avait sans doute apportées de Hollande avec elle. La reine Anne achète de la malines largement, puisqu'elle paye au mercier royal (1713) 247 livres sterling et quelques shellings pour

(1) *Inv. de décès de Madame Anne, palatine de Bavière, princesse de Condé*, 1723. (Arch. nat., X, 10,065.)

(2) *Voyage en Flandre*, 1681.

83 aunes de cette dentelle. Le roi George Ier se donne le luxe d'une cravate de malines. « Il est impossible, dit vers ce temps Savary, « d'imaginer combien de dentelle de malines achètent la France et « la Hollande; en Angleterre cette dentelle a toujours joui de la plus « haute faveur. » Les beaux de l'époque sont représentés comme portant des jabots et des manchettes en malines passées au marc de café. Vers 1755, la vogue de la malines commence à décliner en Angleterre, et bientôt Malines songe à cesser de fabriquer, les Anglais, ses principaux clients, s'étant mis à porter des dentelles de France.



Fig. 55. — Malines ayant appartenu à la reine Charlotte.

En France, la malines jouit d'une grande vogue à la cour du Régent. A en juger par les comptes et inventaires, la majeure partie de cette dentelle était *campanée*, avec un picot sur les deux bords, ce que rendaient nécessaire les garnitures froncées ou plisées en ruche, usage auquel se prêtait la légèreté de son tissu (1).

C'était la dentelle favorite de la reine Charlotte (2) et de la princesse Amélie, sa plus jeune fille (fig. 55). Napoléon admirait beaucoup ce travail délicat. On dit que lorsqu'il vit pour la première fois le clo-

(1) « Une coiffure de nuit de malines à raizeau campanée de deux pièces. — Une paire de manches de malines brodée à raiseau campanée, un tour de gorge et une garniture de corset. » *Inv. de Mlle de Clermont*, 1741.

« Une dormeuse de malines. » *Inv. de Mlle de Charolais*, 1750.

« 5 aunes 1/2 grande hauteur de malines pour une paire de manchettes, 264 fr. — 5 aunes 1/4 malines pour garnir trois chemises au nègre [Zamor, son favori] à 12 fr. » *Comptes de Mme du Barry*, 1770.

« 24 fichus de batiste garnis de malines. — 2 tayes d'orilier garnis de malines. » *Renouvellement de M. le duc de Normandie*, 1792.

(2) Femme de George III, roi d'Angleterre.

cher de la cathédrale d'Anvers, il s'écria, émerveillé de la légèreté de ses ornements gothiques : « C'est comme de la dentelle de Malines. »

ANVERS.

Avant de clore ce chapitre sur les dentelles de la Belgique, nous dirons un mot de celles d'Anvers qui, bien que différant peu des autres dentelles du pays, ont été, à une certaine époque, remarquées dans le commerce (1).

Un spécimen digne d'attention est la garniture du bonnet d'une dame Anversoise (2) : c'est une dentelle à dessin régulier et remontant à la fin du seizième siècle (fig. 56.) Un produit particulier à Anvers était une grosse dentelle dont les femmes âgées ornaient leurs bonnets de génération en génération et qu'elles préféraient à toute autre. On la faisait dans les béguinages; il y en avait de trois qualités. Dans le dessin figurait toujours un vase (fig. 57), d'où le nom de *Potten Kant* (pot à fleurs). On variait la forme et les ornements du vase, selon la fantaisie (3).



Fig. 56. — Dames d'Anvers, d'après Crispin de Pas.

L'un des plus anciens livres de modèles fut publié à Anvers : il ne porte point de date et contient six gravures sur bois dont cinq représentent des femmes et la sixième un homme travaillant à un

(1) Un arrêt, daté de 1688, requiert que « toutes les dentelles de fil d'Anvers, Bruxelles, Malines et autres lieux de la Flandre espagnole » n'entreront que par Rousselars et Condé et payeront 40 livres par livres pesant. (Arch. nat., coll. Rondonneau.)

(2) Ce portrait a été gravé par Verbruggen, qui le donne comme celui de Catherine d'Aragon.

(3) Le pot à fleurs était le symbole de l'Annonciation. Dans les anciens dessins représentant l'apparition de l'ange Gabriel à la Vierge Marie, l'ange porte des lis dans sa main ou bien ils sont placés dans un vase. Par degrés, on supprima l'ange, les lis furent remplacés par des fleurs diverses, puis enfin la Vierge disparut, et il ne resta que le vase et les fleurs.

métier. Ce livre est extrêmement rare; le seul exemplaire connu se trouve dans la bibliothèque de l'Arsenal, à Paris.

Turnhout, ville de la province d'Anvers, semble avoir fabriqué la dentelle en grand, de même que ses deux voisines. En 1803, on comptait à Anvers treize fabriques de dentelles, douze à Turnhout et neuf à Malines.

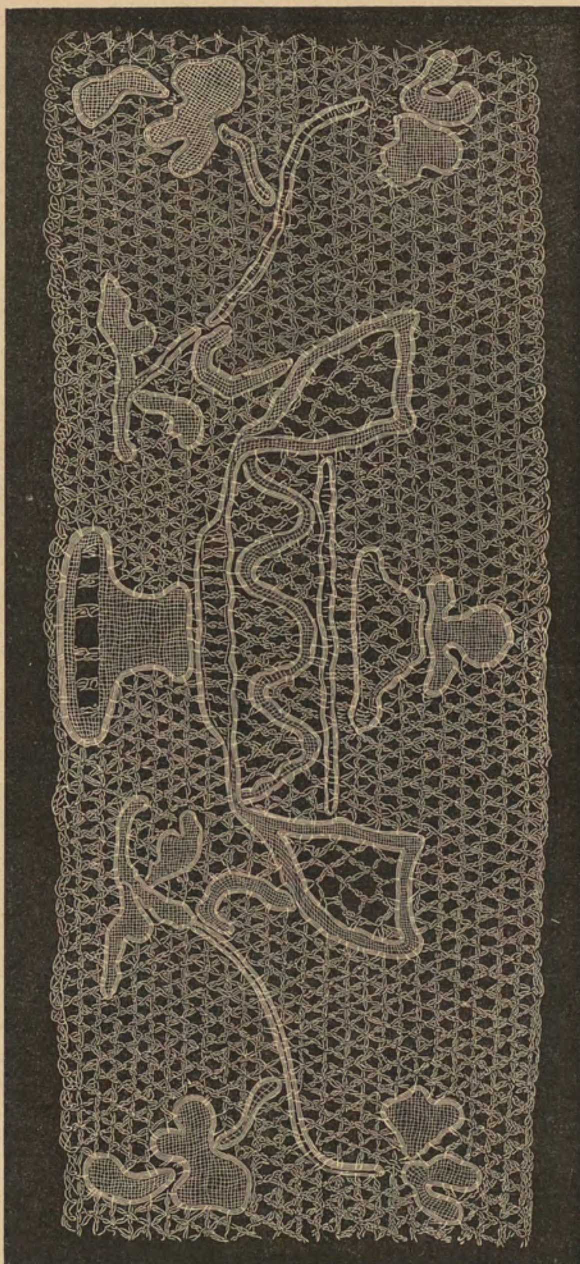


Fig. 57. — Dentelle du pot à fleurs d'Anvers.

FLANDRE OCCIDENTALE.

La branche la plus importante des dentelles au fuseau, en Belgique, est celle des valenciennes, dont la fabrication, après avoir cessé dans sa ville natale, s'est répandue dans les deux Flandres belges. Elle y fut importée du Hainaut français, au dix-septième siècle. Dès 1656, Ypres commença à faire de la valenciennes. Louis XIV ayant ordonné un recensement en 1684, on y trouva 3 maîtresses dentellières (1), et

(1) On a conservé leurs noms : c'étaient les veuves Mesele, Papegay et Turck.

63 ouvrières. En 1850, il y en avait de 20 à 22,000 dans la ville et les environs seulement.

Les produits d'Ypres sont de la plus belle qualité et d'un travail achevé. Pour une dentelle de 5 centimètres de large, il faut quelquefois de 200 à 300 fuseaux; et les plus grandes largeurs en exigent 800 et plus. Le fond est un réseau carré qui fait admirablement ressortir le mat du dessin (1). Jusqu'en 1833, il y eut peu de variété dans les dessins; à cette époque, un fabricant, M. Duhayon-Brunfaut, d'Ypres, adoptant le fond à réseau carré dont nous venons de parler, substitua toute une série de nouveaux dessins aux fleurettes uniformes et clair-semées des anciennes valenciennes; la mode approuva fort cette amélioration (fig. 58). Il y a moins de cent ans, quand les dentelles de Valenciennes avaient la vogue, on appelait celles de Belgique *fausses valenciennes*. Savary cite les *fausses valenciennes*, qu'il affirme être égales aux réelles en beauté : « elles sont, dit-il, moins serrées, un peu moins solides et un peu moins chères. »

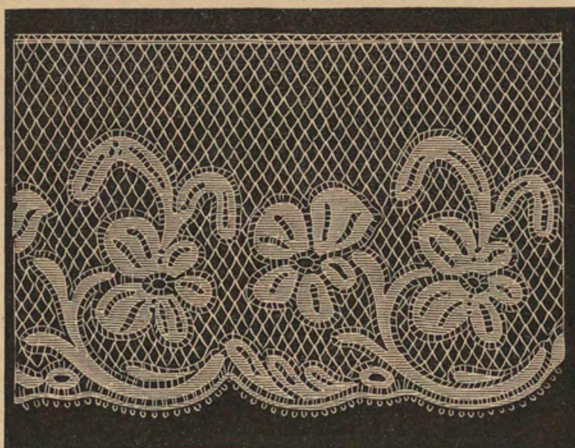


Fig. 58. — Dentelle d'Ypres.

Aujourd'hui, la Belgique a le monopole d'une fabrication qui s'élève annuellement à plusieurs millions de francs.

Les autres centres principaux de l'industrie des valenciennes sont Bruges, Courtrai et Menin, dans la Flandre occidentale; Gand et Alost, dans la Flandre orientale. Peuchet, au siècle dernier, cite les dentelles de Courtrai comme recherchées en Angleterre et en France

(1) A l'Exposition universelle de 1851, il y avait une valenciennes d'Ypres du prix de 2,000 fr. le mètre. La dentellière, en travaillant douze heures par jour, pouvait en faire à peine 8 millimètres par semaine; il lui aurait fallu douze ans pour en produire 6 ou 7 mètres; elle gagnait en moyenne 3 francs par jour. C'est à Ypres qu'on fait les plus larges valenciennes.

à l'égal des Valenciennes, tandis que celles de Bruges passaient pour des imitations de Malines. Cela tient sans doute à ce que la maille en est ronde au lieu d'être carrée : les fuseaux, en formant la treille, ne se tordent que deux fois, tandis qu'à Ypres ils se tordent quatre et cinq (1). Plus les fils sont tordus de fois, plus la dentelle est solide et transparente. La valenciennes de Bruges s'épaissit au blanchissage, aussi est-elle peu estimée dans le commerce.

FLANDRE ORIENTALE.

Aucun voyageur n'a passé à Gand depuis plus d'un siècle sans visiter et décrire son béguinage et les écoles dentellières qui en dépendent. Les béguinages sont une sorte d'association de femmes veuves ou non mariées qui ne prononcent point de vœux, mais vivent dans le recueillement et le travail, obéissent à une règle commune, vivent chacune en sa demeure particulière et se réunissent à des heures déterminées. Tous les béguinages forment un ensemble complet, une sorte de ville paisible où règne une douce sérénité. Leur origine est généralement attribuée à Bega, sœur de Pépin de Landen, morte en 689; et c'est surtout dans les Flandres qu'ils se sont propagés. Le plus célèbre est encore celui de Gand.

« Les femmes, écrit en 1756 l'auteur anglais du *Grand Tour*, y « sont au nombre de près de 5,000; elles vont où elles veulent et « emploient leur temps à faire de la dentelle. »

Cent ans plus tard, nous retrouvons les béguines dirigeant toujours leurs écoles; elles sont moins nombreuses, il n'y en a plus que 800; les religieuses montrent aux visiteurs leur Raphaël et leurs dentelles : de la peinture à la dentelle, la transition n'est pas trop brusque.

Les meilleurs renseignements que nous connaissions sur la fabrication de la dentelle à Gand se trouvent dans une lettre écrite en 1815, à sir John Sinclair par M. H. Schoulthem. « Lorsque les Fran- « çais entrèrent dans les Pays-Bas, dit-il, les manufactures de den- « telle employaient un nombre considérable d'ouvriers des deux sexes; « une grande activité régnait à Gand, la dentelle qu'on y faisait était « destinée à l'usage ordinaire et se vendait en Hollande, en France et

(1) A Gand, le fil est tordu deux fois et demie; à Courtrai, trois fois et demie; chaque ville a sa maille particulière.

« en Angleterre. On en exportait aussi de grandes quantités d'une « espèce particulière en Espagne et aux colonies. Il est à craindre « qu'après une interruption de plus de vingt années cette branche « lucrative de commerce ne se trouve annihilée à tout jamais : les « changements de la mode auront pénétré jusque parmi les colons « des Indes occidentales, dont les ornements préférés étaient autrefois « les dentelles et les franges de Flandre. »

Dans quelque mesure que se soient réalisées ces craintes, la fabrication de la dentelle, dans la Flandre orientale, n'en est pas moins très florissante aujourd'hui. Elle est répartie en de nombreuses fabriques et écoles, dirigées par des religieuses. Même dans les hospices, toute femme capable de manier un fuseau emploie sa journée à faire de la dentelle.

Les villes de Grammont et d'Enghien, qui fabriquaient autrefois une dentelle blanche commune, l'ont remplacée par de la dentelle de soie noire. Cette dentelle est remarquable par sa solidité et la régularité de son exécution ; grâce à son bas prix, elle ne peut manquer de faire une sérieuse concurrence aux produits de Caen et de Bayeux.

HAINAUT.

Les dentelles de Mons et celles qu'on appelait *figures de Chimay*, ont joui pendant la première partie du dernier siècle, d'une grande réputation. Savary estime les produits de la petite ville de Binche. « Ces dentelles, dit-il, sont égales à celles du Brabant et des Flandres ; « elles se font dans les monastères de la province qui n'ont en partie « pour se soutenir que les profits qu'elles rapportent. » La dentelle de Binche semble avoir été en vogue avant la révolution (fig. 59). Il en est question dans l'inventaire de la duchesse de Modène, fille du Régent (1761), et dans celui de Mlle de Charolais (1758) qui possédait couvre-pieds, mantelet, garniture de robe, jupon, etc., de cette même dentelle. Dans *les Misérables* de Victor Hugo, le vieux grand-père fouille dans une armoire et en tire « une ancienne garniture de guipure de Binche » pour l'habit de noce de Colette. Autre part Victor Hugo raconte que, dans sa jeunesse, il a vu de la guipure de Binche d'une grande beauté.

Nous avons mentionné les villes des Pays-Bas les plus renommées pour la fabrication de la dentelle. Il en reste encore quelques-unes à indiquer.

A la Roche (duché de Luxembourg), presque toute la population est occupée à faire de la dentelle aux fuseaux. Liège, aux jours de sa grandeur épiscopale, pratiquait le commerce des dentelles comme les autres villes du pays. Un des plus anciens livres de modèles, celui de Jean de Glen, copiste de Vinciolo, fut publié à Liège, en 1597. Les dentelles de Liège sont mentionnées, avec celles de Lorraine et de



Fig. 59. — Vieille dentelle de Binche.

Franche-Comté, dans un tarif réglé par un édit du 18 septembre 1664. Cette industrie déclina à Liège jusqu'en 1803, époque où les commissaires français la classèrent « parmi les fabriques moins considérables ».

Les dentelles de Saint-Trond (province de Limbourg) semblent alors avoir eu quelque importance. « On fait des dentelles à Saint-« Trond, dit le rapport de 1803, et 800 à 900 personnes y sont occu-« pées, soit chez elles soit dans les ateliers des fabricants. Ces den-« telles ressemblent à celles de Bruxelles et de Malines, quoiqu'elles « aient moins de réputation. Elles se vendent principalement en Hol-« lande et à la foire de Francfort. » Le rapport conclut en émettant

l'avis que des mesures soient prises pour mettre un terme aux abus causés par la mauvaise foi des dentellières, qui vendent souvent les matériaux qu'on leur donne à mettre en œuvre (1).

Depuis quelques années l'immense développement du commerce de la dentelle en Belgique a fait disparaître les spécialités qui caractérisaient la fabrication de chaque ville. La dentelle noire, la blanche, le point, la dentelle au fuseau, se font également dans chacune des provinces de ce florissant royaume.

(1) *Statistique du département de la Meuse-Inférieure*, par Cavenne, an X.

CHAPITRE VIII.

FRANCE.

DEPUIS LES VALOIS JUSQU'A LOUIS XIV.

La France doit à l'influence italienne du seizième siècle la mode des points coupés et de la dentelle. Ce fut Catherine de Médicis (1) qui l'apporta, et sous les Valois le luxe de la broderie, des dentelles d'or, d'argent et de fil, devint excessif.

La *fraise*, ainsi nommée de sa ressemblance plus ou moins imaginaire avec la fraise de veau, fut adoptée par Henri II pour cacher une cicatrice et continua d'être en faveur à la cour de ses fils. La Reine mère ne quitta plus le deuil après la mort de son époux : aucun ornement n'apparaît donc à ses fraises montées sur fil d'archal; mais les fraises qu'on porte à la cour sont garnies à profusion de point coupé et de lacis du dessin symétrique de l'époque, et elles sont parfois l'œuvre de mains royales.

La fraise était le grand souci d'Henri III; il ne dédaignait pas de manier de ses propres mains le fer à plisser pour en arranger les rouleaux. « Gaudronneur des collets de sa femme, » était le sobriquet que lui avaient donné les satiristes du temps (2).

Vers 1576, les fraises avaient atteint, à la cour de France, des dimensions telles (3) que ceux qui les portaient pouvaient à peine tour

(1) Les modes italiennes parurent de bonne heure en France. Isabeau de Bavière, la charmante Valentine de Milan, introduisirent les premières les riches tissus d'Italie. Louis XI fit venir de Milan, de Venise, de Pistoie, des ouvriers auxquels il accorda des privilèges que confirma plus tard Charles VIII.

(2) *Satire Ménippée*, Paris, 1593.

(3) « Un tiers d'aulne de largeur, » selon Palma Cayet.

« S'ils se tournoient, chacun se reculait crainte de gaster leurs fraizes, » dit la *Satire Ménippée*.

ner la tête. L'effet en était si ridicule que le chroniqueur d'Henri III, Pierre de l'Estoile, prétend qu'on eût dit « le chef de saint Jean-Baptiste dans un plat ». Ainsi attifé, à peine pouvait-on manger. On rapporte que la reine Margot, un jour à dîner, fut obligée d'envoyer chercher une cuiller ayant un manche long de 2 pieds pour manger sa soupe (1).

Ces fraises monstrueuses, « si roides qu'elles craquaient comme du papier (2) », trouvaient peu de faveur en dehors du Louvre; on les bafouait, et lorsqu'en 1579, Henri III parut à la foire de Saint-Germain portant une fraise, il y trouva une troupe d'étudiants parés de fraises de papier et criant : « A la fraise on connaît le veau. » Le roi, pour cette impertinence, les envoya en prison. La fraise céda la place au rabat ou col rabattu.



Fig. 60. — Tablier d'une jeune dame, règne d'Henri III.

Les édits sur le luxe se multipliaient (3), mais en vain; la cour donnait le mauvais exemple. En 1577, aux états de Blois, Henri III portait sur ses habits *quatre mille aunes* de dentelles d'or fin.

Son successeur Henri IV publia de nouvelles ordonnances contre « les clinquants (4) » et dorures, et lui au moins joignit l'exemple à l'édit : il portait un habit de drap gris doublé de taffetas, sans ornements ni dentelles, économie que le public apprécia peu. Son habit, dit un écrivain, « sentait les misères de la Ligue ». Sully, bien résolu à seconder le roi, se riait comme lui de ceux « qui portoient leurs moulins et leurs bois de haute futaie sur leur dos (5) ». « Il est

(1) *Perroniana;* Cologne, 1691.

(2) « Goudronnées en tuyaux d'orgue, fraisées en choux crépus, et grandes comme des meules de moulin. » *Blaise de Vigenère.*

(3) On n'en compte pas moins de dix sous les Valois, depuis 1549 jusqu'en 1583.

(4) Fil de cuivre remplaçant le fil d'or dans les broderies et les dentelles. On appliquait le terme également à l'argent faux.

« 1582. Dix escus pour dix aulnes de gaze blanche rayée d'argent clinquant pour faire ung voille à la Boullonnoise. » (*Comptes de la reine de Navarre.* Arch. nat. KK, 170.)

(5) Dans une remontrance adressée à Catherine de Médicis en 1586, du Haillan se plaint que « leurs moulins (il parle des seigneurs de la cour), leurs terres, leurs prez, leurs bois et leurs revenuz se coulent en broderies, pourfilures, passemens, franges, tortis, cannetilles,

nécessaire, disait-il, de nous débarrasser des marchandises de nos voisins qui inondent le pays; » et il défendit sous peine d'un châtiment corporel, tout trafic avec les marchands flamands.

Mais les édits n'eurent aucun succès contre le point coupé; la reine Margot, Gabrielle d'Estrées et Bassompierre le soutenaient trop bien. Les comptes de garde-robe de la première femme d'Henri IV sont pleins d'entrées de point coupé et passements à l'aiguille (1); et, quoique le roi portât habituellement la chemise brodée de soie à la mode du jour, il s'en trouve une, dans l'inventaire de la reine, garnie de point coupé (2).

Wraxall affirme avoir vu, exposée en vente dans une baraque sur le boulevard, près la rue de Bondy, la chemise que portait Henri IV lorsqu'il fut assassiné. « Elle est ornée, dit-il, d'une large dentelle « autour du col et à la poitrine. Les trous faits par le couteau de « l'assassin sont parfaitement visibles (3). »

Dans l'inventaire fait à la mort de la belle Gabrielle, duchesse de Beaufort, on voit des manches, des serviettes de point coupé avec de beaux mouchoirs donnés par le roi pour être portés à la cour (4). Tous ces objets avaient une si grande valeur qu'Henri ordonne qu'ils

recameurs, chenettes, picqueurs, arrière-points, etc., qu'on invente de jour à autre ». (*Discours sur l'extrême cherté, etc., présenté à la mère du roi, par un sien fidelle serviteur;* Bordeaux, 1586).

(1) « 1579. Pour avoir monté cinq fraizes à poinct couppé sur linomple, les avoir ourllés et couzeus à la petite cordellière et au poinct noué à raison de 30 sols pour chacune. — 1580. Pour avoir fait d'ung mouchoir ouvré deux rabatz, 20 sols. — 1582. Les comptes de cette année contiennent des entrées de « passement faict à l'esguille, » « grand passement, » « passement fait au métier », etc. (*Comptes de la reine de Navarre.* Arch. nat.)

(2) « 1577. A Jehan Dupré, linger, demeurant à Paris, la somme de soixante-douze livres tournois à luy ordonnée pour son payement de quatre layz d'ouvraige à poinct couppé pour faire une garniture de chemise à mon dict seigneur, à raison de 18 livres chacune. » (*Comptes de la reine de Navarre.* Arch. nat. KK, 162, fol. 655.)

(3) « On peut, ajoute-t-il, certifier l'authenticité de cette chemise, qui devint la propriété du valet de chambre du roi et fut mise en vente à la mort du dernier de ses descendants. » (*Mémoires.*)

On montre aussi la dernière chemise d'Henri IV dans le musée de Mme Tussaud, à Londres. Curtius, l'oncle de cette dame, l'avait achetée dans une vente d'effets qui avaient appartenu au cardinal Mazarin; le roi Charles X en avait offert, dit-on, 200 guinées.

(4) « Item, cinq mouchoirs d'ouvrages d'or, d'argent et soye, prisez ensemble cent escuz. Item, deux tavayelles aussi ouvrage d'or, d'argent et soye, priseez cent escuz. — Item, trois tavayelles blanches de rezeuil, priseez ensemble trente escuz. — Item, une paire de manches de point coupé et enrichies d'argent, prisez vingt escuz. » (*Inv. après décès de Gabrielle d'Estrées*, 1599. Arch. nat. KK, 157, fol. 17.)

lui seront rendus sur-le-champ. Dans le même document se trouve le lit d'ivoire de la duchesse (1) avec des tentures en réseuil pour la chambre (2).

Le chancelier de Cheverny, qui mourut vers ce temps, allait, à ce qu'il paraît, jusqu'à l'extravagance dans ses habits. Le prince Philippe de Savoie et M. de Créquy lors de leur duel (1598) portaient des chemises « toutes garnies du plus fin et du plus riche point coupé qu'on eust pu trouver dans ce temps-là, auquel le point de Gennes et de Flandre n'estoient pas en usage (3) ».

Avec Marie de Médicis apparaît l'énorme collerette en éventail bordée de dentelle et maintes fois reproduite par le pinceau de Rubens (4).



Fig. 61. — Garniture de dentelle (portrait de Cinq-Mars).

A l'avènement de Louis XIII, le luxe ne connaissait plus de bornes. Les points de Flandre et d'Italie venaient de faire leur apparition : l'Église elle-même leur fit bon accueil pour la décoration des autels (5).

La Régente aimait la magnificence et Richelieu ne demandait pas mieux que de laisser à la noblesse la faculté de se ruiner. Cependant, importunée par les sollicitations des courtisans qui demandaient que leurs pensions fussent mises en rapport avec les exigences du temps, la reine publia en 1613 un « Règlement pour les superfluités des habits », défendant toute dentelle et broderie.

(1) « Item un lit d'yvoire à filletz noirs de Padoue, garny de son estuy de cuir rouge. » (*Ibid.*)

(2) « Item, une autre tenture de cabinet de carrez de rézeau brodurée et montants recouverts de feuillages de fil avec des carrez de thoile pleine, prisée et estimée la somme de cent escus soleil. — Item, dix-sept carrez de thoile de Hollande en broderie d'or et d'argent faicts à deux endroictz, prisez et estimez 85 escus. — Item, un autre pavillon tout de rezeil avec le chapiteau de fleurs et feuillages. — Item, un autre en neuf fait par carrez du point coupé. » (*Ibid.*, fol, 46 et 47.)

(3) Vulson de la Colombière, *Vrai théâtre d'honneur et de chevalerie*, 1647.

(4) Cinq colets de dentelle haute de demy-pié
L'un sur l'autre montez, qui ne vont qu'à moitié
De celuy de dessus, car elle n'est pas leste,
Si le premier ne passe une paulme la teste.
(*Satyrique de la cour*, 1613.)

(5) Une aube en point de rose de Venise, qu'on croit être de cette époque, est conservée au musée de Cluny.

La fraise, définitivement délaissée, est alors remplacée par le *col rabattu* en point et bordé de dents profondes. Les *manchettes à revers* sont également en point et dentelées de la même manière; la mode met des garnitures de point jusque sur l'embouchure des bottes. On se fera une idée de l'extravagance de ce temps, en fait d'ajustement, quand nous aurons rappelé que Cinq-Mars n'avait pas moins de trois cents paires de ces garnitures de dentelle, lorsqu'il mourut (1642).

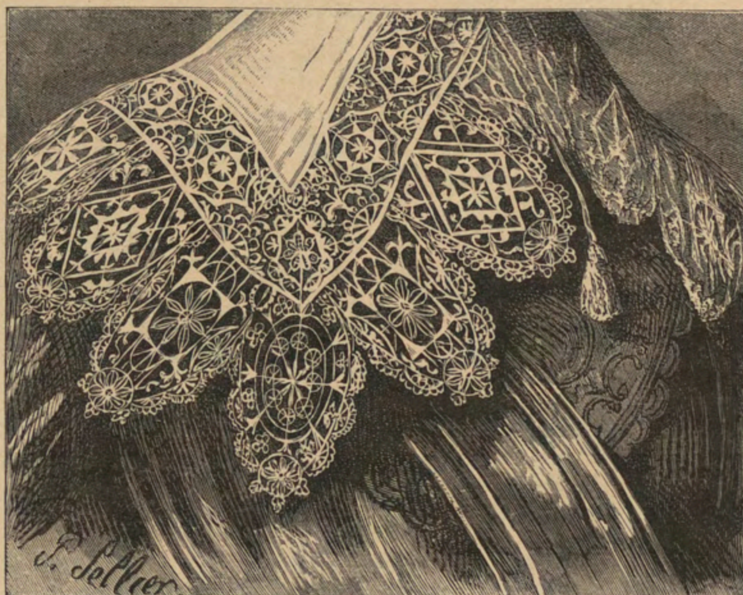


Fig. 62. — Garniture de dentelle (portrait de Cinq-Mars).

La fig. 61 en représente une d'après son portrait par Le Nain, actuellement au musée de Versailles. Sa riche collerette en point d'Italie est représentée fig. 62. La jarretière que l'on portait autour du genou, comme une petite écharpe, avait les bouts garnis de point tandis qu'une énorme bouffette de dentelle (fig. 63) complétait l'élégante chaussure de l'époque. La dentelle d'or, comme le point de fil, jouissait d'une grande faveur pour les gants, les jarretières et les souliers (1).

Les manchettes des dames, leurs cols, ou rabattus sur leurs épaules ou relevés en double rang derrière leurs têtes; leurs coiffures,

(1) De larges tafetas la jarretière parée
Aux bouts de demy-pied de dentelle dorée.
(*Satyrique de la cour.*)

leurs tabliers (fig. 60) sont également ornés de dentelles. Les gravures des artistes contemporains, celles entre autres d'Abraham Bosse et de Callot, rendent fidèlement les modes de ce règne, qu'on n'a pas hésité à introduire même dans les sujets bibliques. Dans *l'Enfant prodigue*, d'Abraham Bosse, la mère, attendant le retour de son fils repentant, lui prépare un collet garni du plus riche point; les *Vierges folles* pleurent dans des mouchoirs bordés de dentelle ; la nappe du *Mauvais riche*, ainsi que les serviettes des convives, est pareillement ornée. Dans *le Retour du baptême*, la robe de l'enfant est garnie de point de même que le surplis de l'officiant.

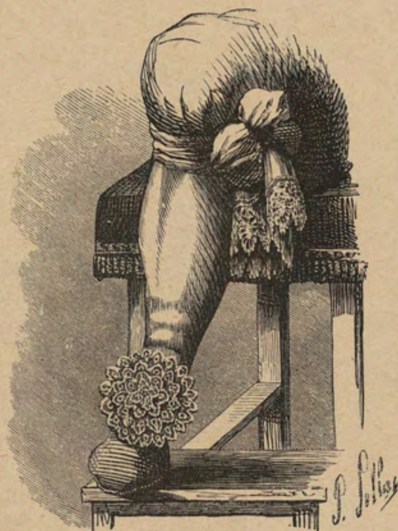


Fig. 63. — Rose et jarretière en dentelle, d'après Abraham Bosse.

Après le mariage de Louis XIII (1615), Anne d'Autriche abandonna la collerette de la Reine mère. De ce moment, tout fut à l'espagnole; la mode s'inspira de la cour de Madrid. Le luxe des habits (1) dépassa bientôt toutes les bornes, et de nouvelles ordonnances royales tentèrent de rappeler à la modération (2) ; mais elles ne réussirent qu'à faire naître de nouvelles satires.

« Ces points couppez, passemens et dentelles,
Las! qui venaient de l'Isle et de Bruxelles,
Sont maintenant descriez, avilis
Et sans faveur gisent ensevelis. »

. . . .

« Pour vivre heureux et à la mode
Il faut que chacun accommode
Ses habits aux editz du roi (3)... »

(1) L'inventaire de l'infortuné maréchal de Marillac, décapité en 1632, contient des « broderye et poinctz d'Espagne d'or, argent et soye; rabats et collets de point couppé; taffetas nacarat garny de dantelle d'argent; pourpoinct passementé de dentelle de canetille de Flandre », etc. (*Bibl. nat. de Paris*, Mss. fonds fr., 11,426.)

(2) En 1620, 1623, 1625, des édits défendent de porter « clinquants, collets, fraizes, manchettes et autres linge; passements, point coupez et dentelles, comme aussi des broderies et découpures sur Quentin ou autre toile ». (*Bibl. nat.*, L. i. 8.)

(3) *Consolation des dames sur la Réformation des passemens*, 1620.

Et le roi lance édit sur édit (1). Celui qu'on désigna sous le nom de *Code Michaud* entrait dans des détails si minutieux qu'il excita tout spécialement l'hilarité du peuple. On ne put parvenir à le faire observer. Les caricatures, à ce sujet, sont des plus divertissantes (fig. 64). Il en est une qui représente un jeune cavalier, tout de linge



Fig. 64. — La dame suivant l'édit, d'après Abraham Bosse.

« Il faut serrer ces belles jupes. »

uni habillé, selon l'ordonnance; il jette des regards désolés sur une boîte de dentelles prohibées (2), et dit :

« Il semble pourtant à mes yeux
Qu'avec de l'or et la dentelle
Je m'ajuste encore bien mieux. »

(1) 1633. Déclaration permettant les « passements manufacturés dans le royaume, qui n'excèderont 9 livres l'aune ». (*Arch. nat.*, GGG.) — 1634. Lettres patentes pour la réformation du luxe des habits, « qui défend dentelles, passements et broderies sur les bottes et les voitures, etc. » (*British Museum.*) — 1636. Déclaration qui défend de nouveau les points coupés, etc., faits en France comme ceux venant de l'étranger, sous peine de bannissement pour cinq ans, de la confiscation et d'une amende de 6,000 livres. De la Mare, *Traité de la police.*

(2) *Le Courtisan réformé, suivant l'édit de l'année* 1633 ; et aussi *le Jardin de la noblesse françoise dans lequel se peut cueillir leur manière de vêtement*, 1629.

La reine mère, sans nul respect pour les édits, fit venir des passements d'or et toutes sortes d'objets prohibés « pour servir à la layette que Sa Majesté a envoyée en Angleterre » (1).

A la distance de quelques mois les uns des autres, Marie de Médicis, Richelieu, Louis XIII quittèrent ce monde. L'effigie du roi fut exposée sur un « lit de parade, vêtue d'une chemise de toile de Hollande avec de très belles dentelles de point de Gennes au collet et aux manches (2) ».

(1) 1631. *Trésorerie de la reine Marie de Médicis*. Arch. nat., KK, 191.

(2) Vulson de la Colombière, *Pompe qu'on pratique aux obsèques des rois de France*.

CHAPITRE IX.

FRANCE.

LOUIS XIV.

Pendant la régence d'Anne d'Autriche, les courtisans rivalisèrent d'extravagance avec les Frondeurs. Ces derniers toutefois l'emportaient. « La Fronde, écrivait Joly, devint tellement à la mode, qu'il n'y avoit rien de bien fait qu'on ne dist estre de la Fronde. Les étoffes, les dentelles, etc., jusqu'au pain, rien n'estoit ni bon, ni bien si n'estoit à la Fronde (1). »

La régente elle-même n'était pas moins passionnée pour le beau linge et les dentelles. Ses portraits la représentent portant une berthe de riche point, ajustement dont la mode datait de son arrivée en France ; et sa belle main est entourée d'une double manchette à grandes découpures (fig. 65).

Les embouchures de bottes avaient atteint une dimension exagérée et ressemblaient à de vastes entonnoirs; les élégants de la cour les remplissaient de deux ou trois rangs de point de Gênes (fig. 66).

En 1653, on voit Mazarin, pendant qu'il fait le siège d'une ville, entretenir une grave correspondance avec Colbert, son secrétaire, relativement à l'achat de points de Flandres, de Venise et de Gênes. Il croit convenable de mettre trente ou quarante mille livres « à ces achapts », ajoutant qu'en les faisant en temps opportun, on obtiendra des prix avantageux; mais, comme il espère que le siège sera bientôt fini, on peut attendre son arrivée à Paris pour la décision définitive (2). Colbert écrit de nouveau le 25 novembre, pressant son Éminence, vu « la quantité de mariages qui se feront l'hyver ».

(1) *Mémoires de Guy Joly*, de 1648 à 1665.

(2) La lettre est datée du 19 nov. 1653. Elle est donnée tout entière par M. Léon de Laborde, dans *le Palais Mazarin;* Paris, 1845.

Un passage de Tallemant des Réaux donnerait à penser que ces achats étaient destinés à servir de modèles aux fabricants de dentelles, *per mostra di farne in Francia*, ainsi que le disait lui-même le cardinal. Sous ce règne, les édits somptuaires ne font pas défaut. Le plus important de tous (1) est celui du 27 novembre 1660; aussi fut-il chaudement approuvé par Sganarelle, dans *l'École des Maris*, qui parut l'année suivante :

« Oh! trois et quatre fois soit béni cet édit,
Par qui des vêtements le luxe est interdit!
Les peines des maris ne seront pas si grandes,
Et les femmes auront un frein à leurs demandes.
Oh! que je sais au roi bon gré de ses décris (2)!
Et que pour le repos de ces mêmes maris
Je voudrais bien qu'on fît de la coquetterie
Comme de la guipure et de la broderie! »

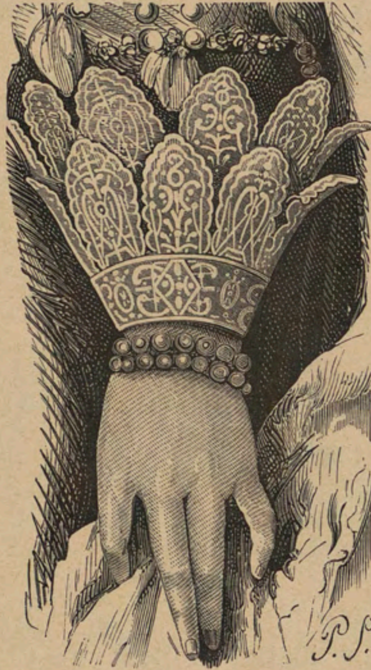


Fig. 65. — Manchette d'Anne d'Autriche, d'après un portrait de Versailles.

Cette ordonnance, après avoir défendu tous « passemens, tous points coupés étrangers, tous points de Gênes, » etc., et les passements et dentelles de France ayant plus d'un pouce de largeur, permet pendant l'espace d'une année l'usage des « collerettes et manchettes » qu'on possède déjà, et qui, ce délai passé, ne pourront être garnies que d'une dentelle faite dans le royaume et n'excédant pas la largeur prescrite. L'édit s'en prend ensuite aux canons, qui entraînent un « excès de dépense insupportable par la quantité de passemens, points de Venise et de Gênes », dont ils sont chargés : l'usage en est prohibé, à moins qu'ils ne soient en linge uni ou en étoffe pareille au vêtement.

Les canons de dentelle de Louis XIV, tels que les reproduit le tableau de son entrevue avec Philippe IV, dans l'île des Faisans

(1) On le trouve aux Archives nationales et à la bibliothèque de la cour de cassation.

(2) On appelait ainsi les ordonnances faites pour défendre de fabriquer, de vendre ou porter certaines étoffes.

(fig. 67), peuvent donner une idée de ces ornements extravagants, de ces

> Canons à trois étages
> A leurs jambes faisant ombrages (1),

et qui pis est, dont quelques-uns coûtaient 7,000 livres la paire. « A la cour de France, écrit S. d'Alquié, on regarde comme peu de chose d'acheter des rabats, manchettes et canons de la valeur de 13,000 écus (2). » Ces canons avec les rhingraves qui les accompagnaient et que, après la prohibition du point de Venise, on avait ornés du nouveau point de France, disparurent tout à coup. En 1682, une gazette annonce que « les canons et les rhingraves deviennent tout à fait hors de mode ».



Fig. 66. — Embouchure de botte garnie de point de Gênes.

Au moment du mariage du roi avec l'infante Marie-Thérèse (1660), la mode espagnole des dentelles noires prend faveur; la cour porte des pourpoints de brocard d'or et d'argent « ornés de dentelles noires d'un point recherché ». Quelques années plus tard, lors de la prise d'habit de Mme de La Vallière aux Carmélites, « les dames portaient des robes de brocard d'or, d'argent ou d'azur, par-dessus lesquelles elles avaient jeté d'autres robes en dentelles noires transparentes (3). »

Pendant la plus grande partie du règne de Louis XIV, les points d'or et d'argent d'Espagne et d'Aurillac rivalisèrent avec les points de fil des Flandres et d'Italie; mais vers la fin du siècle, ils tombèrent dans le domaine du vulgaire.

(1) *Dictionnaire des Précieuses*, 1660.

Molière les ridiculise également :

> Et de ces grands canons, où, comme des entraves
> On met tous les matins les deux jambes esclaves.
> (*L'École des Maris.*)

(2) *Les Délices de la France*, par Savinien d'Alquié. 1670.

(3) Mme de Sévigné fait allusion à ces robes. « Avez-vous ouï parler des transparens?... des robes noires transparentes et des belles dentelles d'Angleterre? (*Lettres.*)

En dépit des ordonnances qui se succédèrent depuis 1660 (1), les points de Gênes et de Venise, alors à l'apogée de leur faveur, continuèrent à l'emporter sur les dentelles de France dont l'aspect était lourd et commun (2); aucun édit royal ne put les faire préférer aux beaux produits artistiques des pays voisins.

Colbert adopta sagement un autre moyen : il résolut de développer et de perfectionner la fabrication de la dentelle en France, et d'obtenir des résultats qui rivaliseraient avec les points tant admirés d'Italie et de Flandre, afin que si les fortunes s'épuisaient dans l'acquisition de ces objets de luxe, l'argent au moins ne sortît pas du royaume. En 1665, sur la recommandation du sieur Ruel, il choisit Mme Gilbert, native d'Alençon et déjà familiarisée avec la manière de faire le point de Venise, lui avança 50,000 écus et l'établit dans son château de Lonray (fig. 68), près d'Alençon, avec trente dentellières qu'il avait fait venir à grands frais d'Italie.



Fig. 67. — Canons de dentelle de Louis XIV, en 1660.

Au bout de quelque temps Mme Gilbert arriva à Paris avec les premiers spécimens de son travail. Le roi, à qui Colbert sut inspirer le désir de voir ces dentelles, annonça à la cour, pendant un souper à

(1) En 1661, 1662, 1664.

(2) « On fabriquait précédemment ces espèces de dentelles guipures, dont nous voyons encore quelques restes et dont on ornait les aubes des prêtres, les rochets des évêques et les jupons des femmes de qualité. » (Roland de la Platière, article DENTELLE dans l'*Encyclopédie méthodique*.) Roland et Savary sont les deux autorités que tous les écrivains postérieurs ont copiés, sur le sujet de la dentelle.

Versailles, qu'il venait de fonder une manufacture de point plus beau que celui de Venise, et il indiqua le jour qu'il irait en voir les produits. On les arrangea artistement dans un des salons du palais sur une tenture de damas cramoisi. Le roi en fut enchanté : il fit compter une somme importante à Mme Gilbert, témoigna le désir que désormais personne ne parût à la cour avec d'autres dentelles, et leur donna le nom de *point de France* (1). A peine le roi se fut-il retiré que les courtisans s'empressèrent de faire l'acquisition des dentelles.

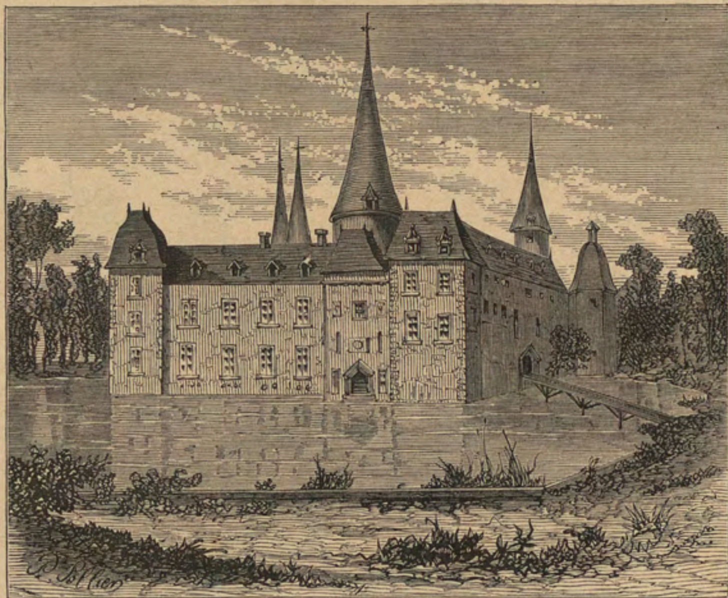


Fig. 68. — Château de Lonray (Orne).

L'approbation du souverain fit la fortune de l'entreprise. Le point de France fut prescrit par l'étiquette de la cour : tous ceux qui faisaient partie de la maison du roi, tous ceux qui étaient reçus à Versailles ne purent porter, les femmes comme les hommes, que des dentelles de la manufacture royale.

Une ordonnance du 5 août 1665 fonda, sur une large échelle, la manufacture des points de France (2), lui accorda un privilège exclu-

(1) *Mémoires historiques sur la ville d'Alençon*, par Odolant-Desnos. Alençon, 1787.

(2) Cette ordonnance dont nous n'avons pu trouver le texte aux sources indiquées par les auteurs du *Recueil général des anciennes lois françaises*, est heureusement répétée dans un acte de 1666 (Arch. nat., collection Rondonneau), prescrivant la création dans « les villes du Quesnoy, Arras, Reims, Sedan, Château-Thierry, Loudun, Alençon, Aurillac et autres du royaume, de manufactures de toutes sortes d'ouvrages de fil, tant à l'éguille qu'au coussin,

sif de dix ans et un don de 36,000 livres. Une compagnie se forma dont les membres s'accrurent rapidement. On nomma huit directeurs aux appointements de 12,000 livres par an, pour conduire la manufacture; les assemblées de la compagnie se tinrent à l'hôtel Beaufort, à Paris. La première distribution des profits eut lieu en 1669 et s'éleva à 50 °/ₒ par action. En 1670, on distribua 120,000 livres aux associés; en 1673 les bénéfices furent plus considérables encore. Le privilège de dix ans cessait en 1675; le capital fut remboursé et le reste des profits partagé. Colbert établit une seconde manufacture dans le château de Madrid, au bois de Boulogne.

Telle est l'origine du point de France. Colbert voyait ses plans couronnés par le succès, et, de plus, il avait fondé en France une industrie lucrative qui amenait l'argent étranger dans le royaume. Il avait toute raison de dire que la mode était à la France ce que les mines du Pérou étaient à l'Espagne (1). Boileau fait allusion au succès du ministre dans son *Épître au Roi :*

Et nos voisins frustrés de ces tributs serviles
Que payait à leur art le luxe de nos villes.

Le point de France avait donc supplanté le point de Venise, mais son prix élevé en restreignit l'usage aux gens riches; ceux qui ne pouvaient se permettre de si dispendieux ornements les remplaçaient par la dentelle aux fuseaux, dont la fabrication prit chaque jour plus d'extension : la production ne suffisait pas à la demande.

Encouragées par le succès des manufactures royales, diverses villes du royaume se livrèrent à la fabrication des dentelles. Le nombre des dentellières s'accrut rapidement; les campagnes aux environs de ces villes durent fournir leur contingent, tant la besogne

en la manière des points qui se font à Venise, Gennes, Raguse et autres pays estrangers, qui seroient appellés points de France ».

Un autre arrêt fait connaître que les entrepreneurs ont fait venir un grand nombre des meilleures ouvrières de Venise et autres villes étrangères, les ont réparties dans les villes sus-mentionnées et qu'il se fait maintenant en France « des ouvrages de fil si exquis qu'ils esgallent, mesme surpassent en beauté les estrangers ». (Bibl. de la cour de cassation.) Des manufactures du Quesnoy et de Château-Thierry en particulier, il ne reste nulle trace.

(1) Mot favori de Colbert.

était grande. C'était d'autant plus facile que les paysannes pouvaient emporter l'ouvrage et travailler dans leurs chaumières (1).

(1) On se fera une idée de l'importance du commerce de la dentelle en France au commencement du dix-huitième siècle et de l'immense consommation de dentelle qui s'y faisait par les chiffres suivants :

En 1707, la recette des droits d'entrée sur la dentelle fut sous-affermée à Étienne Nicolas, moyennant la somme de 200,000 livres. Le droit était alors de 50 livres par livre pesant de dentelle; il en entrait donc annuellement en France plus de 4,000 livres qui, estimées au bas prix de 1,000 livres par livre pesant, représenterait 4 millions de notre monnaie.

Faisant entrer en ligne de compte que la fraude se pratiquait sur une vaste échelle, que les points de Venise et de Gênes étaient prohibés, que d'autre part le sous-fermier ne donnait 200,000 francs au fermier général qu'avec la certitude de quelque profit pour lui-même, il faut admettre que ce chiffre, quoique élevé, est loin de représenter la valeur des dentelles étrangères qui entraient en France à cette époque. Nous pensons que 8 millions seraient à peine le chiffre vrai. (F. Aubry, *Rapport sur les dentelles fait à la commission française de l'Exposition universelle de Londres*, 1851.)

CHAPITRE X.

FRANCE.

LOUIS XIV (*Suite*).

Pendant la seconde partie du règne de Louis XIV, on continua à porter du point de France à profusion. Le roi s'attacha à la prospérité de la fabrication dentellière comme plus tard à celle des manufactures de tapisseries et de porcelaines. Les vêtements des prêtres et les ornements du culte étaient parés de point de France. Les dames offraient des « tours de chaire à l'église de la paroisse (1) ». Des aubes « garnies d'un grand point de France brodé, antique », des nappes d'autel garnies d'Argentan, figurent dans les registres des fabriques (2).

Une peinture de Rigaud, qu'on voit à Versailles, reproduit la présentation du grand Dauphin au roi son père, en 1661. Le royal enfant est enveloppé de langes garnis du plus riche point de France (fig. 69) ; et ce fut du point de France qu'on choisit par ordre du roi pour garnir les draps de toile de Hollande dont on fit usage à la cérémonie de la « nomination ».

Au mariage du prince de Conti et de M[lle] de Blois, la toilette offerte par le roi était « garnie de point de France si haut qu'on ne voyait point de toile » (3). Le tour de lit et le couvre-pieds étaient du même point.

L'exemple des princes est toujours suivi par la foule, dit Quintilien, et ce mot si souvent vérifié le fut une fois de plus : jupes, corsets,

(1) « Deux tours de chaire de point de France donnez depuis quelques années par deux dames de la paroisse. » (*Inv. de l'église Saint-Merry, à Paris*. Arch. nat., LL, 859.)

(2) *Inv. de l'église Saint-Gervais, à Paris*. (Ibid., LL, 854.)

(3) M[me] de Sévigné dit de M[lle] de Blois qu'elle était « belle comme un ange avec un tablier et une bavette de point de France. » (*Lettres*, 27 janvier 1674.)

mantes, tabliers avec leurs bavettes, souliers, gants (1), les éventails même se garniront de point de France.

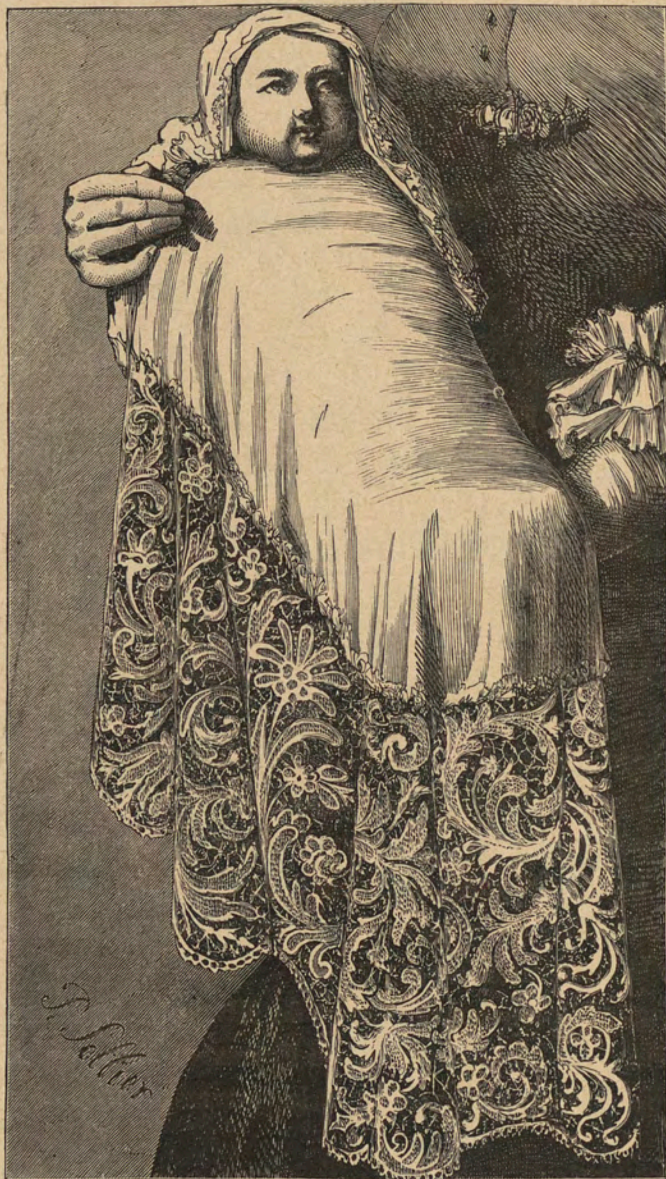


Fig. 69. — Présentation du grand Dauphin à Versailles, en 1668.

Lors de l'audience que donna la Dauphine aux ambassadeurs de Siam », elle était sur un lit « presque tout couvert d'un très beau

(1) Dans *l'Extraordinaire* du *Mercure* pour 1678, on lit : « En habit d'esté », gants de « point d'Angleterre ».

point de France sur lequel on avoit mis de riches carreaux ». A l'occasion de la visite de ces étrangers à Versailles, le roi, fier de sa nouvelle manufacture, leur fit don de manchettes et de cravates du plus beau point.

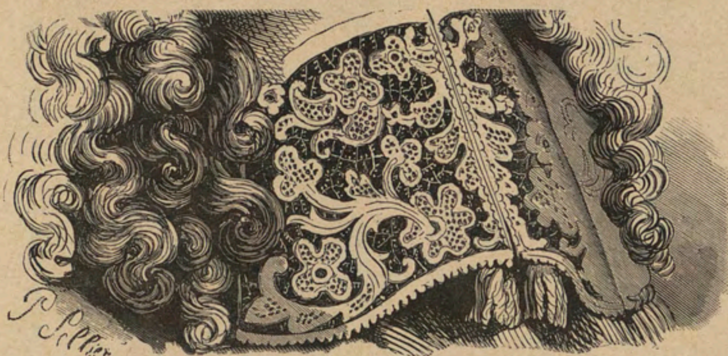


Fig. 70. — Cravate de Louvois, d'après sa statue par Girardon.

Les cravates se portaient soit d'un seul morceau de point, soit de mousseline avec des bouts tombants en dentelle (fig. 70).

En 1679, étant à Marly, le roi donna une fête à un petit nombre

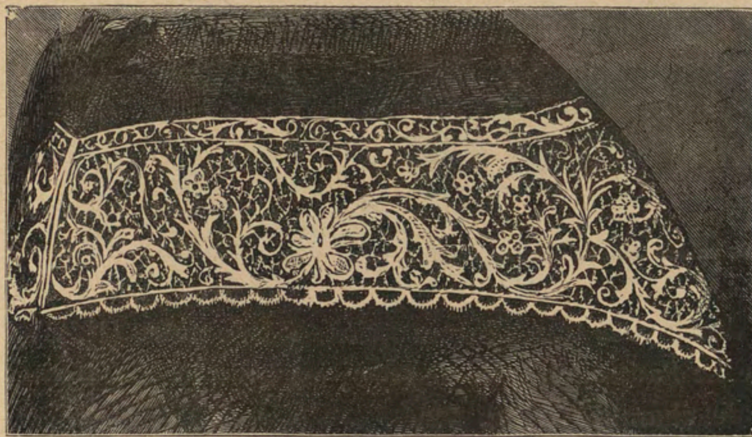


Fig. 71. — Berthe de Mme de Maintenon, d'après son portrait, à Versailles.

d'élus. Quand, à la fin du jour, les dames se retirèrent pour faire une nouvelle toilette, elles trouvèrent dans leur cabinet une robe aussi élégante que fraîche, garnie de ce point si recherché, et présent du galant souverain, qui alors n'était pas encore surnommé « l'inamusable ». Quel désespoir un tel cadeau dut causer à celles qui n'avaient

pas été invitées! Comme on l'aura précieusement conservé de génération en génération jusqu'à ce que la révolution eût dispersé dentelles et grandes dames et que plus d'une duchesse fût obligée, pour vivre en émigration, de vendre ses riches points aune à aune!



Fig. 72. — Dame en déshabillé de chambre, d'après Le Pautre (1676).

Lorsqu'en 1674, Mme Scarron fut devenue propriétaire de Maintenon, elle fit venir des dentellières flamandes qu'elle y établit; on ne sait absolument rien de cette entreprise. Dans ses portraits, Mme de Maintenon est parée de précieuses dentelles (fig. 71).

Faire de la dentelle de point devint bientôt l'occupation favorite des dames. Parmi les nombreuses gravures qui nous restent de cette époque, il y en a une de 1691 représentant « une Fille de qualité faisant de la dentelle, avec cette légende : « Après dîner vous travaillez au point. » Une autre (1), d'après un dessin de Le Pautre, et datée de 1676, est intitulée : « Dame en deshabillé de chambre » (fig. 72).

Vers 1680 parut une mode trop célèbre pour que nous n'en disions pas quelques mots. On connaît l'histoire de la *Fontange* (fig. 73). Dans une partie de chasse les cheveux de la belle duchesse de Fon-

(1) A la Bibliothèque Mazarine, il y a quatre volumes in-folio de gravures, d'après Bonnard et autres, représentant les costumes du temps de Louis XIV; et aux Archives nationales, on conserve une grande série de costumes dans des cartons numérotés M, 815 à 823, etc., et portant l'étiquette : « Gravures de modes. »

tange s'échappèrent du ruban qui les retenait : la duchesse noua à la hâte son mouchoir de point autour de sa tête, ce qui produisit une coiffure si légère, si gracieuse, que le roi, enchanté, pria la belle favorite de la garder toute la soirée, désir qui fut satisfait. Ce mélange



Fig. 73. — Femme coiffée à la Fontange, d'après J. Mariette.

de dentelle et de ruban, alors nouveau, fit sensation, et le lendemain même toutes les jeunes dames parurent à la cour « coiffées à la Fontange ». Mais cette coiffure cessa bientôt d'être gracieuse et de bon goût; on la fit de plus en plus haute et l'on arriva à la composer de plusieurs rangs de point montés sur laiton. Les poètes et les satiristes attaquèrent cette mode, comme ils avaient jadis attaqué (1) la haute coiffure des matrones romaines.

(1) Juvénal, Satire VI.

La disparition de la Fontange est racontée de diverses manières. Les uns disent que le clergé dirigea contre elle ses prédications comme il avait prêché contre les hennins du quatorzième siècle et qu'il finit par faire crouler le fragile édifice. D'après une autre version, le roi aurait simplement fait observer que « cette coiffure lui paraissait désagréable ». Sur ce, les dames travaillèrent toute la nuit, et le lendemain soir, à la réception de la duchesse de Bourgogne (1), elles parurent avec une coiffure basse. Cependant les hautes coiffures continuèrent et le roi put répéter bien des fois encore : « J'ai eu beau crier contre les coiffures trop hautes, » personne ne montrait la moindre envie de les abaisser. Quoi qu'il en puisse être, *le Mercure* de novembre 1699 fait remarquer que « la hauteur des anciennes coiffures commence à paroître ridicule ».



Fig. 74. — Le grand Dauphin cravâté à la Steinkerque.

En ce temps-là les dentelles n'étaient pas exclusivement portées à la cour (2). « Le gentilhomme, dit M. Capefigue, allait au feu en manchettes, poudré à la maréchale, les eaux de senteur sur son mouchoir en point d'Angleterre. L'élégance n'a jamais fait tort au courage, et la politesse s'allie noblement à la bravoure. » Mais les dentelles, comme les finances, s'usent vite à la guerre. Voici ce qu'é-

(1) « Le vendredi 25 oct. 1699, il y eut une grande toilette chez madame la duchesse de Bourgogne où les dames parurent pour la première fois en coiffures d'une forme nouvelle, c'est-à-dire beaucoup plus basses. » (*Mercure.*)

(2) En parlant du Masque de fer, Voltaire dit : « Sa plus grande passion était pour le linge le plus fin et la dentelle. » (*Siècle de Louis XIV.*)

crivait Dangeau en 1690 : « M. de Castañaga (1), à qui M. du Maine et M. de Luxembourg avoient demandé un passeport pour faire venir des dentelles à l'armée, a refusé le passeport, mais il a envoyé des marchands, qui ont porté pour dix mille écus de dentelles; et après qu'on les eut achetées, les marchands s'en retournèrent, sans vouloir prendre d'argent, disant qu'ils avoient cet ordre de M. de Castañaga. »

A la fin du dix-septième siècle, il est beaucoup question de *Steinkerque* (2); c'était une longue cravate de dentelle nouée négligemment autour du cou. La mode en vint après la bataille de ce nom gagnée en 1692 par le maréchal de Luxembourg contre le prince d'Orange. On avait tout à coup sonné la charge; les princes du sang nouèrent à la hâte leur cravate, opération qui d'ordinaire exigeait beaucoup de soin; ils se précipitèrent sur le champ de bataille, fondirent sur l'ennemi et remportèrent la victoire. En l'honneur de ce jour, les dames et les cavaliers s'empressèrent de porter leurs cravates nouées, en apparence, d'une façon négligée ou *à la Steinkerque*.



Fig 75. — Mme du Lude en Steinkerque.

Je trouve qu'en été la Steinkerque est commode,

a dit un auteur. Les Steinkerques firent fureur pendant plusieurs années; on en portait en Angleterre autant qu'en France.

La fig. 74 représente le grand Dauphin avec sa « longue Steinker-

(1) Gouverneur des Pays-Bas sous Charles II.

(2) « J'avais une Steinkerque de malines, » écrit l'abbé de Choisy.

que à replis tortueux (1) »; Mme du Lude (2) est aussi en Steinkerque (fig. 75); ces deux figures sont copiées sur des estampes du temps.

La plus jolie mode de cette époque fut celle des *engageantes*, hautes dentelles garnissant les manches des dames et dont les rangs doubles ou triples ont été l'objet des discussions de l'étiquette; elles figurent constamment dans les livres de modes et les inventaires de

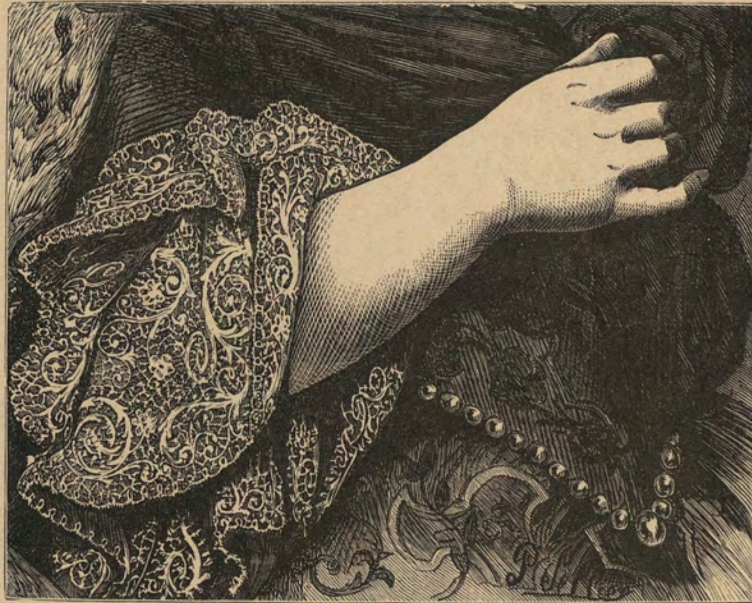


Fig. 76. — La princesse Palatine, d'après un portrait de Rigaud à Versailles.

l'époque. « Les manches plates se font de deux tiers de tour avec une dentelle de fil de point fort fin et fort haut; on nomme ces manches *engageantes.* » Cette mode, qui date de 1683, resta en vogue jusqu'à la révolution. On voit des engageantes dans le portrait de la princesse Palatine, mère du Régent (fig. 76) et dans celui de Mme Sophie de France, fille de Louis XV, peint en 1782, par Drouais.

Nous ne pouvons passer sous silence « l'équipage de bain », dans lequel les dentelles jouaient un très grand rôle. Dès 1688, Mme de Maintenon fait présent à Mme de Chevreuse d'un « équipage de bain de

(1) Regnard.

(2) Dame du palais auprès de la reine Marie-Thérèse, et ensuite première dame d'honneur de la duchesse de Bourgogne.

point de France ». Il se compose non seulement d'un peignoir, mais d'un haut volant entourant la baignoire, des serviettes et de la descente, le tout d'une grande magnificence (1). Des objets de ce genre se voient dans les anciennes estampes.

Avant de clore ce chapitre, disons quelques mots de la fameuse *poupée* du temps de Louis XIV. Il était d'usage à l'hôtel de Rambouillet d'habiller de grandes poupées; il y en avait une appelée *la grande Pandore*, qu'on faisait voir en toilette à chaque invention nouvelle de la mode; une autre, *la petite Pandore*, revêtait les déshabillés. De semblables poupées étaient envoyées à Vienne, en Italie et en Angleterre (2), couvertes des plus belles dentelles de France. En temps de guerre, lorsque les ports anglais étaient bloqués, une permission spéciale était accordée pour l'entrée d'une poupée de quatre pieds, ce *grand Courrier de la mode* (3). Pendant les guerres de l'Empire, cette faveur fut refusée aux dames anglaises, et toute une génération se trouva ainsi privée des modes de France.

(1) « 1725. Deux manteaux de bain et deux chemises, aussi de bain, garnis aux manches de dentelle, l'une à bride, et l'autre à raiseau. » (*Inv. d'Anne de Bavière, princesse de Condé.*)

« 1743. Un tour de baignoire de bazin garni de vieille dentelle. — Trois linges de baignoire garnis de dentelle. » (*Inv. de la duchesse de Bourbon.*)

(2) En 1764, on lit dans *l'Espion chinois* : « Il a débarqué à Douvres un grand nombre de poupées de hauteur naturelle, habillées à la mode de Paris, afin que les dames de qualité puissent régler leurs goûts sur ces modèles. »

Un peu plus tard Mercier mentionne dans son *Tableau de Paris* la poupée de la rue Saint-Honoré. « C'est, dit-il, de Paris que les profondes inventions en modes donnent des loix à l'univers. La fameuse poupée, le mannequin précieux, affublé des modes les plus nouvelles... passe de Paris à Londres tous les mois et va de là répandre ses grâces dans toute l'Europe. Il va au nord et au midi, il pénètre à Constantinople et à Pétersbourg, et le pli qu'a donné une main françoise se répète chez toutes les nations, humbles observatrices du goût de la rue Saint-Honoré. »

(3) L'usage en était beaucoup plus ancien. M. Ladomie assure que dans les dépenses de la cour pour 1391 figurent tant de livres pour une poupée envoyée à la reine d'Angleterre; en 1496, une autre est envoyée à la reine d'Espagne, et en 1571 une troisième à la duchesse de Bavière.

Avant son mariage, Henri IV écrit, en 1600, à Marie de Médicis : « Frontenac me dit que vous désirez des modèles de nos modes pour les habits. Je vous envoie donc quelques poupées modèles. »

CHAPITRE XI.

FRANCE.

LOUIS XV.

Louis XIV meurt, la nation respire et la cour secoue l'ennui des dernières années de ce long règne. Le luxe prend un aspect moins sérieux, mais il s'accroît encore sous la régence. Parlons d'abord des manchettes démesurément grandes devenues l'objet capital de la toilette d'un homme comme il faut.

S'il en faut croire Mercier (1), l'origine de ces manchettes, que l'on qualifie quelquefois de *pleureuses*, ne serait nullement un décret royal ni un édit de la mode. « Les grandes manchettes, dit-il, furent introduites par des fripons qui vouloient filouter au jeu et escamoter des cartes. » Quoi qu'il en puisse être, cette parure devint indispensable et souvent on se la procurait au détriment du nécessaire (2). Dans une lettre à la princesse des Ursins (1710), Mme de Maintenon fait déjà allusion à ce travers.

Les sommes dépensées en jabots et surtout en manchettes, ainsi que les quantités énormes que quelques personnes possédaient de ces objets de toilette, sembleraient fabuleuses aujourd'hui. L'archevêque de Cambrai entre autres (3) avait quatre douzaines de paires de

(1) *Tableau de Paris*, 1782.

(2) « Les Parisiens, dit Mercier, achètent quatre ajustemens contre une chemise. Un beau Monsieur se met une chemise blanche tous les quinze jours. Il coud ses manchettes de dentelle sur une chemise sale. »

3) *Inv. après décès de Msgr de Saint-Albin* [fils du Régent], *archevesque de Cambray*. 1764. Arch. nat. MM, 718.

L'année d'avant sa mort, Louis XVI en avait 59 paires : 28 de point, 21 de valenciennes et 10 d'Angleterre. (*État des effets subsistant et formant le fonds de la garde-robe du roi au 1er janvier* 1792. Arch. nat., K, 506, n° 30).

manchettes en malines, point et valenciennes. Les notes de garde-robe du duc de Penthièvre (1738) ne contiennent guère que cela. Il fallait une aune un quart de dentelle pour une paire de manchettes; une aune moins un seize suffisait pour un jabot. Il y avait des manchettes de jour, des manchettes tournantes (1), des manchettes de nuit. Ces dernières se faisaient d'ordinaire en valenciennes.

« Les rubans, les miroirs, les dentelles sont trois choses sans lesquelles les François ne peuvent vivre, » dit un auteur inconnu, cité par Dulaure (2). Les domestiques du siècle dernier avaient sur leurs livrées de gala, des dentelles aussi riches que celles de leurs maîtres.

Cette coutume, cependant, existait ailleurs qu'en France. On raconte d'un seigneur prussien que « ses gens, les plus jolis hommes du monde, selon l'usage du temps, ne portaient que les dentelles les plus coûteuses (3) ». « Jusqu'à nos valets de pied, s'écrie avec colère un journaliste anglais, qui sont parés de bourses en drap d'or et d'argent, et de manchettes de dentelle! » Un autre se plaint de ce que le rosbif est banni, même de l'office, les valets poudrés ne voulant pas y toucher, de peur de salir leurs manchettes dans la sauce (4).

Mais l'occasion par excellence pour déployer le luxe des dentelles était lorsque la jeune mère recevait les visites que les devoirs de so-

(1) « Deux aunes trois quarts d'Angleterre à bride pour deux paires de manchettes tournantes, à 45 livres l'aune ». (*Garde-robe de S. A. S. monseigneur le duc de Penthièvre*, 1738. Arch. nat., KK, 390.)

Les comptes de la garde-robe du duc fournissent un irrécusable exemple de l'extravagance qu'on apportait à la décoration des vêtements de nuit :

4 aunes de point pour collet et manchettes de la chemise de nuit et garnir la coëffe, à 130 livres.	520 livres.
3 aunes 3/4 *dito* pour jabot et fourchettes de nuit et garnir le devant de la camisole, à 66 l.	247 l. 10 s.
3 aunes toile fine pour coëffes de nuit.	27 l.
4 aunes dentelles de Malines pour les tours de coëffe, à 20 l.	80 l.
5 aunes 1/2 valenciennes, à 46 l.	253 l.
7 aunes de campanne de point pour chamarrer la camisolle et le bonnet de nuit, à 10 l. 10 s.	73 l. 10 s.

(2) *Histoire de Paris*. C'est dans le même sens que Mercier s'écrie avec l'exagération habituelle à son esprit : « Le Parisien qui n'a pas dix mille livres de rente n'a ordinairement ni draps, ni lit, ni serviettes, ni chemises; mais il a une montre à répétition, des glaces, des bas de soie, des dentelles. » (*Tableau de Paris*.)

(3) *Amusemens des eaux de Spa*, Amsterdam, 1751.

(4) Les livrées de gala de la reine Victoria sont richement brodées d'or; elles datent de la première partie du règne de George II et servent depuis ce temps. En 1848, les valets de pied parurent encore aux bals de la cour, en manchettes de gros point de France de

ciété prescrivent à l'occasion de la naissance de son enfant. Étendue sur une chaise longue, elle était couverte de dentelles artistement arrangées et de longs nœuds de ruban. On causait peu, naturellement; mais les visiteuses pouvaient s'extasier à leur aise sur la beauté des dentelles, qui étaient, il va sans dire, admirables.

Les garnitures de lit en dentelle étaient d'un usage général parmi les gens riches. Dès 1696, *le Mercure* parle de draps garnis d'une grande dentelle d'Angleterre.



Fig. 77. — Madame Sophie de France, d'après le portrait de Drouais.

On lit dans les *Mémoires du duc de Luynes* (1738) : « Aujourd'hui Mme de Luynes s'est fait apporter les fournitures qu'elle avoit choisies pour la reine, et qui regardent les dames d'honneur. Elles consistent en couvre-pieds (1) garnis de dentelle pour le grand lit et pour les petits, en taies d'oreiller (2) garnies du même point d'Angleterre, etc.

la même époque que leurs habits; mais à partir de 1849, les dentelles n'ont plus été portées.

(1) « 1743. Un couvre-pieds de toile picquée, brodé or et soye, bordé de trois côtés d'une grande dentelle d'Angleterre et du quatrième d'une moyenne dentelle d'Angleterre à bords. Un autre, garni d'une grande et moyenne dentelle de point d'Alençon », et beaucoup d'autres. (*Inv. de la duchesse de Bourbon.*)

(2) « 1723. Quatre taies d'oreiller, dont trois garnies de différentes dentelles et l'autre de point. » (*Inv. d'Anne de Bavière, princesse de Condé.*)

« 1755. Deux taies d'oreiller, garnies de point d'Alençon. (*Inv. de Mlle de Charollais.*)

« 1770. 7 aunes 1/8 vraie valenciennes pour garnir une taie d'oreiller, à 60 livres l'aune,

Cette fourniture coûte environ 30,000 livres, quoique Mme de Luynes n'ait pas fait renouveler les beaux couvre-pieds de la Reine. » Ces garnitures étaient renouvelées chaque année, et à Mme de Luynes revenaient les anciennes, par droit de sa charge.

Mme de Créquy, rendant compte de sa visite à la duchesse douairière de La Ferté, dit que cette dame la reçut couchée dans un lit de parade dont le couvre-pieds était en point de Venise d'une seule pièce. « Je suis persuadée, ajoute-t-elle, que la garniture de ses draps, qui était en point d'Argentan, valait au moins 40,000 écus. » (*Souvenirs.*)



Fig. 78. — Madame Adélaïde de France.

Le goût du linge orné de dentelle avait atteint un tel degré que lorsqu'en 1739, Madame, fille aînée de Louis XV, épousa l'infant d'Espagne, la note de ces seuls objets s'éleva à 625,000 fr.; et lorsqu'on montra le trousseau au cardinal de Fleury, prélat très économe : « Je croyais, dit-il, que c'était pour marier toutes les sept Mesdames (1). » (Fig. 77 et 78). Swinburne écrit de Paris (2) : « Le trousseau de Mlle de Matignon coûtera 100,000 écus. La dépense qu'on fait ici pour nipper une mariée ferait une jolie dot en Angleterre. Acheter pour 5,000 livres sterling de dentelles, de linge, etc., c'est chose commune en France (3). »

7 aunes tournante d'Angleterre pour garnir des pelottes, à 50 livres. » (*Comptes de Mme du Barry.*)

« 1798. 6 trousses à peignes garnies de dentelle. » (*Fourni pour Mgr le Dauphin.*) Arch. nat.)

(1) *Mémoires du duc de Luynes.*

(2) 1786. *Courts of Europe*, 2 vol. in-8°.

(3) Le lecteur pourra trouver quelque intérêt à savoir ce qu'il fallait de dentelles pour l'état d'un trousseau en 1777; nous empruntons ces détails à la *Description des arts et métiers :* « 1 toilette de ville en dentelle; 2 jupons garnis de même; 1 coiffure avec tour de gorge, et le fichu plissé de point d'Alençon; 1 idem de point d'Angleterre; 1 idem de vraie valenciennes;

Les *loups* que portaient les femmes à cette époque étaient de dentelle noire admirable de finesse et de dessin; ils étaient garnis autour des yeux (1).

Sous le règne de Louis XV, le point de France eut pour concurrents le point d'Angleterre (2) et la malines. Les points d'Alençon et d'Argentan furent déclarés par la mode « dentelles d'hiver ». Chaque dentelle avait alors une saison déterminée. Le *Dictionnaire de l'Académie française* a daigné noter qu'on « porte le point en hiver ».

A la cour, l'étiquette ne permettait pas les dentelles pendant le deuil. Lors de la mort de la princesse de Bade, Dangeau écrit : « Le roi, qui avoit repris les dentelles et les rubans d'or et d'argent, reprend demain le linge uni et les rubans unis aussi (3). » Madame décrit ainsi le petit deuil de la margrave d'Anspach : « Des dentelles blanches sur le noir, du beau ruban bleu à dentelles blanches et noires. C'étoit une parure magnifique (4). »

1 coiffure dite *battant d'œil* de malines brodée, pour le négligé; 6 fichus simples en mousseline à mille fleurs, garnis de dentelle pour le négligé; 12 grands bonnets garnis d'une petite dentelle pour la nuit; 12 à deux rangs plus beaux pour le jour, en cas d'indisposition; 12 serre-tête garnis d'une petite dentelle pour la nuit; 2 taies d'oreiller garnies en dentelles; 12 pièces d'estomac garnies d'une petite dentelle; 6 garnitures de corset; 12 tours de gorge; 12 paires de manchettes en dentelle. 1 toilette : les volants au nombre de deux, sont en dentelle; ils ont 5 aunes de tour. Dessus de pelote, en toile garnie de dentelle, etc. La layette : 6 paires de manches pour la mère, garnies de dentelles; 34 bonnets ronds de trois âges en dentelle; 12 bavoirs de deux âges, garnis de dentelle. »

(1) A l'occasion de la visite de l'impératrice Joséphine à Francfort-sur-le-Mein, il y eut un bal masqué. « Les dames, dit Mlle Avrillion, portaient de courts dominos et avaient le visage couvert d'un masque dont le tour des yeux était garni d'une petite dentelle noire. » (*Mém. de Mlle Avrillion, première femme de chambre de l'impératrice.*)

(2) Quelques extraits des comptes de Mme du Barry donneront une idée de la quantité de point d'Angleterre qu'il lui fallait.

Une toilette d'Angleterre complète	livres	8,823
Une parure composée de deux barbes, rayon et fond, 6 rangs de manchettes, etc., le tout d'Angleterre superfin		8,000
Un ajustement d'Angleterre complet		3,216
Une garniture de peignoir d'Angleterre		2,342
Une garniture de fichu d'Angleterre		388
8 aunes d'Angleterre pour tayes d'oreiller		240

(3) 1689. *Journal.*

(4) *Mémoires de la Princesse Palatine.*

CHAPITRE XII.

FRANCE.

DE LOUIS XVI A L'EMPIRE.

Nous touchons au déclin momentané de la florissante industrie qui a fait le sujet des chapitres précédents. Marie-Antoinette, amie de la simplicité, encouragea de son exemple (fig. 79) l'adoption des mousselines et des linons qui exigeaient pour garnitures des dentelles légères telles que la malines; le fin et transparent tissu de l'Inde (1) allait détrôner les riches points. La maréchale de Luxembourg trouvait que ces fichus et ces tabliers de mousseline donnaient aux femmes l'air de cuisinières ou de tourières, et pour manifester l'indignation que lui faisaient éprouver ces toilettes négligées, elle envoyait à sa petite-fille, la duchesse de Lauzun, un tablier et six fichus de toile à torchons garnis de beau point (2).

Léonard, le coiffeur de la reine qui

> Portait jusques au ciel l'audace des coiffures,

y mettait de tout, mais fort peu de dentelle; et dans les comptes de la modiste de la reine, Mlle Bertin, la dentelle ne tient pas grande place. On se contentait de porter, au lieu de point, de la blonde à fond d'Alençon, semée de pois, de mouches. Madame Adélaïde de France elle-même, bien que de l'ancienne cour, est représentée dans le portrait peint par Mme Guiard, en simple fichu à mille pois (fig. 80).

Les barbes, cependant, étaient toujours exigées par l'étiquette de

(1) Mme du Barry, dans ses *Mémoires*, dit avoir acheté de la mousseline des Indes si fine que la pièce contenant quatre robes ne pesait que 15 onces.

(2) Cette raillerie inspira au chevalier de Boufflers des vers très-spirituels.

cour, qui en faisait l'objet de minutieuses prescriptions; on les portait relevées ou tombantes, plus ou moins longues, selon les circonstances (1). L'Église surtout restait fidèle aux beaux points. Le cardinal de Rohan possédait des dentelles d'une valeur inestimable. « Nous « rencontrâmes, écrit la baronne d'Oberkirch (2), le cardinal, qui « sortait de sa chapelle, revêtu d'une soutane de moire rouge avec « rochet de point d'Angleterre du plus grand prix. Lorsqu'aux grandes « fêtes il officie à Versailles, il porte une aube d'ancienne dentelle « en point à l'aiguille, « d'une telle beauté « que les assistants « osent à peine y toucher. Ses armes, avec « la devise, y sont représentées dans un « médaillon au-dessus « de grandes guirlandes de fleurs. On estimait cette aube « 100,000 livres. Le « rochet de point d'Angleterre qu'il portait « le jour dont je parle « était l'un des moins « beaux, à ce que me dit son secrétaire, l'abbé Georgel. »

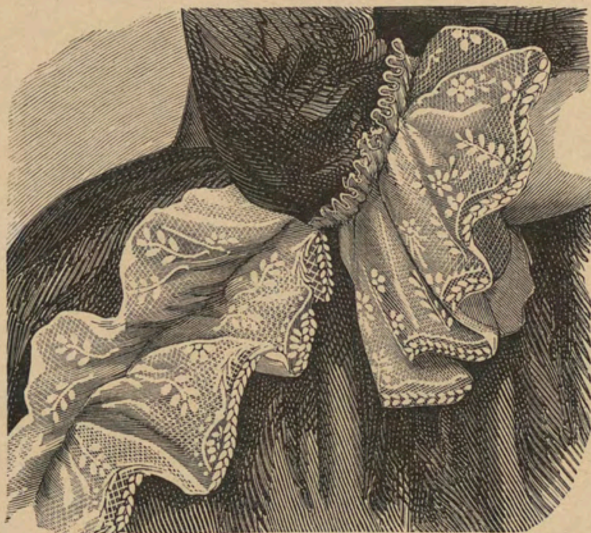


Fig. 79. — Marie-Antoinette, d'après Mme Le Brun.

Mais les jours de luxe et d'élégance allaient avoir une triste fin;

(1) En tous temps et en tous pays, les barbes furent l'objet de règlements d'étiquette. Aux funérailles de Marie Tudor (14 décembre 1558), les dames des deux premiers chars étaient vêtues de deuil selon leur rang, et portaient leurs barbes relevées, les quatre dames à cheval les portaient pendantes; dans le troisième char, les dames avaient des barbes qui tombaient plus bas que leur dos.

L'étiquette veut parfois que les barbes soient noires et non blanches; cela se voit à la cour d'Italie; se voyait du moins à celle de Turin, où, il y a quelques années, la femme d'un diplomate russe, persistant à se présenter en barbes de point d'Angleterre, fut courtoisement priée, dit-on, de vouloir bien se retirer.

(2) *Mémoires sur la cour de Louis XVI.*

(3) Lors de sa consécration au siège de Bourges (1859), Mgr de La Tour d'Auvergne célébra sa messe à Rome revêtu de tous les ornements sacerdotaux en point d'Alençon du plus beau travail. Ces dentelles lui venaient de son oncle, le cardinal de la Tour d'Auvergne, qui les avait reçues en héritage de sa grand'mère, Mme d'Aumale, l'amie si connue de Mme de

l'heure de l'émigration approchait, et plus d'une fois sans doute, les splendides parures servirent à adoucir les souffrances de l'exil.

La Révolution, comme toutes les commotions sociales, fut fatale au commerce, surtout à celui des dentelles. Pendant douze ans, les manufactures restèrent fermées et plus de trente disparurent complètement (1). Bien que le luxe et les plaisirs fussent revenus sous le Directoire, ce n'est qu'en 1801 que les belles dentelles commencent à reparaître; on peut lire dans les annales de cette époque com-



Fig. 80. — Fichu à mille pois de Mme Adélaïde de France, d'après Mme Guiard (1787).

bien Mme Murat était charmante, « parée d'un mantelet de point de Bruxelles et d'une robe garnie de la même dentelle ».

Les vieilles dentelles étaient l'ouvrage des années; elles duraient

Maintenon. Sous le premier Empire, on proposa à ce même prélat l'acquisition d'une toilette entière qui avait appartenu à Marie-Antoinette. Cette dentelle est toute formée de carrés d'ancien point d'Angleterre ou de Flandre, représentant chacun un dessin varié. La beauté de l'objet et son origine décidèrent Son Éminence à en parler à son collègue, le cardinal de Bonald; ces deux prélats réunirent leurs ressources, achetèrent la toilette et se la partagèrent, consacrant ainsi à un pieux usage ce débris qui avait paré la reine à l'époque heureuse de sa vie. (*Note du traducteur.*)

(1) De ce nombre furent celles de Sedan, Charleville, Mézières, Dieppe, le Havre, Pont-l'Évêque, Honfleur, Eu. Les points d'Aurillac, de Murat et de Bourgogne ne se sont pas relevés; la plus regrettable de ces manufactures était celle de Valenciennes, qui a repris un peu mais pour cesser de nouveau plus tard.

longtemps, on les transmettait comme héritage et souvenir de génération en génération (1). Elles étaient souvent épaisses et surchargées d'ornements. L'ancien style fut délaissé et un dessin plus léger fut adopté. Par un perfectionnement du point de raccroc, on put dès lors réunir plus facilement les morceaux de dentelle destinés à former les grandes pièces; dix ouvrières parvenaient à produire en un mois ce qui coûtait autrefois une année.

Napoléon Ier protégea tout particulièrement les fabriques d'Alençon, de Bruxelles et de Chantilly; mais ce fut en vain qu'il essaya de faire revivre celle de Valenciennes. Comme au temps de Louis XIV, les dentelles de point devinrent obligatoires dans le costume de cour. Les fabricants de dentelles conservent le souvenir des riches commandes de la cour pendant le premier Empire; la beauté et le prix des points faits pour le mariage de Marie-Louise n'ont pas été surpassés : M. Aubry estime que leur reproduction coûterait aujourd'hui plus d'un million de francs. Napoléon aimait beaucoup la dentelle, il l'admirait au point de vue de l'art et il était fier du goût et du talent des fabricants français. Mlle Avrillion rapporte l'anecdote suivante : La princesse Pauline avait fait à Mme Lesœur, marchande de dentelles de l'impératrice Joséphine, une commande se composant d'une robe et de divers autres objets, du prix de 30,000 francs. Quand on apporta les dentelles à la princesse, elle ne s'en souciait plus et refusa de les prendre. Mme Lesœur, désespérée, en appela à l'impératrice; celle-ci trouva les points superbes et les prix raisonnables; elle parla de cette petite affaire à l'empereur, qui examina minutieusement les dentelles, en s'écriant de temps à autre : « Comme on travaille bien en France! Je dois encourager un pareil commerce. Pauline a grand tort. » Il paya la note et distribua les dentelles aux dames de la cour (2).

La vérité est que jamais on ne porta plus de dentelle que pendant

(1) 1649. Anne Gohory laisse toute sa garde-robe à Mme de Sévigné, « excepté son plus beau mouchoir, le col de point fin de Flandre et une jupe de satin fond vert à fleurs, garnye de point fin d'or et de soye. »

1664. Geneviève de Laval lègue à sa sœur « une garniture de dentelle de raiseau à grandes dents, valant au moins 15 livres l'aune ». (*Arch. nat.* Y, 58.)

1764. Mme de Pompadour laisse à ses deux femmes de chambre tout ce qui concerne sa garde-robe, « y compris les dentelles ».

(2) *Mémoires de Mlle Avrillion.*

le premier Empire. Le costume du matin d'une duchesse de la cour est ainsi décrit : « Elle portait un peignoir brodé en mousseline garni d'une Angleterre très belle, une fraise en point d'Angleterre. Sur sa tête, la duchesse avait jeté en se levant une sorte de *baigneuse*, comme nos mères l'auraient appelée, en point d'Angleterre, garnie de rubans de satin rose pâle (1). »

La duchesse d'Abrantès (alors Mme Junot), qui se maria en 1800, décrit elle-même son trousseau. Elle avait, dit-elle, « des mouchoirs, des jupons, des canezous du matin, des peignoirs de mousseline de l'Inde, des camisoles de nuit, des bonnets de nuit et du matin de toutes les formes et de toutes les couleurs, et tout cela brodé, garni de valenciennes ou de malines ou de point d'Angleterre. Dans la corbeille de mariage, outre les cachemires, il y avait « des voiles de point d'Angleterre, des garnitures de robes en point à l'aiguille et en point de Bruxelles, et aussi des robes de blonde blanche et de dentelle noire, etc. » Pour aller à la mairie, « j'avais, continue-t-elle, une robe de mousseline de l'Inde brodée au plumetis et en points à jour, comme c'était alors la mode. Cette robe était à queue, montante et avec de longues manches, qu'on appelait alors *amadis*. La fraise était en magnifique point à l'aiguille; sur ma tête, j'avais un bonnet en point de Bruxelles. Au sommet du bonnet était attachée une petite couronne de fleurs d'oranger, d'où partait un long voile en point d'Angleterre qui tombait à mes pieds et dont je pouvais presque m'envelopper. » La duchesse décrit aussi la toilette de la femme du premier Consul. « Sa robe (de mousseline de l'Inde) était montante et faite comme une redingote; tout autour était un magnifique point d'Angleterre (2) de la hauteur de deux mains et abondamment froncé, orné de nœuds et de rubans bleu turquoise. Les papillons de son bonnet étaient aussi en point d'Angleterre. »

Le récit suivant fut fait au frère de l'auteur par une dame âgée, qui vint à Paris pendant la paix d'Amiens et assista à un bal que donna Mme Récamier. Le premier Consul était attendu et de bonne heure l'élite de Paris remplissait les salons. Mais où donc était Mme Ré-

(1) *Mémoire de la duchesse d'Abrantès.*

(2) On se rappelle que la dentelle et le point d'Angleterre ne sont autres que le point de Bruxelles.

camier? « Elle était souffrante, » murmura-t-on bientôt, retenue au lit par une indisposition subite; toutefois, elle recevrait ses hôtes « couchée ». On passe donc dans la chambre à coucher, attenante, selon l'usage, à l'un des salons, et l'on put contempler la plus belle femme de France, étendue sur un lit doré, sous des rideaux du plus beau point de Bruxelles à guirlandes de chèvrefeuille et doublés de satin rose tendre; le couvre-pieds était pareil, et des oreillers de batiste brodée tombaient des flots de valenciennes. La dame elle-même était enveloppée dans un peignoir garni du plus ravissant point d'Angleterre; jamais elle n'avait paru plus charmante; jamais elle n'avait fait plus gracieusement les honneurs de son hôtel.

De 1813 à 1817, les manufactures de dentelles se ressentirent des événements politiques; en 1818, elles subirent une crise plus cruelle encore, causée par l'invention du tulle à la mécanique qu'on commençait à fabriquer en France. La mode l'adopta, et la dentelle aux fuseaux surtout fut pendant quelque temps à peu près délaissée. Elle eut pendant quinze ans une rude concurrence à soutenir; il fallut en abaisser les prix, en diminuer la production; le tulle inondait tous les marchés de l'Europe. Heureusement, les États-Unis de l'Amérique du Nord ouvrirent une nouvelle voie à l'exportation des dentelles.

Un peu avant 1830, la réaction commença, et en 1834, à l'exception d'Alençon, toutes les fabriques de dentelles étaient en pleine activité, surtout celles qui faisaient des dentelles à bon marché (1). Vers 1832, on essaya de substituer le fil de coton au fil de lin; on trouva bientôt que plus élastique et moins sujet à se rompre, il se travaillait plus facilement, et on l'employa de plus en plus. Aujourd'hui, sauf pour le point d'Alençon, les pièces de choix de point de Bruxelles, les plus belles qualités de malines et de valenciennes, tous les fabricants font usage de fil d'Écosse. On assure que l'œil le plus exercé ne peut découvrir la différence entre les deux fils qui se blanchissent également bien.

(1) Les villes dans lesquelles les manufactures de dentelles se ranimèrent les premières, furent Caen, Bayeux, Mirecourt, Le Puy, Arras, etc., où se fabriquaient les dentelles ordinaires.

CHAPITRE XIII.

FRANCE.

DES MANUFACTURES DE DENTELLES.

On a toujours aimé la dentelle en France, et c'était naturel, puisque la dentelle est de ces choses qui flattent le goût. La France devait donc de bonne heure faire de la dentelle et devenir par excellence un pays de production dentellière. Sur un demi-million d'ouvrières en dentelles que compte l'Europe, près de la moitié de ce nombre appartient à la France.

Chaque nation imprime à ses produits un caractère particulier; il en est ainsi de la dentelle. L'Italie produit des points de Venise et de Gênes; les Pays-Bas, la malines et les points de Bruxelles; l'Espagne, des blondes; l'Angleterre, le point d'Honiton; la France doit sa renommée, en fait de dentelles, à son point d'Alençon, à ses blondes blanches de Caen, à ses dentelles noires de Chantilly. Aujourd'hui, toutes les nations s'imitent les unes les autres; cependant, tandis que la France ne peut lutter avec la Belgique pour les points de Bruxelles et la valenciennes d'Ypres, elle reste sans rivale pour son point d'Alençon, ses blondes blanches et ses dentelles de soie noire.

Nous commencerons par l'alençon, la seule dentelle de France qui soit faite à l'aiguille.

POINT D'ALENÇON.

Nous avons rapporté comment la manufacture de ce point fut établie par Colbert. L'introduction de cette nouvelle industrie, dans une contrée où jamais on n'avait fait de dentelle à l'aiguille, suscita des

difficultés imprévues. M[me] Gilbert, malgré l'aide de ses dentellières italiennes, ne put parvenir à apprendre aux ouvrières d'Alençon le vrai maniement de l'aiguille, le procédé spécial du point de Venise. Après bien des essais infructueux, elle se décida à tenter une nouvelle voie. Elle imagina d'adopter la méthode, encore inconnue, de donner chaque partie différente du travail à une ouvrière spéciale; cette fois elle réussit : le résultat fut une dentelle nouvelle supérieure à toutes les autres, le point d'Alençon.

Quelle est la date de ce succès, nous ne saurions le dire (1); mais il est évident que le style vénitien continua à être imité pendant quelques années, et Colbert lui-même dans son portrait a une cravate de ce genre (fig. 81). Il est probable que beaucoup de prétendues dentelles de Venise ne sont que les produits de l'industrie alençonnaise à sa naissance (2).

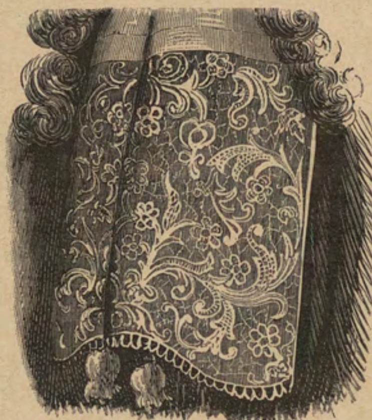


Fig. 81. — Cravate du portrait de Colbert, au musée de Versailles.

En 1677, *le Mercure* annonce « qu'on fait maintenant beaucoup de points de France sans fond et des picots en campanne à tous les beaux mouchoirs. Nous en avons vu quelques-uns, ajoute-t-il, avec de petites fleurs au-dessus des grandes qu'on pourrait appeler *fleurs volantes*, n'étant attachées qu'au centre. » En 1678, il dit que « les derniers points de France n'ont pas de brides; les fleurons sont plus rapprochés; les fleurs, qui ont plus de relief au centre et moins aux bords, sont unies par de minces tiges et de plus petites fleurs qui les maintiennent à leur place et font l'office de brides. La manière d'arranger les branches, appelée l'*ordonnance*, est de deux sortes : l'une consiste en une tige contour-

(1) Il ne faut pas oublier que le fond de réseau se faisait à Venise aussi bien que la bride à picot (*voy.* pl. V). La ressemblance frappante entre la dentelle de Burano (fig. 26) et le point d'Alençon a déjà été indiquée, p. 57.

(2) Nous lisons dans *le Mercure* de juillet 1673 : On fait aussi des dentelles à grandes brides comme aux points de fil sans réseau, et des dentelles d'Espagne avec des brides claires sans picots; et l'on fait aux nouveaux points de France des brides qui en sont remplies d'un nombre infini. »



Point d'Alençon, du temps de Louis XIV.



Dentelle du lit de Napoléon Ier.

née qui projette des fleurs; l'autre est régulière : c'est une fleur centrale, d'où partent des branches semblables entre elles. » Au mois d'octobre de la même année, *le Mercure* ajoute : « Il n'y a pas eu de changements dans les dessins, » et il n'en parle plus. Ces dessins ne peuvent être que des dessins de Venise; la fleur sur la fleur, comme les *fleurs volantes*, répond exactement à ce point en haut relief, vulgairement appelé par les marchands de dentelles *point de chenille* (fig. 82.)

La fig. du haut de la pl. VIII est un spécimen de dentelle à l'aiguille admirablement travaillé. Les portraits en médaillon de Louis XIV et de Marie-Thérèse, de même que les initiales M. T. introduites dans le dessin, portent à croire qu'il est un produit d'Alençon pendant la période vénitienne de sa fabrication.

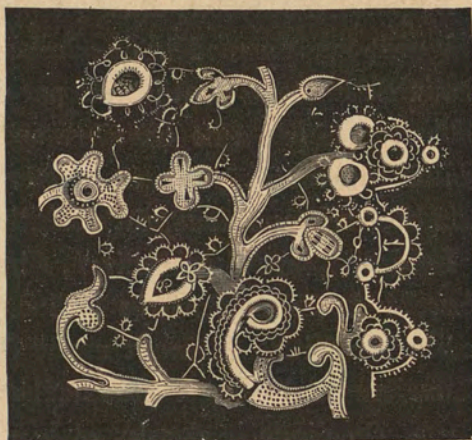


Fig. 82. — Point de Venise, dit *dentelle volante*.

Un mémoire rédigé en 1698 par M. de Pommereu et conservé parmi les manuscrits de la Bibliothèque nationale (1), est le second ouvrage qui fasse mention du point d'Alençon. « La manufacture des points de France, y lit-on, est l'une des plus considérables du pays; des femmes et des jeunes filles y sont employées, au nombre de 800 à 900, sans compter celles de la campagne dont le nombre est considérable. C'est un commerce d'environ 500,000 livres par an. A la campagne, le point est appelé *vilain* (2); le principal marché est Paris, en temps de guerre; mais la demande va croissant depuis la paix, par suite de l'exportation en pays étrangers. »

Le nombre des dentellières que donne M. de Pommereu semble

(1) *Mémoire concernant la généralité d'Alençon*, dressé par M. de Pommereu. (Fonds Mortemart, n° 89.)

(2) « Vilain, velin, vellum », du parchemin ou velin sur lequel le point d'Alençon est fait. Le terme est encore en usage. Quand l'auteur s'enquit à Alençon du chemin de l'établissement de M. R., fabricant de dentelles, on lui demanda si c'était celui qui fait le « velin ».

minime, mais il écrivait après la révocation de l'édit de Nantes, qui réduisit d'un tiers la population d'Alençon (1).

Savary, qui écrivait en 1726, mentionne la manufacture d'Alençon comme n'étant pas très florissante, ce qu'il attribue aux longues guerres de Louis XIV. Il ajoute : « Alençon toutefois se maintient encore avec quelque réputation ; la magnificence, ou si vous l'aimez mieux, le luxe de la France suffit pour l'occuper en temps de guerre. » La Russie et la Pologne étaient ses principaux marchés, et avant la Révolution, Roland estime la fabrication annuelle de la manufacture à 11 ou 12 millions de livres (2).

Le point d'Alençon, ainsi qu'on le sait déjà, est entièrement fait à l'aiguille sur un modèle de parchemin divisé en fragments ; les morceaux de dentelle sont réunis par des joints invisibles. Chaque partie est exécutée par une ouvrière spéciale ; il fallait autrefois dix-huit mains différentes pour compléter un morceau de dentelle (3) ; ce nombre, croyons-nous, est maintenant réduit à douze.

Le dessin, gravé sur cuivre, s'imprime sur des morceaux de parchemin de 25 centimètres de long et numéroté dans l'ordre convenable. On fait maintenant usage de parchemin vert, ce qui permet à l'ouvrière de découvrir plus facilement les défauts que si le fond était blanc. On pique le dessin, et le parchemin est ensuite bâti sur un double morceau de grosse toile. Les contours du dessin sont formés par deux fils plats que l'ouvrière conduit avec le pouce de sa main gauche et qu'elle fixe par de très petits points faits de distance en distance avec un autre fil qui passe dans les piqûres. Quand le tracé est fini, l'ouvrage est donné à la *réseleuse* qui fait le fond, lequel est de deux sortes : *bride* ou *réseau*. Le réseau se fait par rang dans le sens du pied au picot. Nous parlerons plus loin de la bride.

La fleur se remplit au point noué ou de boutonnière. L'ouvrière

(1) En 1788, Arthur Young établit que le nombre des dentellières à Alençon et dans les environs est de 8,000 à 9,000. (*Travels in France.*)

(2) Il déduit 150,000 livres pour la matière première ; le fil de Lille, dont on faisait usage et qui coûtait de 60 à 600 livres par livre pesant, de 800 à 900 pour les beaux points ; mais Lille, à cette époque, faisait des fils dont le prix s'élevait jusqu'à 1,800 livres.

(3) Ces diverses ouvrières étaient : la piqueuse, la traceuse, la réseleuse, la remplisseuse, la fondeuse, la modeuse, la brodeuse, l'ébouleuse, la régaleuse, l'assembleuse, la toucheuse, la brideuse, la boucleuse, la gazeuse, la mignonneuse, la picoteuse, l'affineuse et l'affiqueuse.



Point d'Alençon, du temps de Louis XV.

doit être pourvue d'une longue aiguille spéciale et de fil fin; elle travaille de gauche à droite, comme lorsqu'on fait une boutonnière; mais, arrivée à l'extrémité du rang, elle revient au point de départ, menant son fil de droite à gauche; elle recommence alors un nouveau rang, en travaillant sur ce fil qu'elle prend avec les mailles ou points du rang qu'elle vient de finir.

Viennent ensuite les *modes* ou *jours*, et diverses autres opérations. Lorsqu'elles sont terminées, on coupe les fils qui attachent ensemble le parchemin, la grosse toile et la dentelle, en passant un rasoir entre les deux toiles; on remédie aux défauts, s'il y en a, et il ne reste plus maintenant que le grand et difficile travail de réunir les morceaux d'une manière imperceptible. Cette besogne est dévolue aux premières ouvrières, elle exige les plus grands soins; c'est ce qu'on appelle l'*assemblage*.

Une paire de manchettes ordinaires pour homme se divisait en dix morceaux; les divisions étaient même plus nombreuses, si la commande était pressée. L'assemblage fini, on passe sur les fleurs, pour en égaliser et polir la surface, un instrument d'acier appelé *aficot;* il y a quelques années, on se servait encore d'une simple patte de homard.

Le fond de brides est un travail beaucoup plus compliqué; il consiste en grandes mailles à six pans recouvertes de points de boutonnière. Il est toujours dessiné sur parchemin, et l'angle supérieur de l'hexagone se pique. Après que l'hexagone est formé, par un procédé qu'il serait trop difficile de décrire, on fait, sur chaque pan, sept ou huit points de boutonnière. Le fond de bride est donc très solide; on l'aimait en France, mais à l'étranger on lui préférait le réseau.

Le point d'Alençon était la seule dentelle dans laquelle on introduisît le crin, destiné à donner aux cordonnets des contours plus de consistance et de fermeté; peut-être avait-on eu recours à ce moyen pour mieux façonner les coiffures en tour murale portées si longtemps sous Louis XIV. Le crin en se resserrant au blanchissage avait l'inconvénient de déformer le dessin.

Il serait difficile de préciser à quelle époque les noms d'Alençon et d'Argentan ont été substitués à celui de France pour désigner les points faits dans ce pays. Un auteur éminent croit que *point de*

France s'est dit jusqu'à la Révolution, mais c'est une erreur; le dernier inventaire dans lequel on le trouve est de 1723 (1), tandis que *point d'Argentan* se rencontre en 1738 (2) et *point d'Alençon* en 1741 (3). Il est probable que ces nouvelles désignations avaient commencé peu après l'avénement de Louis XV, alors qu'on fit un usage immodéré de dentelles. A cette époque, du reste, c'est par le nom de *point à l'aiguille* qu'on désigne le point d'Alençon, et cela en Angleterre comme en France.

Peu de temps avant la Révolution, on comptait de 7,000 à 8,000 dentellières à Alençon et dans ses environs; il y en avait 2,000 à Argentan, où l'on faisait alors des ouvrages plus beaux et plus chers. Ces deux villes réunies produisaient annuellement pour 1,800,000 livres et pour 2,000,000, lorsqu'il y avait des commandes exceptionnelles; mais tout à coup cette industrie déclina : même avant la Révolution elle était réduite à presque rien, et la plupart des ouvrières avaient passé à l'étranger. Vers 1802 (4), à peine la production s'élevait-elle à 200,000 francs; heureusement la protection du souverain, sous le premier empire, lui rendit en partie son ancienne prospérité.

Parmi les commandes exécutées pour Napoléon au temps de son mariage avec l'archiduchesse Marie-Louise, était une garniture de lit d'une grande richesse. Le ciel de lit, les rideaux, le couvre-pieds, les taies d'oreiller étaient du plus beau point à fond de bride; le sujet principal représentait les armes de l'empire au milieu d'un semé d'abeilles. A cause de la complication du travail, le point d'Alençon se fait rarement pour les objets de grande dimension; aussi la somme de main-d'œuvre et de temps employés à la confection de ce lit d'apparat a-t-elle dû être prodigieuse.

La figure du bas (Pl. VIII) représente un morceau du point semé d'abeilles provenant de la vente du fonds lors de la dispersion de l'établissement de Lonray.

(1) *Inv. de Mme Anne Palatine, princesse de Condé*, ch. X, ligne 5.

(2) Dans l'*Inventaire du duc de Penthièvre*, 1738.

(3) « Une coiffure de point d'Alençon à raiseau. » (*Inv. du décès de Mlle de Clermont*, 1741 Bibl. nat.

(4) *Description du département de l'Orne*, an IX, publiée par ordre du ministre de l'intérieur.



Point d'Alençon du XVIIIe siècle. (South Kensington Muséum.)

Enfin, l'exposition faite en 1855 du berceau du roi de Rome a excité l'admiration générale.

Alençon tomba pour ainsi dire avec l'empire. On ne formait plus de nouvelles ouvrières, les anciennes mouraient; et tant de mains sont nécessaires, même pour exécuter les plus simples dentelles, que l'industrie allait diminuant toujours, et fut sur le point de disparaître. En vain la duchesse d'Angoulême s'efforça de la ranimer; la mode, en ce moment, ne voulait plus du point d'Alençon : elle avait décrété la blonde, et malgré les grandes commandes de la Dauphine, la production, en 1830, n'employait que 200 à 300 ouvrières.

En 1836, le baron Mercier, pensant que des dentelles moins chères seraient d'une vente plus facile et plus avantageuse, fonda une école d'apprentissage et eut l'idée de faire appliquer les fleurs d'Alençon sur un fond de tulle, comme on le fait pour le point d'Angleterre; mais la mode accueillit mal cette nouveauté, qui n'eut pas de succès. En 1840, on fit de nouvelles tentatives : 200 ouvrières âgées, tout ce qui restait de cette belle industrie, jadis si florissante, furent réunies et mises à l'œuvre; on rajeunit les dessins, et cette fois, le point d'Alençon reprit faveur et la prospérité revint bientôt. Mais on eut à vaincre de grandes difficultés; la principale vint des ouvrières. En général, elles s'adonnent héréditairement à leur art; à Alençon, en particulier, elles sont formées dès leur enfance à un travail spécial qu'elles font ensuite toute leur vie. Or, après cette longue interruption, elles s'habituèrent difficilement aux changements, même très légers, que le temps rendait inévitables. D'un autre côté, il fallut appeler des ouvrières des districts dentelliers voisins, et ces ouvrières, habituées à un travail différent, ne purent jamais amener leurs doigts à rendre dans toute leur pureté le réseau et la bride d'Alençon.

A l'Exposition de 1851, on put admirer de beaux spécimens de l'industrie régénérée d'Alençon, entre autres, un magnifique volant estimé 22,000 francs, et qui trouva sa place dans la corbeille de noces de l'impératrice Eugénie; il était l'ouvrage de 36 ouvrières qui y avaient travaillé pendant dix-huit mois.

Dans la layette du prince impérial, les produits de cette industrie, aujourd'hui bien complètement française, tenaient le premier rang. Par une raison qu'il n'est pas facile d'expliquer, on avait été chercher les rideaux du berceau à Malines, mais le couvre-pieds, ainsi que la

robe, le manteau et le bonnet de baptême étaient en alençon. Douze douzaines de robes, chacune à elle seule une petite œuvre d'art, étaient, la plupart, richement garnies de ce point qui recouvrait aussi les trois corbeilles destinées à contenir la layette et décorait jusqu'aux tabliers des nourrices impériales.

Une des plus belles pièces exécutées à cette époque à Alençon fut une robe exposée en 1859 et estimée 200,000 francs. Elle fut acquise par Napoléon III pour l'impératrice Eugénie, qui, dit-on, la fit transformer en rochet et l'offrit au Pape.

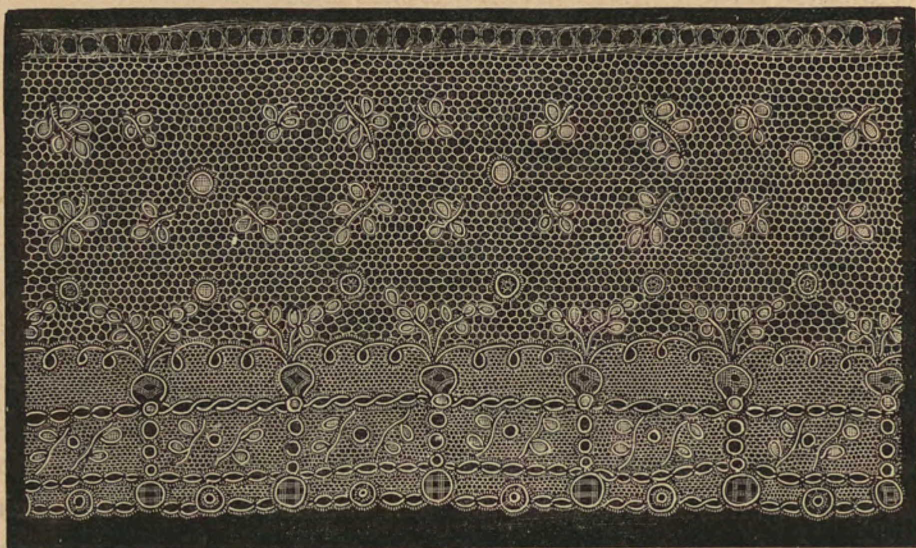


Fig. 83. — Point d'Alençon, du temps de Louis XVI.

A l'Exposition internationale de 1862, Alençon soutint bien son ancienne réputation. Ce point continue à jouir de la plus grande faveur; il figure largement dans tous les riches trousseaux, dont les commandes arrivent non seulement des cours étrangères, mais de tous les points civilisés du monde. L'auteur vit une de ces commandes en voie d'exécution; elle devait coûter 150,000 francs : les volants, les barbes, la berthe, le mouchoir, jusqu'à l'éventail et à l'ombrelle, tout était assorti; il y avait de plus, selon l'usage, un certain nombre de mètres pouvant servir à divers objets.

La bride ne se fait presque plus maintenant, encore n'est-ce que la *bride ordinaire,* c'est-à-dire une simple torsion du fil d'un effet lourd et grossier, bien différent de la maille claire à six pans du siècle dernier.

Il nous reste à examiner, sous le rapport des époques diverses, les dessins de point d'Alençon qui, de même que ceux de toutes les dentelles, correspondent au style architectural et décoratif du temps. Les dentelles conservées dans les familles, et les portraits contemporains, seront les meilleurs guides.

Dans aucun des portraits du règne de Louis XIV, on ne voit de



Fig. 84. — Point d'Alençon, ayant appartenu à la reine Charlotte.

point de France à fond de bride ou de réseau; toutes les dentelles de cette époque sont, pour les fonds comme pour les dessins, des imitations du point de Venise; mais les filles du Régent, et plus tard Mesdames de France, filles de Louis XV, portent toutes de riches points d'Alençon et d'Argentan.

Les dessins de la première partie du dix-huitième siècle se composent de fleurs et de branchages courant sur le fond (Pl. IX), sans solution de continuité, ou de guirlandes s'enlaçant pour former des festons et, par endroits, encadrant un réseau plus fin. Une infinie

variété de jours se mêlent aux dessins. Vers la fin du règne de Louis XV, le goût changea (Pl. X). Lorsque les lignes souples et arrondies commencèrent à se raidir dans les meubles et dans l'ornementation, les dessins devinrent plus compacts et plus uniformes dans les dentelles. Avec Louis XVI apparurent les semés de petits bouquets, de rosettes, de feuilles, de fleurons (fig. 83), entremêlés de pois et de larmes, enjolivement qui, au déclin du siècle, finit par usurper même la place des bouquets (fig. 84.) Ce style continua sous le premier empire.

Quelle que fût la beauté de son travail, le point d'Alençon, sous un rapport capital, ne put, pendant bien longtemps, lutter avec le point de Bruxelles : ses dessins n'étaient pas empruntés à la nature, tandis que dans le travail du Brabant on voit des roses et du chèvrefeuille rendus avec une exactitude qui ferait honneur à un peintre hollandais. Ce défaut a maintenant disparu; la plupart des dessins d'Alençon sont d'admirables copies de fleurs naturelles entremêlées d'herbes et de fougères produisant un effet aussi riche que varié.

CHAPITRE XIV.

POINT D'ARGENTAN.

Les points faits dans cette petite ville ont longtemps rivalisé avec ceux d'Alençon, et ils ont joui d'une égale renommée. Bien qu'en général on les confonde dans le commerce, il n'existe pas moins entre eux des différences essentielles.

On ne trouve aucune trace historique d'un établissement fondé par l'État à Argentan pour la fabrication de la dentelle, et selon toute apparence, il n'y en a pas eu; mais on faisait depuis longtemps des dentelles à Argentan comme à Alençon : il est probable que les dentellières argentanaises ont, par degrés, perfectionné leur travail, et imité les produits de Lonray. Quoi qu'il en puisse être, la dentelle d'Argentan était comprise dans les *points de France*. Comme témoignage populaire, il existe dans la ville une auberge à l'enseigne du *Point de France*.

Alençon faisait le plus beau réseau, Argentan excellait dans la bride; les fleurs d'Argentan étaient plus hardies, plus grandes, plus compactes; l'ensemble du travail avait un caractère différent, il se rapprochait plus du point de Venise (Pl. XI et fig 85). Sur le fond clair de bride, ces dessins produisaient plus d'effet que le travail délicat d'Alençon.

La fabrication de la dentelle avait presque cessé à Argentan, lorsqu'en 1708, un sieur Matthieu Guyard, marchand mercier à Paris, la releva. Il demanda au conseil du roi l'autorisation de s'établir à Argentan et d'y employer 600 ouvrières, faisant valoir que depuis cent vingt ans ses ancêtres et lui fabriquaient dans les environs de Paris de la dentelle de soie noire et de fil blanc, et qu'il était parvenu à imiter dans la perfection les plus belles dentelles d'Angleterre et de Malines. Sa demande lui fut accordée accompagnée de certains privilèges, tels que ceux de ne pas loger les soldats et de mettre au-

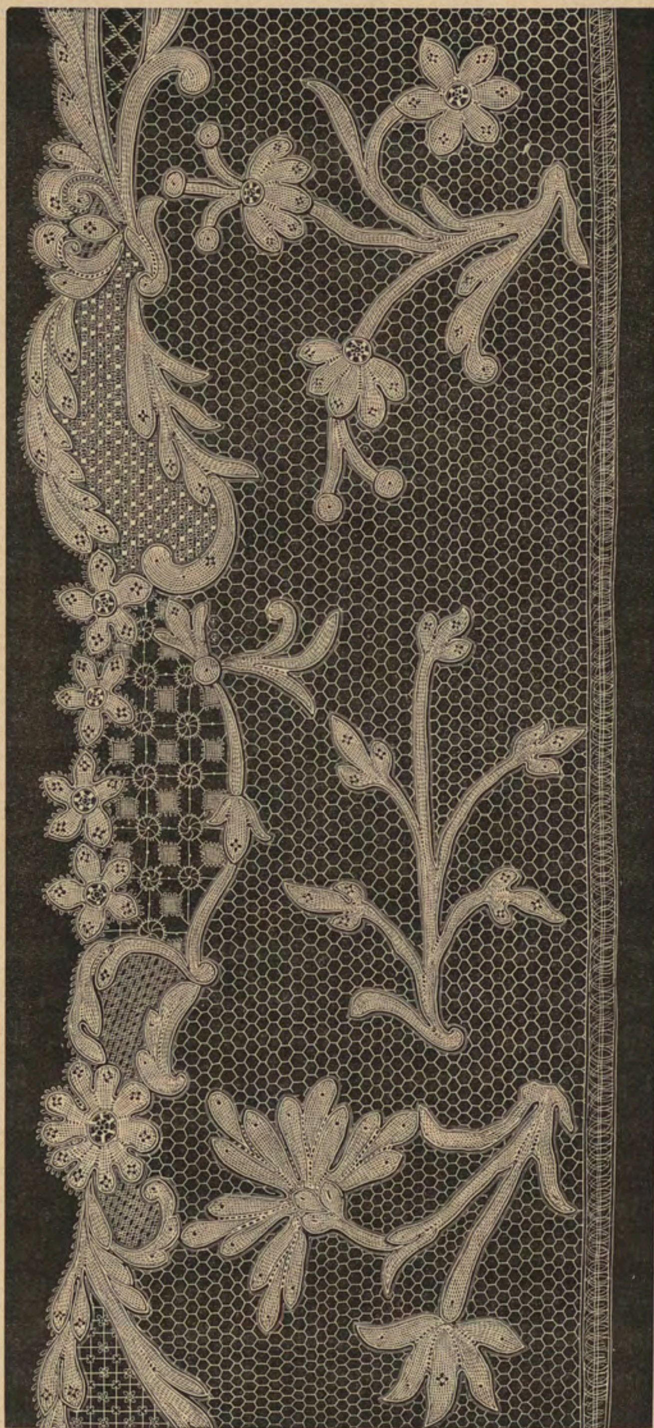


Fig. 83. — Point d'Argentan.

dessus de sa porte les armes royales; en outre Montulay, son dessinateur et graveur, fut exempté de tous impôts, sauf de la capitation. L'arrêt obtenu par Guyard porte la date du 24 juillet 1708.

Les enfants de Guyard lui succédèrent, à ce qu'il paraît; mais des établissements rivaux se fondèrent et la discorde se mit entre eux. Vers ce temps, ils employaient environ 1,200 ouvrières (1). En 1788, Arthur Young estime que la production annuelle des dentelles d'Argentan s'élève à 500,000 livres. Ce fut probablement l'époque de leur plus grande prospérité; elles étaient

(1) Dans une liste de 111 ouvrières attachées à la maison Guyard, se trouvent les noms



Point d'Argentan.

portées à la cour et à la ville, comme l'attestent les comptes (1) et autres documents du temps (fig. 86).

Une particularité du point d'Argentan était la *bride picotée*, souvenir peut-être du point de Venise; on l'appelait aussi *bride bouclée*, parce que le picot n'est qu'une petite boucle, et *bride épinglée*, parce que pour le faire on pique une épingle dans la boucle.

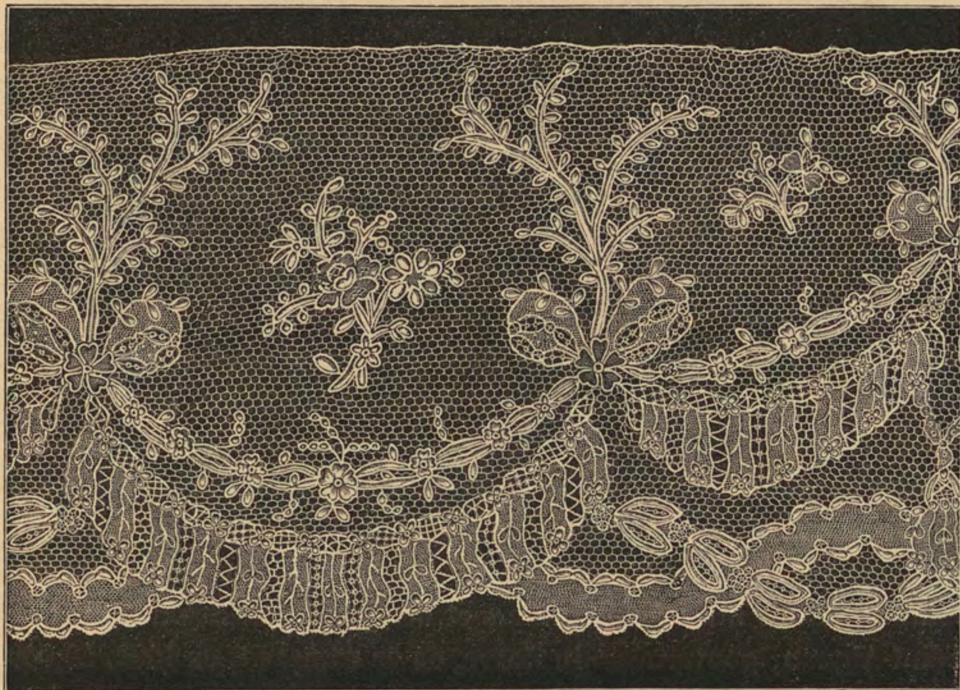


Fig. 86. — Point d'Argentan. XVIII[e] siècle.

La manière de faire la bride picotée est perdue et n'a pu être retrouvée, quelque simple et facile à exécuter ou à découvrir que semble devoir être ce travail. Il y a une quarantaine d'années, il existait encore une vieille dentellière qui dans sa jeunesse avait fait la bride picotée : elle essaya, mais fut incapable de se rappeler le procédé.

Depuis la Révolution, le point d'Argentan a complètement disparu. Dans la ville, la broderie a remplacé cette industrie, dont la renommée s'étendait au loin; dans les campagnes environnantes, les femmes filent à la main le lin et le chanvre.

de plusieurs bonnes familles bourgeoises du pays, même les noms de familles nobles, d'où l'on peut conclure que faire de la dentelle n'était pas regardé comme trop roturier.

(1) Dans ceux de M[me] du Barry (1772) on voit figurer six rangs de manchettes, un devant de gorge, un fichu de nuit, une collerette, le tout en point d'Argentan, au prix de 2,866 livres.

CHAPITRE XV.

NORMANDIE.

SEINE-INFÉRIEURE.

La dentelle forme une partie essentielle du costume des paysannes de la Normandie. Le fameux *bourgoin* (1) avec ses longues barbes de belle dentelle, descend de génération en génération, très peu différent aujourd'hui des cornettes du quatorzième et du quinzième siècle (fig. 87). Les Normandes avaient tant d'affection pour leurs coiffures de dentelle qu'elles les portaient en toutes circonstances, sans s'inquiéter si le reste de leur costume en était digne. « L'hôtesse, dit un voyageur (1739), entra coiffée de longues barbes en dentelle aux fuseaux, mais portant une robe, ou plutôt une sorte de sac en bure grossière. »

Les manufactures du pays de Caux datent du commencement du seizième siècle. Faire de la dentelle était l'occupation principale des femmes et des filles des mariniers et des pêcheurs. Selon le duc de Saint-Aignan, gouverneur du Havre, on en comptait, en 1692, 20,000 se livrant à ce travail (2).

C'est dans l'ancienne province de Normandie que la fabrication des

(1) Le *bourgoin* est fait de mousseline blanche fortement empesée et recouvrant une carcasse de carton ; il s'élève à une grande hauteur et diminue au sommet, où il affecte souvent une forme circulaire ou en corne. Deux très longues barbes, en dentelle de prix, descendent sur les épaules. Les bourgoins varient d'aspect par toute la Normandie. (*Mrs Stothard's, Tour in Normandy.*)

(2) Honfleur, ainsi que les localités environnantes, devait être compris dans cette évaluation.

D'après un *Mémoire concernant le commerce des dentelles* en 1704 (Bibl. nat., Mss., fonds fr., 14,294), Rouen, Dieppe, le Havre, le pays de Caux, le baillage de Caen, Lyon, le Puy et autres parties de la France, occupaient à faire de la dentelle à bas prix, un quart de la population de toutes classes et de tous âges, depuis six ans jusqu'à soixante-dix. Ces dentelles se faisaient en fil de Harlem.

« Les dentellières du Havre, dit Peuchet, font du point noir et du blanc, depuis 5 sols jusqu'à 30 livres l'aune. Elles sont employées par des commerçants qui achètent les produits de leurs fuseaux. On en exporte beaucoup à l'étranger, même aux Indes orientales et dans les îles de l'Amérique et des mers du Sud. »

dentelles s'accrut le plus rapidement, au dix-huitième siècle. D'Arras à Saint-Malo, plus de trente centres de cette industrie se formèrent, où l'on imitait avec succès les malines, les guipures de Flandre, les dentelles à fond simple, alors appelées *point de Bruxelles*, les points de Paris, la dentelle noire, ainsi que ces guipures enrichies de fil d'or et d'argent dont on faisait usage pour les ornements d'église.



Fig. 87. — Cauchoise, d'après une gravure du dix-huitième siècle.

Les manufactures du Havre, de Honfleur, de Bolbec, d'Eu, de Fécamp et de Dieppe étaient des plus prospères; elles faisaient des fonds simples et de doubles, de la guipure et une sorte d'épaisse valenciennes telle qu'on en fait encore à Honfleur et dans ses environs.

Les dentelles du Havre, dit Th. Corneille, sont « très recherchées » (1). Sur une gravure représentant une *Marchande lingère en sa boutique*, 1688 (2), on voit, parmi ses assortiments de points d'Espagne et d'Angleterre, certain carton portant l'étiquette *point du Havre*. On le revoit dans l'inventaire de Colbert, qui le trouvait digne de garnir ses taies d'oreiller et ses camisoles (3); et M[me] de Simiane (1681) avait deux toilettes garnies de dentelles du Havre avec un « estuy à peignes assorti ».

Après les points du Havre viennent les dentelles de Dieppe, qui,

(1) *Dictionnaire géographique*, par Th. Corneille, 1707.
(2) *Gravures de modes*, Arch. nat., M, 815-23.
(3) « 1183. Deux housses de toile piquée avec dentelle du Havre, deux camisolles de pa-

selon un auteur du dix-huitième siècle, rivalisent avec l'industrie d'Argentan et de Caen. La ville de Dieppe seule, avec le village de Saint-Nicolas d'Aliermont, occupait 4,000 dentellières. « Nos dentelles, rapporte un auteur dieppois, ne le cèdent qu'aux malines, en finesse et en correction de dessin ; aussi le commerce s'en maintient-il; toutefois, il n'a jamais été plus considérable qu'à la fin du dix-septième siècle. Cette industrie occupant beaucoup d'ouvrières, il y a aussi beaucoup de commerçants qui achètent leurs dentelles et les expédient dans tout le royaume ou en Espagne et en Amérique. Ce commerce

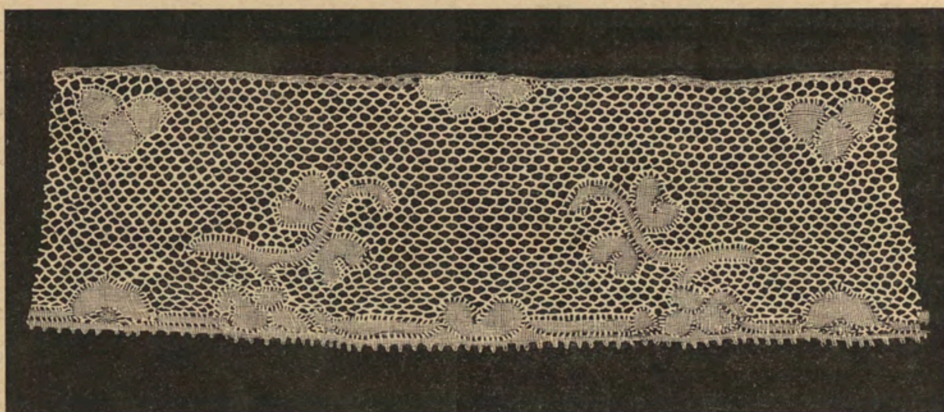


Fig. 88. — Point de Dieppe.

est libre et hors de corporation; mais ceux qui font la dentelle sans être merciers ne peuvent vendre le fil à dentelle, vente très lucrative! (1) »

« La fabrication de la dentelle, quoique très ancienne, dit vingt ans plus tard un auteur, a beaucoup diminué depuis que les points, les mousselines brodées, les gazes obtiennent la préférence. Cependant les bonnes ouvrières gagnent encore pour bien vivre, mais celles qui n'ont pas la dextérité requise feront bien de chercher un autre état (2). »

Le *point de Dieppe* (fig. 88) ressemble beaucoup à la valenciennes, mais il est moins compliqué, il exige moins de fuseaux; et tandis

reille toile de dentelle du Havre ». *Inv. fait après le décès de Colbert* (Bibl. nat., Mss., *Suite de Mortemart*, 34.)

(1) *Mémoires pour servir à l'histoire de Dieppe*, par M.-C. Guibert, 1761.

(2) *Mémoires chronologiques pour servir à l'histoire de Dieppe*, par M. Desmarquets, 1785.

qu'on ne peut faire la valenciennes qu'en bouts de 20 centimètres sans détacher la dentelle du carreau, le point de Dieppe ne s'enlève pas, il se roule. Quelques femmes très âgées font encore de l'ancien point, mais on l'a entièrement abandonné pour la valenciennes.

Une vieille et très jolie dentelle de Normandie à fond double, fort employée pour bonnets, était généralement connue sous le nom de *dentelle à la Vierge* (fig. 89). Nous n'avons trouvé qu'une seule mention de la dentelle ainsi désignée, et cela dans l'inventaire fait en 1785, après le décès de Louis-Philippe d' Orléans, grand-père du roi Louis-Philippe : on y voit en effet « une aube en batiste garnie en gros point de dentelle dite à la Vierge » (1), pour sa chapelle de Villers-Cotterets.

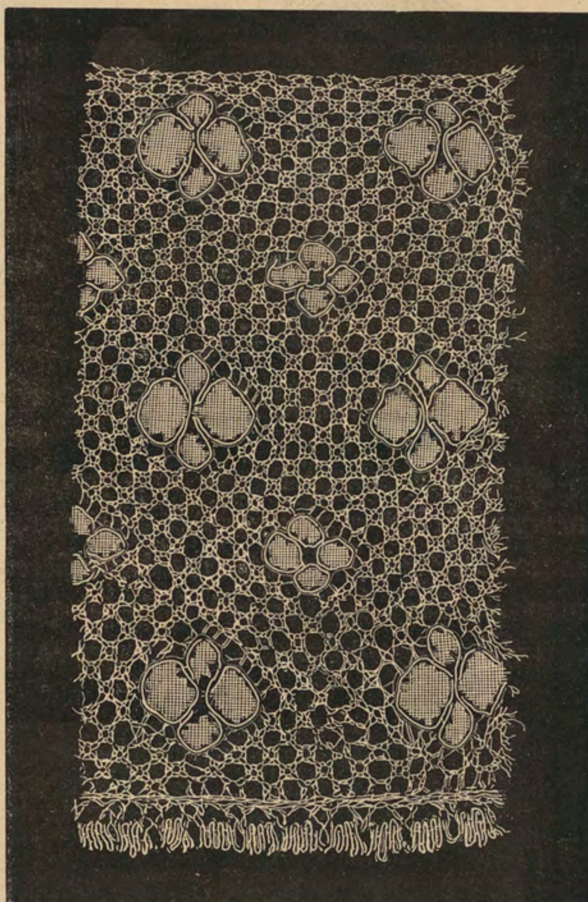


Fig. 89. — Dentelle à la Vierge (Dieppe).

La dentelle d'Eu ressemblait fort à la valenciennes; on l'estimait généralement. A Eu, siège d'un château royal habité par le duc de Penthièvre, amateur enthousiate des beaux points, comme l'attestent ses comptes de garde-robe, les fabricants de dentelle devaient être patronnés et encouragés. Dans le tableau de famille peint par Vanloo et connu sous le nom de *la Tasse de chocolat*, où l'on voit réunis le duc de Penthièvre, sa fille, la future duchesse d'Orléans, son fils,

(1) Arch. nat., X. 10,086.

et la princesse de Lamballe, le duc, qui tient à la main une médaille dans son écrin, porte des manchettes de dentelle genre valenciennes et probablement faite dans ses domaines (fig. 90).

Mais la révolution anéantit presque entièrement l'industrie de la dentelle dans toute la Normandie. Le Havre, Pont-l'Évêque, Honfleur, Eu et plus de dix autres villes voisines ont dès lors cessé de faire de la dentelle. Bien que Dieppe eût déjà souffert de l'introduction des dentelles étrangères à la localité, il maintint sa fabrication, qui, à la vérité, fut bien languissante. Il en fut de même à Honfleur.

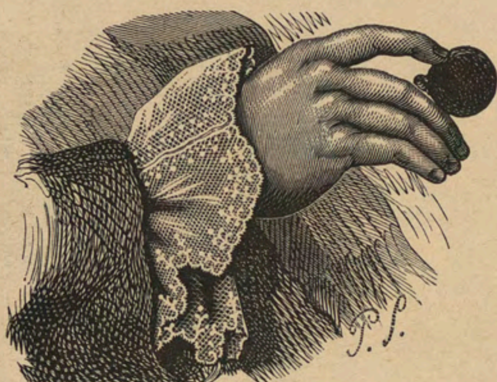


Fig. 90. — Manchette genre valenciennes du duc de Penthièvre.

« Les dentelles de Dieppe sont peu demandées, dit M. Ferret (1); néanmoins il y en a une espèce très étroite, nommée *Poussin*, la ressource habituelle des pauvres dentellières de la ville, qui se recommande par son bas prix et le joli effet qu'elle produit en garniture de cols et de robes du matin. Les étrangers, qui visitent Dieppe, ne man-

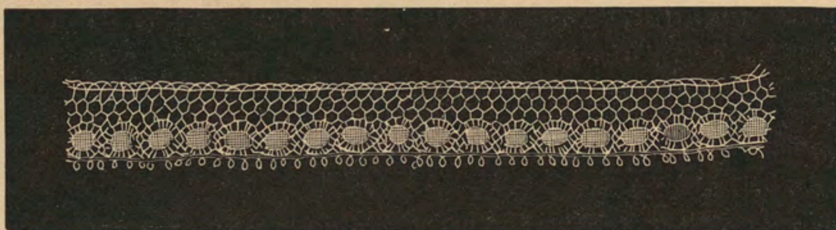


Fig. 91. — Dentelle du *Petit Poussin* (Dieppe).

quent pas d'en faire d'amples provisions (fig. 91). » Les dentellières de Dieppe aimaient à donner à leurs dentelles des noms qui leurs fussent propres, tels que *à la Vierge*, *Ave Maria*, (fig. 92), etc. La désignation de *Poussin* est donnée à la dentelle en question, à cause de la délicatesse de son travail.

En 1826 une école d'apprentissage pour la dentelle fut établie à

(1) *Notices sur Dieppe, Arques*, etc., par P.-J. Ferret, 1824.

Dieppe sous la direction de deux sœurs de la Providence, de Rouen. Elle fut patronnée, d'abord par la duchesse de Berri, puis par la reine Marie-Amélie, puis par l'impératrice Eugénie. Les efforts des sœurs ont été couronnés de succès ; en 1842, elles reçurent la médaille d'or, pour avoir, par la substitution de la valenciennes au vieux point de Dieppe, introduit une nouvelle industrie dans le département. Leurs élèves font de la valenciennes de toutes largeurs et sont très expertes

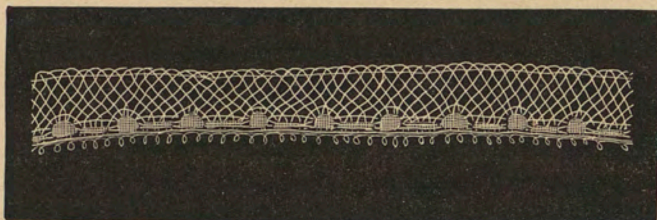


Fig. 92. — Dentelle de l'*Ave Maria* (Dieppe).

dans les fonds à mailles carrées de la valenciennes de Belgique. Elles n'emploient que le fil de lin sans aucun mélange de coton, et leurs dentelles sont du plus raisonnable prix (1).

CAEN.

Caen fit de bonne heure des dentelles de fil noir et de fil blanc; celles de fil noir étaient les plus estimées. Ce ne fut qu'en 1745 que les blondes, qui ont fait sa réputation, commencèrent à paraître. Les premières soies employées pour cette nouvelle industrie étaient écrues, de là le nom de *blondes* (2). Un peu plus tard on se procura de la soie plus blanche; on fit alors de ces belles dentelles qui bientôt acquirent une grande importance commerciale (fig. 93). En aucun autre endroit, on n'est parvenu à faire des blondes d'un blanc si pur, d'un travail si achevé, d'une légèreté si grande, d'un brillant si beau. Les blondes de Caen eurent un succès immense en France, et furent exportées sur une grande échelle; elles contribuèrent à la

(1) *Almanach de Dieppe*, *pour* 1847.

(2) La soie venait de Nankin par voie d'Angleterre, aussi les premières blondes ont-elles également porté le nom de Nankin. La soie noire appelée *grenadine* était teinte et préparée à Lyon; le fil de lin venait de Harlem. *Roland* (ouvrage cité).

prospérité générale des pays environnants; on en faisait dans presque toutes les chaumières.

Cependant la blonde blanche exige une propreté si exquise, même une pureté d'haleine telle, que toutes les femmes ne peuvent être chargées de ce travail; celles qui n'ont pas les qualités requises font de la dentelle noire. Les dentellières qui font la blonde blanche travaillent l'été en plein air et l'hiver dans des greniers pratiqués au-



Fig. 93. — Point de Caen.

dessus des étables, afin que le feu, dont la fumée est redoutable pour les blondes, ne soit pas nécessaire.

Peuchet parle de dentelles blanches faites à Caen, depuis les plus bas prix jusqu'à 25 livres l'aune. Il n'y a guère que quelques années qu'on a essayé d'imiter les points d'Alençon et de Malines.

Selon Arthur Young, le salaire des ouvrières en blonde était supérieur à celui des dentellières de Dieppe et du Havre; une ouvrière pouvait gagner par jour de 15 à 25 sols.

Le commerce des blondes ne souffrit pas de la crise de 1821 à 1822, qui mit les fabricants de dentelle à deux doigts de la ruine, alors que le tulle au métier fut d'un usage universel. La demande des blondes, au contraire, s'accrut; il s'en exportait de grandes quantités

en contrebande de Caen pour l'Angleterre. Les ouvrières en blonde gagnaient un quart de plus que les autres dentellières; aussi, toute la contrée était-elle en pleine prospérité. En 1840, la mode se lassa temporairement des blondes et immédiatement Caen se mit à faire de la dentelle noire dont le succès fut complet. Caen produit aussi des blondes d'or et d'argent, mêlées parfois de perles.

BAYEUX.

Ce fut dans les couvents et les écoles, sous la direction des sœurs de la Providence, qu'on fit les premières dentelles à Bayeux.

En 1740, un fabricant nommé Clément fonda une maison de commerce pour la dentelle. De ce moment, la fabrication s'accrut rapidement; elle est devenue maintenant la plus importante de France pour les fines dentelles noires. Les dentelles de Bayeux rivalisent avec celles de Chantilly, et sont très souvent vendues pour telles. Le genre des dessins et le mode de fabrication étant absolument semblables, il est presque impossible, même à l'œil le plus exercé, de distinguer l'une de l'autre.

Anciennement, Bayeux ne faisait qu'une légère dentelle de fil, la *mignonnette*, et ce que Peuchet appelle du *point de Marly*, qu'un dictionnaire définit : « Tissu à jour en fil ou en soie fabriqué sur le métier à gaze. » Le marly fut le prédécesseur du tulle; il fut inventé vers 1675 (1), et pendant vingt ans il eut beaucoup de succès. C'est le marly et la dentelle de fil qui fondèrent la réputation de Bayeux; aucune autre fabrique ne pouvait produire à aussi bas prix, en dentelle de fil, de grandes pièces telles que aube, châle, dessus de lit et autres objets de grande dimension.

Vers 1827, une dame Carpentier releva l'industrie de la blonde qui, à ce qu'il paraît, était complètement tombée. Quelques années

(1) Par Jean-Ph. Briatte, habitant de la Flandre. « La chute du marly est due à la mauvaise foi des imitateurs qui substituèrent un seul fil de mauvaise qualité au double fil tordu du pays. » (*Statistique du département du Nord.*)

Le Mercure de 1687 dit que les dames portent des cornettes à la jardinière de Marly. « C'est, » ajoute-t-il, « un ouvrage à la mode qui est une espèce de canevas de fine gaze vitrée, sur laquelle on fait un ouvrage à l'aiguille avec un fil fort fin, lequel ouvrage est appelé *Marly*. »

plus tard, son successeur, M. Auguste Lefébure, se livra à la fabrication des *blondes mates* pour l'exportation; le succès de ces blondes fut tel que Caen, où jusqu'alors on en avait fait aussi, renonça à la concurrence et cessa presque tout à fait d'en fabriquer (fig. 94). Les



Fig. 94. — Dentelle moderne de Bayeux.

mantilles pour l'Espagne, la Havane, le Mexique s'exportaient en immenses quantités. Pour réussir dans cette fabrication, il fallait mettre de côté le goût français et adopter un genre de dessins surchargés et lourds, appropriés aux costumes et usages des pays auxquels ils étaient destinés.

Le Calvados doit sa prospérité à l'invention du *point de raccroc*,

point par lequel les fragments travaillés séparément sont réunis d'une manière imperceptible à l'œil, pour former les grandes pièces. Il fut inventé par une dentellière nommée Cahanet, qui trouva ainsi le moyen de mettre au même objet un plus ou moins grand nombre de mains, tandis que par l'ancien système, rarement plus de deux ouvrières pouvaient travailler ensemble au même ouvrage. Une écharpe qui autrefois aurait tenu deux femmes pendant six mois, se fait aujourd'hui en un mois par dix ouvrières. Ce ne fut qu'en 1833 que le point de raccroc, tout d'abord assez visible, atteignit, après diverses améliorations, son dernier degré de perfection.

En 1785, il y avait en Normandie 20,000 dentellières, nombre qui, en 1851, s'élevait à 60,000. Elles sont dispersées le long de la côte jusqu'à Cherbourg où les sœurs de la Providence ont un établissement. Ce n'est qu'en parcourant la contrée qu'on peut se former une juste idée des ressources que ce travail procure à la classe ouvrière. Un nombre considérable de femmes y puisent leurs moyens d'existence (1).

BRETAGNE.

Les annales de l'industrie dentellière ne font nulle mention de la Bretagne; il est probable cependant que les manufactures de la Normandie ne s'arrêtèrent pas à la limite rigoureuse de la province mais qu'elles s'étendirent le long de la côte. Quoi qu'il en puisse être, on a porté de bonne heure de la dentelle en Bretagne.

Il y a une ballade populaire, datant de 1587, sur La Fontenelle, un des plus célèbres partisans de la Ligue, en Bretagne. Il s'est laissé

(1) *L'Industrie française depuis la Révolution de février et l'exposition de* 1848, par M. A. Audiganne.

M. Aubry divise ainsi les dentellières de la Normandie :

Caen	25,000
Bayeux	15,000
Pont-l'Évêque, Falaise et Lisieux	10,000
Départements de la Manche et de la Seine-Inférieure	10,000
	60,000

Les ouvrières gagnent de 1 fr. 25 à 2 fr. 50 par jour, salaire trop faible, mais un peu meilleur que celui du siècle dernier dont le maximum était 24 sols.

La production annuelle est évaluée à 8 ou 10 millions.

prendre à Paris, et, pendant qu'il attend son sort, il envoie son page porter à sa femme ce message :

« Page, mon page, petit page, va vite à Coadelan et dis à la pauvre héritière (1) de ne plus porter de dentelles.

« De ne plus porter de dentelles, parce que son pauvre époux est en peine. Toi, apporte-moi une chemise à mettre et un drap pour m'ensevelir (2). »

Il existe une singulière coutume parmi les anciennes familles de la Bretagne; une mariée ne porte que dans deux occasions solennelles ses habits de noce tout garnis de dentelle : le jour du mariage et après sa mort, alors que le corps est étendu pendant quelques heures sur un lit de parade, avant d'être placé dans le cercueil.

Le lendemain du mariage, la jeune femme ploie soigneusement sa parure nuptiale (3) et l'enveloppe d'un linge le plus fin qui ait été filé dans la maison, et qui doit lui servir de linceul. Chaque année, le jour anniversaire du mariage, elle parsème ce linge de brins frais de lavande et de romarin, jusqu'au jour de deuil où l'habit de noce est de nouveau déployé pour parer les restes inanimés de celle qui l'avait porté dans un jour de bonheur et de joie.

(1) Il avait enlevé la riche héritière de Coadelan.

(2) *Chants populaires de la Bretagne*, par M. de la Villemarqué.

(3) L'arrivée de la toilette de noce est un événement solennel; la famille seule est admise à l'examiner; chacun de ses membres arrose d'eau bénite les fleurs d'oranger et fait une prière pour le bonheur futur de celle qui va les porter.

CHAPITRE XVI.

FLANDRE.

VALENCIENNES.

La fabrication de la dentelle, à Valenciennes, date du quinzième siècle; ses premiers produits sont attribués à Pierre Chauvin et à Ignace Harent, qui employaient du fil de lin tordu à trois brins.

Cette industrie fut florissante sous le règne de Louis XIV; elle atteignit son plus haut degré de prospérité de 1725 à 1780; il y avait alors, dans la ville seule, de 3,000 à 4,000 dentellières.

Un des plus beaux spécimens connus d'ancienne valenciennes forme la garniture d'une aube (1) que possèdent les Dames de la Visitation du Puy. Le dessin, composé de fleurs et de volutes, se rapproche du style de la Renaissance. La dentelle a 22 centimètres de largeur; la garniture consiste en trois rangs de dentelle superposés, ce qui lui donne 66 centimètres de haut.

Dès avant la Révolution, on commençait à donner la préférence aux dentelles plus légères et moins coûteuses de Bruxelles, Lille et Arras sur les substantiels et solides produits de Valenciennes « les éternelles valenciennes », ainsi qu'on les appelait. L'industrie déclina rapidement et la disparition des manchettes dans le costume des hommes en diminua beaucoup la production. En 1790, elle n'employait plus que 250 ouvrières, et malgré les efforts de Napoléon Ier et de ceux qui lui succèdent pour la relever, il n'y avait plus à Valenciennes, en 1851, que deux vieilles dentellières octogénaires. Il est regrettable qu'on ait laissé la Belgique s'approprier une branche

(1) Elle est photographiée dans l'*Album d'archéologie religieuse*. On suppose qu'elle fut faite vers la fin du dix-septième siècle.

de commerce si lucrative, car la valenciennes étant une *dentelle linge*, c'est-à-dire employée dans la lingerie, est aussi par cela même celle dont on consomme les plus grandes quantités.

On appelait *vraies valenciennes* (1) les dentelles faites à Valenciennes et dans les environs; et *fausses valenciennes* ou *valenciennes bâtardes* (2) celles qui, bien qu'elles en portassent le nom, avaient été fabriquées dans quelque autre ville, soit de France, soit des Pays-Bas. Et parmi les vraies valenciennes, on distinguait encore entre celles qui avaient été faites dans la ville même et celles qui étaient l'œuvre des dentellières habitant les villes et villages voisins. Celles de la ville étaient remarquables pour la beauté du fond, la perfection du dessin, l'égalité du tissu. « Ce beau travail, dit M. Dieudonné (3), est tellement inhérent au lieu, qu'un fait bien établi, c'est que, si une pièce de cette dentelle était commencée à Valenciennes et finie hors des murs, cette dernière partie serait visiblement moins belle et moins parfaite que l'autre, quoique continuée par la même dentellière, avec le même fil, sur le même carreau. »

Les Valenciennois prétendent que ce phénomène est causé par l'influence de l'atmosphère, et ce n'est pas improbable. A la ville, les dentellières travaillaient dans des caves dont l'humidité convenait au fil; aux environs elles travaillaient en plein air, ce qui devait sécher le fil et le rendre plus difficile à manier (4).

La valenciennes se fait aux fuseaux avec le même fil pour le dessin et pour le fond. Le dessin était la propriété du fabricant; toute ouvrière était libre de lui payer un certain prix pour en avoir fait usage et de garder son travail, si elle n'était pas satisfaite de ce qu'on lui en offrait. Les dentellières gagnaient à grand'peine un franc dans une journée de quinze heures; c'était en général les jeunes filles qui

(1) 1772. « 15 aunes 3/16e jabot haut de vraie Valenciennes, 3,706 livres 17 sols. » On trouve beaucoup d'autres entrées pareilles.

(2) « 5/8 batarde dito, à bordure, à 60 livres, 37 livres 10 sous. » (*Comptes de Mme du Barry.*)

(3) *Statistique du département du Nord*, par M. Dieudonné, préfet en 1804.

(4) Parmi les diverses fabriques ayant les mêmes procédés de main-d'œuvre, il n'y en a aucune qui produise la même dentelle. Le même dessin, avec les mêmes matériaux, s'il est exécuté en Belgique, en Saxe, à Lille, à Arras, à Mirecourt ou au Puy, portera toujours l'empreinte de l'endroit où il aura été fait. Il n'a jamais été possible de transférer aucune espèce de manufacture d'une ville dans une autre sans qu'il y eût une différence marquée entre les productions.



Point de Valenciennes, du temps de Louis XVI.

se livraient à ce travail; il n'est guère possible d'ailleurs que dans les conditions où se trouvaient les dentellières, exécutant un ouvrage qui exigeait de grands soins dans le demi-jour d'une cave, elles pussent continuer de longues années leur pénible travail. On dit qu'avant trente ans, la plupart commençaient à perdre la vue.

Lorsque toute la pièce de dentelle ou toute la dentelle composant une parure était exécutée par la même ouvrière, l'objet en avait beaucoup plus de valeur. « Tout de la même main » se trouve dans les notes des marchandes de dentelles du temps (1).

La valenciennes était un travail si long que, pendant que les dentellières de Lille faisaient de deux mètres à trois mètres et demi de dentelle par jour, celles de Valenciennes pouvaient à peine en produire de trente-cinq à quarante millimètres, dans le même espace de temps. De certaines valenciennes, on ne pouvait faire que trente-six centimètres par an. Il fallait dix mois, en travaillant quinze heures par jour, pour finir une paire de manchettes d'homme; de là le prix si élevé de cette dentelle (2). Une paire de ces ornements, dont le retour semble aujourd'hui impossible, pouvait coûter jusqu'à 4,000 livres; et les *barbes pleines* (3), ainsi qu'on appelait un bonnet de femme, 1,200 livres et plus.

Les valenciennes de Valenciennes, celles d'avant la Révolution surtout, étaient bien supérieures à celles qu'on fait de nos jours. Le réseau était fin et serré, le tissu des fleurs ressemblait à de la fine batiste, les dessins rappelaient encore leur origine flamande : ils représentaient des tulipes, des œillets, des iris et des anémones, et ils étaient rendus avec la patiente exactitude des peintres hollandais (pl. XII).

Ces valenciennes méritaient l'épithète d'*éternelles* qu'on leur don-

(1) « 2 barbes et rayon de vraie valenciennes; 3 aunes 3/4 collet grande hauteur; 4 aunes grand jabot; le tout de la même main, de 2,400 livres. » (*Comptes de Mme du Barry.*)

(2) Arthur Young dit à propos des valenciennes : « Le prix des dentelles de 30 à 40 lignes de largeur pour manchettes d'homme est de 160 à 216 livres l'aune. La quantité nécessaire pour une coiffure de femme peut coûter de 1,000 à 24,000 livres. Les ouvrières gagnent de 20 à 30 sous par jour. 3,600 personnes sont employées à Valenciennes ; la dépense est de 450,000 livres dans laquelle le fil n'entre que pour 1/30. Ce fil coûte de 24 à 700 livres la livre pesant. »

(3) Les barbes pleines consistaient en une paire de barbes larges de 8 à 12 centimètres et longues de 45 à 50; d'une étroite dentelle d'un mètre de long et appelée le *papillon;* d'une bande ou passe et d'un fond de bonnet.

nait; elles passaient en héritage dans chaque famille; les mères les léguaient à leurs filles avec leurs bijoux.

La prospérité de l'industrie valenciennoise n'était pas due aux riches seuls; les habitants des campagnes y contribuaient aussi. Une fermière faisait des économies pendant des années pour s'acheter un bonnet de vraie valenciennes. Des restes de ces atours se voient aux fêtes patronales du nord de la France, où l'un des plaisirs est de se parer de ce qu'on a de plus beau. Les femmes âgées, qui en ont, portent sur des bonnets de forme plus ou moins à la mode, leurs dentelles séculaires.

Les fermières normandes aimaient aussi à orner de vraies valenciennes les énormes coiffures dont elles chargeaient leur tête. Naguère encore elles n'hésitaient pas à payer 100 et 150 fr. un bonnet, qui, à la vérité, devait durer toute leur vie.

Le dernier objet de quelque importance fait à l'intérieur de Valenciennes est une coiffure offerte par la ville, en 1840, à la duchesse de Nemours : elle fut exécutée par Mlle Ursule Glairo, qui s'était adjoint les quelques anciennes dentellières survivantes, dans le patriotique désir de laisser un souvenir de plus du beau travail auquel Valenciennes a donné son nom.

LILLE.

La fabrication de Lille et celle d'Arras sont identiques, ces deux villes font des dentelles blanches à fond simple, mais les produits de Lille sont supérieurs à ceux d'Arras.

La capitale de la Flandre occidentale a fait de très-bonne heure de la dentelle. Dès 1582, les dentellières figurent à l'entrée du duc d'Anjou dans la cité flamande; elles portent un costume particulier : une robe d'étoffe rayée, un bonnet de linge plissé à petits tuyaux et une médaille d'argent suspendue au cou par un ruban noir. Ce costume s'est conservé jusqu'au siècle actuel (1).

(1) « Les dentellières avaient adopté un pardessus de calemande rayée, un bonniquet de toile fine plissé à petits canons. Une médaille d'argent pendue au cou par un petit liseré noir complétait leur costume, qui est arrivé jusqu'à nous; car nous l'avons vu il n'y a pas trente ans. » (*Hist. de Lille*, par V. Derode; Paris, et Lille, 1848.)

Lorsque le traité d'Aix-la-Chapelle eut rendu Lille à la France, les dentellières se retirèrent à Gand. A cette époque, elles faisaient, à ce qu'il semble, de la dentelle noire aussi bien que de la blanche (1). L'industrie, toutefois, ne s'éteignit pas à Lille, car en 1713 (2), lors du mariage du gouverneur, le jeune duc de Boufflers, avec M[lle] de Villeroi, les magistrats de la ville leur offrirent des dentelles faites à Lille, de la valeur de 4,000 livres (3).

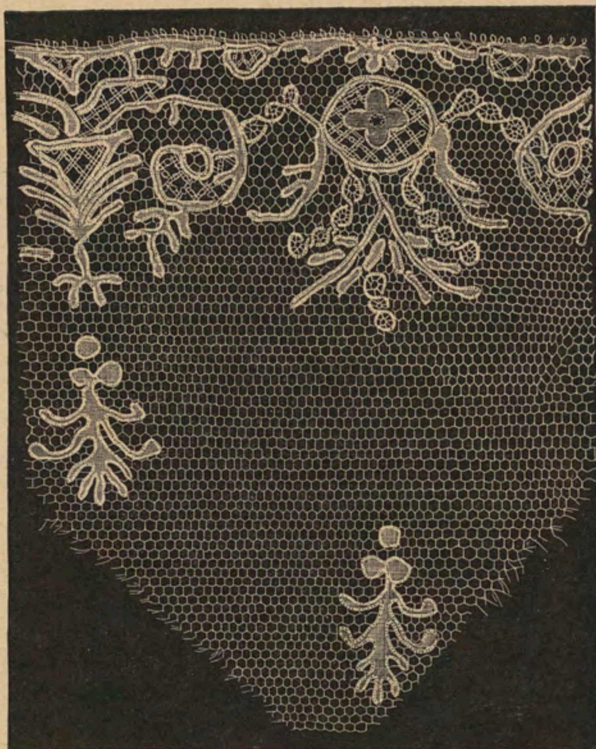


Fig. 95. — Point de Lille.

Il n'y a pas bien longtemps encore, on trouvait beaucoup d'anciennes dentelles noires de Lille dans les magasins de vieilles dentelles, à Paris et en Province. Le fond de ces dentelles était fin et clair, le dessin délicat, très supérieur à tout ce qu'on a fait en ce genre pendant la première moitié de notre siècle.

On faisait grand usage en France des dentelles de Lille, des noires comme des blanches, malgré le dédain avec lequel en parle M[me] d'Abrantès (4). Elles étaient fort recherchées en Angleterre, où la contrebande en intro-

(1) *Mémoires sur l'intendance de Flandre.* (Mss. Bibl. de Lille.)

(2) Année de la paix d'Utrecht par laquelle Lille, qui avait été prise par le prince Eugène, fut rendue à la France.

(3) *Histoire populaire de Lille*, par Henri Brunet, Lille, 1848; et *Histoire de Lille*, par V. Derode.

(4) En décrivant son trousseau dont les moindres objets étaient garnis de malines, de valenciennes, de point d'Angleterre, elle dit, en passant, « qu'à cette époque (1800) on ignorait même l'existence du tulle; les seules dentelles communes que l'on connût, ajoute-t-elle, étaient les dentelles de Lille et d'Arras qui n'étaient portées que par les femmes les

duisait d'énormes quantités. La haute dentelle de soie noire de Lille plaisait tout particulièrement : l'usage en était général pour les longues manches de soie à la mode au siècle dernier.

« On fabriquait à l'hôpital de Lille, dit Peuchet, beaucoup de fausse valenciennes très-rapprochée de la vraie. » Il y avait, en 1723, dans cet établissement, 700 ouvrières en dentelle.

Le bord droit et le dessin un peu raide de l'ancienne dentelle de

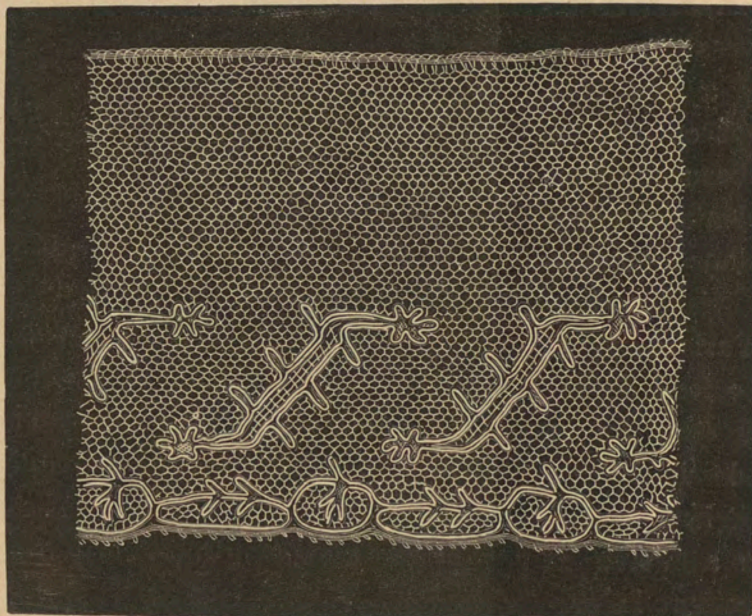


Fig. 96. — Point de Lille.

Lille sont bien connus (fig. 95 et 96). La treille était plus fine autrefois; mais, en 1803, le prix du fil ayant augmenté de 30 pour cent (1), les fabricants de dentelle, désirant ne pas vendre plus cher, adoptèrent une treille plus grande afin de diminuer la quantité de fil employée. On excelle à Lille à faire les fonds appelés *point de Lille*, ou fonds clairs, le plus fin, le plus léger, le plus transparent, le mieux fait de tous les fonds (2). Cette dentelle est d'un travail fort

plus ordinaires ». (*Mémoires de Mme d'Abrantès*, t. III.) Il est certain qu'on ne voit pas les dentelles de Lille ni d'Arras figurer dans les inventaires des grandes dames du siècle dernier.

(1) En 1789, le fil à dentelle coûtait 192 fr. le kilogramme.

(2) *Rapport des commissaires de l'Exposition universelle de* 1851.

simple, consistant en fond fin, avec un gros fil pour marquer le dessin.

En 1788, il y avait à Lille plus de 16,000 dentellières qui faisaient annuellement 120,000 pièces de dentelle représentant une valeur de 4 millions de francs.

En 1851, le nombre des dentellières était réduit à 1,600, et il continue à diminuer, par suite de la concurrence que fait Mirecourt, et surtout parce que les nombreuses manufactures de toutes sortes établies à Lille offrent un salaire bien supérieur à celui qu'on obtient à faire de la dentelle.

Le bord droit ne se fait plus; on a adopté le dessin de rose des malines dont le style est imité. Le semé de petits points carrés, les *points d'esprit*, l'un des traits caractéristiques de la dentelle de Lille, embellit toujours ses fonds. En 1862, l'auteur vit à Lille une garniture complète du plus beau travail, commandée par un fabricant de Paris, pour un trousseau. On ne fait plus à Lille de dentelle noire.

ARRAS.

La renommée d'Arras comme ville industrieuse date de très-loin; ses tapisseries ont été longtemps célèbres; les nonnes de ses couvents excellaient dans tous les genres de travaux à l'aiguille. L'histoire en vers de l'abbaye du Vivier, située dans la ville même, curieux poème du P. Martin du Buisson (1), contient l'énumération des divers travaux féminins auxquels l'abbesse, M[me] Sainte, dite *la Sauvage*, occupait ses religieuses :

Les filles dans l'ouvroir tous les jours assemblées
N'y paroissent pas moins que l'abbesse zélées.
Celle-cy d'une aiguille ajuste au petit point
Un bel étuy d'autel que l'église n'a point,
Broche d'or et de soie un voile de calice;
L'autre fait un tapis du point de haut lice,
Dont elle fait un riche et précieux frontal;
Une autre coud une aube ou fait un corporal ;
Une autre une chasuble, ou chappe non pareille,

(1) *Mémoires et pièces pour servir à l'histoire de la ville d'Arras.* (Bibl. nat. Mss. fonds français, 8,936.)

Où l'or, l'argent, la soye, arrangés à merveille,
Représentant des saints vestus plus richement
Que leur éclat n'auroit souffert de leur vivant;
L'autre de son carreau détachant la dentelle,
En orne les surplis de quelque aube nouvelle.

La règle des Filles de Sainte-Agnès, de la même ville, prescrit que les élèves « apprendront à filer ou coudre, faire passement, tapisseries ou choses semblables ».

Cependant c'est, dit-on, l'empereur Charles-Quint qui le premier fit fabriquer de la dentelle à Arras. L'industrie dentellière y était florissante à la fin du dix-huitième siècle, selon le témoignage d'Arthur Young. « On y fait, dit-il, de grosses dentelles dont la vente est assurée en Angleterre. Les dentellières gagnent de 12 à 15 sous par jour. » « Arras, dit de son côté Peuchet, fait beaucoup de mignonnette et entoilage dont on consomme de grandes quantités en Angleterre. » Ce fut sous le premier Empire, de 1804 à 1812, que la fabrication de la dentelle atteignit à Arras son plus haut point de prospérité. Depuis, elle a décliné; toutefois, en 1851, il y avait à Arras même et dans un rayon de 12 kilomètres autour de la ville, 8,000 dentellières; leur salaire ne dépassait pas 65 centimes par jour.

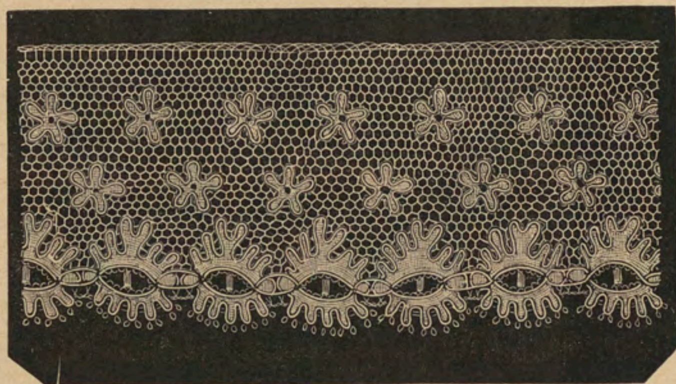


Fig. 97. — Dentelle moderne d'Arras.

Il y a très-peu de variété dans les dessins de la dentelle d'Arras; de là il résulte que, faisant toujours le même travail, les ouvrières acquièrent une vitesse de main remarquable. Quoique moins belle que celle de Lille, la dentelle d'Arras n'est pas sans valeur; elle est d'un très-beau blanc, ferme et durable; aussi la demande est-elle considérable pour la France et pour l'étranger, aucune autre dentelle ne réunissant les mêmes qualités à si bas prix (fig. 97).

Arras, à ce qu'il semble, a fait aussi des dentelles d'or qui ont joui de quelque réputation. On trouve, dans les dépenses du couronnement de George I[er], roi d'Angleterre, une note de 354 aunes de dentelle d'or d'Arras.

BAILLEUL.

Ainsi que nous l'avons déjà dit, jusqu'en 1790, la vraie valenciennes ne se faisait que dans la ville de ce nom. La même espèce de dentelle fabriquée à Lille, Bergues, ou toute autre ville de France, ou bien en Belgique, était appelée *fausse valenciennes*. « Armantières et Bailleul, dit Peuchet, ne font que de la valenciennes fausse, dans tous les prix. » « On nomme *fausse valenciennnes*, dit un autre auteur, la dentelle de même espèce, mais inférieure en qualité, moins serrée, dont le dessin est moins recherché et le toilé des fleurs moins marqué. Telle est la dentelle de Bailleul, dont la fabrication est des plus anciennes et des plus importantes; elle s'étend à Bergues, Cassel, Hazebrouck et les villages environnants (1). »

Avant 1830, Bailleul ne fabriquait guère que des bords droits, pour le marché normand; en 1832, on adopta le bord dentelé, et de cette époque datent les progrès et la prospérité actuelle de cette industrie. Ces dentelles sont assez peu estimées à Paris; elles n'ont ni la légèreté ni le fini des produits belges; la maille en est ronde et le réseau épais; mais elles sont solides et à bon marché, aussi l'usage en est-il général pour garnir la lingerie. Elles ont une autre qualité encore : faites très-proprement, elles sont les plus blanches, ce qui les fait rechercher pour l'exportation aux Indes et en Amérique. Les dessins de la dentelle de Bailleul sont également de bon goût et variés, ce qui permet d'espérer qu'avec le temps, elle pourra rivaliser, sinon avec la valenciennes d'Ypres, au moins avec celle de Bruges, et diminuer ainsi, au profit de l'industrie française, une importation qui s'élève annuellement à 3 ou 4 millions de francs.

(1) En 1788, Bailleul, Cassel et le district d'Hazebrouck avaient 1,351 dentellières. En 1802 le nombre en avait diminué, mais depuis, il s'est constamment accru. En 1830, il y en avait 2,500; en 1851, on en comptait 8,000, disséminées dans 20 communes.

CHAPITRE XVII.

ILE-DE-FRANCE.

PARIS.

Dès le commencement du dix-septième siècle, on faisait de la dentelle dans un grand nombre de localités des environs de Paris, notamment à Louvres, Gisors, Villiers-le-Bel, Montmorency. On en trouve la preuve dans un ouvrage (1) publié en 1634, ou, après avoir disserté sur les grosses sommes d'argent dépensées en Flandre pour « ouvrages et passements (2), tant de points coupés que d'autres », ce à quoi le roi mit un terme par la loi somptuaire de 1633, l'auteur ajoute : « Pour empescher icelle despence, il y a toute l'Isle de France et autres lieux, qui sont remplis de plus de 10,000 familles dans lesquelles les enfants de l'un et l'autre sexe, dès l'âge de dix ans, ne sont instruits qu'à la manufacture desdits ouvrages, dont il s'en trouve d'aussi beaux et bien faits que ceux des estrangers; les Espagnols, qui le sçavent, ne s'en fournissent ailleurs. »

Qui fut le premier fondateur des manufactures de dentelles dans l'Ile-de-France? c'est ce qu'il n'est pas facile de dire. La plupart étaient entre les mains des protestants; on pourrait en inférer que cette industrie était une de celles qu'avaient fondées et protégées Henri IV et Sully. On fabriquait à Saint-Denis, à Écouen, à Groslay,

(1) *Nouveau Règlement général sur toutes sortes de marchandises et manufactures qui sont utiles et nécessaires dans ce royaume*, par le marquis de la Gomberdière. Paris, 1634.

(2) Selon M. Fournier, la France en ce temps-là était tributaire des Flandres pour passements de fil très fins et délicatement travaillés. Laffemas, dans son *Règlement général pour dresser les manufactures du royaume* (1597), estime que les achats annuels des passements de toutes sortes, bas de soie, etc., s'élèvent à 800,000 écus, et Montchrestien, à plus d'un million.

du point de Paris, de la mignonnette, de la bisette et d'autres dentelles étroites et à bas prix, ainsi que des guipures communes. De 1665 à la Révolution, la mode exigeant chaque jour de plus belles et de plus riches dentelles, les ouvrières sentirent la nécessité de perfectionner leur travail, et par degrés elles arrivèrent à faire du point d'une finesse et d'une éxécution remarquables. La barbe est un joli spécimen du fin point de Paris (fig. 98).

Quelque temps après la fondation de Lonray, Colbert établit une nouvelle manufacture de points de France au château de Madrid, près Paris. Une autre fabrique des mêmes points fut fondée à Paris même, vers la fin du dix-septième siècle, par le comte de Marsan, dans les circonstances suivantes. Sa nourrice, qu'il avait amenée de Bruxelles avec ses quatre filles, le pria de lui obtenir, en récompense des soins qu'elle avait pris de lui dans son enfance, le privilège d'une fabrique de dentelle à Paris. Colbert l'accorda, et la femme Dumont (tel était le nom de la nourrice) fut installée au faubourg Saint-Antoine, quartier des brodeurs, ainsi qu'on le voit dans *la Révolte des Passements*. Un des cent-suisses du roi fut désigné pour monter la garde devant l'établissement. En peu de temps Mme Dumont eut réuni plus de 200 jeunes filles, parmi lesquelles il y en avait plusieurs de bonne famille; elle fit de si belle dentelle qu'elle éclipsa le point de Venise. Du faubourg Saint-Antoine la fabrique fut transférée rue Saint-Sauveur, et plus tard dans l'hôtel Saint-Chaumont, près la porte Saint-Denis. Dans la suite Mme Dumont alla en Portugal, laissant son établissement sous la direction de Mlle de Marsan. Mais, dit l'histoire (1), comme la



Fig. 98. — Point de Paris, réduit.

(1) *Vie de Colbert*, dans les *Archives curieuses*.

mode et le goût changent souvent en France, on se lassa bientôt de ce point. Il était d'ailleurs difficile à blanchir, les fleurs exigeant des soins particuliers; il était épais et peu seyant au visage. On le voit souvent dans les portraits des dames de la cour de Louis XIV; les rangs superposés de leurs fontanges en sont formés. On lui préféra le point d'Espagne qui, étant fin et à petites fleurs, convenait bien pour les parures de dames. Mais bientôt la malines à son tour remplaça le point d'Espagne, et la fabrique Dumont fut abandonnée.

Au temps de Louis XIV, le commerce de la dentelle était confiné dans certaines rues de Paris, ainsi que nous l'apprend *le Livre commode*, déjà cité. Les dentelles d'or, qui formaient à elles seules un commerce spécial, avaient leurs établissements dans la rue des Bourdonnais et dans la rue Saint-Honoré, entre la place aux Chats et les piliers des Halles, tandis que la rue de Béthisy avait pour spécialité la vente des points et des dentelles de fil et de soie. Depuis 1784, on fait très peu de dentelle à Paris même, mais un grand nombre d'ouvrières sont occupées à appliquer les fleurs de Binche et de Mirecourt sur les fonds de tulle. On y excelle aussi pour les raccommodages.

Les dentelles d'or et d'argent, souvent enrichies de perles et de pierreries, et connues aussi sous le nom de points d'Espagne, mais dont la fabrication à Paris était même antérieure à Colbert, jouirent d'une grande renommée, et, jusqu'à la révocation de l'édit de Nantes, furent l'objet d'un commerce important avec tous les États de l'Europe et même de l'Orient. Nous dirons plus loin, en parlant de la Hollande et de l'Allemagne, l'accueil que les souverains étrangers firent aux exilés protestants et la prospérité qui data de leur arrivée dans les pays de leur adoption.

CHANTILLY.

Quoique l'industrie de la dentelle existât depuis longtemps dans les environs de Paris, l'établissement qui a fait la renommée de Chantilly ne date que du commencement du dix-septième siècle; il fut fondé par Catherine de Rohan, duchesse de Longueville, qui fit venir

des dentellières de Dieppe et du Havre à son château d'Étrepagny, où elle établit des écoles.

Plus de cent localités groupées autour de Chantilly font les dentelles connues sous ce nom; les principales sont Saint-Maximien, Viarmes, Méry, Luzarches et Dammartin. La proximité de Paris, en facilitant la vente des produits, amena la prospérité de la manufacture, et la dentelle étroite qu'on y faisait d'abord fut bientôt remplacée par des guipures et des dentelles de fil blanc et de soie noire (1).

Il y a cinquante ans que demeurait à Chantilly une vieille dame, petite fille d'un ancien chef de fabrique; elle possédait un des livres de dessins originaux de dentelle, avec des lettres autographes de



Fig. 99. — Dentelle de Chantilly, du temps de Louis XVI.

see Seguin p17[illegible] who says this is founded on point de Paris. [illegible] of Lille.

Marie-Antoinette, de la princesse de Lamballe et d'autres dames de la cour qui faisaient leurs commandes en exprimant leur opinion sur les dentelles. Les dentelles noires semblent avoir obtenu d'abord peu de faveur à Versailles; on les trouvait « trop luisantes », l'habitude des dentelles mates de Flandre en faisait encore prévaloir le goût. Cependant les produits de Chantilly furent patronnés par les plus grandes dames du pays, et l'on trouve dans les inventaires du dernier siècle : « coiffures de cour de dentelle de soye noire, mantelets garnis de dentelles noires, une *petite duchesse*, une *respectueuse*, et autres coiffures, toutes en dentelle de soye noire (2). »

La fig. 99 est un spécimen de dentelle blanche faite au siècle der-

(1) D'après la *Statistique de la France* (1800), la plus belle dentelle de soie se faisait à Fontenay, à Puisieux, à Morges et à Louvres; les espèces communes, à Montmorency, à Villiers-le-Bel, à Sarcelle, à Écouen, etc. Peuchet ajoute qu'« il se fabrique à Paris et ses environs une grande quantité de dentelles noires dont on fait des expéditions considérables ». Ce fut cette même blonde de soie noire qui porta si haut la réputation de la manufacture de Chantilly.

(2) *Inv. de décès de Mme la duchesse de Modène*, 1761.

nier; il est pris dans le livre de modèles mentionné plus haut. Sa ressemblance avec la dentelle de Lille est frappante : fond clair et fin, dessin formé par un gros fil. La blonde blanche semble se porter assez peu (fig. 100). A son décès, la duchesse de Duras n'avait qu'une paire de manchettes à trois rangs, deux fichus et deux paires de *sabots* en blonde (1) ; Mme du Barry en fit de plus considérables emplettes (2).

Chantilly tomba en 1793. Considérée comme manufacture royale et ne produisant que pour les classes riches, elle fut la victime de la fureur démagogique : les malheureuses dentellières et leurs patrons périrent sur l'échafaud. On n'entend plus parler du Chantilly jusqu'à l'empire, époque pendant laquelle il jouit de la plus grande prospérité. En 1805, la blonde blanche fit fureur à Paris, et sa fabrication occupa presque toutes les ouvrières. Les blondes de Chantilly étaient alors en grande réputation; on en exportait beaucoup, notamment de la noire, en Espagne et dans les colonies espagnoles d'Amérique; nulle autre fabrique ne produisait alors des mantilles, des écharpes ou autres grandes pièces d'une aussi remarquable beauté. Vers 1835, la dentelle noire redevint à la mode et les ouvrières se mirent à l'œuvre pour faire de la dentelle noire à fond double, puis

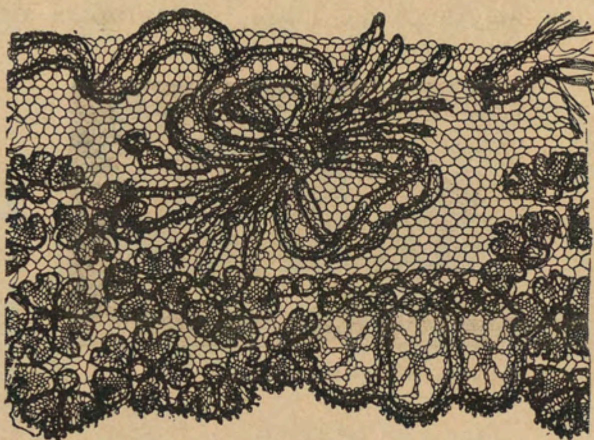


Fig. 100. — Dentelle de Chantilly.

(1) *Inventaire de décès de la duchesse de Duras*, 1789.

(2) « Une fraise à deux rangs de blonde très fine, grande hauteur 120 livres.

« Une paire de sabots de la même blonde, 84 livres.

« Un fichu en colonnette, la fraise garnie à deux rangs d'une très belle blonde fond d'Alençon 120 livres.

« Un pouff bordé d'un plissé de blonde tournante fond d'Alençon, à bouquets très fins et des bouillons de même blonde. »

Cette merveilleuse coiffure était complétée par « un beau panache de quatre plumes, couleurs impériales, 108. l. »

bientôt après elles firent revivre le fond du siècle dernier, appelé *fond d'Alençon*, genre qu'on a continué jusqu'aujourd'hui, sans concurrence possible.

Les dentelles de Chantilly ont eu à lutter toutefois contre celles de Bayeux ; mais quoique le travail soit le même, Chantilly soutient encore son ancienne réputation. Ses dentelles se sont toujours distinguées par la finesse du réseau et le tissu serré des fleurs, ce qui leur donne cette fermeté qui caractérise en ce genre les produits de première qualité.

En 1851, il y avait encore de 8,000 à 9,000 dentellières dans les environs de Chantilly. Mais devant la concurrence d'autres industries plus lucratives, alimentées par le voisinage de la capitale, ce nombre diminue tous les jours; et les châles soi-disant de Chantilly qui figuraient à l'Exposition universelle de Londres en 1862 avaient déjà été fabriqués à Bayeux.

CHAPITRE XVIII.

AUVERGNE ET VELAY.

LE PUY.

La fabrication de la dentelle, en Auvergne, dont le Puy est le centre, est considérée comme la plus ancienne et la plus importante de France. Elle s'étend sur les quatre départements de la Haute-Loire, du Cantal, du Puy-de-Dôme et de la Loire, et occupe de 125 à 130,000 dentellières; elle est l'unique industrie de la Haute-Loire, département qui, à lui seul, compte 70,000 ouvrières en ce genre. En Auvergne, comme ailleurs, cette industrie a subi des vicissitudes; elle a eu tour à tour ses jours d'épreuves et de prospérité.

Dans les chroniques du Puy, du seizième siècle, on lit que les merciers de Notre-Dame des Anges, « qui, suivant l'usage, faisaient dans la ville le commerce des passementeries, broderies, dentelles, etc., comptaient alors quarante boutiques et qu'ils figuraient avec enseignes et torches au premier rang, dans les solennités religieuses ». A en juger par les documents locaux, la fabrication de la dentelle forme, depuis plus de deux siècles, l'occupation principale des femmes dans toute la province; souvent elle eut à souffrir des édits somptuaires : celui de 1640 fut sur le point de l'anéantir tout à fait. Au mois de janvier de cette même année, le sénéchal du Puy fit publier par toute la ville un édit du parlement de Toulouse qui défendait, sous peine d'une forte amende, à toute personne de quelque sexe, qualité ou condition qu'elle fût, de porter sur ses vêtements de la dentelle « tant de soye que de fil blanc, ensemble passement, clinquant d'or ni d'argent fin ou faux, » donnant ainsi, par une ordonnance, un coup mortel à l'industrie d'une grande province (fig. 101).

Quant aux motifs allégués pour ces absurdes restrictions, c'était d'abord la difficulté de trouver des servantes, un très grand nombre de femmes étant retenues par leurs fuseaux; puis l'habitude générale de porter de la dentelle dans toutes les classes rendait impossible la distinction extérieure des rangs dans la société. Un jésuite, le P. Régis, témoin de la consternation de tout le pays, se rendit à Toulouse et obtint la révocation de l'ordonnance; puis non content de ce premier succès, il ouvrit au produit de l'Auvergne le marché de l'Espagne et par suite, celui du Nouveau Monde, ce qui contribuaà la grande prospérité qu'on voit durer jusqu'en 1790. Le P. Régis, qui fut canonisé pour ses bonnes œuvres, est resté l'objet de la vénération générale en Auvergne; et, sous le nom de saint François Régis, il est devenu le patron des dentellières.



Fig. 101. — Le courtisan suivant l'édit, d'après Abraham Bosse.
« Plus de galons, ni de points coupés, ni de clinquant. »

Peuchet, son prédécesseur Savary et d'autres auteurs de statistique, représentaient les manufactures du Puy comme les plus florissantes de la France. Elles se pliaient à toutes les variations de la mode et quand la dentelle de fil fut moins demandée, on se mit à fabriquer des blondes blanches et des noires.

Le fil employé en Auvergne se tirait de Harlem par l'intermédiaire des commerçants de Rouen et de Lyon; à l'époque de sa plus grande prospérité le Puy en achetait pour 400,000 livres annuellement.

Les dentelles faites pour l'exportation étaient de qualités com-

munes, variant de 30 sous à 45 livres par pièce de 12 aunes. La vente de ces dentelles s'élevait annuellement à 1,200,000 livres (1).

Le Puy produit aujourd'hui toute espèce de dentelles : blanches et de couleur, en soie, en fil, en laine; des blondes de toutes sortes, les noires au fond le plus fin ; des applications, des fonds simples et de doubles, enfin tout ce qu'on peut imaginer en fait de dentelles, depuis les petites bordures à 20 cent. le mètre jusqu'aux dentelles d'or et d'argent aux prix les plus élevés. En 1847, plus de 5,000 femmes y étaient occupées à faire de la valenciennes; on y a réussi également à exécuter d'admirables points à l'aiguille du genre de l'ancienne guipure de Venise. A l'Exposition universelle de 1855 figurait une robe de ce point, destinée à orner une statue de la Vierge.

Il y a à peine soixante ans, on ne faisait au Puy que des dentelles communes qui toutes avaient un nom emprunté au rituel : *Ave*, *Pater*, *chapelet*, etc. Maintenant, rivalisant d'imagination avec Saint-Étienne, qui chaque année change les dessins de ses rubans, le Puy offre aux acheteurs une variété infinie de dentelles, ce qui lui en assure une prompte vente. Ces dentelles, grâce à leur perpétuelle nouveauté, luttent avec succès contre les dentelles de Saxe, les seules qui les égalent en bon marché; mais comme les dessins de celles-ci sont imités des dentelles du Puy et de Mirecourt, elles ont le désavantage de n'être jamais nouvelles, puisqu'elles ne paraissent qu'après leurs modèles.

AURILLAC ET MURAT.

« L'on fait à Orillac des dentelles qui ont vogue dans le royaume », dit en 1670 Savinien d'Alquié, auteur des *Délices de la France*. L'origine de cette industrie remonte au quatorzième siècle ; presque tous les premiers points d'Aurillac s'exportaient en Espagne par des gens du pays qui étaient allés s'établir à Cuença et à Valcameos. En 1688 on vendait annuellement sur la place de Marseille pour 350,000 li-

(1) « En temps de paix, il s'en vendait les trois quarts en Europe : le royaume de Sardaigne en prenait pour 120,000 fr. par l'entremise des marchands de Turin qui les distribuaient à tout le pays; Florence et l'Espagne en avaient chacune pour 200,000 fr.; la Guienne en exportait par Bordeaux pour 200,000 fr.; il s'en expédiait pour 500,000 fr. aux Indes espagnoles; le reste se vendait en France, par le moyen des colporteurs. » (Peuchet.)

vres de dentelles d'Aurillac et des autres villes d'Auvergne. « Les plus beaux points de France, dit Savary, se font à Aurillac et à Murat. » La première de ces villes produisait seule pour une valeur annuelle de 700,000 fr., et donnait de l'occupation à 3,000 ou 4,000 dentellières. *Le Mercure* du mois d'avril 1681 dit, en parlant du costume des hommes : « La plupart portent des garnitures d'une richesse qui empeschera que les particuliers ne les imitent, puisqu'elles reviennent à 50 louis. Ces garnitures sont de point d'Espagne ou d'Aurillac. » D'après les citations ci-dessus, on peut conclure que vers la fin du dix-septième siècle le point d'Aurillac était une riche dentelle d'or ou d'argent, semblable au point d'Espagne.

Les dentelles de Murat étaient façon de Malines et de Bruxelles. On en faisait aussi de pareilles à La Chaise-Dieu, à Allanches et à Verceilles. Ces points étaient fort estimés; les marchands en gros du Puy et de Clermont les achetaient et les revendaient ensuite dans tout le royaume par l'entremise de leurs colporteurs.

La fabrication de la dentelle cessa à Aurillac et à Murat quand éclata la Révolution. Après que l'ordre fut rétabli, les ouvrières, trouvant qu'elles gagnaient davantage à se placer comme servantes dans les villes voisines, ne retournèrent plus à leurs anciennes occupations.

CHAPITRE XIX.

LIMOUSIN, LORRAINE, CHAMPAGNE, ETC.

LIMOUSIN.

Au dix-septième et au dix-huitième siècle, on fabriquait à Tulle et aussi à Aurillac, une sorte de guipure aux fuseaux pour garnir les manches de femmes. De ce qu'on a fait à Tulle de la dentelle aux fuseaux de genre très simple, plusieurs auteurs ont fait dériver le mot *tulle*, nom qu'on donne en France au réseau uni, du nom de la ville, où cependant on n'a jamais fait de tulle à aucune époque. Le premier dictionnaire qui définisse ce mot est l'*Encyclopédie méthodique* de 1765 où l'on trouve : « *Tulle*, espèce de dentelle commune, mais plus ordinairement ce qu'on appelait *entoilage*. »

On appelle *entoilage*, comme nous l'avons vu, le fond de réseau uni des points ; on donnait aussi ce nom à une bande de réseau uni qui servait à rehausser les points et les dentelles; on portait également ces bandes comme garnitures simples. « Lorsque Mme de Mailly se fut retirée du monde elle était habituellement sans rouge, sans poudre, et qui plus est, sans dentelles, attendu qu'elle ne portait plus que de « l'entoilage à bord plat (1). »

On faisait du tulle aux fuseaux en Allemagne avant que la dentelle y fût fabriquée.

Si le tulle tire son nom d'une ville, ce serait plus probablement de Toul, célèbre, comme toutes les villes de la Lorraine, pour ses broderies; et comme le tulle ressemble aux jours à fils tirés qu'on fait la plus ordinairement dans la broderie, il a bien pu prendre son nom

(1) *Souvenirs de la marquise de Créquy.*

de *point de Tulle* des brodeuses de la ville de Toul dont le nom latin est *Tullum* ou *Tullo* (1).

LORRAINE.

Les manufactures de dentelles de la Lorraine étaient florissantes au dix-septième siècle. Mirecourt et les villages environnants formaient le centre de cette industrie, qui constituait la seule occupation des femmes de la campagne.

Pendant plusieurs siècles, les dentellières n'avaient employé que du fil de chanvre filé aux environs d'Épinal, notamment à Châtel-sur-Moselle (2). Avec ce fil, elles faisaient une grosse guipure appelée *passement*, ou dans le patois de la province *peussemot* (3). Mais au dix-septième siècle, elles mirent de côté ce grossier produit et fabriquèrent bientôt de la dentelle plus fine et plus délicate à dessins variés; elles firent des fonds doubles et de la mignonnette. A Lunéville, on faisait des dentelles « à l'instar de Flandre ».

Les dentelles de la Lorraine s'exportaient en Espagne, en Hollande, en Allemagne, en Angleterre. On les connaissait dans le commerce sous le nom de *dentelles de Saint-Michel* ou *Saint-Mihiel*, de la ville de ce nom, l'un des centres de la fabrication. Avant la réunion de la Lorraine à la France, la manufacture de Mirecourt comptait à peine 800 dentellières; il y en a maintenant 25,000. Autrefois, les dessins étaient apportés par des marchands ambulants, qui en fournissaient également la Suisse. Les fabricants de Mirecourt eurent

(1) Il semble plus probable que le jour ait pris le nom du réseau uni, *tulle*, que le réseau uni celui de *jour*; car les jours qu'on fait dans la broderie sont nombreux, et on ne voit pas pour quelle raison l'un deux eût reçu un nom plutôt que les autres; mais, pour le distinguer des autres, on a pu l'appeler *point de tulle* parce qu'il a quelque ressemblance avec le réseau uni. L'opinion des auteurs qui font dériver du nom de la ville de Tulle le nom du réseau uni semble au contraire bien fondée. On donne le nom d'entoilage au réseau uni formant le fond des points ou disposé en bandes pour rehausser les dentelles et pour faire des garnitures simples. Tulle fabriquait des entoilages simples, sans doute de tout unis aussi; c'était, semble-t-il, sa spécialité : il lui a donné son nom, rien de plus naturel. Plus tard on a appliqué ce nom au réseau uni fait à la mécanique; c'était aussi naturel, bien que jamais on n'en eût fabriqué à Tulle (*Note du traducteur*.)

(2) Aujourd'hui Neufchâteau.

(3) Les commerçants qui achetaient et revendaient ces dentelles s'appelaient *peussemotiers*.

l'heureuse idée de faire venir des dessinateurs, afin d'avoir à eux des modèles nouveaux. Le succès fut complet; en peu de temps, ils devinrent de sérieux concurrents pour Lille, Genève et le Val-de-Travers ; Lille fut obligé d'abaisser ses prix; la Suisse fut battue dans cette lutte.

On ne fait guère à Mirecourt que des dentelles blanches; les dessins en sont variés et de bon goût; le travail est le même qu'à Lille et à Arras. Il y a quelques années on essaya, et avec succès, de faire des fleurs pour l'application, à l'imitation du point de Bruxelles. Les applications de la Lorraine ont un avantage sur celles de la Belgique : les fleurs sortent des mains des dentellières propres et blanches, ce qui dispense du blanchiment. Le prix aussi en est très modéré.

La plus grande partie des dentelles de Mirecourt se vend à Paris.

CHAMPAGNE.

On faisait, au dix-septième siècle, de la dentelle à Sedan, Donchery, Charleville, Mézières et Troyes. Château-Thierry et Sedan sont compris parmi les villes où l'ordonnance de 1665 établit les points de France. La dentelle des Ardennes était généralement estimée, et particulièrement les *points de Sedan*, qui, de même que les points coupés de la même ville, avaient quelque renom en Angleterre et se vendaient cher, à en juger par les comptes de la garde-robe de Charles Ier : on y relève à deux reprises six beaux collets de points coupés de Sedan. Il y avait à Sedan des *filetiers* qui fournissaient à tous les fabricants de dentelle de la Champagne le fil nécessaire.

On faisait à Charleville beaucoup de point de Sedan, qui valait de quatre à cinquante livres l'aune et même davantage; on en vendait la plus grande partie à Paris; le reste trouvait un prompt débit en Angleterre, en Hollande et en Pologne (1)!

A Château-Renaud et à Mézières, on faisait principalement des engrelures. Les dentelles de Donchery étaient les mêmes que celles de Charleville; mais faites de fil de Hollande, elles étaient moins estimées

(1) Savary, 1726.

que celles de Sedan. On en exportait de grandes quantités en Italie et en Portugal.

Jusqu'en 1789 la Champagne occupait de 5 à 6,000 dentellières, qui produisaient annuellement pour 200,000 fr. de dentelles. Cette industrie n'a pas survécu à la Révolution.



Fig. 102. — Point de Bourgogne.

BOURGOGNE.

On trouve souvent en Belgique des spécimens de fine dentelle supérieurement travaillée, ressemblant au vieux point d'Angleterre et portant le nom de *point de Bourgogne* (fig. 102) ; mais il ne reste aucune trace de la fabrication de ces points. Dans un recensement fait à Londres en 1571, parmi tous les étrangers qui s'y trouvaient, figurent, comme natifs de la Bourgogne, des ouvriers en tricot et en dentelle.

Au dix-huitième siècle, une manufacture de valenciennes existait à l'hôpital de Dijon, sous la direction des magistrats de la ville. Elle déclina vers le milieu du siècle et disparut complètement pendant la Révolution. « Les dentelles sont grosses, dit Savary, mais il s'en débite beaucoup en Franche-Comté. »

LYONNAIS.

Dès le treizième siècle, Lyon fit des dentelles d'or et d'argent enrichies des mêmes ornements que celles de Paris.

Les dentelles de Saint-Étienne ressemblaient aux valenciennes; elles étaient estimées pour leur solidité; les plus fines servaient de manchettes d'homme, et il y en avait d'une exquise beauté.

A Méran, village des environs du Pont de Beauvoisin, on fabriquait beaucoup de blondes, mais ce commerce s'était fort amoindri à la fin du siècle dernier. Ces blondes sont connues sous le nom familier de *bisettes*.

POITOU.

Au dix-septième siècle, on faisait de la dentelle à Loudun, mais l'espèce en a toujours été commune. C'étaient des mignonettes et des dentelles pour poignets de chemises depuis 1 sol 6 deniers jusqu'à 40 sols l'aune.

Il y avait encore, d'après Peuchet, des manufactures de dentelles à Bordeaux, Perpignan, Aix, Cahors et d'autres villes du midi, mais elles n'ont jamais eu d'importance et n'existent plus aujourd'hui.

TABLEAU DU NOMBRE DES DENTELLIÈRES DE LA FRANCE EN 1851,
D'APRÈS M. FÉLIX AUBRY.

Manufactures de Chantilly et d'Alençon . . .	Orne. Seine-et-Oise. Eure. Seine-et-Marne. Oise.	12,500
Manufactures de Lille, Arras et Bailleul. . .	Nord. Pas-de-Calais.	18,000
Manufactures de Caen, Bayeux, etc	Calvados. Manche. Seine-Inférieure.	55,000
Manufacture de Mirecourt.	Vosges. Meurthe.	22,000
Manufacture du Puy.	Cantal. Haute-Loire. Loire. Puy-de-Dôme.	130,000
Travail de l'application et fabrication de la dentelle à Paris.	. . . .	2,500
	Total.	240,000

CHAPITRE XX.

HOLLANDE, ALLEMAGNE ET SUISSE.

HOLLANDE.

Nous savons peu de chose des premières dentelles de Hollande. Quoiqu'on les fabriquât sur une grande échelle, elles étaient reléguées dans l'ombre par leurs voisines de la Flandre. « Les Hollandais, dit Moryson, qui visita la Hollande en 1589, portent très peu de dentelle et point de broderies. Leurs robes sont le plus souvent noires, sans dentelle ni ornements, mais leurs fraises sont de toile très fine. »

Nous apprenons qu'en 1667 la France devint rivale de la Hollande, en exportant directement ses produits en Espagne, en Portugal et en Italie. La Hollande, pour n'avoir alors rien à lui demander, fonda des fabriques de dentelles, et trouva par ses relations maritimes un débit rapide de ces produits, même en France (1).

Quelques années plus tard, la révocation de l'édit de Nantes chassa d'Alençon 4,000 dentellières dont un grand nombre se réfugièrent en Hollande. Elles furent traitées « comme des artistes », dit un auteur du temps, et fondèrent, en 1685, une manufacture du point appelé *dentelle à la Reine* (2), dans la maison des orphelins, à Amsterdam. Peu de temps après, un autre protestant, Zacharie Châtelain, introduisit en Hollande l'industrie alors très importante de la dentelle d'or et de celle d'argent. Les Hollandais possédaient un avantage que leur enviaient les autres nations, surtout l'Angleterre : c'était le fil

(1) En 1689, parait un arrêt du roi, qui ordonne l'exécution de la sentence du maître de poste de Rouen, portant confiscation des dentelles venant d'Amsterdam. (*Arch. nat*, collect. Rondonneau.)

(2) On trouve de fréquentes mentions de ce point avant qu'on en fit en Hollande. « Les dames mettent ordinairement deux cornettes de point à la Reyne ou de soie écrue, rarement de point de France, parce que le point clair sied mieux au visage. » (*Mercure*, 1678.)

de Harlem, qui passait alors pour le meilleur fil à dentelle du monde. « Nulle part on ne blanchit le lin, dit un auteur du temps, comme dans l'eau de la mer de Harlem. »

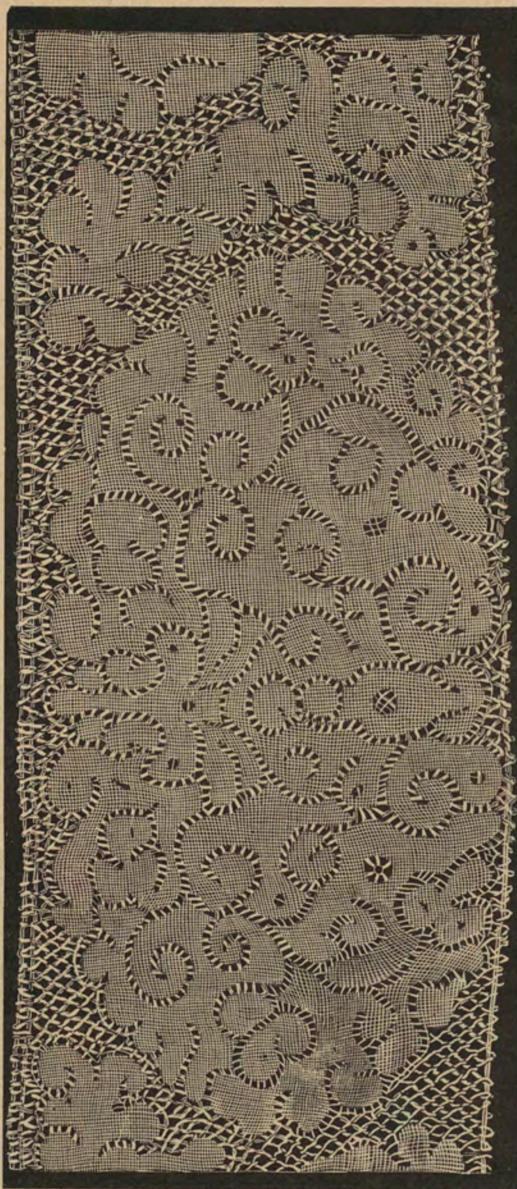


Fig. 103. — Point de Hollande.

Cependant les points de Hollande firent peu de bruit dans le monde. Les Hollandais défendaient rigoureusement l'entrée de toute dentelle étrangère; et ce dont ils ne faisaient pas usage eux-mêmes, ils l'exportaient en Italie, où le marché n'était pas toujours bien pourvu. Dans certains cas, les Hollandais poussaient leur amour de la dentelle jusqu'à l'extrême : ainsi ils enveloppaient de riche point les marteaux des portes pour annoncer la naissance d'un enfant. Mais faut-il croire, avec un voyageur anglais du dix-septième siècle, qu'ils poussaient la manie jusqu'à mettre des fourreaux de dentelle aux bassinoires, aux boutons de portes et autres objets en cuivre?

La dentelle de Hollande la plus en usage était épaisse et solide (fig. 103). Toutes celles que j'ai vues ressemblaient à de la valenciennes fine et serrée, à dessins de fleurs ou de fruits imités de la nature. La chemise que portait Guillaume le Taciturne, lorsqu'il fut assassiné, est encore conservée à La Haye; elle est garnie d'une épaisse dentelle à fils tirés, du

genre de celle qu'on voit dans les tableaux des premiers peintres hollandais.

SAXE.

Le mérite d'avoir importé en Allemagne l'art de faire la dentelle aux fuseaux est généralement attribué à Barbe Uttmann. Née en 1514, d'une famille de bourgeois de Nuremberg nommés Etterlein, elle avait épousé un riche maître mineur du Hartz. On dit qu'elle apprit à faire de la dentelle d'une Brabançonne protestante que les cruautés du duc d'Albe avaient obligée de fuir son pays. En 1561, ayant fait venir de Flandre des ouvrières, elle fonda à Annaberg, où elle commença à faire, sous son propre nom, un atelier de dentelles de divers dessins. Cette industrie s'étendit bientôt des frontières de la Bavière jusqu'à Geissen, donnant de l'ouvrage à 30,000 personnes et produisant un revenu d'un million de thalers. Barbe mourut en 1575, laissant soixante-cinq enfants et petits-enfants, réalisant ainsi une prédiction faite avant son mariage, qui prophétisait que ses descendants seraient aussi nombreux que les mailles de sa première dentelle. Elle repose dans le cimetière d'Annaberg, près d'un vieux tilleul (fig. 104). Sa tombe porte l'inscription suivante : *Ci-gît Barbe Uttmann, décédée le* 14 *janvier* 1575. *Elle créa l'industrie dentellière dans les montagnes du Hartz, dont elle devint ainsi la bienfaitrice.*



Fig. 104. — Tombeau de Barbe Uttmann, à Annaberg (royaume de Saxe).

Dès le seizième siècle, les filets et treillis d'Allemagne étaient connus à Paris (1). « On fait à Dresde, rapporte Anderson, de très

(1) 1557. « Pour une aulne de treilliz noir d'Allemagne pour garnir la robbe de damas

belle dentelle; » ce que confirment presque tous les voyageurs du



Fig. 105. — Dentelle allemande. XVIIe siècle.

dix-huitième siècle. « La broderie de Dresde est très-connue, et les

noir où il y a de la bisette. » (*Comptes de l'argentier du roi* (Henri II). Arch. nat. KK, 106.)

ouvriers très habiles, » dit Savary. Ce point à l'aiguille excita l'émulation en d'autres pays, notamment en Angleterre, en Écosse et en Irlande, où des encouragements de plus d'une sorte furent donnés à l'imitation des dentelles de Saxe. Depuis ce siècle elles ont dégénéré; les dessins en sont anciens et disgracieux; elles ne se recommandent plus que par leur bon marché.

Dans toutes les parties de l'Allemagne (fig. 105) on trouve quelques hommes qui font de la dentelle. Sur le versant saxon de l'Erzegebirge, beaucoup de jeunes garçons, et, pendant l'hiver des hommes de tout âge, travaillent aux fuseaux; il est à remarquer que la dentelle faite par des mains masculines est plus ferme et de qualité supérieure. Cette dentelle est à grands dessins, se rapprochant du genre de l'ancienne grosse guipure d'Ischia.

Le point de Saxe actuel tend à imiter l'ancien point de Bruxelles. Cette dentelle est d'un prix élevé; on la vend à Dresde, dans toutes les grandes villes d'Allemagne et surtout à Paris, où les marchands la font passer pour de la vieille dentelle. Cette fabrique occupait, en 1851, 300 ouvrières. On fait aussi en Saxe beaucoup de dentelle appelée *dentelle de Malte*.

Le nouveau Musée des Arts et de l'Industrie, récemment inauguré à Vienne, contient plusieurs livres de modèles du seizième siècle, et on y a exposé une belle collection d'anciennes dentelles, appartenant au général de Hauslaub.

ALLEMAGNE DU NORD.

« Presque dans toutes sortes d'arts, les plus habiles ouvriers ainsi que les plus riches négociants sont de la religion prétendue réformée, » a dit le chancelier d'Aguesseau (1). Aussi quand Louis XIV eut signé l'acte de révocation, l'Europe fut bientôt remplie des plus habiles ouvriers de la France.

Hambourg fut la seule des villes hanséatiques qui reçut les exilés; ils y fondèrent des manufactures considérables de la dentelle connue sous le nom de *point de Hambourg*.

(1) 1713.

L'année même de la révocation de l'édit de Nantes, Frédéric-Guillaume, électeur de Brandebourg, désireux d'attirer dans ses États les ouvriers fugitifs, publia un édit en leur faveur. Ils répondirent en foule à cet appel, et en peu d'années, Berlin seul posséda 450 fabriques de dentelle (1) : avant l'arrivée des émigrés, il n'y en avait pas une. Ces réfugiés amassèrent de grandes fortunes; ils exportaient leurs dentelles en Pologne, en Russie et jusqu'en France. Les rôles étaient changés : la France, qui autrefois exportait de grandes quantités de dentelle en Allemagne, en recevait maintenant de ce pays et des mains de ses ouvriers exilés. En 1723 et 1734, on trouve des arrêts du conseil d'État relatifs à l'importation des dentelles d'Allemagne.

Le landgrave de Hesse ouvrit aussi ses États aux fugitifs, et Hanovre vit également se fonder deux fabriques de dentelle. Leipzig, Anspach, Elberfeld, profitèrent à leur tour de l'émigration. « On compte à Leipzig, dit Peuchet, cinq fabriques de dentelle et de galon d'or et d'argent. » Une nombreuse colonie s'établit à Halle où l'on fit du *point de Hongrie*, terme appliqué tout à la fois à une dentelle et à un point de tapisserie (2). Toutes ces fabriques étaient des rejetons de l'industrie d'Alençon.

L'élégance du costume commença en Allemagne vers 1626. Les femmes se mirent à porter de la dentelle d'argent, ce qui parut fort étrange, et bientôt ce fut le tour des dentelles blanches (3). Un siècle plus tard, à Bade entre autres, le luxe avait atteint un degré d'extravagance que nous n'égalons pas tout à fait aujourd'hui. Les équipages de bain des deux sexes étaient garnis de beaux points; après le bain, on les étendait avec ostentation devant les fenêtres des salles, et le grand passe-temps des dames, des princesses, des margraves, des chevaliers, des abbés étaient de se promener (4) en examinant et critiquant ces élégants étalages. L'évêque Douglas (5) rapporte que les étudiants de Leipzig demandaient l'aumône dans les rues en manchettes de dentelle et l'épée au côté.

(1) Anderson.

(2) Item, dix carrez de tapisserye à poincts de Hongrye d'or, d'argent et soye de différents patrons ». 1632 (*Inv. après décès du maréchal de Marillac*. Bibl. nat. Mss. fonds français, 11,424.)

(3) *Esquisses de la vie allemande, aux* 15e 16e *et* 17e *siècles*, par Freitag.

(4) *Merveilleux amusements des bains de Bade;* Londres, 1739.

(5) *Lettres de l'évêque de Salisbury*, 1748.

ALLEMAGNE AU SUD.

Il ne reste aucun document sur les manufactures de dentelle de Nuremberg, l'opulente et célèbre cité du moyen âge. Même défaut de renseignement sur Augsbourg (1). On a formé récemment, dans la première de ces deux villes, un musée pour les objets relatifs à l'industrie et à l'histoire de la dentelle. On y voit quelques spécimens intéressants des dentelles de Nuremberg faits, en 1600, par une demoiselle Pickleman. Cette dentelle ressemble beaucoup au point de Venise; sur l'un des morceaux sont représentés un chevalier et sa dame, pareils à ceux des dessins de Vecellio. Le musée possède aussi une de ces collections de dessins exécutés, et destinés à servir de modèles, et d'autres curieux échantillons de dentelle, ainsi qu'une collection de livres, traitant de la manière de faire la dentelle.

Un de nos correspondants a découvert dans la chapelle de Saint-Égidius, à Nuremberg, de curieux sièges ayant appartenu aux diverses corporations ouvrières. La devise de chaque métier est représentée aux dossiers des sièges sur des plaques circulaires d'argent. La plaque des passementiers, qui vendaient aussi la dentelle, est encadrée d'un riche et gracieux dessin en relief et surmontée d'une tête de chérubin; d'autres dessins, rappelant ceux des livres modèles et supérieurement exécutés, couvrent la plaque, qui porte la date de 1718.

La plus belle collection d'anciennes dentelles d'Allemagne se voyait encore, il y a quelques années, dans le palais des archevêques de Bamberg.

On a publié en Allemagne d'assez nombreux recueils de modèles. Le plus important est celui qui a paru à Augsbourg en 1534 : il est imprimé en rouge, et les modèles, principalement les bordures, se font remarquer par la délicatesse et l'élégance du dessin (pl. XIII).

« En Autriche, les dentelles de fil et de soie, dit Peuchet, ne sont pas moins bien travaillées. »

La fabrication de la dentelle est d'ancienne date en Bohême. Au commencement de ce siècle, près de 60,000 ouvriers, hommes, femmes et enfants, étaient occupés à faire de la dentelle dans l'Erze-

(1) Ces deux villes ont pourtant publié des livres de modèles.





Patrons extraits du *Formbüchlin*, Augsbourg (1534).

gebirge bohémien seul. Mais depuis qu'on fait en Autriche du tulle à la mécanique, le nombre a décru. Aujourd'hui, à peine y en a-t-il 8,000 employés à la fabrication des dentelles communes et 4,000 environ faisant des valenciennes et des points (1).

Les familles Mako et Artaria, de Vienne, possèdent de belles collections de dentelles.

SUISSE.

En 1572, Symphorien Thelusson, négociant de Lyon, ayant échappé au massacre de la Saint-Barthélemy, ne se crut toutefois en sûreté qu'en se cachant dans une balle de marchandises et en se faisant transporter ainsi à Genève où ses coreligionnaires lui firent bon accueil. Lorsque cent vingt ans après une foule d'exilés français, chassés de leurs foyers, arrivèrent dans la cité calviniste, un descendant de ce même Thelusson s'attacha 2,000 d'entre eux, et avec leur concours fonda une manufacture de dentelle (2). Les produits de cette industrie étaient introduits en France, par contrebande, à travers les défilés du Jura connus des seuls fraudeurs. Ce succès irritait Louis XIV.

Quoique la fabrication de la dentelle occupât en diverses parties du pays un grand nombre de femmes qui faisaient de la dentelle commune en paissant leurs troupeaux dans les montagnes, Neufchâtel a toujours été le centre de la production (3). « Dans cette ville, » dit Savary, « ils ont porté leurs dentelles à un tel degré de perfection, qu'elles rivalisent avec celles de Flandre par la beauté comme par la qualité. » L'auteur a vu en Suisse des guipures d'un beau travail, faites autrefois dans le pays et conservées dans les anciennes familles; elle possède une paire de barbes, travail de Neufchâtel du siècle dernier, et d'une beauté telle que les plus riches points de Bruxelles ne sauraient la surpasser.

Autrefois le travail de la dentelle occupait un grand nombre d'ou-

(1) Autriche, *Rapport de l'exposition universelle de Londres*, de 1862.

(2) Haag, *la France protestante*.

(3) Le commerce de la dentelle de Neufchâtel s'étendait à travers le Jura, depuis la vallée de Joux jusqu'à Porentruy, près Bâle.

vrières dans le Val de Travers, où J.-J. Rousseau, à ce qu'il a écrit, prenait plaisir à jouer avec les fuseaux des dentellières, lorsqu'il habitait Motiers-Travers. En 1780, le commerce de la dentelle rapportait au pays de gros bénéfices : on faisait des dentelles valant de deux sous l'aune à 70 francs; l'exportation s'élevait à 1,500,000 francs; les dentellières toutefois ne gagnaient en moyenne que 40 c. par jour. Les villages de Fleurier et de Couvet étaient les centres de ce commerce aujourd'hui ruiné par la concurrence de Mirecourt. En 1814, il y avait autour de Neufchâtel de 5 à 6,000 dentellières; il n'en restait que quelques-unes en 1844. Les dentelles actuelles de ce pays se rapprochent de celles de Lille, mais elles tendent à s'épaissir au blanchissage.

En 1840, on établit à Genève une fabrique de point plat de Bruxelles, sous le nom de *point de Genève*.

Les lois somptuaires de Zurich, qui défendaient aux femmes, dans leur sévérité, de porter de la dentelle ailleurs que sur leurs bonnets, devaient être défavorables aux manufactures du pays, où l'on faisait, d'après Anderson, beaucoup de dentelles d'or, d'argent et de fil.

Deux livres de modèles ont été publiés en Suisse (1) dans les dernières années du seizième siècle.

(1) Il nous a été envoyé un curieux livre de dessins appartenant à la Société des antiquaires de Zurich; il contient des dessins variés d'étroits galons et bordures en une sorte de travail noué, et dont quelques-uns seulement sont assez à jour pour être appelés dentelle.

CHAPITRE XXI.

DANEMARK, SUÈDE ET RUSSIE.

DANEMARK.

« Une sorte de broderie ou point coupé sur toile était fort en usage en Danemark, d'après le professeur Thomsen, avant que la dentelle y fût apportée du Brabant. » On peut voir encore ce genre de travail parmi les paysans, qui en décorent leurs draps de lit. L'art de faire la dentelle est supposé avoir était introduit par des moines fugitifs, à l'époque de la réforme, ou peut-être par la princesse Isabelle, sœur de Charles-Quint, à l'époque de son mariage avec le roi Christian II (1515).

La fabrication de la dentelle n'a existé, comme industrie, que dans le nord du Slesvig où une manufacture fut d'abord établie. C'est là que le roi Christian IV, en voyageant dans cette province, fait de nombreux achats, ainsi que le témoigne son journal (1); et c'est un morceau de dentelle de Tondern qu'il envoie à son chambellan, lui recommandant par une lettre autographe de faire tailler dedans quatre collets de la forme et grandeur de ceux d'Espagne, que portait le prince Ulric. « Il faut tâcher, ajoute le roi, d'y trouver aussi deux paires de manchettes assorties aux collets. » On conserve dans le musée de Rosenborg quelques chemises de Christian IV, garnies de dentelle de Slesvig d'une grande beauté (fig. 106). Dans celui de ses portraits, qui est à Hampton-Court, la dentelle qu'il porte est de la même espèce. Selon la tradition, ce fut dans les premières années du règne de ce prince qu'une jeune dentellière, se rendant à l'atelier, trouva

(1) De 1619 à 1625. « Payé pour une dentelle, 63 risdales, 11 shillings.
« Pour dentelle à l'usage des enfants, payé 71 risdales d'espèces, » etc.

la célèbre trompe d'or, longtemps la perle du musé scandinave à Copenhague. Elle porta sa trouvaille au roi, qui, en récompense, la dota; ce qui lui permit de se marier à l'homme de son choix.

L'année 1647 vit l'industrie dentellière prendre un grand développement dans le Slesvig. Un commerçant nommé Steenbeck, intéressé dans la manufacture, appela de Dortmund, en Westphalie, douze ouvriers habiles pour améliorer la fabrication; il les établit à Tondern, et les chargea d'enseigner l'art aux hommes et aux femmes, aux riches et aux pauvres. Ces ouvriers étaient des hommes âgés

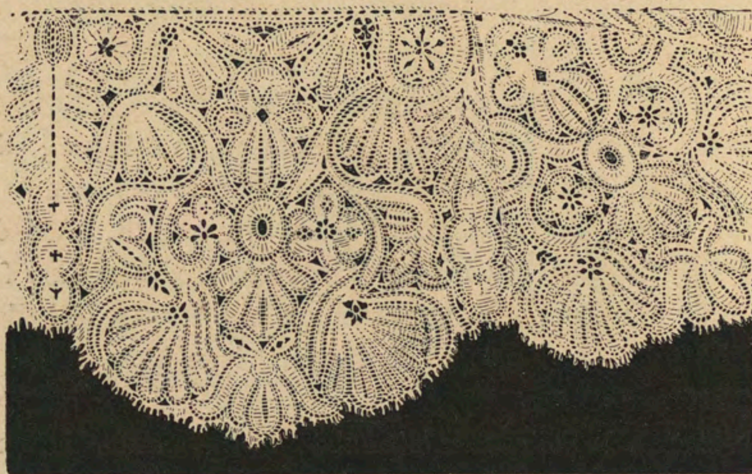


Fig. 106. — Col de chemise de Christian IV, en dentelle de Slesvig.

ayant une longue barbe, qu'ils enfermaient dans un sac pendant qu'ils travaillaient pour éviter que les fuseaux ne s'y accrochassent. L'industrie fit de rapides progrès et s'étendit dans la partie sud-ouest de Ribe et dans l'île de Romoe. Les dentelles se vendaient au moyen de colporteurs qui débitaient leurs marchandises par toute la Suède et en Allemagne.

Christian IV protégea la fabrication indigène par l'acte de 1643, où la dentelle et tous autres passements, considérés comme articles de luxe, sont défendus à l'importation au-dessus d'une valeur de 7 francs environ l'aune danoise. Une ordonnance postérieure (1683) fait mention de dentelles blanches et noires manufacturées dans le pays, et qu'il est permis à la noblesse de porter. En 1712, la fabrication fit encore des progrès, grâce à l'arrivée de dentellières du Brabant qui

accompagnèrent les troupes de Frédéric IV, à leur retour des Pays-Bas, et s'établirent à Tondern (1).

Nous avons reçu du Slesvig une série de dentelles de Tondern, prises du livre de modèles des fabricants. Les spécimens plus anciens sont tous du genre flamand. On y remarque le vieux point de Flandre avec ses tulipes et ses jacinthes et ses fonds doubles variés à l'infini; les dentelles du Brabant à fonds fins, avec des fleurs et des jours parfaitement exécutés; puis ce sont les malines avec leurs dessins marqués par un gros fil. Il y a aussi un excellent spécimen de cette espèce de dentelle en mousseline à fils tirés, connue d'ordinaire sous le nom de *broderie de l'Inde*, mais qui semble avoir été faite de beaucoup de manières différentes. Les fleurs et les feuilles formées de la mousseline sont entourées d'un cordonnet qui fait relief sur le fond (fig. 107).



Fig. 107. — Dentelle en mousseline à fils tirés (Danemark).

Les spécimens de dentelles modernes imitent les points de France, de

(1) La fine dentelle de Tondern et la médiocre, faites dans les districts de Lygum-Kloster, occupent toutes les jeunes filles de la campagne. On en exporte pour les marchés de l'Alle-

Lille et de Saxe; il y a aussi des imitations du point de Malte.

Les dentelles du Slesvig sont remarquables par leur belle qualité et leur excellente exécution. On y fabriquait aussi des points genre de Venise; un beau spécimen de cette dentelle orne la robe de velours noir de la jeune fille de Jean, duc de Holstein, qu'on peut voir couchée dans son cercueil ainsi parée, selon la coutume des siècles passés, dans la chapelle mortuaire du château de Sonderborg. On faisait un grand usage de dentelles aux funérailles, dans les dix-septième et dix-huitième siècles; il semble qu'alors les morts portassent des vêtements plus riches que pendant leur vie. L'auteur du *Voyage en Jutland et dans les îles danoises* a souvent vu dans les églises du Danemark des momies exposées aux regards couvertes de point de la plus grande richesse.

L'industrie de la dentelle continua à croître jusqu'au siècle actuel; 1801 peut être considéré comme son point culminant. A cette époque, le nombre des habitants de la campagne occupés à Tondern et dans les environs était de 20,000. On apprenait à faire de la dentelle aux petits garçons trop jeunes encore pour travailler aux champs, et à peine y avait-il une habitation où l'on ne vît au moins une dentellière assise à la porte de sa chaumière et travaillant du lever du soleil à son coucher en chantant des ballades. Ces anciennes dentellières avaient des modèles peu variés, et les plus habiles étaient celles qui persévéraient à faire continuellement le même dessin, qui y vouaient leur vie, pour ainsi dire; mais bien peu pouvaient s'y décider. On cite une veuve qui a vécu quatre-vingts ans et a élevé sept enfants avec le seul produit d'une étroite petite dentelle qu'elle vendait 60 centimes l'aune. Chaque dessin avait son nom : l'*Œil de coq*, l'*Araignée*, la *Lyre*, la *Plume*, le *Pot-au-feu*. Les femmes des riches fermiers travaillaient à leurs fuseaux toute la journée, sans pouvoir les quitter; elles faisaient faire leur besogne de ménage par des servantes qu'elles tiraient du Nord-Jutland. Les bourgeoises aussi aimaient à faire de la dentelle. On nous a raconté qu'une d'elles fit en cachette dans la cuisine, tout en s'y occupant de soins domestiques, une robe de baptême pour son

magne et de la Baltique des quantités dont le prix dépasse 100,000 risdales (près de 280,000 fr.); le fil fin dont on fait usage vient des Pays-Bas et coûte quelquefois 100 risdales la livre. (Pontoppidan, *Economical Balance*, 1759.)

enfant. Plus tard cette enfant, morte seulement il y a quelques années, possédait la plus ravissante collection de vieilles dentelles de Tondern, faites par sa mère et par elle-même, et comprenant toutes les variétés, depuis l'épaisse dentelle de Flandre jusqu'au point à l'aiguille le plus fin.

Le point coupé, les dentelles en reprise et à fils tirés se font toujours en Danemark. On voit même dans les magasins de Copenhague, des cols et des manchettes de ce genre de travail, qui, ainsi que nous l'avons déjà dit, sert aussi jusque dans les chaumières, à orner les draps de lit.

Depuis 1830, les dentelles de Tondern n'ont pas cessé de décliner. On s'est servi de fil de coton, ce qui leur a fait perdre la solidité qui contribuait à leur renom. Les écoles dentellières n'ont plus été suivies; on a abandonné les fuseaux pour les travaux des champs, que l'état florissant de l'agriculture permettait de mieux rémunérer. L'industrie est passée des manufacturiers aux mains des petits commerçants ambulants; les *porteurs de dentelles* ont recommencé leurs courses (1), chargés de leur boîte de cuir, pleine de dentelle d'espèces communes. L'art comme l'industrie s'amoindrit de plus en plus. En 1840, il ne restait dans le Slesvig que six fabriques de dentelle (2).

SUÈDE.

Le monastère de Wadstena, où repose la reine de Suède Philippe, fille d'Henri de Lancastre, est célèbre pour ses dentelles. Selon la tradition, sainte Brigitte y aurait rapporté cet art d'Italie. L'histoire nous apprend qu'au moyen âge, les religieuses de Wadstena « tissaient des dentelles d'or et d'argent ». A la suppression des monastères sous Charles IX, quelques religieuses de Wadstena, trop âgées ou trop infirmes pour suivre leurs sœurs en Pologne, restèrent en

(1) Les marchands de dentelle de Tondern ont le privilège de vendre leurs marchandises dans tout le Danemark sans autorisation, droit qui n'est accordé à aucune autre industrie.

(2) « En 1840 l'industrie de la dentelle dans le Slesvig septentrional était partagée en deux cantons : celui de Tondern et Lygum-Kloster, à l'ouest, et celui de Naderslaben et Apenrade à l'est. » Les dentelles de ce dernier canton sont actuellement de si mauvaise qualité, que les marchands de Copenhague n'en veulent pas. (*Rapport du gouvernement royal du Slesvig-Holstein*, 1840.)

Suède. Des âmes charitables les recueillirent dans un modeste réduit où elles purent vivre en faisant de la dentelle aussi longtemps que l'art fut peu connu.

« Envoyez-moi sans faute, écrit Gustave Wasa à la reine Marguerite, la dentelle qu'a faite pour moi Anna, la fille du forgeron d'Upsal (1). »

Les dentelles de Wadstena ont suivi toutes les transformations du

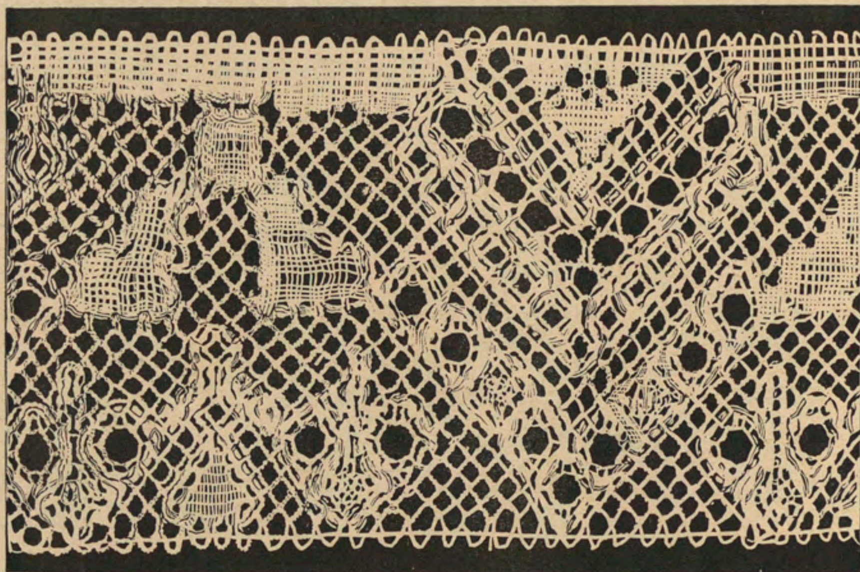


Fig. 108. — Dentelle de Dalécarlie.

temps et de la mode. Celles qu'on fait aujourd'hui sont à fond simple ou double, blanches ou noires, fines en général; mais elles ont peu de fermeté. On y fait aussi de la dentelle torchon pour garnir les draps de lit, qui sont, le plus souvent, artistement ornés de points à jour. En 1830, la production s'élevait à 30,000 riksdalers, un peu plus de 170,000 fr.; les dentelles se vendaient dans toutes les parties de la Suède, une très petite quantité s'exportait. Récemment encore ce commerce était entre les mains de la seule Mme Hartruide, dont les colporteurs vendaient dans tout le pays les dentelles de Wadstena. L'in-

(1) L'auteur d'*Une Année en Suède* a vu le corps de la princesse Isabelle, fille de Jean III, couché dans le caveau royal de Strengnæs. La robe et jusqu'aux souliers de l'enfant sont littéralement couverts de dentelles d'or et d'argent d'un dessin gothique, et aussi fraîches, aussi brillantes que si elles étaient faites d'hier.



Col de dentelle de Gustave-Adolphe.

dustrie s'était un peu relevée, grâce aux encouragements de la reine Louise d'Orange.

Le *Hœlesom*, ou point coupé, est l'occupation favorite des Suédoises ; on l'enseigne dans les écoles. Dans les villes de bains, on voit les jeunes personnes faisant du point coupé avec autant d'assiduité et de diligence que s'il s'agissait de gagner leur vie; il est vrai que jamais on n'achète de ces objets d'ornement, et que tout le linge de la maison est brodé de leurs mains. Ce fut par un de ces collets de *hœlesom* que Gustave Wasa fut sur le point d'être trahi pendant qu'il travaillait déguisé à Ramkygtte, propriété de son ami d'enfance Anders Petersen. Une jeune servante fit remarquer à son maître que le nouveau garçon de ferme ne pouvait être un paysan : « Son linge, dit-elle, est bien trop fin, et j'ai vu sous sa souquenille un col brodé d'or et de soie. »

Dans les environs de Wadstena, on voit de vieux soldats assis aux portes des chaumières faire de la dentelle comme les femmes.

Wadstena est la seule manufacture de dentelle, mais partout les femmes de la campagne en font pour leur usage. L'auteur a reçu de la comtesse Élisabeth Piper, ancienne grande-maîtresse de la reine de Suède, des spécimens de grosses dentelles aux fuseaux faites par les paysannes de la Scanie, dont c'est l'occupation favorite.

Bien plus curieuses sont les dentelles que font les paysannes de la Dalécarlie et dont les dessins sont restés les mêmes que ceux d'il y a deux cents ans. L'espèce la plus large (1), dont nous donnons un spécimen (fig. 108), se fait à Gagnef, partie de la Dalécarlie où l'on fabrique et où l'on porte le plus de dentelle. Les femmes mariées en mettent de fort empesées sur leurs bonnets d'été pour se garantir du soleil. D'autres en fil écru viennent d'Orsa; ces dernières ne se lavent jamais, l'élégance exigeant qu'elles conservent leur teinte de café : elles sont d'une solidité remarquable.

Il y a aussi une sorte de grillage dans le genre du *Macramè*, de Gênes, employé comme frange, aux bouts d'une sorte de petit tapis dont les paysannes recouvrent leurs oreillers. Aucune amélioration, aucun changement ne sont apportés aux dessins; les Dalécarliennes

(1) Il y en a du double de celle de la figure.

ne trafiquent pas de leurs dentelles; elles ne les font que pour leur propre usage.

La pl. XIV représente un col de dentelle porté par Gustave-Adolphe (1), relique soigneusement conservée dans le musée de Stockholm. Avec ce col on conserve également à Stockholm la chemise tachée de sang qu'avait Gustave à la bataille de Dirschau, en 1627 : le col et les manchettes sont garnis de dentelle à riche dessin symétrique; les manches sont décorées d'étroits entre-deux.

Dans une vitrine voisine se déploient quelques splendides nappes d'autel de vieux point d'Espagne en relief, œuvres, selon la tradition, de nonnes suédoises, avant la suppression des monastères. Un petit écusson sans cesse répété sur le dessin des spécimens les plus anciens a la forme de la feuille du lis d'eau, emblème héraldique des Stures, ce qui confirmerait l'origine suédoise de cette famille; on se rappelle aussi que plusieurs femmes de cette illustre maison ont cherché dans le cloître de Wadstena un refuge contre les troubles du temps. Dans la même armoire se voient deux cols en guipure d'Espagne à reliefs, faits par les princesses Catherine et Marie, filles du duc Jean-Adolphe et nièces de Charles X. Ce point d'Espagne était l'occupation favorite des dames suédoises du dix-septième siècle. On voit encore dans les châteaux des rideaux de lit, des couvre-pieds et des toilettes de leur ouvrage.

RUSSIE.

Pierre le Grand fonda à Novogorod une manufacture de dentelle de soie qui disparut pendant le règne de l'impératrice Élisabeth. Du temps de Catherine II, il y avait à Saint-Pétersbourg douze fabricants de dentelle d'or qui pouvaient suffire aux commandes de la cour.

Quoique la Russie ait toujours excellé dans les travaux à l'aiguille, elle n'a pas eu pour ainsi dire de manufacture de dentelle. Aujourd'hui les dentellières travaillent chez elles; beaucoup de dames pauvres se livrent à cette occupation. L'industrie de la dentelle n'existe que dans le nord de la Russie. Les spécimens que nous possédons

(1) On y a joint l'inscription suivante, en suédois : « Ce col fut porté par Gustave-Adolphe, roi de Suède, qui en 1632 en fit présent, accompagné de son portrait, comme souvenir, à Mlle Jacqueline Lauber, d'Augesbourg, comme à la plus belle personne présente. »

varient en qualité, mais les dessins se ressemblent et ont tous un caractère oriental (fig. 109). Ces dentelles sont faites par les paysannes, qui les apportent à Saint-Pétersbourg pour les vendre.

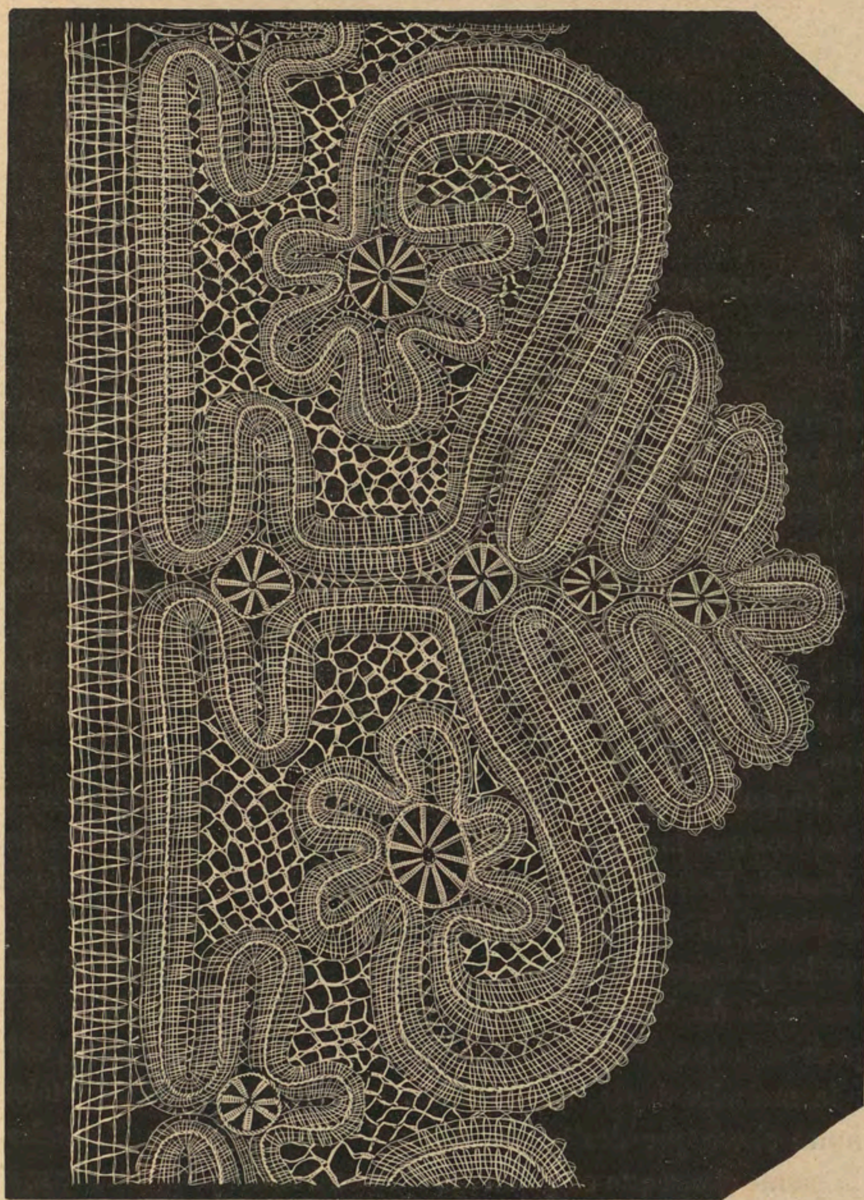


Fig. 109 — Dentelle de Russie.

A Nardendal, près d'Abo, en Finlande, les gens du pays offrent aux étrangers de petits jupons et des jouets de dentelle, reliques du temps où une communauté de religieuses de Cîteaux existait dans cet endroit.

CHAPITRE XXII.

ANGLETERRE.

DE LA DENTELLE AVANT LE RÈGNE D'ÉLISABETH.

Il serait difficile, même aux antiquaires, de décider d'une manière précise à quelle époque la dentelle est devenue objet de commerce, en Angleterre. M. Aubry cite un traité passé en 1390, entre l'Angleterre et la ville de Bruges, où, pour la première fois, il est fait mention de la dentelle. Ce traité, l'auteur n'a pu le trouver nulle part. Il ne manque pas d'édits relatifs au fil et au filigrane de *Cipre*, *Venys*, *Luk* et *Jeane* (Chypre, Venise, Lucques et Gênes), à la broderie et choses pareilles, mais il n'y est pas question nommément de la dentelle.

Tous les auteurs qui ont traité le sujet jusqu'à l'époque actuelle regardent comme le premier document public où il soit fait mention de la dentelle l'acte d'Édouard IV, de 1463, dans lequel les « *laces*, corses, ribans, fringes de soie et de file, etc. », sont prohibés.

Toute la question est de savoir ce qu'on entendait alors par *lace*. Un manuscrit du Musée britannique, portant la date de 1651, contient pour exécuter des *laces*, des explications qui démontrent, sans laisser le moindre doute, que les laces de soie, d'or et de fil n'étaient rien autre chose que des lacets, des galons, des ganses. *Lace* était donc la même chose que ce qu'on appelait en France *passement;* mais lorsque le passement se fut graduellement transformé et qu'on lui eut donné en France le nom de *dentelle*, quoique les galons et les lacets eussent subi les mêmes changements en Angleterre, on y conserva le nom de *lace;* de là la difficulté de savoir bien exactement ce que *lace* représente et la confusion qui en est résultée. Cette interpré-

tation est corroborée par une infinité de passages dans les comptes et autres documents de ce genre.

Ce ne fut que sous Henri VII, selon Anderson, que la dentelle de fil et celle d'or furent importées d'Italie et devinrent un article de commerce. Dès le commencement, il fut nécessaire d'exercer une surveillance sévère pour empêcher les Vénitiens de vendre à fausse mesure et à faux poids. Pendant ce règne, les *laces* semblent n'être faits que de soie et d'or et ne garnir que les manteaux royaux et les robes de velours (1).

Dans les premières années du règne d'Henri VIII (2), les ordonnances sur les habits commencent à faire mention du luxe nouveau des chemises et des fraises garnies de dentelle et plissées, en même temps que d'autres vêtements ornés d'une manière semblable. Il y est défendu de porter les uns et les autres à toute personne au-dessous du rang de chevalier. En 1517, il y eut à Londres une sérieuse émeute des apprentis contre les nombreux fabricants étrangers qui déjà envahissaient le pays. Les murmures redoublés des maîtresses ouvrières en travaux à l'aiguille amenèrent le roi à défendre l'usage des objets de toile et autres étoffes, garnis et brodés, qui n'auraient pas été faits dans « le royaume d'Angleterre, le pays de Galles, Berwick, Calais ou les Marches (3) ».

La première mention de linge garni de dentelle se trouve dans l'inventaire de sir Thomas l'Estrange (1519), où il est noté : « 3 aunes de toile de Hollande pour une chemise, 6 shellings; et une aune de dentelle pour la chemise, 8 deniers. » La correspondance de lady Lisle, femme du gouverneur de Calais, saisie par Henri VIII comme poussant à la trahison, contient des lettres très-animées, mais peu compromettantes, adressées à une certaine sœur Antoinette de Sevenges, religieuse-lingère à Dunkerque, sur l'important sujet des coiffes de nuit! Lady Lisle se plaint qu'une demi-douzaine de ces coiffes soient trop larges derrière et non garnies du point coupé à losanges qu'elle avait choisi.

(1) La robe de satin cramoisi que Richard III porta, le 6 juillet 1483, à la cérémonie du sacre, est galonnée (*laced*) de deux lacets de ruban et de soie.

(2) En 1509 et 1510.

(3) *Henri VIII*, 1532-33. — Calais et les Marches d'Écosse appartenaient alors à l'Angleterre.

En 1546 Henri VIII trouve bon d'accorder pour trois ans, à deux marchands florentins, le privilège d'importer, avec d'autres marchandises, toute espèce de franges et passements travaillés en or, en argent ou autrement, et toutes autres gentillesses nouvelles, de quelque façon et valeur qu'elles puissent être, « pour le plaisir de notre très-chère femme, la reine, nos nobles, gentilshommes et autres (1). » Le roi s'était réservé le droit de voir le premier les marchandises et de choisir ce qui lui plairait. Il choisit, entre autres choses, « des manches de drap rouge tramé d'or avec point coupé, » des gants tricotés en soie et des mouchoirs bordés d'or et d'argent; ses serviettes

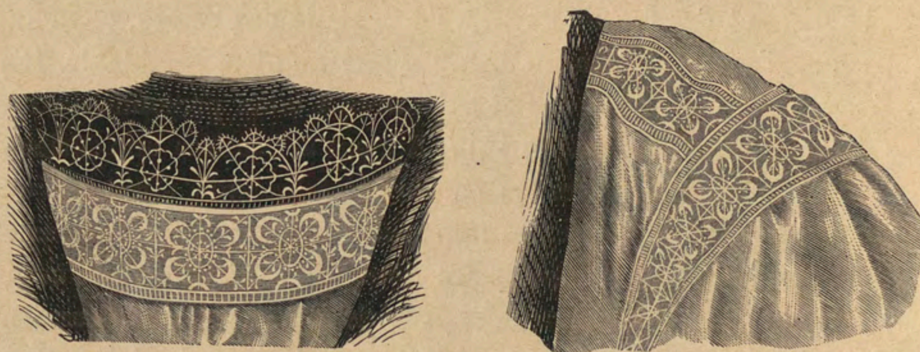


Fig. 110 et 111. — Dentelle anglaise du seizième siècle, d'après un portrait de l'Évêque Fisher.

sont « damassées à nœuds de Stafford ou à nœuds et roses » ; il a des couvre-pieds de beau damas représentant Adam et Ève et garnis tout autour d'un étroit passement de Venise or et argent, des mouchoirs de Hollande frangés d'or de Venise, de soie rouge et de soie blanche, d'autres « d'ouvrage de Flandre »; ses linges à barbe sont garnis de même façon.

A cette époque les passements et lacets étaient peu en usage pour les parures des femmes. Il y a, au contraire, des preuves évidentes de l'emploi fréquent qu'on en faisait pour les ornements d'église : ainsi les surplis étaient tous ornés de broderie blanche et de point coupé. Les spécimens que nous donnons (fig. 110 et 111) sont pris d'un portrait de Fisher, évêque de Rochester, qu'on voyait autrefois à la bibliothèque de la Sorbonne, et qui a été transféré depuis à Ver-

(1) *Henri VIII*, 1546. D'après la date du document, la *très-chère femme* était Catherine Parr, la sixième et dernière.

sailles. Fisher avait été fait cardinal; mais au moment même où sa barrette arrivait à Douvres, sa tête tombait à la Tour de Londres, le 22 juillet 1535.

Les lois somptuaires d'Henri furent renouvelées par Marie Tudor. Il était défendu de porter des manchettes de point coupé au-dessous du rang de baron, et les femmes, dont les maris n'étaient pas au moins chevaliers, ne pouvaient porter de passement ou lacet d'or ou d'argent, de point coupé, etc., faits au-delà de la mer.

Tous ces objets étaient, semble-t-il, d'origine flamande; car, parmi les présents de nouvelle année offerts à la reine (1556), est une belle chemise en travail de Flandre, donnée par lady Jane Seymour; Mme Penne, la nourrice d'Édouard VI, donne six mouchoirs garnis de passement d'or et de soie de même provenance. Deux ans avant, sir Thomas Wyatt, lors de son exécution, portait « sur sa tête un beau chapeau de velours avec un large passement de travail au fuseau tout autour ».

La dentelle devint alors d'un usage plus général; on la désignait par les mots : dentelure (*purle*), passement (*passamayne*), travail au fuseau (*bonework*); les deux premières appellations sont les plus fréquemment employées, l'origine de la dernière serait dérivée, à ce qu'on croit, de l'os (en anglais *bone*) du pied de mouton, dont on se servait, en guise de fuseau, avant l'invention des fuseaux de bois (1). La supposition est très-probable. Aussi longtemps qu'il ne s'est agi que de passement ou lacet, quelques os suffisaient, l'usage en était possible; mais quand le passement s'est transformé en dentelle, et que l'emploi de plusieurs centaines de fils eut exigé pareil nombre d'os, la nécessité fit inventer le fuseau, petit ustensile en buis, plus mince et plus léger, dont le nom anglais est *bobbin*, ce qui fit remplacer plus tard *bonelace* par *bobbinlace*.

(1) Les dentellières du Devonshire affirment, d'après la tradition, que lorsque l'on commença à faire de la dentelle aux fuseaux, les épingles dont on a besoin pour ce travail étant alors fort chères, on les remplaça par de fines arêtes de poisson. L'expression *bonework* ou *bonelace* se prête également à cette supposition, le mot *arête* n'ayant pas de correspondant en anglais et se traduisant, comme *os*, par *bone*.

CHAPITRE XXIII.

ANGLETERRE.

ÉPOQUE DE LA REINE ÉLISABETH (1558-1603).

Jusqu'ici, tout en s'étendant par degrés, l'usage des lacs et passements était encore fort restreint. Mais aussitôt après l'avènement d'Élisabeth, les dépenses privées et les inventaires de présents de nouvel an sont surchargés de notes de passements, travail à fils tirés, lacs à couronnes, lacs aux fuseaux pour fraises, lacs à carreaux, chaîne espagnole, etc., etc.; l'énumération est sans fin, et pour nous elle est souvent incompréhensible. Les passements ne furent plus réservés à la cour et à la haute noblesse; les testaments et inventaires montrent qu'on en trouvait déjà dans les boutiques et les magasins des villes de la province.

Dans l'inventaire de J. Johnston, négociant à Darlington, figurent, avec du poivre et du sucre candi, de la dentelle de soie noire et de la dentelle *tissée*. Dans d'autres inventaires on trouve le passement de velours, le passement à jupon. Les comptes de garde-robe d'Élisabeth ressemblent à l'inventaire d'un mercier. Ils sont de plus rédigés dans un latin dont la reine n'était pas coupable, il faut l'espérer pour l'honneur d'Ascham, son précepteur.

Ce luxe des points coupés et des passements, pour lequel la reine *Bess* (1) semblait avoir tant de goût, elle ne pouvait cependant le tolérer chez les gens du peuple. Ayant appris que les apprentis de Londres ornaient leurs collets d'une broderie blanche, elle mit incontinent un terme à cette bravade en ordonnant que le premier qui transgresserait le règlement serait fouetté publiquement dans la grand'salle de sa corporation.

(1) Abréviation familière d'Élisabeth.

Il est question aussi de travail plat; peut-être était-ce quelque chose de pareil au plumetis. Les jarretières royales en étaient ornées ainsi que de glands en or, en argent et en soie de couleur; elles coûtaient à Sa Majesté 33 shillings la paire.

Aux dentelles dont nous venons de parler, il faut ajouter les *dentelles bleues de mariage*, qui se faisaient à Coventry et qu'on offrait aux invités. Tous les gens qui étaient de noce en portaient, à commencer par les mariés. Quand la reine visita Kenilworth en 1577, on célébra une noce pour le divertissement de Sa Majesté. « En tête marchaient tous les jeunes gens de la paroisse, écrit le chancelier, portant leur passement bleu de garçons d'honneur avec des branches de genêt vert. » Ce qu'étaient au juste ces dentelles ou passements de noce, nous ne pouvons le dire aujourd'hui. La mode en continua jusqu'à ce que les puritains missent un terme à toute fête, et ruinassent le commerce de Coventry. La fabrication du fil bleu si renommé cessa alors à tout jamais.

Abandonnant l'innombrable variété des dentelles d'Élisabeth, ainsi que les 3,000 robes qui en étaient ornées dans la garde-robe qu'a laissée cette princesse, nous nous occuperons spécialement du point coupé, dont Élisabeth faisait un usage exorbitant; elle en portait à ses fraises, à ses vestes, à ses gorgerettes de linon enjolivées de paillettes et fleuragées d'argent (1); ses chemises, ses coiffes de nuit, ses dessus de coussins, ses voiles en étaient couverts; ils étaient tout fleuragés, pailletés, bordés si magnifiquement qu'il faut renoncer à les décrire.

C'est en 1578 que sont faits les premiers présents de nouvel an en point coupé. Parmi les donataires les plus distingués se trouve sir Philippe Sidney, qui offre une fois un assortiment de fraises, une autre fois, une.... chemise, ni plus ni moins; étrange présent, selon les idées d'aujourd'hui. Non seulement, cependant, l'offrande du jeune héros n'offensa pas, mais elle fut très gracieusement reçue. On faisait à la reine tant de cadeaux de ce genre qu'elle n'achetait pas de point coupé, du moins n'en voit-on pas dans ses comptes. En 1586, toutefois, elle dépensa 60 shillings pour six aunes de bon linon à manchettes avec point coupé et bord de bonne dentelle blanche.

D'après les comptes, les emplettes se multiplient maintenant; tantôt

(1) Ces objets étaient les présents de nouvel an de plusieurs dames de la cour.

le point coupé est d'Italie, tantôt de Flandre. Les fraises sont garnies de « dentelle aux fuseaux, de dentelle à l'aiguille ou de dentelure ». La dentelle à l'aiguille est représentée comme un très curieux travail : il y en a de 32 shillings l'aune; la plus chère est celle d'Italie. Nous en donnons un spécimen de travail anglais très compliqué et qu'on dit être du temps d'Élisabeth (pl. XV). Le fil employé pour la dentelle était appelé *fil de nonne*, de ce qu'il était filé dans les couvents de Flandre et d'Italie.

La reine n'était pas protectionniste; elle recevait ses dentelles de qui elle pouvait et de tous les pays. Mais si elle ne protégeait pas la fabrication anglaise, d'un autre côté elle n'encourageait pas les artisans étrangers; car, en 1572, elle repoussa des côtes d'Angleterre les réfugiés flamands qui venaient y demander asile.



Fig. 112. — Chemise de la reine Élisabeth.

Diverses ordonnances furent publiées sous le règne d'Élisabeth pour restreindre le luxe des habits, et, comme partout et toujours, restèrent presque sans effet. L'importation annuelle des « passements, dentelle aux fuseaux, *babies* (poupées de modes), etc. », était en 1559 de 775 livres sterling; neuf ans plus tard, elle s'élevait à 10,000 livres. En 1573, Élisabeth essaya de nouveau de supprimer les passements étincelant d'argent et d'or, mais en vain.

La reine aimait fort pour elle-même les nouveautés étrangères; on se rappelle l'examen qu'elle fit des parures françaises de la pauvre Marie Stuart que l'on conduisait en prison, choisissant et escamotant toutes les inventions nouvelles de la mode dont elle avait envie (1). Il n'y a donc pas lieu de s'étonner, en voyant ses listes de

(1) « En ouvrant un des coffres de la reine d'Écosse, dit Walsingham, je trouvai quelques coiffures qui plurent tant à certaine dame de ma connaissance que je pris la liberté d'en retenir un couple. »



Dentelle à l'aiguille, du temps d'Élisabeth.

cadeaux de nouvel an et ses comptes de garde-robe se remplir de vestes et de tuniques de satin couleur de pêche, toutes couvertes de point coupé et de dentelle d'or et d'argent de Venise, de tuniques de satin blanc, toutes brodées de festons d'or comme des nuages, et bordées autour d'une dentelle au fuseau d'or de Venise. Celui de ses portraits qui est dans la galerie royale de Gripsholm, en Suède, et qui fut la propriété de son infortuné prétendant, Éric XIV, la représente portant une fraise, des manchettes, un haut de robe et un tablier de dentelle symétrique d'une exquise finesse, et teintée de ce jaune citron pâle qu'elle avait elle-même interdit. Elle ne dédaignait même pas les passements de cuivre ou de cuivre et argent à 18 pence (1 fr. 80 c.) l'once. Les chemises de la reine, d'après ses comptes, étaient ornées de broderie noire et de passements d'or de diverses sortes, faits aux fuseaux. L'auteur a vu un de ces vêtements, transmis par héritage dans une famille : il est de toile, brodée en soie rouge, du dessin favori d'Élisabeth, des branches de chêne et des papillons (fig. 112.) On en trouve beaucoup de semblables parmi les présents de nouvel an, outre celui qu'offrit sir Philippe Sidney.

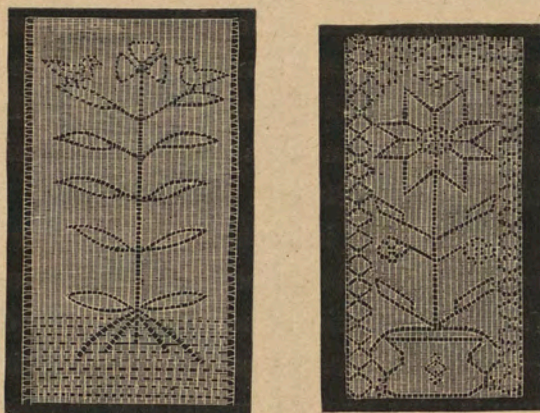


Fig. 113 et 114. — Bonnets de baptême.

La coutume était alors, pour les parrains et marraines, de donner des *chemises de baptême*, souvenir peut-être de l'antique usage d'offrir une robe blanche aux néophytes. Le manteau destiné à couvrir l'enfant, pour le porter au baptême, était de même richement garni de dentelle et de point coupé; les dessins symboliques de l'arbre de la science, de la colombe du Saint-Esprit, du lis de l'Annonciation, se retrouvaient en broderie sur les béguins du nouveau né (fig 113 et 114). Dans beaucoup de familles, on conserve précieusement ces robes de baptême, il y en a en vieille guipure, en dentelle de Flandre, en valenciennes; les bavoirs ornés de guipure et les mignonnes petites mitaines complètent souvent l'assortiment.

C'est alors aussi qu'on voit commencer la mode des tabliers de dentelle; Élisabeth en porte un dans le portrait qu'on voit d'elle au musée de Gripsholm. Cette mode se continue jusqu'à la fin du dix-huitième siècle. Les mouchoirs garnis de dentelle apparurent en même temps que les tabliers. « Dames et demoiselles, écrit Stowe, donnent à leurs galants, en signe de préférence, de petits mouchoirs de trois ou quatre pouces en carré, brodés tout autour et ornés d'un bouton à chaque coin; les plus élégants sont garnis de dentelle d'or, ils coûtent de 6 à 18 pence; les hommes les portent à leurs chapeaux, comme gage d'amour de leurs maîtresses. »

Au temps des Plantagenets, les modes de Flandre prévalaient; sous les Tudors, Catherine d'Aragon apporta les modes d'Espagne qui régnèrent à leur tour : les inventaires, à partir d'Henri VIII, sont remplis de produits espagnols. Mais Élisabeth donna la préférence aux modes françaises et italiennes, qui furent universellement adoptées sous les Stuarts.

La fraise fut introduite au temps de Philippe et de Marie (1). Ces souverains sont représentés, sur le grand sceau d'Angleterre, en petite fraise toute unie et portant en guise de manchettes une plus petite garniture du même genre que la fraise. Élisabeth portait ces ornements plus grands que qui que ce fût en Europe, si ce n'est la reine de Navarre; elle en avait du plus beau point coupé enrichi d'argent, d'or et même de pierres précieuses (2). Ces *monuments de vanité* sont nombreux parmi les cadeaux de nouvel an; toutes les dames de la cour mettaient leur cerveau à la torture pour inventer quelque nouveauté bien merveilleuse qui pût flatter la reine. Pour le 1er janvier 1560, la comtesse de Worcester entre autres lui offre une fraise de linon, ornée de point coupé, montée avec vingt petits nœuds et enrichie d'étincelles de rubis et de perles. La fraise de point coupé

(1) L'infant Philippe d'Espagne, depuis Philippe II, avait épousé, en 1554, Marie Tudor, qui régna jusqu'en 1558. Ce fut sa sœur, Élisabeth, qui lui succéda.

(2) Les lois somptuaires d'Élisabeth étaient sévères et elle les faisait rigoureusement exécuter. Quoiqu'elle employât pour la fabrication de ses fraises à trois rangs des aunes innombrables de point coupé, de dentelure, de dentelle à l'aiguille et aux fuseaux, de dentelle d'or et d'argent enrichis de perles et de paillettes, elle ne permettait en aucune manière à ses sujets la même liberté de se parer : de graves citoyens étaient choisis et placés aux portes de la ville pour rogner les fraises des passants lorsqu'elles excédaient les dimensions réglementaires.

était décorée de mille façons différentes; rien ne semblait trop somptueux ou trop extravagant (1).

Enfin il est souvent question, au temps d'Élisabeth, de *point tressé;* c'était une dentelle faite avec des cheveux. Il y a une trentaine d'années, l'auteur a vu un très curieux petit morceau de cette dentelle, que possédait une dame de la Touraine. Ce travail est rare et se paye fort cher par les amateurs. On a fait depuis une variété infinie de travaux en cheveux, mais c'est plutôt sous forme de bijoux. Ce sont les paysannes de la Dalécarlie qui sont les plus habiles ouvrières en cheveux de l'Europe.

(1) « Il y en a de plaquées d'or et d'argent, d'autres en dentelle de soie toutes recouvertes, en travail à l'aiguille, d'un semé de soleils, de lunes, d'étoiles et autres choses étranges à voir. Quelques-unes sont entièrement à jour, d'autres sont en broderie serrée et bordée d'une dentelure; elles sont parfois tellement chargées d'ornements que la fraise est la moindre partie d'elles-mêmes. » (*Description de la fraise de point coupé,* par Stubbs.)

CHAPITRE XXIV.

ANGLETERRE. — DE JACQUES Ier A LA RESTAURATION.

JACQUES Ier (1603-1625).

La fraise, avec son déploiement d'extravagance, se maintint pendant toute la première partie du règne de Jacques Ier, bien qu'elle excitât la critique mordante des satiriques et les anathèmes des évêques (1).

Ces accessoires de la toilette des deux sexes, malgré le scandale qu'ils causèrent, n'en ont pas moins été reproduits dans les peintures du temps et sur les monuments des cathédrales. La plupart étaient faits de belle dentelle à dessins symétriques, telle qu'on en voit des modèles dans les ouvrages de Vinciolo et autres. Les artistes auxquels nous les devons ont mis tout leur art à les rendre dans leurs plus minutieux détails avec une extrême délicatesse (2).

Ces fraises coûtaient cher à ceux qui les portaient; Ben Jonson, jouant sur le mot de Sully, disait que maintes gens ne regardaient pas à faire de quatre ou cinq cents acres de leurs meilleures terres trois ou quatre bahuts d'accoutrements. D'après les comptes de garderobe, vingt-cinq aunes de belle dentelle étaient nécessaires pour border une fraise, sans compter le fond composé ou de carrés de dentelle ou de point coupé. Anne de Danemark, femme de Jacques,

(1) Entre autres, Joseph Hall, évêque d'Exeter, dans une homélie furibonde menaça des flammes de l'enfer les inventeurs de la dentelle et ceux qui la fabriquaient, sans se douter que cet art qu'il maudissait serait, deux siècles plus tard, le moyen d'existence du plus grand nombre des femmes de son diocèse.

(2) *Voy.* entre autres, dans la Galerie nationale, à Londres, les portraits de sir Dudley et de lady Carleton, par Cornelius Janssens; celui de la comtesse de Pembroke, par Marc Geerards; et, dans l'abbaye de Westminster, les effigies d'Élisabeth et de Marie Stuart, sur leurs tombeaux.

achète dix-huit aunes de dentelle à 5 sh. 8 pence, pour garnir sa fraise brodée. Les lois somptuaires d'Élisabeth, toujours en vigueur, ne permettaient aux dames de la ville que des fraises simples.

En 1620, l'empois jaune qui donnait une nuance si riche à la dentelle et au point coupé scandalise le clergé. Le doyen de Westminster défend qu'on admette dans l'église ceux qui porteront des fraises jaunes; mais la chose étant mal prise, et le roi continuant à se montrer en fraise jaune, le doyen dut reconnaître qu'il avait fait erreur. Cette mode des dentelles jaunes avait été adoptée en France, et, comme en Angleterre, elle y excitait tantôt la colère et tantôt la raillerie.

Au temps où nous sommes arrivés, les dentelles de Flandre, les points coupés et les précieuses dentelles de point d'Italie font fureur en Angleterre et cela durera près de deux siècles. Ben Jonson ne cesse de parler des fraises et des manchettes de Flandre, tandis que lord Bacon, indigné de la frivolité des femmes de son temps, écrit à sir Georges Villiers : « Nos dames anglaises se plaisent fort à porter de riches dentelles, et si ces dentelles proviennent de France, d'Italie ou de Flandre, elles n'en sont que plus estimées. » Bacon avait, pendant qu'il était chancelier, concédé à sir Gilles Monpesson, un privilège exclusif pour la fabrication et la vente des dentelles d'or, d'argent et de fil, et les abus qui en résultèrent furent, en partie, cause de sa chute.

Jacques I[er] avait à moitié ruiné le commerce de l'Angleterre par la concession de nombreux monopoles. Dès 1606, il avait accordé au comte de Suffolk le privilège de l'importation des dentelles d'or et d'argent. Une plainte générale se fit entendre dans tout le royaume; les concessions furent retirées, puis accordées de nouveau. En 1623, l'industrie de la dentelle aux fuseaux était tellement déchue dans quelques endroits qu'une grande misère y régnait. La reine patronnait les fabriques de dentelles du pays, mais la cour et la haute noblesse donnaient la préférence aux dentelles de Flandre et d'Italie.

Dès que Jacques avait appris la mort d'Élisabeth, il s'était hâté d'arriver en Angleterre. Comprenant bien que les modestes atours de la reine d'Écosse feraient triste figure à Londres, il avait entretenu le conseil privé de la nécessité de monter convenablement la garde-robe de la nouvelle reine d'Angleterre. Le conseil avait envoyé à

Holyrood, par les soins des dames qui devaient composer la maison de la reine, les robes d'Élisabeth, ses fraises et autres dentelles. A l'arrivée des antiques parures de la vieille reine, la jeune reine qui venait d'atteindre sa vingt-sixième année, entra dans une grande mais inutile colère; car, faute de mieux, il fallait bien les porter, ces vieilleries, puisqu'elle n'avait pas d'autres toilettes royales. Cependant, pour manifester sa juste indignation, elle refusa de ratifier la nomination de ses dames, celle de lady Bedford exceptée, quoiqu'elles eussent été désignées par le roi. Aussitôt qu'elle fut à Londres, elle fit monter sa garde-robe,

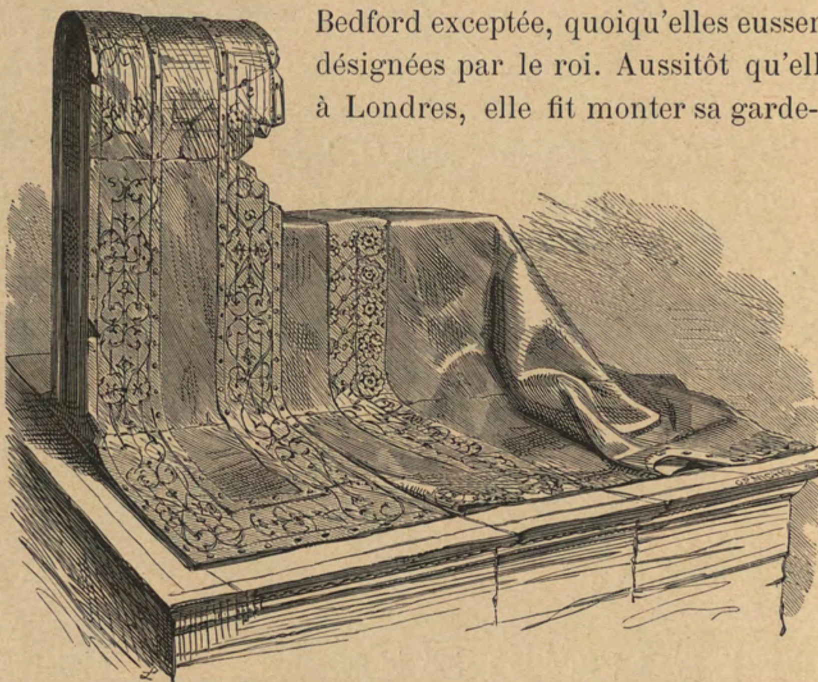


Fig. 115. — Tombeau de la princesse Sophie, fille de Jacques Ier, à Westminster.

achetant surtout beaucoup de linge, et, d'après les comptes de la maison de Jacques Ier, composa ses parures, à une seule exception près, des dentelles diverses des fabriques anglaises.

La note du linge acheté pour le compte de la reine à la naissance de la princesse Sophie, en 1606, s'élève à la somme de 614 liv. sterl. 5 sh. (plus de 40,000 fr. de notre monnaie); on n'y trouve aucune mention de dentelles étrangères. Cette enfant ne vécut que trois jours; sa petite tombe en forme de berceau est recouverte d'une sorte de poêle garni de dentelle (fig. 115). On la voit dans l'aile nord de la chapelle d'Henri VII près du tombeau de la princesse Marie,

sa sœur, dont l'effigie (fig. 116) porte une fraise, un col et un bonnet en dentelle symétrique.

A l'époque du projet de mariage du prince Charles avec une infante d'Espagne, la fraise fit place au col rabattu, que les portraits de Rubens et de van Dyk nous ont rendu si familier. Le point coupé était toujours en grande faveur; on en garnissait surtout les objets de toile, depuis le col richement brodé jusqu'au bonnet de nuit.



Fig. 116. — Tombeau de la princesse Marie, fille de Jacques I[er], à Westminster.

La grande collerette à la Médicis de la comtesse de Pembroke, sœur de Sidney, avec sa bordure de cygne, est un beau spécimen de la mode de ce temps. Vers la fin du règne de Jacques I[er], les dames puritaines mirent à la mode les dessins représentant des sujets religieux, aussi bien pour la dentelle que pour, le point coupé et la broderie, mode jusqu'alors restreinte aux vêtements d'église. En fait de nouveauté, outre celle dont nous venons de parler, il n'y avait que les entre-deux et les bords dentelés ou dentelures; ces dernières devaient ressembler à la dentelle appelée *campane* en France (1).

(1) A Stratford-sur-Avon, on conserve, dans la chambre où est née Anne Hathway, femme de Shakspeare, un bahut à linge contenant une taie d'oreiller et un très grand drap en toile de ménage : au milieu du drap est un entre-deux de point coupé ou de travail à jour, large de quatre centimètres environ; la taie d'oreiller est pareillement ornée. Ces objets ne servaient que dans les occasions solennelles des naissances, des mariages et des décès; cet

A la même époque, les marchands de Londres se plaignent du grand nombre d'artisans réfugiés, qui « gardent leurs secrets pour eux, et ont été assez hardis dans ces derniers temps pour imaginer des machines à faire la dentelle, et autres machines avec lesquelles un seul homme parmi eux fait plus que sept Anglais ensemble. »

Dans les comptes de garde-robe pour le mariage de l'infortunée Élisabeth, fille de Jacques Ier, figure l'énorme somme de 1,092 onces de dentelle d'argent aux fuseaux. Ceci explique les vives anxiétés causées plus tard par la princesse au trésorier de l'Électeur Palatin, le colonel Schomberg, qui la supplie en vain de mettre plus d'ordre dans ses dépenses.

CHARLES Ier (1625-1649).

Sur les monnaies des deux premières années de son règne, Charles Ier est représenté en fraise empesée et roide; la quatrième et la cinquième année, la fraise tombe molle sur ses épaules; puis vient enfin le collet rabattu (fig. 117), qui fut porté par toutes les classes, si ce n'est par les magistrats. Ceux-ci continuèrent à porter la fraise, trouvant qu'elle avait plus de dignité; plus tard ils adoptèrent la perruque, ayant découvert qu'elle produisait un meilleur effet encore.

Le changement de mode, toutefois, ne changea rien aux dépenses ruineuses du temps. Les collets rabattus en dentelle aux fuseaux et en point coupé de Flandre reparaissent sans cesse dans les comptes. Comme la provenance étrangère des articles y est régulièrement indiquée, nous y apprenons que la dentelle aux fuseaux est le plus souvent un produit anglais. Il n'y eut pas, en ce temps-là, un seul objet de toilette qui ne fût garni de dentelle à profusion : les serviettes, les draps, les chemises, les bonnets, les coussins, les bottes (fig. 118), les manchettes (fig. 119). On voyait alors ce qu'on voit trop souvent lorsque le luxe est excessif : quand les notes arrivaient, l'argent manquait pour les acquitter. La quantité de dentelure à l'aiguille employée sur les habits de chasse du roi est à peine croyable. Une fois,

usage existe toujours dans le comté de Warwick, où beaucoup de familles ont encore de cet ancien linge de lit brodé et garni de point coupé; on le conservait dans les bahuts de chêne sculptés, et il durait ainsi plusieurs siècles.

entre autres, on en trouve 99 *yards* (près de 1,000 mètres) pour garnir 12 cols et 24 paires de manchettes; puis ce sont 600 *yards* de belle dentelle aux fuseaux pour les fraises de nuit.

Déjà du temps de Jacques, l'Angleterre exportait beaucoup de dentelle d'or aux Indes; en 1631, on trouve des rosettes de ruban garnies de dentelle parmi les objets qu'il est permis d'exporter. Lorsque, pour la première fois, on apporta à Jacques des souliers ornés de ces rosettes, il refusa de les mettre, demandant si l'on voulait faire de lui un pigeon pattu; mais on les adopta bientôt généralement, et, comme en France (*voy.* la fig. 63), on poussa la mode jusqu'à l'absurde.

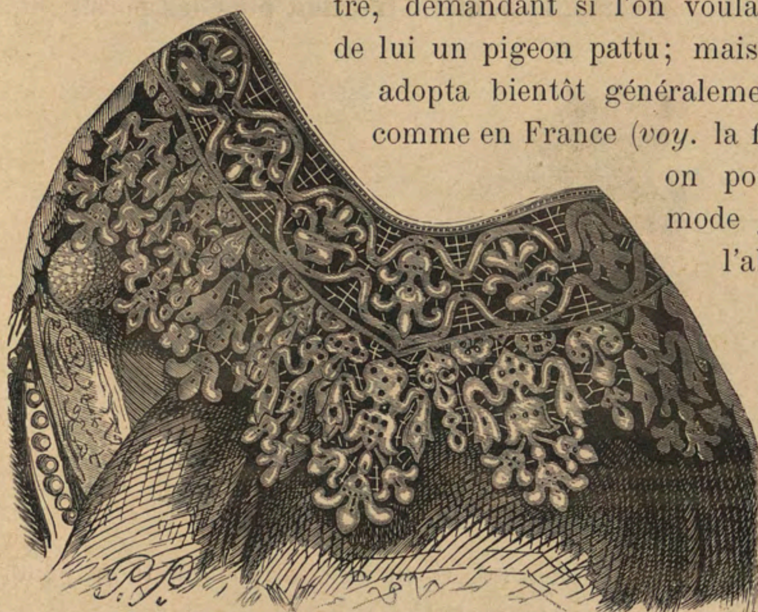


Fig. 117. — Collet rabattu en dentelle, d'après un portrait d'Abraham Bosse.

A la Chambre des Communes, un membre prit un jour la parole pour attaquer le luxe excessif des vêtements et, en particulier, « ces roses que portent sur leurs souliers les membres mêmes du Parlement et qui coûtent plus qu'un habit complet de leurs pères ».

Ce ne fut qu'en 1635 qu'on fit un premier effort pour protéger les manufactures de dentelles anglaises. On prohiba strictement les dentelures, dentelles aux fuseaux, points coupés étrangers, aussi bien que toute marchandise garnie de dentelle ayant même origine. L'importation de ces objets, à ce qu'il paraît, était considérable, malgré la perfection relative qu'avaient acquise les produits anglais.

Cependant, la dentelle aux fuseaux d'Angleterre, en particulier, était fort estimée en France. La reine Henriette envoyait en présent à sa

belle-sœur, Anne d'Autriche, des rubans, de la dentelle et d'autres objets de mode (1636). En même temps, le comte de Leicester, alors en France, priait sa femme de lui faire passer de belle dentelle aux fuseaux de fabrique anglaise. La comtesse lui répondit : « Mon présent pour la reine de France est acheté : je n'y ai épargné ni les soins, ni la peine. Je ne peux vous dire immédiatement ce que cela coûte, mais je crois que ce sera 120 livres sterl. environ, les dentelles aux fuseaux étant extrêmement chères. »

Depuis la réforme, la dentelle n'ornait plus les parements d'autel

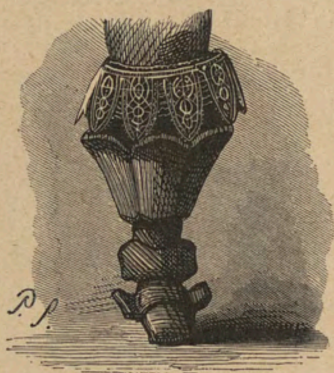


Fig. 118. — Garniture de point, d'après un portrait d'Abraham Bosse.



Fig. 119. — Manchette de dentelle, d'après le même.

ni les vêtements du clergé, et le temps approchait où la simplicité puritaine allait remplacer l'élégance luxueuse. Ce changement cependant ne fut bien réel que dans les classes inférieures.

LA RÉPUBLIQUE (1649-1660).

Le règne du puritanisme fut un temps fort triste pour les fabricants de dentelle; mais ce fut principalement sur la classe moyenne et la basse classe que s'appesantit la règle puritaine. Les fêtes et les foires de village, tout amusement public, toute commémoration populaire cessèrent. Plus de noces enrubannées, plus de dentelles pour décorer le mai : tout cela n'est que vanité!

A l'égard des hautes classes, ni les hommes ni les femmes, pas même les puritains, ne se montrèrent disposés à changer le riche habit de la cour des Stuarts pour le costume des têtes-rondes. Le

père du général Fairfax portait un habit de peau de buffle mais richement orné de dentelle d'argent; son haut-de-chausses bouffant était garni de belle dentelle de Flandre et son plastron était en partie couvert par un col rabattu de la même dentelle. Les ambassadeurs du Parlement dédaignaient les modes puritaines : lord Fanshaw portait à la cour de Madrid du linge très fin garni de riches dentelles de Flandre. La mère de Cromwell ne quitta pas ses parures; elle avait un mouchoir presque tout en dentelle de point, et sa pèlerine de velours vert était bordée d'une haute dentelle d'or. Cromwell lui-même, lorsqu'il arriva au pouvoir, jugea bon de soigner sa mise, et, s'il vécut en puritain, après sa mort il fut couvert de vêtements de velours pourpre, ornés d'hermine et de dentelles de Flandre, plus riches que ceux de la plupart des souverains. Son effigie, dans l'abbaye de Westminster, portait une chemise de fine toile de Hollande garnie de riches dentelles avec col et manchettes assortis, et ses habits étaient couverts de dentelle d'or (1).

Pour compléter ce désaccord entre les habitudes de la société et les affectations de puritanisme, on peut citer les dépenses du comité de sûreté en 1660 (réunion plus futile que politique du parti qui devait ramener les Stuarts). On y trouve, pour lady Lambert, « sept nouvelles gorgerettes en dentelle de Flandres, à la dernière mode (2), coûtant chacune 50 liv. sterl. (2.000 fr. de notre monnaie); et six chemises également garnies de dentelle des Flandres du prix total de 300 livres sterl. (12,000 fr. environ) ». Ces nouvelles gorgerettes se prêtaient, pour les femmes, aux mêmes extravagances que les cols rabattus pour les hommes; la mode s'en continua pendant le règne de Charles II.

(1) A la Restauration, on brisa cette image en la jetant par une fenêtre de Whitehall.
(2) Ces gorgerettes étaient des espèces de berthes.

CHAPITRE XXV.

ANGLETERRE. — DE CHARLES II A LA MAISON DE HANOVRE.

CHARLES II (1660-1685).

Le luxe n'attendait que le retour des Stuarts pour réapparaître dans toute sa force. Charles II renouvela les prohibitions de son père contre l'importation des articles étrangers, mais il ne s'y conforma pas pour son compte, et à l'occasion du couronnement, il fit venir de Flandre de la dentelle pour garnir un surplis, en usage pendant la cérémonie de l'onction.

Un nouvel édit de prohibition n'eut pour effet que d'augmenter la contrebande de la dentelle des Pays-Bas, le point d'Angleterre n'ayant jamais atteint la beauté de celui de Bruxelles. Le roi était de cet avis, car l'année même de l'édit, il accorda à John Eaton, l'autorisation de faire entrer la quantité de dentelles d'outre-mer nécessaire pour toute la famille royale; et, afin de rendre cette autorisation moins choquante, on y ajouta que « les dessins de ces dentelles serviraient comme modèles pour la fabrication indigène ». Charles avait évidemment pris des leçons à l'école de Mazarin qui faisait venir d'Italie des objets d'art, y compris des dentelles, pour qu'ils servissent de modèles en France. Le roi eut donc des taies d'oreiller, des cravates richement ornées de point de Venise et de Flandre à raison de 600 liv. st. par an, dans le but d'améliorer la fabrication en Angleterre.

La mode de porter les cheveux longs, flottant en boucles sur les épaules, donna le dernier coup aux cols rabattus, dont on ne voyait plus que les coins de devant. On les remplaça par la cravate qui fut en usage jusqu'en 1735. Les pans des cravates étaient garnis de la plus large dentelle; les mouchoirs, les gants, les tabliers en étaient

plus que jamais ornés; le luxe des chemises et des jupons allait croissant. Il est souvent alors question, dans les auteurs anglais, d'une dentelle qu'on nomme *Colbertine*. « C'est, dit l'un d'eux, une dentelle fort à jour, à réseau carré. » Un autre (Evelyn) fait dériver colbertine de Colbert, parce que, selon lui, « cette dentelle est une imitation du point dont M. Colbert a fondé en France des manufactures royales, » et le *Dictionnaire des Dames* (1694) répète cette définition d'autant plus incompréhensible que la colbertine n'a aucune ressemblance avec le point d'Alençon.



Fig. 120. — Point de Venise.

JACQUES II (1685-1688).

Les modes eurent à peine le temps de changer sous le règne court et troublé de Jacques II. Charles, la dernière année de son règne, se fait acheter une cravate de plus de 20 liv. st. pour le jour anniversaire de la naissance de son frère, et Jacques en achète une de 29, en point de Venise, pour le jour anniversaire de sa femme. Les manchettes, les cravates, les vestes de nuit en point d'Espagne et de Venise (fig. 120) commencent à se porter beaucoup, on en fait même des éventails; la dentelle de Flandre, toutefois, semble toujours être la préférée. Jacques II émigra, et bien des années après il mourut en France, au château de Saint-Germain (16 septembre 1701), coiffé

d'un bonnet de nuit en dentelle. Ce bonnet, appelé *toquet*, lui avait été envoyé par Louis XIV, « l'étiquette de la cour de France, dit Madame, dans ses *Mémoires*, exigeant que les personnes royales meurent coiffées d'un bonnet » (1).

GUILLAUME III (1688-1702).

En 1698, un nouvel acte du parlement rendit les lois plus efficaces pour empêcher l'importation des dentelles étrangères. Il y avait confiscation et amende de 20 shellings par aune. Cet acte émut tellement les béguinages de la Flandre que le gouvernement espagnol prohiba, par représailles, les laines anglaises. Ceci fut cause d'une telle détresse parmi les marchands de laine, en Angleterre, que l'acte de 1698 fut rappelé, en ce qui concernait les Pays-Bas espagnols.

Depuis l'avènement de Guillaume III, la sobriété hollandaise régnait dans le costume, sans exclure une certaine élégance; on portait cependant beaucoup de dentelle. La reine Marie favorisa ce merveilleux échafaudage dont nous avons parlé à l'article France, la *Fontange*, avec ses rangs empilés de ruban et de dentelle et ses longues barbes flottantes. On l'appelait plus généralement *la commode*, sans doute par antiphrase. « Les coiffures de dentelle de Flandre, lit-on dans *le Spectateur*, les engageantes, les robes couvertes de falbalas et de garnitures de dentelle, toutes les parties du vêtement comme hérissées, tout cela fait ressembler une dame à une poule de Frise (2). »

Jamais on n'avait fait encore de si grandes dépenses en dentelle qu'on en fit au temps de Guillaume et de Marie. En 1694, les comptes de dentelle de la reine s'élèvent à la somme, considérable pour l'époque, de 1,918 liv. st.

Il n'y a presque rien de nouveau en dentelle dans ces comptes, car depuis quelque temps déjà on y voit de la dentelle à dents, de la dentelle bouclée, campanée; le marly (*catgut*) y apparaît pour la première fois, ainsi que le *point en relief* et le *point à l'aiguille*. Les

(1) Ce toquet, qui est en point de Bruxelles fut recueilli par les Bénédictines anglaises de Paris dans le parloir desquelles on le vit longtemps. Il passa ensuite aux Bénédictines de Dunkerque, et on peut le voir aujourd'hui dans le musée de cette ville.

(2) 1711, n° 129.

barbes de la reine sont *à la Mazarine*, mode nommée sans doute d'après Hortense Mancini, duchesse de Mazarin, qui vécut si longtemps en Angleterre et y mourut.

Le roi Guillaume, tout morose et sévère qu'il était, avait le goût flamand des dentelles; ses mémoires sont plus élevés d'un quart que ceux de la reine : on y remarque 54 aunes de dentelle coûtant 270 liv. st. pour 6 serviettes à barbe et 63 aunes du prix de 283 l. pour 6 peignoirs. Pendant les deux années de deuil pour sa femme, il supprime la dentelle même autour des serviettes et des peignoirs; puis au bout de ce temps, avec une coquetterie toute féminine, il échange contre d'autres les dentelles qui ont passé de mode, et surtout celles des serviettes à barbe; il en achète aussi pour 499 l. destinées à garnir 24 chemises de nuit. Sous ce royal patronage, il n'est pas étonnant que le commerce de la dentelle prospérât. On fit bientôt à Blandfort des dentelles qui se vendaient 30 liv. st. l'aune.

Nous avons déjà dit que les steinkerques garnies de dentelle eurent la même vogue en Angleterre qu'en France. Beaucoup de personnes en Angleterre possèdent encore, parmi leurs reliques de famille, des broches de forme ovale en topaze de Bristol qui servaient à attacher les bouts de la steinkerque, lorsqu'ils n'étaient pas passés dans la boutonnière. Cette cravate était portée non seulement par la noblesse, mais par toutes les classes.

Les officiers anglais rivalisaient avec ceux de l'armée française pour la richesse de leurs points. Les dentelles avaient tant de valeur qu'elles étaient l'objet de la convoitise des voleurs, qui les préféraient aux bijoux et qui acquirent une certaine adresse dans l'art de les escamoter à leurs propriétaires. On cite entre autres un genre de vol qui semblerait impossible aujourd'hui : les voleurs ouvraient avec une grande dextérité le derrière des voitures de place et harponnaient la coiffure de dentelle ou la perruque plus ou moins ornée des dames qui s'y trouvaient. La police ne put trouver de meilleur remède à ce mal que de prier les voyageuses de s'asseoir en tournant le dos aux chevaux.

ANNE (1702-1714).

La reine Anne, bien qu'ayant plus de modération que sa sœur Marie à l'endroit de la dentelle, donnait comme elle la préférence aux pro-

duits étrangers. Les points qu'on acheta pour son couronnement, quoiqu'ils ne coûtassent qu'environ 65 liv. st., étaient de provenance flamande (1). En 1706, Anne rapporte les actes qui prohibaient les dentelles de Flandre, en faisant comprendre que la prohibition existe toujours en ce qui concerne les États du roi de France, édit qui à lui seul était plus que suffisant pour mettre les points de France doublement à la mode. « La France, écrit un auteur, est le fournisseur universel des garde-robes; et même les Anglais font tant de cas du travail des réfugiés, que rien ne se vend à Londres, à moins de porter un nom gaulois. »

Jusqu'à présent, il n'a été question que des dentelles de Flandre en général; sous le règne d'Anne, les points de Bruxelles et de Malines figurent dans les comptes royaux, et la consommation s'en accroît rapidement; en 1712, rien que pour ces deux dentelles, les notes s'élèvent à 1,418 livres.

Les dentelles sont d'un prix élevé, mais elles durent toute la vie. On ne ressentait pas au siècle dernier le besoin de nouveauté qui règne aujourd'hui; on se contentait de quelques objets de choix. En Angleterre, il était reconnu qu'une femme du monde devait avoir dans son trousseau : une coiffure de point de France ou de Flandre, avec manchettes assorties; une coiffe de dentelle noire de France, un mouchoir garni de dentelle. Deux cravates de point étaient considérées tout à fait suffisantes pour tout gentilhomme; même le jeune et prodigue lord Bedford qui, à dix-huit ans, ne pensait pouvoir dépenser moins de 6,000 l. par an à Rome, n'en demande pas davantage à sa mère, lady Russell.

La haute *commode*, dont la pyramide de dentelle faisait dire aux plaisants d'Angleterre que les dames portaient sur leurs têtes le clocher de Bow, avait atteint à une élévation si démesurée que les femmes paraissaient beaucoup plus grandes que les hommes. « Nous avons l'air, dit le *Spectateur*, de n'être que des criquets auprès d'elles. » Swift, moins poli, disait de la duchesse de Grafton, qu'ainsi attifée « elle ressemblait à une folle ».

(1) Anne conféra le titre de chevalier au mercier royal ou marchand de dentelles de la cour, qui devint sir Henri Furness; elle accorda aussi une pension annuelle de 100 liv. st. à sa blanchisseuse de fin qui, avant son avènement, avait longtemps blanchi ses coiffures de dentelle, à raison de 20 liv. par an.

En 1711 Anne prohiba, sous peine de confiscation et d'une amende de 100 l., l'entrée de la dentelle d'or et d'argent, dont la consommation était devenue prodigieuse. Les femmes, en ce temps, portaient des corsets cerise ornés de la dentelle d'or défendue. Le point d'Espagne avait la préférence sur les dentelles de fil pour les habits d'apparat, les coiffures et les manchettes exceptées.

Addison affirme que, lorsque la mode des produits de la Chine régna, beaucoup de femmes y sacrifièrent leurs dentelles, et que la manie fut telle que plus d'une coiffure de point fut échangée pour un magot chinois.

CHAPITRE XXVI.

ANGLETERRE. — GEORGE Ier ET GEORGE II.

GEORGE Ier (1714-1727).

L'avènement de la maison de Hanovre apporta peu de changement aux modes ou à l'industrie. En 1717, le roi George Ier publia un édit relatif au colportage de la dentelle; mais on était très préoccupé du vieux prétendant et de la cour de Saint-Germain; le roi lui-même, qui préférait beaucoup ses États allemands, y faisait de trop longs séjours pour que les petites affaires pussent avoir la place qu'on leur accorde volontiers d'ordinaire.

Cependant, les manchettes de dentelle font parler d'elles : on les porte longues et tombantes. Lord Bolingbroke, qui avait excité si fort l'indignation de la reine Anne par la négligence de son costume, avait les mains cachées par la longueur exagérée de ses manchettes de dentelle. Dans ce temps d'agitation jacobite, ces manchettes-là facilitaient l'échange de billets politiques entre gens prudents et avisés.

Les dentelles continuent à jouir de la plus grande faveur. « Depuis que sont à la mode, dit un auteur indigné, vos coiffures fantastiques faites de fil d'archal, de ruban et de dentelle, et vos falbalas de trois cents aunes par robe avec son jupon, il n'y a plus une bonne femme de ménage dans le pays. » Aux baptêmes (1), aux mariages, aux funérailles, la dentelle tient une large place; on les voit même

(1) Les dentelles de baptême rappellent le malheur arrivé au duc et à la duchesse de Chandos. En 1778 George III et la reine Charlotte tenaient leur fille sur les fonts. La pauvre petite créature, surchargée et enveloppée de dentelles, tomba en syncope. La mère, pénétrée du plus profond respect pour l'étiquette, ne voulut pas laisser interrompre une cérémonie où un roi et une reine allaient nommer sa fille Georgiana-Charlotte. L'archevêque

figurer sur les bancs des assises lorsqu'une beauté célèbre de ce temps, la demoiselle Marguerite Rudd, y comparaît accusée de faux. Son gracieux ajustement, le goût de ses dentelles, ses longues pleureuses surtout émurent un moment le jury; mais, malgré tant de séduction, la pauvre fille n'en fut pas moins condamnée à la potence.

Au dix-neuvième siècle, les jeunes personnes ne portent pas ou ne devaient pas porter de dentelles avant leur mariage. Au temps de George Ier, l'étiquette était différente, et l'on voit la duchesse de Portland faire présent à Mme Élisabeth Montague, alors jeune fille, d'une coiffure de dentelle et de manchettes assorties.

Cette fureur pour la dentelle portait à en acheter beaucoup à crédit; la plupart des femmes du monde devaient des sommes énormes à leurs fournisseurs. Le lendemain d'une réception à la cour, où presque toutes les femmes avaient paru en dentelles empruntées, c'est-à-dire non payées, le principal marchand de dentelles de Londres fut sur le point de faire faillite; les créanciers assiégeaient les maisons des grands. La fureur du jeu vint s'ajouter à la fureur de la parure. Un journaliste du temps rapporte qu'une dame, après avoir perdu tout ce qu'elle avait d'argent sur elle, mit pour enjeu sa coiffure de dentelle, son mouchoir, et finit par regagner avec sa berthe les objets perdus.

GEORGE II (1727-1760).

A la cour de George II et dans les circonstances d'apparat, la dentelle de Bruxelles l'emportait sur toutes les autres. A l'un des levers de 1735, les coiffures en point de Bruxelles dentelé, les manchettes à triple rang du même point, les barbes attachées avec des solitaires de diamant furent généralement admirées. On appelait *coiffure à l'anglaise* une coiffure disposée d'une certaine façon, mais composée de point de Flandre. Un auteur du temps fulmine contre cette passion des dentelles étrangères. « Les dames anglaises, dit-il, dépen-
« sent plus de deux millions annuellement en dentelles étrangères;
« autant vaudrait, pour des protestants, doter des couvents, puis-

de Cantorbéry, qui officiait, fit la remarque, en remettant la petite fille à sa nourrice, que jamais il n'avait baptisé d'enfant si tranquille. La cérémonie achevée, on essaya de ranimer l'enfant, mais en vain : elle mourut au bout de quelques heures, victime d'une bien coupable absurdité. (*Causerie sur les baptêmes royaux*, Cornhill Magazine, avril 1864.)

« qu'elles savent que ces dentelles de provenance flamande sont l'œu-
« vre de religieuses papistes. »

Pourtant, à l'occasion du mariage du prince de Galles (1736), toute la cour porte des dentelles anglaises, à l'exception du duc de Marlborough qui paraît en point d'Espagne. Mais on ne suivit pas longtemps cette voie. La princesse Palatine rapporte, dans ses *Mémoires*, que le secrétaire de sir Luc Schaub, après avoir été engourdi par quelque drogue, fut dépouillé d'une somme d'argent qui lui avait été confiée pour aller acheter à Paris des manchettes de point de France destinées à la princesse de Galles elle-même.

George II était fort recherché dans sa mise, comme le prouvent diverses anecdotes contemporaines (1). Ce fut quelques années avant sa mort que se fonda la société anti gallicane (2), dans le but patriotique d'encourager l'industrie nationale. Cette société contribua efficacement au développement de l'industrie dentellière : elle obtint de très grands progrès, en excitant, par des récompenses et des prix en argent, une émulation qui gagna les femmes bien élevées mais peu aisées, et leur fit comprendre l'avantage d'ajouter les profits d'un travail artistique à leur faible revenu; ces femmes se chargèrent des beaux travaux de longue haleine qui ne peuvent être exécutés, ou ne le pouvaient être alors, que dans les couvents ou par des personnes ayant un peu plus pour vivre que le travail de leurs mains.

Vers 1756, certains changements se produisent dans les modes. « Les longues barbes, le bonnet en fer à cheval, les coiffes attachées sous le menton ont fait leur temps, » écrit à cette époque le *Connaisseur;* voici venir maintenant les *cardinales* ou pèlerines en dentelle et les robes flottantes ou déshabillés, puis des manchettes à triple garniture et enfin la blonde, chose toute nouvelle alors. Le tablier de dentelle, à la mode depuis le temps d'Élisabeth, se maintint jus-

(1) Pendant la dernière maladie de la reine Caroline, ce prince, quoique visiblement inquiet et attristé, se souvenant qu'il donnait audience le lendemain, recommanda lui-même à ses pages de faire préparer de nouvelles manchettes, désirant de paraître convenablement devant les ambassadeurs étrangers.

(2) Dans un précédent chapitre, il a été question de cette société, qui tenait des réunions trimestrielles et donnait des prix. A la séance de novembre 1752, il fut décidé qu'on donnerait un premier prix de 5 guinées pour une paire de manchettes d'homme en point à l'aiguille; et pour une paire de barbes en dentelle aux fuseaux, un prix de 15 guinées. Il y avait aussi des seconds et des troisièmes prix.

qu'à la fin dix-huitième siècle. Comme tout ce qui est à la fois utile et joli dans la toilette, il put braver le dédain avec lequel on le traita plus d'une fois. Richard Nash, qu'on appelait *le beau Nash*, professait la plus grande aversion pour le tablier, et il poussa l'impertinence jusqu'à exclure de la salle de bal de Bath les dames qui porteraient cet insigne des soubrettes (1).

George II fit tout ce qu'il put pour favoriser l'industrie en Angleterre; mais à cette époque la contrebande s'accrut avec une rapidité effrayante. C'était une guerre ouverte entre l'employé de la douane et la société tout entière; toutes les classes y prenaient part : les femmes du plus haut rang, les femmes de chambre, les simples matelots, tous voulaient se soustraire aux droits exorbitants et frustrer le gouvernement.

(1) C'est ainsi qu'il enleva son tablier à la duchesse de Queensberry et le jeta aux femmes de chambre, quoique ce tablier fût du point le plus riche et eût coûté 200 guinées.

CHAPITRE XXVII.

LA CONTREBANDE.

Cette transgression de la loi, qu'on se permet, en général, sans le moindre scrupule, n'en est pas moins condamnable; la révolte qu'excitèrent les édits de prohibition au milieu du siècle dernier fit courir bien des dangers et causa plus d'un malheur.

A partir de 1700, quoique les édits qui défendaient l'entrée des dentelles de Flandre eussent été successivement rapportés, les dentelles de France, d'Espagne et de Venise étaient toujours exclues des ports anglais; « aussi, dit Anderson, on rapporte en Angleterre, à « l'aide de la contrebande, beaucoup de belles dentelles françaises « et autres objets prohibés. » La prohibition comptait pour rien; les femmes voulaient à toute force des dentelles étrangères, et lorsqu'elles ne pouvaient pas les passer elles-mêmes, les fraudeurs les leur apportaient.

Ce ne fut que vers 1751 cependant que la douane commença à user d'une sévérité excessive, fouillant des yeux les habitations, exerçant une surveillance tellement rigoureuse que compter sur la chance de s'y soustraire était une insigne folie. Enfin dans un rayon de quinze kilomètres autour des ports, il n'y avait pas une femme qui pût porter un bonnet ou des barbes de point de France ou d'Italie, sans que les agents de la douane ne se crussent le droit de lui demander comment elle était arrivée à les posséder.

Les agents faisaient de fréquentes visites dans les magasins des tailleurs et autres commerçants en renom, examinant tout ce qu'ils renfermaient et confisquant tous les articles de fabrique étrangère. Un jour ils saisirent une quantité considérable de dentelle étrangère chez un tailleur qui paya l'amende de 100 l. et vit brûler publiquement sa marchandise. George III, qui dès son avènement protégea

les manufactures anglaises, ordonna qu'au mariage de sa sœur, la princesse Auguste, avec le duc de Brunswick, toutes les étoffes et les dentelles fussent de fabrication indigène. La noblesse ne tint aucun compte de cet ordre. Aussi, trois jours avant le mariage, les agents de la douane firent une descente chez la modiste de la cour, et presque toutes les dentelles, les étoffes d'or et d'argent, les toilettes furent enlevées, au grand désespoir des femmes qui se virent privées de leurs parures et de la modiste elle-même. Cette dernière, qui était Française, outrée de pareils procédés, et ayant amassé une petite fortune de 11,000 liv. sterl., se retira à Versailles où elle acheta une villa qu'elle appella *la Folie des dames anglaises*.

Quelque temps après trois habits de noce, ainsi qu'une saisie considérable de dentelle, furent brûlés conformément à l'acte du Parlement. Tous les journaux racontèrent comment une dame de haut rang fut arrêtée étant dans sa chaise à porteurs et débarrassée d'une grande quantité de point de France; comment une pauvre femme, qui, sans penser à mal, avait ramassé un pain de quatre livres qu'elle avait trouvé sur son chemin, fut arrêtée quand on découvrit que ce pain contenait pour 200 liv. sterl. de dentelle. Les dames pendant leur promenade se voyaient enlever leurs mitaines de dentelle noire, si les agents pouvaient soupçonner qu'elles fussent de provenance française.

En mai 1765, les fabricants de dentelle se réunirent aux ouvriers en soie de Spitalfields et s'en allèrent en procession à Westminster, portant des bannière auxquelles étaient attachées de longues bandes flottantes de dentelle de France. Ils demandèrent aux lords l'exclusion totale de toutes marchandises étrangères. Lorsqu'on leur eut répondu qu'il était trop tard, la session étant finie, ils murmurèrent, et, en retournant chez eux, ils brisèrent les grilles de la résidence du duc de Bedford. Au lever qui eut lieu quelque temps après, ils s'assemblèrent devant le palais de Saint-James; mais ayant vu que tous les costumes de gala étaient bien réellement faits de produits anglais, ils se retirèrent satisfaits.

Les journaux fourmillent de relations de saisies faites par la douane. Tout le monde faisait la contrebande. Un gentilhomme attaché à l'ambassade d'Espagne est débarrassé à son arrivée à Londres de 36 douzaines de chemises ornées de jabots et de manchettes en den-

telle de Dresde, et d'une quantité de pièces de dentelle. Quoique les premiers ministres en ce temps-là se laissassent tenter par des présents, il semble que les agents de la douane aient fait strictement leur devoir.

Lorsque le duc de Devonshire fut ramené de France où il était mort, les douaniers, malgré la colère des domestiques, visitèrent avec soin le cercueil et s'assurèrent que le corps était bien réel, car on n'avait pas oublié qu'une quarantaine d'années auparavant, la dépouille mortelle d'un ministre mort dans les Pays-Bas n'était qu'un gros ballot de dentelle dans un cercueil. Cette découverte n'avait pas empêché le haut sheriff de Westminster de profiter d'une occasion semblable et de passer dans le cercueil de l'évêque Atterbury pour 6,000 liv. sterl. de point de France, et le succès avait couronné son entreprise.

Dès que la guerre eut cessé entre l'Angleterre et la France, la contrebande recommença de plus belle. En vain les voitures publiques et particulières étaient-elles souvent visitées entre Douvres et Londres et presque aussi souvent dépouillées de précieuse contrebande, les agents ne devinaient pas toutes les ruses et leur vigilance était assez souvent déjouée.

Le libre échange du dix-neuvième siècle est de beaucoup le meilleur moyen pour mettre un terme à la contrebande, et c'est le seul qui réussisse, car ni les lois prohibitives, ni la douane avec ses employés n'y sont jamais parvenues.

CHAPITRE XXVIII.

GEORGE III.

(1760-1820).

George III, rempli de bonnes intentions, fit ce qu'il put pour encourager l'industrie nationale. Les édits suivirent les édits, les droits sur les dentelles étrangères furent encore augmentés. Mais les Anglais des hautes classes se souciaient fort peu des anti français et, quoi qu'on fît, ils préféraient la malines et le point de Bruxelles aux plus belles dentelles du Devonshire. La reine Charlotte, en débarquant en Angleterre, portait un bonnet à barbes richement garni de dentelle anglaise pour être agréable aux sujets du roi, son époux; elle se fit faire aussi une robe en point de Lyme Regis (Dorsetshire) (fig. 121). Depuis longtemps déjà, les hommes avaient cessé de porter de la dentelle à leurs souliers et à leurs bottes et, croyons-nous, à leurs bonnets de nuit. Cependant, selon la mode du beau monde et de Saint-James, les manchettes étaient toujours très longues et il était bien difficile, à table, de ne les pas tremper dans la sauce.

Un homme se reconnaît à ses points, disait-on alors; on faisait des collections de dentelles dont on était fier comme un gentleman l'est aujourd'hui de ses chevaux et de ses chiens. Les employés de la Cité rivalisaient avec les gentilshommes; leurs mains étaient aussi couvertes de point de Bruxelles.

Si l'Angleterre avait longtemps recherché les produits français et constamment suivi les modes de France, en 1788, l'anglomanie régnait à Paris. En ce qui concerne notre sujet, il y avait un petit bonnet fort à la mode composé de dentelles anglaises et françaises appelé l'*Union de la France et de l'Angleterre*.

A l'époque de la révolution française le costume se simplifia, la mousseline de l'Inde et les gazes légères obtinrent tout à coup une préférence générale, les beaux points furent complètement délaissés. Il est facile de s'expliquer la longue faveur dont ils avaient joui jusqu'alors; il l'est beaucoup moins de comprendre comment on a pu renoncer au plus beau, au plus seyant de tous les ornements.

En Angleterre, on portait encore les dentelles de point, à la cour, dans les occasions d'apparat, telles par exemple que le mariage du

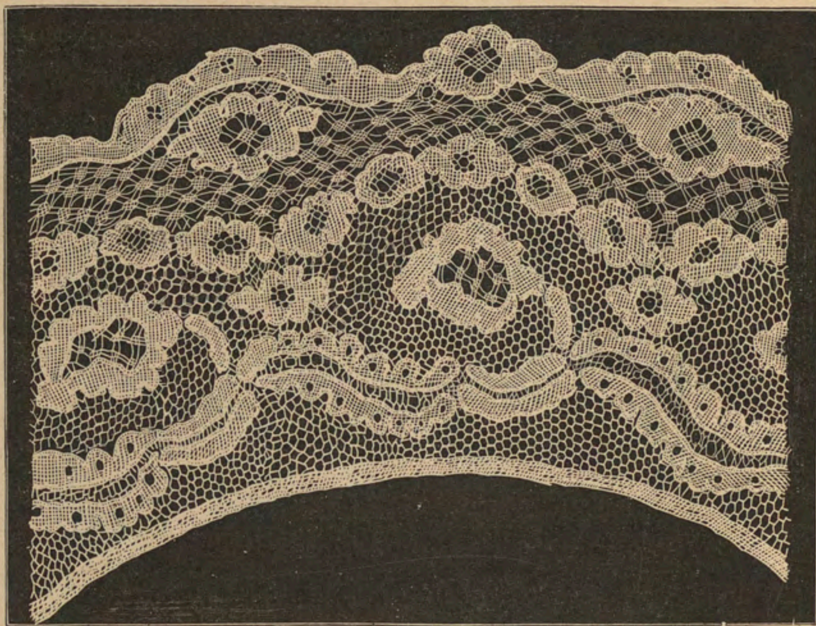


Fig. 121. — Dentelle de Lyme Regis.

prince de Galles; mais, comme ornement ordinaire des vêtements, la dentelle disparut peu à peu de toutes les garde-robes. Soit que la révolution française ou un caprice de la mode en fût cause, la dentelle eut à supporter, vers ce temps, les plus tristes vicissitudes. Le goût en passa si complètement à tout le monde, que dans beaucoup de familles, les plus belles collections de dentelles et de points étaient, à la mort de leurs propriétaires, données comme objets de nulle valeur aux femmes de chambre (1) ou même à quelque pauvre

(1) Une dame qui avait de très belles dentelles anciennes et modernes les légua, ainsi que sa garde-robe, à de jeunes amies. Quand celles-ci vinrent prendre possession de leurs legs, elles furent étonnées de ne trouver que des dentelles nouvelles. Elles s'enquirent à la

femme. Beaucoup de dames peuvent encore se rappeler avoir fait, dans leur enfance, des robes de poupée avec du point d'Alençon qu'il leur serait fort agréable sans doute de posséder aujourd'hui.

Quand le goût de la dentelle se ranima, non seulement pour la moderne, mais pour les beaux et anciens points, ceux-ci se retrouvèrent dans les fermes où ils étaient venus des châteaux, d'autres au fond de vieux coffres où on les avait oubliés pendant de longues années. On en retrouva dans les magasins de costumiers, et beaucoup dans les vestiaires des églises d'Allemagne, d'Espagne et d'Italie, où l'on consentait volontiers à les échanger contre l'or des amateurs. Les beaux points de Gênes et de Venise avaient eu un meilleur sort en Italie, où la coutume était de les coudre entre deux morceaux de linge lorsqu'on ne s'en servait pas.

Parmi les rares personnes qui, en Angleterre, conservèrent avec soin leurs points, croyant peu au long règne de la blonde, si brillante qu'elle fût, est la duchesse de Glocester, dont la collection de points est l'une des plus riches de l'Europe.

Les femmes de lettres furent les premières à se livrer à la manie des collections de dentelles, lady Morgan et lady Stepney, entre autres; et rarement une semaine se passait sans qu'elles se querellassent sur la valeur respective et la richesse de leurs points (1). La comtesse de Blessington avait à sa mort plusieurs énormes coffres remplis des plus belles dentelles anciennes de toutes sortes.

Les femmes du monde se sont remises depuis, en Angleterre comme en France, à se parer de dentelles, surtout, pour celles qui le pouvaient, d'anciennes dentelles; mais on remarqua que, parmi les Anglaises, très peu savaient donner à leurs vieux points toute leur valeur, et que le plus grand nombre les portaient mal. L'auteur se rappelle avoir vu à un bal donné par l'ambassadrice française, à Rome, une dame anglaise qui portait sur le tablier de sa robe de la dentelle de toutes les

femme de chambre qui répondit : « Tout est là, sauf des chiffons en mauvais état que j'ai cru pouvoir jeter au feu. » Une autre collection n'eut pas un meilleur sort. La femme de chambre ne voulant pas remettre les dentelles à la personne qui en héritait, avec l'apparence sale que leur donnait le café ou le safran, les attacha soigneusement ensemble et les mit dans un bain d'eau de savon sur le feu, où elle les laissa toute la nuit. Le lendemain, elle les trouva en bouillie.

(1) Lady Morgan avait commencé une *Histoire de la dentelle* qui n'a pu être finie; nous ignorons ce qui est advenu de ce travail.

espèces et de tous les temps, depuis le point coupé du quinzième siècle jusqu'à l'alençon du dix-huitième. Le comte de Syracuse avait coutume de dire que les dames anglaises achetaient un petit lambeau de dentelle comme souvenir dans toutes les villes par où elles passaient, et que, arrivées à Naples, elles cousaient le tout sur leurs robes pour en faire une grande toilette et se montrer au premier bal de l'*Academia Nobile*.

Bientôt, quelques maisons de Paris entreprirent la restauration des anciens points; les anciennes ouvrières se remirent à l'œuvre. M[me] Camille, la couturière, fut la première à faire revivre la mode de ces précieux et charmants atours. Un matin, son mari était rentré accompagné d'un commissionnaire chargé d'une énorme caisse de vieilles dentelles souillées et jaunies, et qu'il venait d'acheter pour la somme de 1,000 fr. L'habile artiste se mit dans une grande colère et adressa une verte semonce à l'acquéreur des vieux points. Mais lorsqu'elle fut calmée et qu'elle examina les dentelles, l'idée lui vint qu'elle pourrait leur rendre leur première valeur. Cet hiver-là, il n'y eut pas de grande toilette sans garniture complète de vieilles dentelles.

Dans l'espace de vingt années, et particulièrement depuis l'exposition internationale de 1851, le goût et l'usage de la dentelle se sont généralisés partout. Les manufactures anglaises prospérèrent de plus en plus, bien que quelques-unes aient eu à souffrir pendant la guerre d'Amérique. Leurs produits sont à la portée des bourses les plus humbles, et si tous ne sont pas d'un goût irréprochable, la consommation n'en est pas moins considérable et permet d'occuper un très grand nombre de femmes. Ce travail, quoiqu'il ne soit pas l'un des plus rétribués, a l'avantage de laisser l'ouvrière dans sa chaumière, et l'on a remarqué que, dans les comtés où les femmes font de la dentelle, elles sont très supérieures aux autres par l'instruction, les habitudes et la moralité.

Notre histoire de la dentelle touche à sa fin; mais, avant de quitter le sujet, nous ne pouvons nous dispenser de dire quelques mots d'un usage à peu près universel, celui d'employer la dentelle à la décoration des vêtements mortuaires.

Dans le chapitre consacré à la Grèce, nous avons dit comment les dentelles des tombes sont enlevées par les habitants des îles Ioniennes, blanchies, raccommodées, ou plus souvent, comme preuve de

leur authenticité, vendues dans l'état le plus repoussant. La coutume d'envelopper les morts dans un vêtement garni de dentelle existait aussi à Malte. A Palerme, on peut voir les momies dans les célèbres catacombes du couvent des capucins, parées de dentelle et de point (1). En Danemark (2), en Suède et dans tout le nord de l'Europe (3), l'usage était général.

La quantité de dentelles entassée dans le cercueil de la belle Aurore de Kœnigsmark, à Quedlimbourg, serait à elle seule une fortune : elle repose enveloppée des plus belles guipures, des plus riches points d'Angleterre et de Malines. Sans même parler des bijoux qui brillent encore sur cette forme desséchée, nulle fille des Pharaons ne fut jamais aussi richement ensevelie (4).

En Espagne, ces ornements des tombes sont, à ce qu'on dit, le privilège de la grandesse. Les gens des classes inférieures sont enterrés revêtus du costume d'un des ordres religieux (5).

Le linceul de saint Cuthbert nous permet d'inférer que le même usage a prévalu en Angleterre dès les anciens temps. Il n'y a que quelques années encore, les journaux anglais parlèrent d'une tombe qu'on avait ouverte dans l'église de Stanton-Harcourt, à Oxford ; c'était celle de la fille d'un haut baron du temps d'Édouard IV, le linceul

(1) Le dessus des cercueils est en verre.

(2) Dans le caveau de la famille de Slesvig-Holstein, à Sonderbourg.

(3) Dans l'église de Revel on voit le corps d'un duc de Croy, général de Charles XII, revêtu de son grand costume, et portant un riche nœud flottant de belle guipure. L'auteur des *Lettres d'une dame écrites de Russie* (1775), en décrivant les funérailles d'une fille du prince Menchikoff, rapporte qu'elle était vêtue d'une robe en tissu d'argent; elle avait sur la tête une coiffure garnie de dentelle et une couronne héraldique, et sur le front un ruban brodé portant son nom, son âge, etc.

(4) Dans une de ses lettres à sa fille, Mme de Sévigné fait allusion à cette coutume qui n'était pas générale en France, mais existait en Provence, à ce qu'il semble. « Mon Dieu, ma chère enfant, que vos femmes sont sottes, vivantes et mortes ! Vous me faites horreur de cette fontange ; quelle profanation ! cela sent le paganisme, quelle sottise ! ho ! cela me dégoûteroit bien de mourir en Provence : il faudroit que du moins je fusse assurée qu'on ne m'iroit pas chercher une coiffeuse en même temps qu'un plombier. Ah ! vraiment ! fi, ne me parlez plus de cela ! » (*Lettre du* 13 *décembre* 1688.)

(5) Alexandre de Laborde, *Itinéraire de l'Espagne.*

Le duc de Luynes rapporte dans ses *Mémoires*, d'après le récit que lui en avait fait le curé de Saint-Sulpice, la manière dont fut inhumé, selon ses dernières volontés, le duc d'Albe, mort à Paris en 1739. Il était revêtu d'une chemise de la plus fine toile de Hollande garnie de point neuf le plus beau qu'on pût trouver, d'un habit de Vardez de drap brodé d'argent ; il avait une perruque neuve, sa canne était à sa droite, son épée à sa gauche.

était garni de riches dentelles, probablement du point coupé patiemment exécuté dans quelque couvent. Depuis lors, on n'a fait aucune autre découverte de ce genre, quoique la dentelle se retrouve dans toutes les effigies de souverains et autres grands personnages, comme le prouvent tout particulièrement les ouvrages en cire de Westminster.

En 1678 commence l'usage des vêtements mortuaires en flanelle; le roi, en les approuvant, accorde le privilège exclusif de les fabriquer à la veuve Amy Potter qui les a inventés et qui, en même temps, fait toute espèce de dentelles de laine pour les orner (1).

(1) La célèbre actrice M[me] Oldfield eut l'honneur d'être inhumée à Westminster en 1730; elle ne voulut pas de linceul de flanelle. Elle fut ensevelie dans la plus fine toile de Hollande garnie à profusion de très beau point de Bruxelles. On lui mit des gants de peau de chevreau. C'est elle qui recommanda à sa femme de chambre de lui mettre un peu de rouge après sa mort.

CHAPITRE XXIX.

ANGLETERRE.

DES MANUFACTURES DE DENTELLE.

Au seizième et au dix-septième siècle les manufactures de dentelles aux fuseaux occupaient en Angleterre un plus grand espace qu'aujourd'hui ; elles s'étendaient sur une douzaine de comtés, depuis Cambridge jusqu'à Launceston, sur la côte de Cornouailles. Il s'en était établi quelques-unes dans le pays de Galles, où l'on n'a jamais fait qu'une dentelle commune ressemblant à de la grosse valenciennes; une seule s'était fondée dans le Yorkshire, à Ripon. La manufacture de cette ville épiscopale dérivait probablement des anciens couvents; on n'en sait plus rien aujourd'hui. Il y a une vingtaine d'années on faisait, dans les environs, de larges dentelles à dessins français d'un travail soigné; l'un des dessins le plus souvent exécuté est celui de cette dentelle à losanges dont nous donnons un échantillon (fig. 122). On faisait aussi de la dentelle dans les îles de Man et de Wight (1). Les réfugiés protestants français et flamands furent les grands propagateurs de cette industrie en Angleterre.

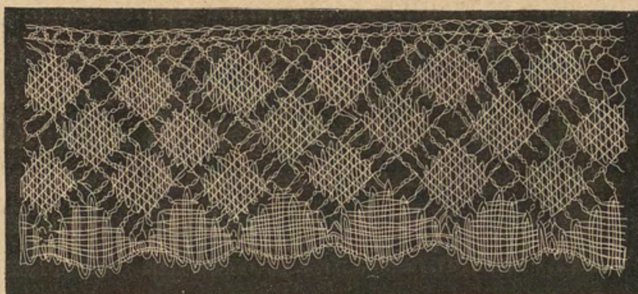


Fig. 122. — Dentelle de Ripon.

(1) Il va sans dire que la reine Victoria accorda son patronage aux dentelles de l'île de Wight. L'*Illustration de Londres* de mai 1856 rapporte qu'au premier lever auquel assista

Nous ne nous occuperons que des manufactures qui existent aujourd'hui, nous bornant à dire quelques mots en passant de celles qui ont été renommées autrefois.

LONDRES.

Quoique la plupart des émigrés de la France et des Pays-Bas se soient disséminés dans les comtés environnants, un petit nombre s'établirent à Londres et s'y livrèrent à la fabrication de la dentelle. D'après les documents de la Société antigallicane, des femmes de la capitale, bien nées mais pauvres, faisaient beaucoup de points ; et l'on peut dire que jusqu'à la fin du dix-huitième siècle, il s'est fait de la dentelle à Londres; de plus, il y avait des établissements spéciaux pour le blanchissage et la réparation des dentelles.

« Au siècle dernier, dit un auteur du temps, la partie raffinée de la classe moyenne s'était prise de l'étrange fantaisie d'envoyer les jeunes filles faire leur éducation en France dans les couvents où le plus clair de leur instruction consistait surtout dans l'art de faire de la dentelle. » La révolution française mit un terme à cet usage ; mais c'est à ce séjour dans les couvents de France qu'est due la grande extension que prit en Angleterre la fabrication du point à l'aiguille, et c'étaient les femmes ainsi élevées qui obtenaient les prix décernés par la Société antigallicane.

En 1775, deux établissements se fondèrent dans les faubourgs de Londres, sous le patronage de la reine Charlotte, pour y enseigner à des petites filles de familles pauvres à faire de la blonde et de la dentelle de soie noire. Plus de 300 enfants furent reçues dans ces écoles ; elles montrèrent tant de capacité que beaucoup d'entre elles, après six mois d'apprentissage, apportaient mensuellement à leurs parents de 5 à 7 shillings, avec l'espoir de gagner bientôt davantage. Un magasin s'établit au centre de la ville, dans la rue d'Oxford, pour vendre les produits de ces deux écoles dentellières.

la princesse royale, elle avait une robe de dentelle de Newport et une traîne garnie de la même dentelle.

CHAPITRE XXX.

ANGLETERRE.

COMTE DE BELFORD.

La plupart des auteurs attribuent aux Flamands fuyant les persécutions du duc d'Albe, l'introduction de l'industrie dentellière dans les comtés de Bedford et de Buckingham. Il est probable aussi que Catherine d'Aragon, qui habita deux ans le château d'Ampthill, y contribua pour sa part, quoique ce qu'en rapporte le tradition ne soit qu'un pur récit légendaire. D'après Daniel de Foë, beaucoup d'habitants du comté de Bedford, dans le sud notamment, s'occupaient à faire de la dentelle aux fuseaux, et ils y avaient parfaitement réussi, surtout depuis l'arrivée des protestants français que la révocation de l'édit de Nantes obligeait à s'exiler. Savary et Peuchet constatent que dans la ville de Bedford seule il y avait 500 ouvrières en dentelle.

Les écoles dentellières de ce comté étaient, il y a vingt ans, plus nombreuses que celles du Devonshire; le même village en possédait souvent quatre ou cinq, comptant de vingt à trente enfants chacune. On leur trouva assez d'importance pour que les inspecteurs du gouvernement les visitassent.

Le salaire moyen des dentellières était de 1 shilling par jour; dans les cas de commandes pressées pour quelque article de mode, elles gagnaient jusqu'à 1 sh. 6 pence (près de 2 fr.).

COMTÉ DE BUCKINGHAM.

Les dentellières du comté de Buckingham, quoique s'étant formées plus tard que celles du comté de Bedford, ont de bonne heure obtenu le premier rang dans l'estime publique pour les produits de leurs

fuseaux (1). Cette industrie eut des moments de détresse parfois très grande; mais en général, elle fut florissante et ne cessa de progresser. Les centres principaux de fabrication étaient Hanslape, Olney et Newport-Pagnel. A Hanslape, presque tous les habitants faisaient de la dentelle; dès l'âge de six ans, les enfants, petits garçons et petites filles, commençaient leur apprentissage; à onze ils pouvaient se suffire à eux-mêmes; et quand les hommes manquaient d'ouvrage, ils revenaient prendre leurs fuseaux. Les dentelles qu'on faisait dans cette petite ville variaient du prix de 6 pence à 2 guinées; le bénéfice net annuel était de 8,000 à 9,000 liv. sterling (200 à 225,000 fr.). On faisait à Olney des voiles et des dentelles de prix. Mais Newport-Pagnel fut l'une des villes les plus renommées de l'Angleterre pour ses dentelles aux fuseaux. Anciennement déjà, ses produits approchaient de ceux des Flandres. A l'époque de la révolution française, d'autres émigrés vinrent prêter leur concours à cette industrie, qui demande tant de goût, et de nouveaux progrès se réalisèrent.

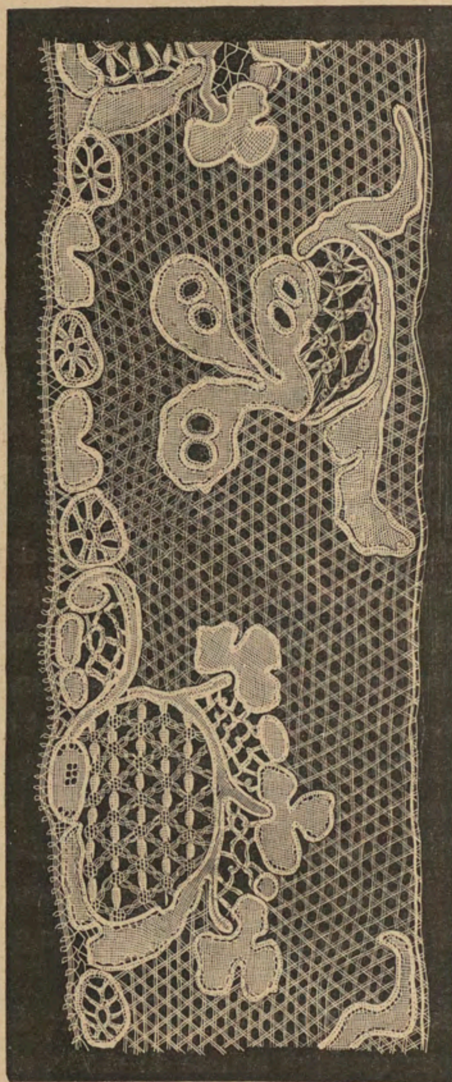


Fig. 123 — Vieux point de Buckingham, dit *trolly*.

La fig. 123 représente la *trolly* de Buckingham, ou vieux point; les fig. 124 et 125, le *fond de point*, dont la beauté a fait la réputa-

(1) En 1626, sir Henri Borlase fonda à Great Marlow une école pour 24 garçons auxquels on enseignait à lire, à écrire et à compter; et une autre pour un nombre pareil de filles où elles apprenaient à tricoter, à filer et à faire de la dentelle aux fuseaux.

tion des comtés qui sont l'objet de ce chapitre : on l'a ainsi nommé parce qu'il imite le fond à l'aiguille du point de Bruxelles.

COMTÉ DE NORTHAMPTON.

Les dentelles de ce comté ont peu attiré l'attention au siècle dernier; cependant Anderson cite Kettering comme faisant un commerce considérable de dentelles. Ce qui est certain, c'est qu'il y a plus d'un

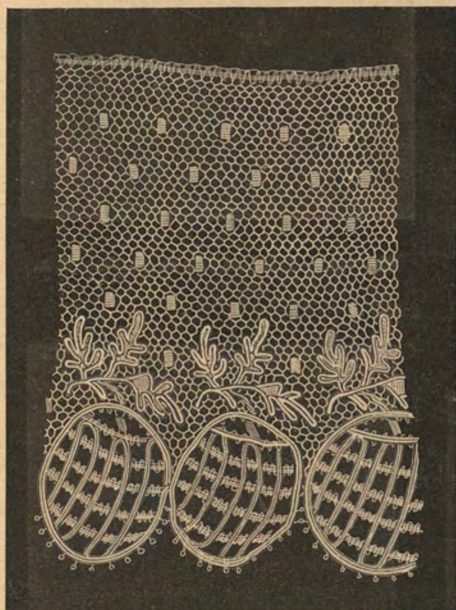


Fig. 124. — Fond de point nouveau de Buckingham.



Fig. 125. — Fond de point (Buckingham).

siècle déjà, les produits de Northampton étaient charmants; nous l'attestons d'après un livre de dessins que nous avons eu l'occasion de feuilleter. Les dentelles des trois comtés dont nous nous occupons sont du reste à peu près semblables. Nous réunirons ici les divers spécimens que nous en donnons.

Les premières dentelles anglaises imitaient, il va sans dire, les anciennes dentelles flamandes au dessin à ondulations gracieuses et au fond soigneusement exécuté. La fig. 126 est un spécimen que nous avons choisi dans la collection d'un fabricant de Newport-Pagnel dont

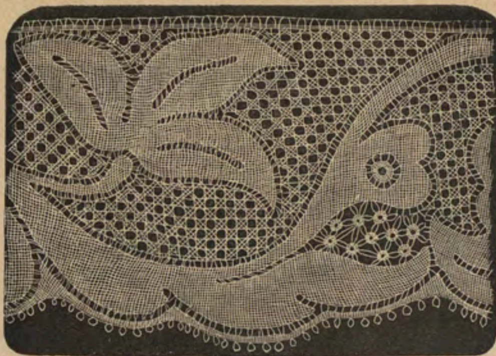


Fig. 126. — Vieux point de Flandre (Newport-Pagnel).



Fig. 127. — Vieux point de Bruxelles (Northampton).



Fig. 128. — Vieux point de Newport-Pagnel.

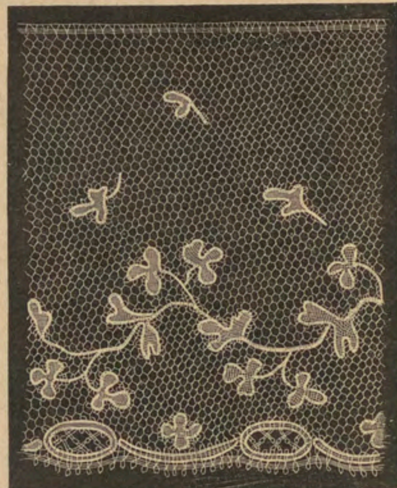


Fig. 129. — Point anglais de Northampton.

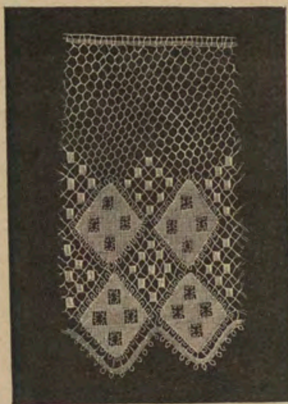


Fig. 130. — *Baby lace* (Northampton).

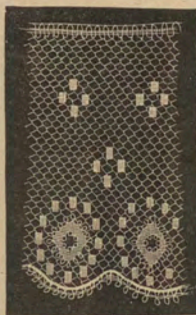


Fig. 131. — *Baby lace* (Bedford).

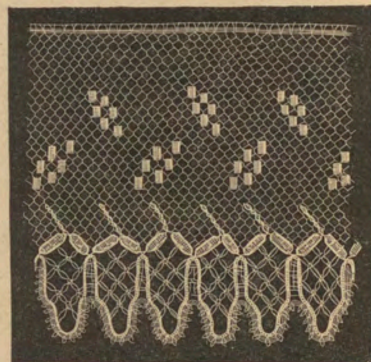


Fig. 132. — *Baby lace* (Buckingham)

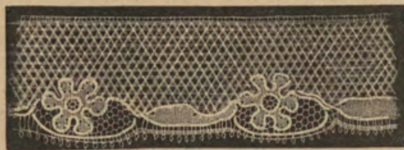


Fig. 133. — Dentelle à fond double (Northampton).

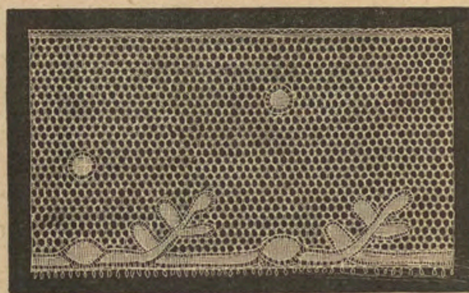


Fig. 134. — Valenciennes de Northampton.

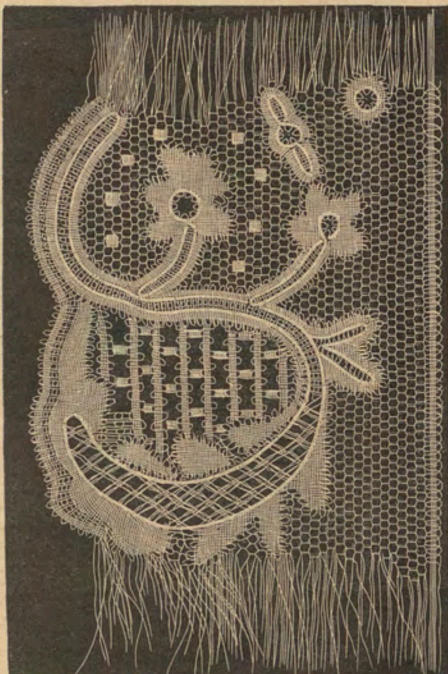


Fig. 135. — Point de Régence (Bedford).

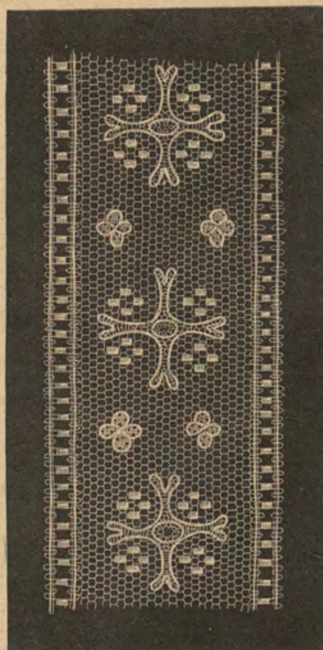


Fig. 136. — Entre-deux (Bedford)

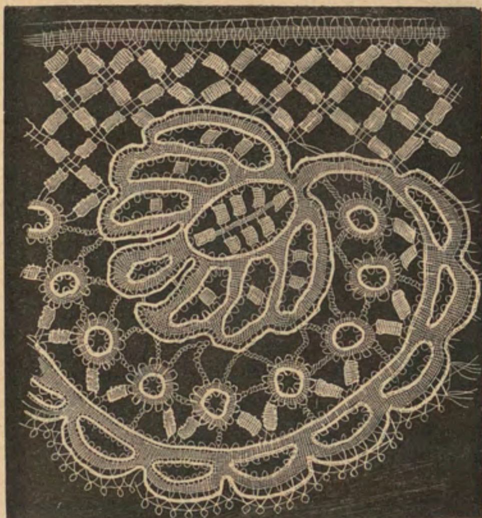


Fig. 137. — Dentelle tressée (Bedford).



Fig. 138. — Dentelle d'application (Bedford).

la famille est établie dans cette ville depuis un temps immémorial (1). Par ordre de date, vient la fig. 127, prise dans le livre de dessins cité plus haut. C'est toujours de l'imitation flamande, le fond est le fin réseau de Bruxelles. Dans la fig. 128, le dessin semble fait à l'aiguille avec un gros fil sur fond de tulle. La fig. 129 est un beau spécimen du fond de point; le dessin en est supérieurement exécuté et serait difficilement surpassé par n'importe quel travail étranger. Beaucoup de ces dentelles étaient faites par les hommes.

L'une des principales branches de l'industrie dentellière dans les comtés en question était la fabrication des dentelles qui servaient plus spécialement à garnir les objets de layette, et qu'on nommait pour cette raison *baby lace* (fig. 130, 131 et 132). On y employait le fond de point ou réseau de Bruxelles; les dessins étaient pris des dentelles de Lille ou de Malines; de là, les dentelles des comtés de Buckingham et de Bedford étaient souvent appelées *Lille anglaises*. Quoique la mode de garnir avec ces dentelles les bonnets d'enfant soit passée en Angleterre, les dames américaines en font toujours usage, et jusqu'au moment où éclata la guerre civile, on en exportait aux États-Unis de très grandes quantités.

Il y avait des fonds d'autres sortes encore, parmi lesquels le fond double (fig. 133); c'est le même que celui du point de Paris; on en faisait de toutes largeurs et de toutes qualités. Dans les espèces fines, une étroite dentelle à bordure exigeait jusqu'à 200 fils.

Lorsque la guerre eut éclaté entre l'Angleterre et la France, les ports anglais étant fermés à tout produit de fabrication française, l'industrie anglaise essaya d'y suppléer; entre autres choses, on imita toutes les dentelles de France. On faisait des blondes à l'instar de celles de Normandie; de fausses valenciennes, appelées *fonds français*, et de vraies valenciennes aussi (fig. 134) très fines et pouvant rivaliser avec les valenciennes françaises d'alors, que la mode avait, pour le moment, complètement délaissées. A la paix, la fabrication en cessa, les valenciennes d'Ypres étant généralement préférées.

Avant l'invention du tulle à la mécanique, un tiers des dentellières de Northampton faisaient du tulle en bande aux fuseaux.

(1) Dans les endroits où l'on fabriquait de la dentelle, l'usage était d'en amasser autan qu'on le pouvait. Toute maîtresse de maison tenait à ce que sa collection fût aussi belle que

Une dentelle qui fut longtemps à la mode avait le bord, aussi bien que le dessin, en toilé; on l'avait nommée, en l'honneur du prince régent, *point de Régence*. C'était une belle et solide dentelle (fig. 135).

Enfin les entre-deux devinrent à la mode vers 1830 (fig. 136).

L'Exposition universelle de 1851 donna une impulsion soudaine à toutes les industries, et celle de la dentelle depuis cette époque n'a cessé de se développer en Angleterre. On se mit à faire des guipures de Malte et des dentelles tressées, variété dérivée des guipures précédentes (fig. 137). Quelques années plus tard la dentelle tressée en relief parut et eut un grand succès.

L'Exposition universelle de 1862 témoigna d'un étonnant progrès dans la dentelle sous le double rapport du dessin et de l'exécution. On mêle aujourd'hui aux arabesques orientales des dentelles de Malte, des feuilles strictement imitées de la nature (fig. 138); c'est un genre particulier au comté de Bedford. Depuis 1851, on a fait aussi dans celui de Buckingham des dentelles noires très bien comprises, en grandes pièces dont le dessin et l'exécution prouvent autant d'habileté que de goût; et les dentellières anglaises ont maintenant appris le point de raccroc, qui est resté longtemps le secret des ouvrières belges et françaises.

celle de sa voisine, et plus d'une vieille femme pensait avec un certain plaisir qu'elle laisserait après elle une quantité de belles dentelles dans ses armoires.

CHAPITRE XXXI.

ANGLETERRE.

COMTÉS DE WILTS ET DE DORSET.

L'industrie de la dentelle a complètement disparu de ces comtés, où elle était autrefois des plus florissantes. Le second prix de la Société antigallicane pour les manchettes de point à l'aiguille fut obtenu, en 1751, par une dentellière de Salisbury; c'est là le seul souvenir qui reste des dentelles du Wiltshire.

Le comté de Dorset tenait une place d'honneur dans les annales dentellières; trois de ses villes, Blandford, Sherborne et Lyme Regis, ont longtemps rivalisé par l'excellence de leurs produits. Les dentelles de Blandford, à une certaine époque, étaient les plus belles qu'on fît en Angleterre; elles sont « comparables, dit Peuchet, à celles qu'on fait en Flandre (excepté Bruxelles), en France, et même dans les États de Venise ». Il y en avait qui coûtaient 30 liv. sterl. l'aune (environ 800 fr.). Aujourd'hui, l'on ne sait même plus à Blandford qu'il s'y est fait autrefois de la dentelle.

La fig. 139 représente un très curieux morceau de point conservé comme une relique dans une famille de ce comté. Il avait appartenu à la reine Charlotte, et lorsque son possesseur actuel l'acheta il portait une étiquette sur laquelle on lisait *dentelle de la reine Élisabeth*. D'après la tradition, ce point aurait été fait en mémoire de la défaite de l'invincible *Armada*, en 1588, ce que prouveraient les vaisseaux, les dauphins et autres emblèmes nationaux qui y sont représentés. Mais cela est impossible; on ne faisait alors nulle part de pareille dentelle. Que ce travail ait été confectionné en l'honneur de la victoire d'Élisabeth sur Philippe II, il n'y a point de doute. Quant

à l'époque, elle est peu ancienne et la bride hexagone du fond indique clairement le point d'Argentan. Ce qui est probable, c'est que le dessin, œuvre d'un artiste anglais, a été exécuté à Argentan; il s'agissait sans doute d'un présent à offrir à la reine Charlotte qui, nous l'avons déjà vu, aimait passionnément les belles dentelles.

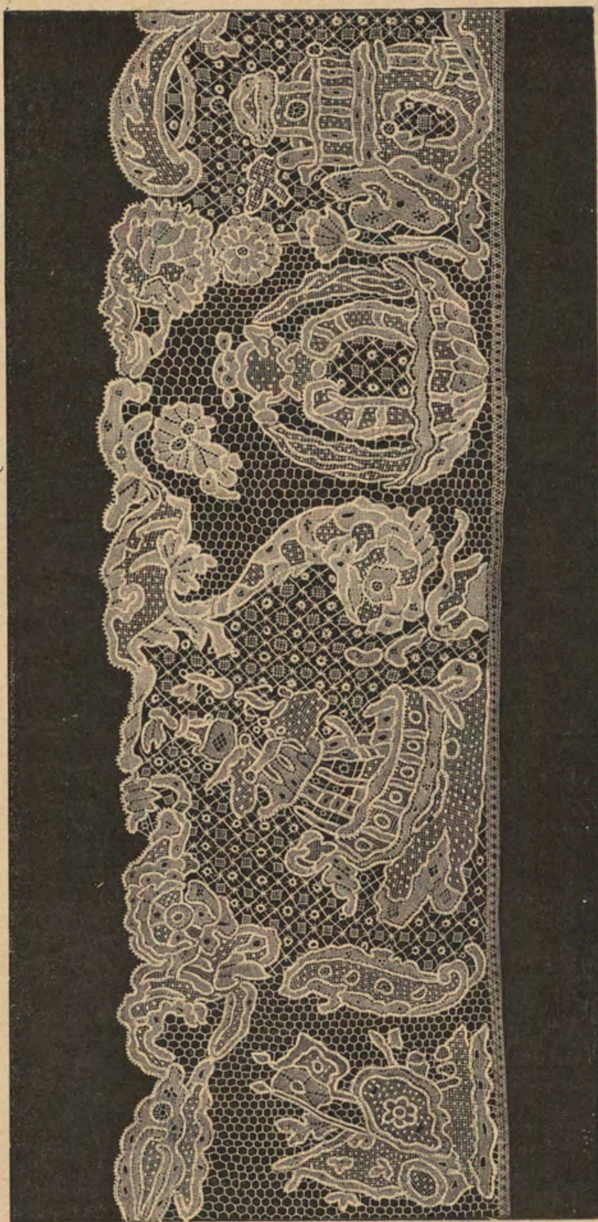


Fig. 139. — Défaite de la flotte de Philippe II.

On faisait à Sherborne des blondes blanches et de diverses couleurs, en quantité assez grande pour approvisionner largement le commerce; dès la fin du siècle dernier, cette industrie s'était fort amoindrie; aujourd'hui, il n'en reste aucune trace.

Au milieu du dix-huitième siècle, Lyme Regis rivalisait avec Honiton et Blandford; et renommée déjà comme ville d'eaux, elle était plus connue que ses rivales. Lorsque la reine Charlotte arriva en Angleterre, elle portait un bonnet de point de Lyme Regis. Quelque temps après, les ouvrières les plus habiles de l'endroit réunirent leur adresse pour faire à la reine une robe

de dentelle qui causa grande satisfaction à la cour, dit un auteur du temps. Les dentelles de Lyme Regis étaient supérieures aux autres par leur solidité, mais elles coûtaient cher et étaient peu profitables aux fabricants et aux ouvrières; aussi donna-t-on la préférence à des industries plus lucratives. Lorsque les commandes arrivèrent dans le pays pour le mariage de la reine Victoria, il ne se trouva pas à Lyme Regis une seule ouvrière qui pût se charger de cet ouvrage.

CHAPITRE XXXII.

ANGLETERRE.

HONITON.

Il n'est pas douteux que les réfugiés flamands et brabançons (1) n'aient apporté, dans le Devon, comme dans plusieurs autres comtés, l'art de faire la dentelle aux fuseaux; mais il est probable qu'avant leur arrivée, on faisait déjà diverses sortes de dentelles avec de la soie et de gros fil. Quoi qu'il en puisse être, au temps de Jacques I[er], cette industrie était florissante sur différents points du comté. Il ne reste aucun spécimen authentique des premières dentelles qu'on y ait faites. L'évêque Stafford, mort en 1398, porte sur son tombeau, dans la cathédrale d'Exeter, un collet qui semble être de filet brodé et dont le dessin est très gracieux (fig. 140). On voit dans la même église l'effigie de lady Doddridge, morte en 1614 : ses manchettes et sa berthe sont ornées d'une dentelle à dessins symétriques très simples (fig. 141). La fig. 142 est prise de l'effigie de lady Pole, morte en 1623, et dont le tombeau est dans l'église de Colyton : cette dentelle forme la triple garniture de la berthe et celle du bonnet.

La dentelle d'Honiton (comté de Devon) a longtemps conservé le caractère flamand. L'auteur en possède de nombreux spécimens, tous rappelant les anciennes dentelles de Flandre, à grands dessins courants, unis par un fond de bride, auquel plus tard on mêla le fond de Bruxelles. Dans la fig. 143 se retrouve le vase de fleurs flamand qu'ont imité les vieilles dentelles d'Angleterre à fond de bride. Sous le rapport de l'exécution, ce spécimen peut soutenir la comparaison

(1) De nos jours encore, beaucoup de fabricants de dentelle du Devonshire attestent, par leurs noms, leur origine flamande.

avec les produits du Brabant. S'il est de fabrication anglaise, sa date ne doit pas dépasser le commencement du siècle dernier. C'est à ses fleurs qu'Honiton doit sa renommée. Comme pour le point de Bruxelles, on les fait séparément. D'abord, on insérait les fleurs en exécutant le fond tout autour sur le carreau; puis on les a appliquées sur le fond.

La fig. 144 est un exemple du dessin inséré dans le fond et se composant du papillon et du gland, si souvent reproduits dans le vieux point d'Angleterre, et que nous avons vu figurer sur la chemise de la reine Élisabeth. Le dessin de la fig. 145 est appliqué sur le fond de tulle aux fuseaux. La fabrication de ce tulle formait, au siècle dernier, une branche considérable de l'industrie d'Honiton; il était très bien fait, mais il coûtait cher : un voile d'Honiton se payait souvent 100 guinées (2,500 fr.).



Fig. 140. — Collet brodé de l'évêque de Stafford.

L'invention du tulle à la mécanique jeta dans la détresse les ouvrières en tulle de cette ville; après avoir lutté quelque temps, elles furent obligées de quitter leurs fuseaux.

La planche XVI représente une barbe d'un charmant dessin; nous l'avons acquise d'une dame du Devonshire qui la tenait de sa bisaïeule. Le travail en est si parfait que nous le déclarâmes l'œuvre des ouvrières de Bruxelles; mais l'ayant montré à quatre dentellières différentes, toutes reconnurent, à quelque particularité des jours, qu'il avait été exécuté à Honiton.

Pendant une vingtaine d'années le commerce de la dentelle souffrit beaucoup dans le Devon; et les fabricants d'Honiton, oubliant les efforts de leurs pères pour perfectionner leur industrie, adoptèrent



Barbe en dentelle de Devon, du milieu du dix-huitième siècle.



Barbe en point d'Honiton, imitation Bruxelles.

le plus affreux genre de dessins, qu'ils « tiraient de leur propre tête », disaient-ils. Les queues de dindon, les poêles à frire, les cœurs de bœuf remplacèrent les gracieux dessins de l'ancienne école; pas une fleur, pas une feuille n'était imitée de la nature. La reine Adélaïde, femme de Guillaume IV, commanda une robe en fleurs d'Honiton appliquées sur tulle à la mécanique, en exigeant que toutes les fleurs fussent copiées d'après nature. La robe était ornée d'une haute guirlande de fleurs qui par les lettres initiales de leur nom formaient, par une sorte d'acrostiche, le prénom de la reine (1).

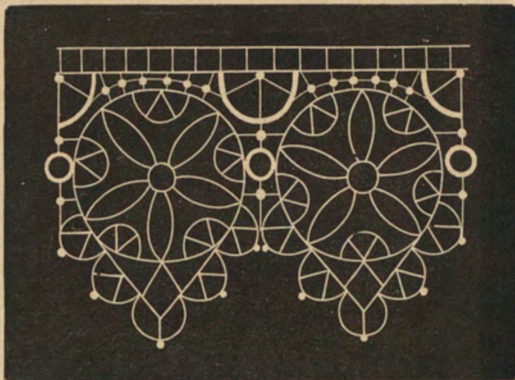


Fig. 141. — Berthe de lady Doddridge.

L'exemple de cette princesse fut trop peu suivi, et lorsqu'arriva le moment de faire les dentelles de noce de la reine Victoria, ce ne fut pas

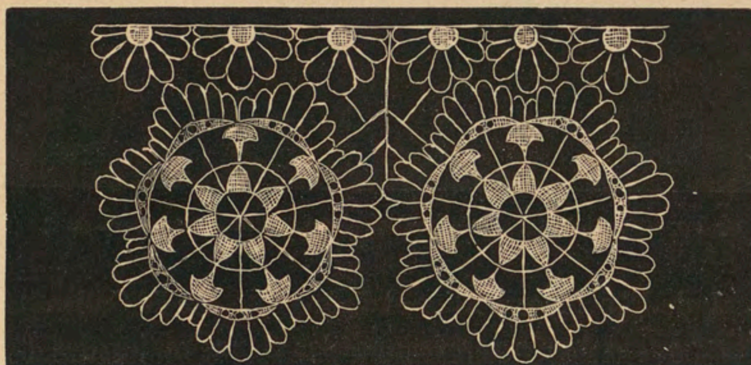


Fig. 142. — Garniture de dentelle de lady Pole.

sans difficulté qu'on trouva le nombre nécessaire d'ouvrières. Mlle Jeanne Bidney se chargea de la commande, elle la fit exécuter

(1) *A*marante,
Daphne (lauréole),
*É*glantine,
*L*ilas,
*A*uricule,

dans le petit hameau maritime de Beer et ses environs (1). La robe coûta 1,000 liv. st. (25,000 fr.); elle se composait de fleurs unies entre elles sur le carreau par des points à jour. Le dessin fut immédiatement détruit; nous ne pouvons donc pas le décrire. Les robes nuptiales de la princesse royale, aujourd'hui l'impératrice veuve de



Fig. 143. — Vieille dentelle qu'on croit être de fabrication anglaise (Devonshire).

Frédéric III, de la princesse Alice et de la princesse de Galles étaient en point d'Honiton le dessin représentait les fleurs nationales (2), auxquelles se mêlaient les plumes de la principauté de Galles et des branches de fougère, l'ensemble produisant un très heureux effet.

Depuis quelques années l'application d'Honiton a presque entière-

Ivy (lierre),
*D*ahlia,
*E*glantine.

(1) Les ouvrières en dentelle de Beer, d'Axmouth et de Branscombe ont toujours passé pour les meilleures.

(2) La rose (Angleterre), le chardon (Écosse) et le trèfle (Irlande).

ment fait place à la guipure moderne (fig. 146), qui consiste en fleurs reliées ensemble par des bavettes à picots, des points de lacet, du réseau, ou des points de boutonnière (ces derniers produisent beaucoup d'effet). Les dentellières d'Honiton montrent beaucoup de facilité à imiter les dessins de Bruxelles, qu'elles rendent avec une extrême exactitude (fig. de droite, pl. XVI). Une nouvelle branche d'industrie a récemment été créée dans le Devonshire, celle de la réparation des vieilles dentelles. Les mantelets, les tuniques, les hauts volants qui enrichissent les magasins des premiers marchands de dentelles de Londres sont faits en grande partie avec de vieux fragments, par les dentellières du comté de Devon.

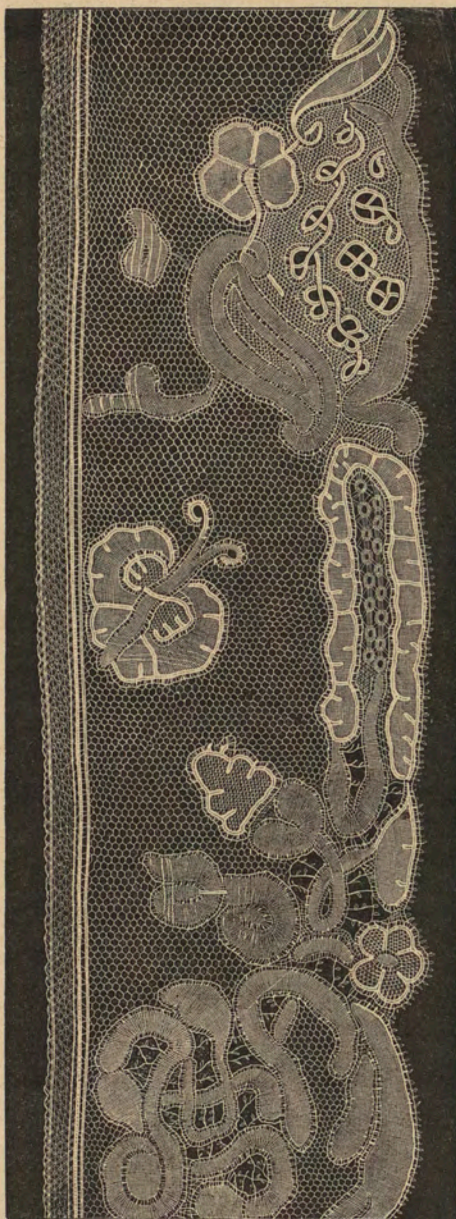


Fig. 144. — Vieille dentelle du Devonshire.

A l'Exposition internationale de 1862, la dentelle d'Honiton, quoique très belle par la qualité et l'exécution, ne pouvait guère soutenir la comparaison avec les produits de France et de Belgique. Les dessins étaient en général trop rapprochés et sans caractère; c'étaient de lourds médaillons, de disgracieuses arabesques entremêlées de bouquets, pauvres imitations de la nature. Cette négligence du dessin est la cause de la déchéance de ce point dans l'estime publique.

Cependant on a vu, en 1864, à l'exposition d'agriculture de Clifton (faubourg de Bristol), une série de dentelles d'Honiton offrant des

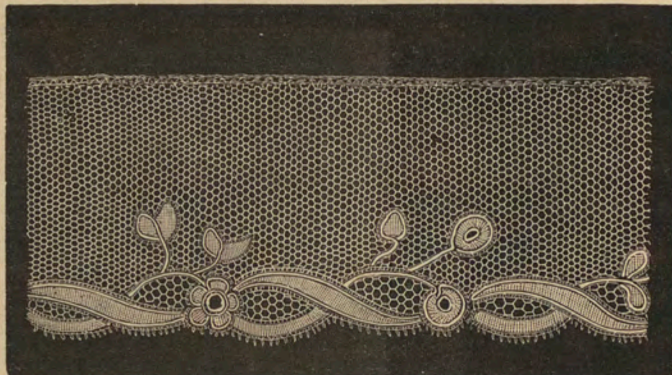


Fig. 145. — Vieux point d'application d'Honiton.

dessins faits d'après nature. La reine témoigna le désir que les objets exposés lui fussent envoyés à Windsor, afin qu'elle pût les examiner,

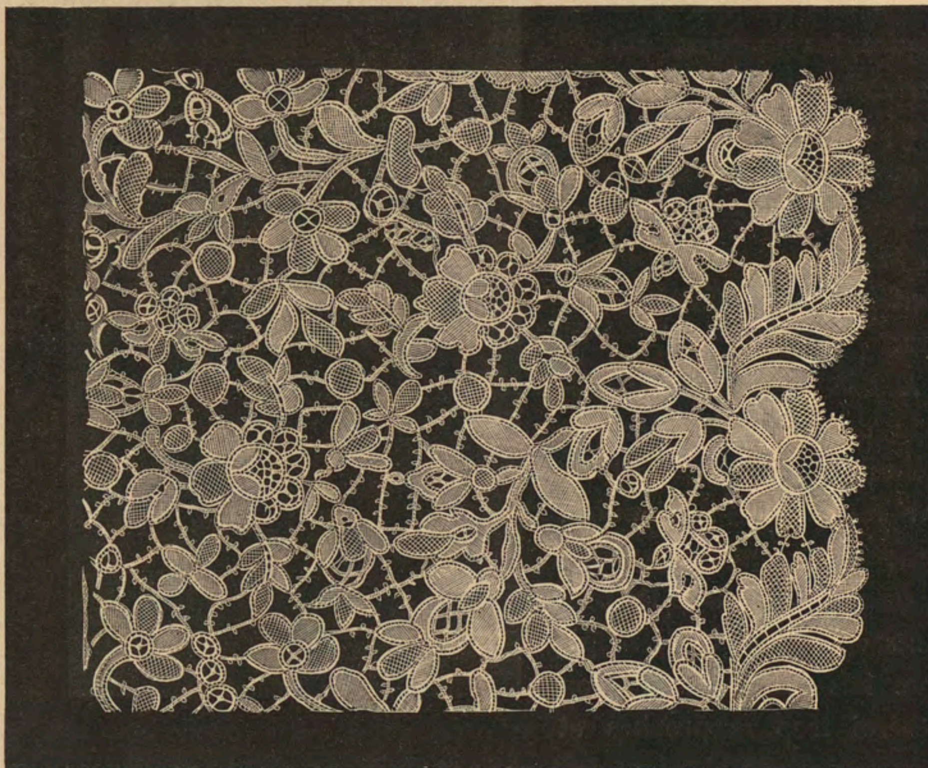


Fig. 146. — Guipure d'Honiton.

et elle fit une commande de deux volants avec les garnitures de dentelle assorties. Lorsque la reine eut approuvé le dessin, l'exécution en

fut confiée aux dentellières de Sidmouth. La fig. 147 donne l'une des branches de chèvrefeuille dont le dessin est composé.

DENTELLES A FOND DOUBLE.

Le *fond double* est ainsi nommé du plus grand nombre de fils qu'il exige; le point de Paris est une dentelle à fond double. Il y en avait de plusieurs sortes. On a fait beaucoup de dentelle à fond double dans le comté de Devon, mais depuis plusieurs années déjà, cette branche de l'industrie dentellière y est complètement abandonnée. Deux causes ont contribué à cet abandon : le caprice de la mode d'une part, puis les décrets des médecins, qui ont banni cet ornement des bonnets des petits enfants nouveau-nés, pour lesquels il s'en faisait de grandes quantités.



Fig. 147. — Branche de chèvrefeuille, point d'Honiton.

Cette dentelle, en grande largeur, atteignait parfois 5 guinées (130 fr.) l'aune (1). A la différence des autres dentelles, les fonds doubles permettaient l'emploi du fil anglais. Beaucoup d'hommes faisaient cette espèce de dentelle; tous les petits garçons suivaient les écoles d'apprentissage jusqu'à l'âge de quinze ans. Les marins, pendant leur séjour à terre, reprenaient les fuseaux dans leurs moments de loisir; les paysans s'asseyaient le soir, un carreau sur leurs genoux, pour se délasser des fatigues de la journée.

(1) On faisait en point double des barbes et des écharpes.

On trouve à Woodbury une petite colonie d'ouvrières qui imitent les dentelles de Malte et de Grèce; elles se sont livrées à ce travail à la recommandation de feu la reine douairière lorsqu'elle revint de Malte; elles copient ces dentelles, à dessins symétriques, avec beaucoup de facilité et d'exactitude. Parmi les produits à bas prix du Devonshire est la *dentelle lacet;* on la façonne en cols et en manchettes; les moindres boutiques de mercerie en sont remplies.

Un auteur du siècle dernier déplorait que la santé des ouvrières en dentelle fut sacrifiée dans une si grande mesure à la production d'un ornement beau, mais inutile. Le teint blême, la maigreur, l'air de langueur et de débilité des ouvrières, dit-il, prouvent combien leur occupation est pernicieuse; et les petites chambres malsaines, où l'on réunit un si grand nombre d'enfants pendant l'apprentissage ajoutent encore au mal. Tout cela n'était que trop vrai, mais les temps sont bien changés; les progrès de l'hygiène ont remédié au mal. Quoique les dentellières soient moins robustes, surtout en avançant en âge, que les servantes de ferme et les laitières du Cheshire, elles vivent dans des conditions de salubrité bien supérieures à celles qui sont le partage des ouvrières des fabriques.

CHAPITRE XXXIII.

ÉCOSSE.

Les relations constantes de l'Écosse avec la France ont dû y faire connaître de bonne heure la dentelle qui, là comme partout, décorait les autels et leurs ministres bien avant que les laïques en fissent usage. L'effigie mutilée d'un ecclésiastique crossé qu'on voyait naguère dans l'église en ruines de l'abbaye d'Arbroath, en est une preuve. La dentelle qui décore la robe de cette statue est d'une ciselure très soignée, et portait encore, lorsqu'on la découvrit, des traces de dorure.

Dans les inventaires du roi Jacques V, on trouve de fréquentes mentions de passement d'or et d'argent, et dans le nombre des entrées, une robe de drap d'or avec passement à dentelure d'or. A ces exemples et à beaucoup d'autres on peut ajouter le témoignage de Walter Scott, dans *le Monastère*, où l'on voit que les passements d'or et d'argent, aussi bien que les dentelures, étaient d'un usage journalier sous ce règne.

Dès 1575, l'assemblée générale de l'Écosse jugea nécessaire d'émettre son avis sur les habits du clergé et de « défendre les bordures de velours, les passements et dentelles sur les robes, les haut-de-chausses et autres vêtements ». Un parchemin trouvé dans le cabinet de la comtesse de Mar (1), intitulé *l'Engagement du passement*, et signé par le duc de Lennox et autres nobles, montre que le luxe des habits avait de bonne heure pénétré en Écosse. Les signataires s'engageaient à cesser de porter des passements, comme superfluité coûteuse.

Ce ne fut qu'après le retour de Marie Stuart dans son royaume qu'apparut la dentelle avec toutes ses variétés. L'inventaire des effets de la reine en 1567 a des entrées de « passements, guimpeure d'or et

(1) Mlle Sinclair, écrivain distingué d'Édimbourg, possède un portrait où cette dame est représentée avec la grande fraise, style Élisabeth, et le plastron et la berthe de ravissant point de Venise en relief.

d'argent avec lesquels ses robes de satin blanc et de satin jaune étaient bordées et chamarrées ». Chaque genre de broderie et de dentelle est désigné par son nom. Il y a la « natte d'argent faite par entrelatz, passement d'or et d'argent fait à jour, chamarré de bisette », etc. Le mot *dentelle*, ainsi que nous l'avons dit précédemment, ne s'y rencontre qu'une seule fois.

Nous avons touché ailleurs quelques mots du testament que fit la reine avant la naissance de Jacques VI et du legs de ses ouvrages à l'aiguille; nous avons parlé aussi de son habileté dans l'art du point coupé et du lacis, selon les préceptes de Vinciolo. On a de son talent à manier l'aiguille des preuves nombreuses dans les lits, les écrans, etc., conservés comme de précieuses reliques par les familles nobles chez lesquelles elle a été retenue prisonnière. Elle tissait des coiffures en réseau d'or, avec les manchettes et les cols assortis, sans parler des bonnets de nuit : elle envoyait ces objets en présents à Élisabeth (1).

Dans ses portraits comme Dauphine, Marie ne porte pas de dentelle de fil, mais ses robes sont brodées d'or fin et enrichies de passement; les manches sont en réseuil d'or. Dans les portaits de date postérieure, tel que celui qui fut fait à Lochleven, son voile est bordé d'une étroite dentelle aux fuseaux qui alors était une rareté.

Lorsque la reine d'Écosse monta sur l'échafaud, elle portait sur sa tête un voile de mousseline bordé de dentelle aux fuseaux et une veste de même mousseline rattachée à sa coiffe et bordée de dentelle comme le voile. Ce voile fut gardé comme une relique dans la famille exilée des Stuarts, et légué par le cardinal d'York à sir John Cox Hippisley : il était en gaze très claire quadrillée de fils d'or et avait la forme d'une écharpe. A Bade, un jour qu'il le faisait voir, sir John eut l'étrange indiscrétion de le jeter sur la tête de la reine de Bavière, qui le repoussa en frémissant, et toute saisie d'effroi se retira précipitamment.

Le prince Labanof a donné, dans le *Recueil des lettres de Marie Stuart* qu'il a publié; un inventaire riche en point coupé et en ré-

(1) Il y eut quelque hésitation à l'égard des bonnets de nuit, les dons de la reine d'Escosse, acceptés par Élisabeth, ayant ému le conseil privé. Les dits bonnets de nuit restèrent quelque temps entre les mains de l'ambassadeur français, M. de la Mothe, mais finalement on les accepta. (Miss Strickland, *Queens of Scotland*.)

seuil, dont les dessins représentent des oiseaux, des poissons, des quadrupèdes, des fleurs, « tirés au naturel et couppés chascun en son carré ». La reine déployait beaucoup d'ingéniosité dans ces travaux qu'elle variait à l'infini. Quant à la vérité de l'imitation, elle est si imparfaite qu'il est très difficile de distinguer un lion d'un coq ou d'un poisson.

Jacques VI, élevé au sein d'un ardent calvinisme, n'aurait pas eu la possibilité, s'il en avait eu le désir, de se passer le moindre luxe ; ses habits de noce mêmes furent à peine ornés de quelques passements d'or. Divers édits défendirent sous ce règne la somptuosité inutile » dans le costume des hommes (1); il n'était permis qu'aux nobles et aux magistrats de porter des minces passements d'or ou d'argent, et encore fallait-il, d'après l'édit de 1621, qu'ils fussent d'origine écossaise. C'est la première allusion aux passements fabriqués en Écosse.



Fig. 148. — Portrait d'Alexandre Gibson, lord Durie, mort en 1644.

Les hommes de loi des cours écossaises avaient adopté, au dix-septième siècle, un bonnet de velours orné d'une dentelle et prenant la forme de la tête. La fig. 148 est le portrait d'un président de cour d'assises coiffé d'un de ces bonnets.

En 1674, Charles II apprenant que les lois restrictives causaient un grand préjudice aux fabriques de dentelle en Écosse et par là privaient un grand nombre d'ouvriers de leurs moyens d'existence, déclara que désormais, il serait permis à tous de porter de la dentelle blanche comme les personnes privilégiées; puis, trouvant qu'on ne faisait aucun compte des exclusions, il permit à tous ses sujets écossais de porter toute espèce de dentelle, étrangère comme indigène. Cependant la pauvreté, les puritains et le départ de la cour avaient

(1) Ces édits atteignaient les femmes et même la reine ; de là l'extrême pénurie de sa toilette lorsqu'elle partit pour Londres.

presque anéanti le peu de luxe qui existait à Édimbourg. Il n'y avait plus guère que les montagnards (*highlanders*) qui portassent des collets rabattus et des manchettes de guipure ou de dentelle de Flandre. Les femmes pauvres des classes supérieures filaient du cœur de lin en fil à dentelle, le blanchissaient et en faisaient ensuite de la dentelle. Ces travaux n'étaient pas sans valeur.

Les choses restèrent en cet état jusqu'à ce que les partisans des Stuarts, allant à Saint-Germain et en revenant, rapportassent les modes françaises et un luxe que n'avait jamais connu l'aristocratie en Écosse. Ce fut au point que les portes et les étroits escaliers des modestes habitations des nobles écossais ne pouvaient livrer passage aux paniers que portaient les dames, selon la mode de Paris; elles étaient obligées de relever leurs robes, ce qui les mit dans la nécessité de beaucoup orner leurs jupons que recouvraient les plus belles dentelles; et leurs jarretières, à ce qu'il paraît, en étaient garnies avec un luxe merveilleux. Les dentelles de France, alors prohibées plus que jamais, trouvaient facilement le moyen de pénétrer en Écosse, et l'on dit que certains paquets envoyés de Saint-Germain ont plus d'une fois contribué à augmenter le nombre des amis du Prétendant. On raconte qu'un jour, un paquet fut secrètement porté au duc de Devonshire, par suite d'une erreur d'adresse : il contenait une grande quantité de dentelle, enveloppant un portrait du Prétendant enrichi d'une monture de gros diamants. Le vrai destinataire était un lord occupant un haut emploi et l'un des plus zélés dans ses protestations de dévouement à la nouvelle dynastie (1).

Les droits établis sous les règnes de George Ier et de George II semblèrent à l'Écosse une atteinte portée à ses franchises, et la contrebande se pratiqua sur une large échelle. Elle parut légitime aux Écossais, qui s'y livrèrent sans scrupule, et devint bientôt générale. Les troubles de 1736 s'ensuivirent. Walter Scott, selon sa coutume, en a tracé un tableau vrai et animé dans le roman de *la Prison d'Édimbourg*.

(1) Le portrait que fait Walter Scott de lady Lovat, femme d'un célèbre jacobite, est une charmante peinture de la femme noble écossaise au siècle dernier. « Chez elle, dit-il, elle est vêtue d'une robe de soie cerise avec des manches à grands plis et des manchettes formées de garnitures, son bonnet de dentelle à papillons est retenu par une fanchon qui descend sur ses joues. Ses cheveux sont relevés et poudrés ; elle a un fichu de dentelle autour du col et sur la poitrine et un tablier blanc garni de dentelle. Elle est si proprette, si soignée, si fraîche qu'on dirait, à la voir ainsi sur sa chaise, une reine de cire à mettre sous verre. »

CHAPITRE XXXIV.

ÉCOSSE.

DES MANUFACTURES DE DENTELLE.

Pendant les troubles de 1745, on fut beaucoup trop occupé en Écosse de soulèvements et d'exécutions pour donner la moindre attention à l'industrie nationale. Quelques années avant, on avait fait de grands efforts pour améliorer la filature du lin ; des prix avaient été fondés et l'on apprenait à filer aux enfants dans les écoles et autres établissements charitables.

Vers le milieu du dix-huitième siècle, Élisabeth, duchesse d'Hamilton, en voyageant sur le continent, vit des ouvrières faire de la dentelle, et elle pensa que cette industrie pourrait fort bien être importée en Écosse. Elle emmena des dentellières de France qui enseignèrent à faire de la dentelle aux fuseaux dans les écoles de ses domaines. L'œuvre prospéra, et en 1754, un journal d'Édimbourg en signala les bons résultats. En cette même année une société fut fondée pour encourager l'industrie nationale; il est probable que lady Hamilton n'y était pas étrangère. Cette société poursuivait la même mission que la société antifrançaise en Angleterre : elle donnait des prix; les dentellières d'Hamilton en obtinrent plusieurs. La mort prématurée du duc d'Hamilton (1758), le second mariage de sa veuve, qui devint (1759) duchesse d'Argyle, ne changèrent rien à l'état des choses. « La fabrication de la dentelle, rapporte un auteur contemporain, continue, avec succès, sous le patronage de l'aimable duchesse d'Argyle. » Quant à la dentelle d'Hamilton, tous les spécimens que l'auteur en a pu découvrir sont bien au-dessous des éloges qu'on en a fait ; c'est une grosse dentelle à losanges, ferme et solide, mais bonne seulement à garnir des bonnets de nuit (fig. 149).

Les femmes d'honorables familles, mais peu aisées, s'étaient mises à faire de la dentelle; toutefois, bien que dans ce cas, l'exécution plus intelligente du travail soit un élément de progrès, l'industrie dentellière prit peu d'extension en Écosse. Vers 1776, un M. Puteau, de Lille, et sa femme s'établirent à Renfrew, près de Glasgow; ils filaient du lin en fils très fins dont ils fabriquaient de la dentelle; on leur envoyait des apprenties des localités voisines. Quelque résultat qu'ils aient obtenu, il n'en reste aucune trace.



Fig. 149. — Dentelle d'Hamilton (Écosse).

La filature du lin était très importante en Écosse; le fil était ensuite mis en œuvre en Angleterre. Un économiste fit la remarque que, vu le bas prix du fil, l'Écosse conviendrait mieux que l'Angleterre à l'industrie de la dentelle. Le gouvernement fit prendre des renseignements et décida qu'on enverrait d'habiles ouvrières en Écosse pour y enseigner à faire les points anglais et français. Mais on était alors en 1778, époque où presque partout s'annonçait le déclin de la dentelle. A partir de cette date, on ne trouve plus une seule mention relative à la dentelle en Écosse.

Aujourd'hui, la broderie sur mousseline occupe dans tout le pays les femmes qui vivent du travail de leurs mains; et, bien que moins connue et moins en vogue que les produits de la Suisse et de la Lorraine, elle les égale pleinement en beauté.

CHAPITRE XXXV.

IRLANDE.

On ne sait presque rien de l'état de l'industrie en Irlande au moyen âge, sinon que le travail à l'aiguille était fort estimé. Il s'y fabriquait des manteaux ornés d'ouvrage à l'aiguille, dont le prix se payait en un jeune taureau. Ces manteaux, qui avaient un capuchon, étaient composés de divers morceaux d'étoffes arrangés en carrés par l'aiguille; peut-être était-ce une espèce de point coupé.

Les Irlandais qui parurent à la cour d'Élisabeth avaient des chemises de teinte jaunâtre (1); c'est donc aux habitants d'Érin que revient l'honneur de cette invention. Ces chemises, de plus, étaient composées d'une énorme quantité de toile; le gouvernement prescrivit qu'on n'y employât plus que six aunes. Elles coûtaient de façon 18 *pence*, et si elles étaient ornées de soie et de point coupé, on ajoutait 9 pence par chaque once de soie employée dans la broderie. Les chemises de fabrication irlandaise brodées d'or et de soie étaient fort en renom et figuraient dans la garde-robe des rois.

La rébellion du dix-septième siècle apaisée, des relations amicales s'établirent entre les Anglais et les Irlandais, du moins en ce qui concerne la mode. Les fraises en dentelle symétrique, les cols rabattus, les cravates en dentelle de Flandre se succédèrent en leur temps comme en Angleterre. Au commencement du dix-huitième siècle, mus par les mêmes sentiments patriotiques, les Irlandais fondèrent une société pareille à la Société antifrançaise. En 1743, les enfants des maisons de travail de Dublin, ayant produit pour 164 liv. st. de dentelle aux fuseaux, la société leur accorda une récompense de 34 livres que lady Arabelle Denny fut chargée de leur distribuer. L'industrie

(1) Ce n'était ni avec du safran ni avec du café que les chemises étaient teintes, mais avec un lichen recueilli sur les rochers.

de la dentelle fit en Irlande des progrès très rapides et des Irlandaises montrèrent une aptitude évidente (1) pour la reproduction des points de Belgique et de Saxe. Le fil qu'elles employaient venait de Hambourg. En l'année 1755 les jeunes gens, membres de la Société de Dublin, convinrent unanimement de refuser toute marque d'attention à une femme qui porterait de la dentelle de France ou toute autre parure venant de l'étranger (2).

Lady Arabelle Denny n'était pas la seule patronesse de l'industrie dentellière; lady Bingham avait fondé à Castlebar une manufacture de dentelle dont les produits étaient d'une finesse et d'une élégance remarquables. La Société antigallicane envoya à lady Bingham, avec ses remercîments, la somme de 25 livres, pour qu'elle la distribuât entre ses ouvrières. La grande quantité de dentelle fabriquée et le grand nombre des objets méritant d'être récompensés, obligèrent même la Société, en 1773, à restreindre le nombre de ses prix (3). Depuis ce moment, on n'entend plus parler de la Société de Dublin, et les annales dentellières de l'Irlande sont complètement muettes pendant une cinquantaine d'années.

En 1829 la fabrique de dentelle de Limerick se fonde. On n'y fait pas de la dentelle proprement dite, on y brode au tambour le tulle de Nottingham, qu'on appelle en France et en Belgique *tulle de Bruxelles*. Cette broderie fut apportée à Limerick par l'anglais Walker du comté d'Oxford. Lady Normanby, femme du vice-roi, patronna cette fabrique, qui en 1855 comptait 1,500 ouvrières. Il n'en reste presque plus, un très grand nombre de jeunes Irlandaises ayant émigré en Amérique et aux colonies anglaises.

L'année de la grande famine (1846), alors que des milliers d'enfants

(1) *Rapport du jury de l'Exposition internationale de* 1862.

(2) A la fin de ce siècle vivait à Creaden, près de Waterford, une dame du nom de Power, qui descendait des rois de Munster. Elle ne portait jamais que l'ancien costume irlandais. Sa coiffe était bordée du point de Bruxelles d'Irlande le plus fin; sa jaquette, de drap brun, était garnie de dentelle d'or, et une large dentelle de même espèce bordait son jupon du plus beau drap rouge. Tout dans ce costume était, il va sans dire, de fabrication irlandaise.

(3) Le droit de cité de la ville de Dublin fut conféré à lady A. Denny, comme témoignage d'estime et de gratitude pour son dévouement et sa charité envers les enfants trouvés de la ville. Le diplôme lui en fut présenté, dans une boîte d'argent, avec toutes les formalités d'usage. Lady Arabelle était la seconde fille de Th. Fitzmaurice, comte de Kerry; elle mourut en 1792, âgée de 85 ans.

restèrent orphelins, les dames irlandaises cherchèrent le moyen de les mettre à même de gagner leur vie. Lady de Vere enseigna elle-même à une maîtresse d'école à faire l'application de Bruxelles et donna pour modèles ses propres points. Le travail devint bien vite si remarquable que la reine des Belges, Louise d'Orléans, en acheta une robe qu'elle emporta à Bruxelles. La fabrique est encore assez florissante; ses produits sont connus sous le nom de *point irlandais* ou *point de Curragh.*

De nombreuses écoles sont aujourd'hui établies dans toutes les parties de l'Irlande. Celle de Belfast envoya à l'Exposition de 1851 des guipures et de belles imitations de vieux point d'Espagne et d'Italie. Le Bruxelles irlandais se fait particulièrement à Clones; la guipure d'Irlande à Carrickmacross, et la plus belle valenciennes (1) dans l'école de la comtesse d'Erne, à Lishnakea. Il y a eu aussi, à Tallow, une école d'apprentissage dirigée par les religieuses d'un couvent. Celle de la famille Saint-Georges à Headford, celle de miss Latouche à Killmaule et quelques autres ont été autant de centres, d'où la fabrication de la dentelle s'étendait par toute l'Irlande.

Le *lacet irlandais* est aussi un beau travail. Il est fait de fil de lin; le fond est en crochet; on y introduit des fleurs et autres dessins remplis de points à jour admirablement exécutés. Les objets envoyés à l'Exposition de 1862 faisaient honneur à l'Irlande. On dit cependant que le commerce de la dentelle y souffre beaucoup en ce moment. La cause de cette crise est probablement la grande quantité de dentelles communes et à bas prix qui encombrent les marchés anglais. C'est regrettable; car les guipures d'Irlande conviendraient fort bien pour garnir des toilettes, des rideaux, des dessus de lit, et remplaceraient heureusement pour cet emploi les mauvaises dentelles dites *torchon*, qu'on paye bien au-dessus de leur valeur.

(1) Du nom de la résidence de lady de Vere, dans le comté de Limerick.

(2) Nous avons vu une pièce de cette valenciennes qui approche beaucoup de celle d'Ypres (*voy.* fig. 58).

CHAPITRE XXXVI.

TULLE ET DENTELLE A LA MÉCANIQUE.

§ 1. TULLE ANGLAIS.

Une esquisse de l'histoire de la dentelle serait incomplète, si nous n'y ajoutions quelques mots sur le tulle et la dentelle faits à la mécanique, industrie devenue très importante en France aussi bien qu'en Angleterre, et qui a mis la dentelle à la portée de toutes les classes. Cette industrie a eu diverses étapes. En 1768, on fait le premier tulle à l'aide d'un métier à bas; en 1809, invention de la machine à tulle proprement dite; en 1837, le système Jacquard appliqué à la machine à tulle pour faire de la dentelle.

L'invention de 1768 est attribuée à Hammond, fabricant de bas au métier, à Nottingham. En examinant attentivement le bonnet de dentelle de sa femme, l'idée lui vint qu'il pourrait avec son métier faire quelque chose d'approchant. Il essaya, et réussit à produire, non de la dentelle, mais une sorte de réseau ressemblant assez à ce qu'on appela depuis fond de Bruxelles. Le métier à bas fut approprié à ses nouvelles fonctions, ses produits s'améliorèrent; mais c'était toujours, en définitive, une sorte de tricot qui se défaisait d'un bout à l'autre dès qu'une maille s'échappait.

Pendant quarante ans on chercha des perfectionnements sans réussir, mais sans se décourager; enfin un autre fabricant de bas, John Heathcoat, fils d'un fermier du comté de Leicester, établi à Nottingham, inventa la machine à tulle. Dans le réseau qu'elle produit, les fils ne sont pas entrelacés, comme par le métier à tricot, mais tordus, comme par les fuseaux (1). Heathcoat commença par faire

(1) En anglais, ce tulle s'appelle *bobbin net*, à cause des bobines sur lesquelles le fil est enroulé; on fait souvent usage en France, dans le commerce, de l'expression de *tulle bobin*.

des bandes de tulle à peine larges de 3 centimètres (1); ensuite il en fit qui en avait 80; aujourd'hui, il y a des machines qui font du tulle de 3 mètres de largeur.

En 1811, des ouvriers, surexcités par une société appelée les *Luddites*, entrèrent dans la manufacture de Heathcoat et détruisirent vingt-sept machines valant 8,000 l. (200,000 fr.). Indigné d'une telle conduite, il quitta le pays et alla s'établir à Tiverton, dans le comté de Devon (2).

L'année 1823 est mémorable dans l'histoire du tulle. Le brevet de Heathcoat expirait, et tout Nottingham fut saisi de vertiges; chacun voulut faire du tulle; des membres du clergé, des hommes de loi, des médecins risquèrent à l'envie leurs capitaux dans une si séduisante spéculation. Les prix baissèrent avec l'accroissement de la production, mais la demande était immense et Nottingham presque seul se trouvait chargé de l'approvisionnement général : son tulle uni rivalisait avec les plus beaux produits de la France et des Pays-Bas. Il n'était pas rare de voir des artisans quitter le métier qu'ils avaient fait jusqu'alors, acheter en commun une machine et se mettre à faire du tulle; ils gagnaient chacun 20, 30 et même 40 shillings par jour. Ces gros gains firent tourner toutes les têtes; une manie épidémique régna à Nottingham et dans ses environs. Malheureusement tous ne s'y prirent pas de manière à réussir et plusieurs, dans le nombre, devinrent fous ou se suicidèrent (3).

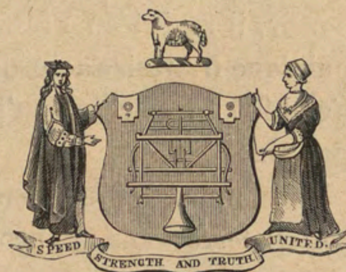


Fig. 150. — Armes de la compagnie des fabricants de bas au métier au dix-septième siècle.

(1) Les premières machines de Heathcoat exigeaient 60 mouvements pour former une maille, ce qu'on obtient aujourd'hui avec 12; elles produisaient 1,000 mailles en une minute, résultat qui semblait merveilleux, les fuseaux n'en faisant que 5 ou 6 dans le même temps. Une bonne machine circulaire en produit maintenant 30,000 par minute. La qualité du tulle bobin dépend de la petitesse des mailles, de leur égalité et de la régularité des hexagones.

(2) Ce fabricant représenta Tiverton de 1834 à 1859 dans la Chambre des Communes.

(3) Valeur progressive du yard carré de tulle de coton uni :

1809	125 fr.	» c.
1813	50	»
1815	37	50
1818	25	»
1821	15	»

§ 2. TULLE FRANÇAIS.

En 1778, le nommé Caillon imagina une sorte de tulle, de tricot-dentelle pour lequel l'Académie des sciences lui accorda une gratification de 800 fr.; mais cette invention n'eut pas de succès, ce n'était comme en Angleterre que du tricot. En 1784, Louis XVI envoya le duc de Liancourt en Angleterre pour étudier les perfectionnements apportés à la fabrication des bas et du tulle; le roi voulait aussi avoir des métiers. Le duc était accompagné de Rhumbolt, qui avait travaillé dans une fabrique à Nottingham; ayant appris ce qu'il désirait savoir, il revint en France. La monarchie était tombée, mais la République française accorda à Rhumbolt la somme de 110,000 fr. pour s'établir. La machine qu'il apportait était la première invention, un peu améliorée.

La rupture des relations commerciales empêcha la France de suivre l'Angleterre dans ses progrès; cependant, chose singulière, au commencement du siècle, on faisait moins de tulle en Angleterre qu'en France. Il y avait à Lyon et à Nîmes 2,000 métiers, tandis qu'en Angleterre, on n'en comptait que 1,200; mais la supériorité du tulle anglais était incontestable; aussi, pour protéger les manufactures nationales, le premier consul en prohiba l'importation. La demande ne fit que croître; le meilleur débouché pour les tulles de Nottingham était la France; les fabricants anglais prirent donc leurs mesures pour les y introduire. Hayne, propriétaire de métiers récemment améliorés, s'était rendu à Paris pour faire des arrangements et organiser la contrebande, lorsque la guerre éclata; on le retint prisonnier. Bonaparte lui fit proposer d'établir une fabrique de tulle en France; Hayne refusa,

1824	10	»
1827	5	»
1880	2	50
1833	1	45
1836	1	»
1842	»	60
1850	»	40
1856	»	30
1862	»	30

(Extrait de l'*Histoire du tulle et des dentelles mécaniques en Angleterre et en France*, par S. Ferguson fils; Paris, 1862.)

aimant mieux poursuivre son commerce illicite qui eut un très grand succès pendant quelques années; mais, en 1809, un de ses agents le dénonça, toutes les marchandises furent saisies et brûlées; il perdit d'un seul coup 1,500,000 fr. Complètement ruiné, il s'enfuit en Angleterre.

Les manufacturiers français apportèrent eux aussi des améliorations à leurs métiers; un brevet fut pris, entre autres, pour un procédé à l'aide duquel on faisait un tulle croisé appelé *fond de glace*. Mais c'était en 1809, l'année même de l'invention de Heathcoat; l'inventeur français ne put soutenir la concurrence.

On fit alors mille essais pour se procurer des machines à tulle de Heathcoat; mais l'exportation de toutes machines anglaises était punie de la transportation, et de plus les fabricants de Nottingham établirent à leurs frais une ligne de surveillance, afin d'empêcher la sortie d'aucune machine. En dépit de toutes ces précautions, Cutts, un des anciens ouvriers de Heathcoat, trouva le moyen d'éluder cette vigilance : en 1815, il arriva à Valenciennes avec une machine qu'il transporta bientôt à Douai. Il eut pour associé un M. Thomassin, et en 1816 le premier vrai tulle mécanique fut fabriqué en France. Une ouvrière de Douai le broda, et l'on en fit une robe qu'on offrit à la duchesse d'Angoulême. Vers la fin de la même année une seconde machine fut introduite pièce à pièce à Calais, avec l'aide de quelques matelots français.

Ce serait dépasser les limites que nous nous sommes tracées que de suivre dans ses progrès successifs la fabrication du tulle à Calais. Nous nous bornerons à dire que ce fut en 1817 que la première machine à tulle fonctionna, cachée à tous les yeux, dans le faubourg St-Pierre, aujourd'hui le rival de Nottingham et le grand centre de la manufacture du tulle et de la dentelle mécaniques en France (1). Saint-Quentin, Douai, Cambrai, Rouen, Caen ont, à diverses époques, fabriqué du tulle, mais quelques-unes de ces fabriques n'existent plus; les autres ont peu d'importance, comparées à Saint-Pierre et à Lyon.

(1) La grande difficulté qu'eurent à surmonter les manufacturiers français provenait du coton. On ne le filait pas en France au-dessus du n° 70, tandis que les Anglais allaient jusqu'à 160 et 200. Les cotons anglais étant prohibés, il fallait se les procurer en contrebande ; en 1834, ils furent admis moyennant un droit. Aujourd'hui, on file en France aussi fin qu'en Angleterre et l'on produit au même prix que Nottingham. Un grand nombre de fabricants de dentelle de cette ville sont venus s'établir à Saint-Pierre-lès-Calais.

A Lyon on fait principalement le tulle de soie. Cette industrie remonte à 1791. On brodait les tulles de soie à Condrieu pour en faire des voiles et des mantilles fort estimés en Espagne, en imitation des blondes de Catalogne.

En 1825, M. Dognin inventa le *tulle grenadine* noir et blanc; plus tard il fit usage de soies extra-fines et mit au jour ce léger et populaire tissu appelé d'abord *tulle zéphir*, puis *tulle illusion*. Le fils de M. Dognin est le premier qui fit du tulle de Bruxelles en France (1838).

§ 3. TULLE BELGE.

En 1834 (1), huit machines à tulle furent établies à Bruxelles par M. Washer dans le but de faire du tulle à double et triple torsion. Ce tulle est le fond sur lequel sont cousues les fleurs aux fuseaux pour l'application de Bruxelles. M. Washer s'attacha exclusivement à la maille extra-fine; il forma des ouvriers spéciaux pour ce travail délicat. En quelques années, il réussit à surpasser les produits anglais, et ce tulle a remplacé depuis trente ans le fond vrai réseau à la main, dont le prix est si élevé.

La Belgique ne fabrique que deux espèces de tulle blanc : d'abord cette qualité superfine universellement connue comme *tulle de Bruxelles* à la maille hexagonale, puis le *tulle Malines* dont la maille est plus ronde, mais qui est peu solide.

§ 4. DENTELLE MÉCANIQUE.

Si l'invention du tulle mécanique uni appartient à l'Angleterre, à la France revient l'application du système Jacquard au métier à tulle, et par conséquent l'invention de la dentelle mécanique.

On avait fait des châles, des robes et même des pièces de petite dimension en *brodant* le tulle de diverses manières. Un fabricant de Nottingham avait inventé un réseau qu'il appelait *tulle grec;* il y avait le tulle à points d'esprit, à œillets, etc. Mais tout cela était fort incomplet comme résultat.

(1) Le premier métier à tulle fut établi à Bruxelles en 1801. Il y en eut à Termonde en 1817, à Gand, en 1828, etc.

Bientôt le système Jacquard fut appliqué pour faire du tulle à dessins et des blondes brochées. Cela donna l'idée à M. Ferguson (1), en 1836, d'adapter le système Jacquard au métier circulaire à tulle, et il produisit ainsi le tulle de soie noire broché, appelé *dentelle de Cambrai* ou *imitation de Chantilly*. Le dessin est tissé avec le fond par le métier; le brodé, c'est-à-dire le contour des dessins, est passé ensuite à l'aiguille.

Différents brevets furent immédiatement pris en Angleterre et en France. Nottingham et Saint-Pierre-lez-Calais continuent à rivaliser sans relâche dans la variété de leurs produits. A l'Exposition de 1862 Nottingham avait des dentelles d'Espagne, imitations fidèles des blondes aux fuseaux de Barcelone, des imitations de Malines, dont le brodé et le point étaient faits à la main, des blondes de Caen, et des valenciennes; enfin des imitations des dentelles noires de Chantilly et de celles de Mirecourt.

Les fabricants français, en adoptant ce qu'on appelle en termes du métier *huit motifs*, produisent des dentelles mieux faites et des dessins plus compliqués. La dentelle de Calais est une admirable imitation du fond carré de valenciennes, c'est la branche principale de la fabrication. Calais produit aussi des blondes blanches et des noires, des tulles de fantaisie de dessins très variés, des dentelles de laine noire imitation du Puy, et une variété infinie de dentelles blanches et de noires.

Aujourd'hui on fabrique au métier (2) presque toute espèce de dentelles, et il n'est pas toujours aisé de distinguer la dentelle mécanique de la dentelle à la main. Cependant, on ne peut nier que les produits les plus soignés du métier ne possèdent jamais le fini, la beauté des dentelles faites à la main; le toucher même est différent.

L'invention de la dentelle mécanique a eu un résultat tout différent de celui qu'on devait naturellement attendre : elle n'a pas diminué la demande des belles dentelles à l'aiguille et aux fuseaux. Au

(1) M. Ferguson, inventeur du *tulle à œillets*, du *tulle carré*, et du *point de champ de Paris*, avait transféré sa manufacture de Nottingham à Cambrai où, associé à M. Jourdan, il fit la dentelle de Cambrai et, en 1852, la dentelle lama, qui diffère de la première en ce que la trame est en mohair au lieu d'être en soie.

(2) Sur 3,552 machines qui fonctionnaient en Angleterre en 1862, 2,448 étaient de Nottingham. (*Rapport du jury de l'Exposition de* 1862.)

contraire, les gens riches ont recherché plus que jamais les ravissants produits d'Alençon et de Bruxelles, depuis que les machines ont répandu dans toutes les classes le goût de porter des dentelles.

§ 5. DENTELLES DE SUBSTANCES DIVERSES.

On a employé toute espèce de matières pour faire de la dentelle : le fil, le coton, la soie, la laine, le poil de chèvre, etc. L'écorce interne de la *lagetta*, espèce de laurier de la Jamaïque, peut se séparer en minces couches, puis s'évider en mailles distinctes ayant quelque ressemblance avec la dentelle (fig. 151). Le gouverneur de la Jamaïque offrit à Charles II une cravate et des manchettes en dentelle d'écorce, et à l'Exposition de 1851, une robe de cette même substance fut présentée à la reine Victoria.

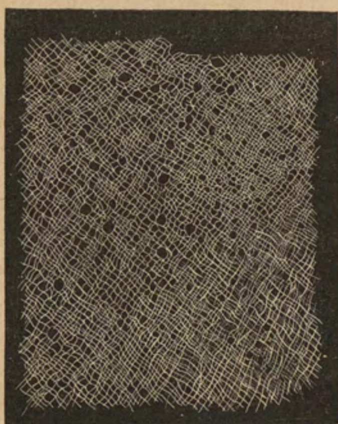


Fig. 151. — Le *Lagetta*, ou arbre à dentelle.

Un habitant de Munich a eu aussi, dit-on, l'idée de faire tisser des voiles par les chenilles. Pour cela il confectionne une pâte de la plante dont elles se nourrissent et en étend une légère couche sur une pierre ou autre surface unie; puis, avec un pinceau trempé dans l'huile d'olive, il dessine sur la couche de pâte le dessin qui doit représenter les vides. La pierre est convenablement inclinée, les chenilles sont placées au bas; elles mangent et montent jusqu'au haut, évitant soigneusement de toucher aux parties couvertes d'huile, mais dévorant la pâte et laissant leur soie à la place qu'elle occupait (1).

Enfin on a aussi tissé l'amiante en dentelle; il y en a, dit-on, un spécimen au cabinet d'histoire naturelle du Jardin des Plantes.

(1) *Encyclopédie britannique.*

CHAPITRE XXXVII.

ÉTAT ACTUEL DE LA PRODUCTION DENTELLIÈRE.

Pour compléter ces pages où sont soigneusement notés l'éclosion, le développement et les transformations de l'industrie si intéressante, si artistique des dentelles, il nous faut ajouter quelques lignes qui mettront le lecteur à même de suivre les progrès accomplis dans ces dernières années. Nous ne saurions prendre de meilleures références que celles qu'offrait la section des Dentelles à l'Exposition Universelle de 1889. Là, se sont trouvées réunies les productions de tous les pays, et le visiteur qui a pu juger par lui-même trouvera dans ces dernières notes le résumé de ses observations. Nous parcourrons donc rapidement les vitrines de chacun des pays où se pratique l'industrie dentellière, notant la physionomie générale qu'elles ont offerte.

ITALIE.

En Italie, on doit citer un réveil de l'activité dans ce genre de travail un moment suspendu. A Gènes, et surtout à Venise, les ateliers sont de nouveau fréquentés. Une école dentellière a été ouverte, grâce à la protection d'illustres personnages, dans la petite île de Burano, toute voisine de la vieille cité des Doges, et la somme de ses productions est considérable. Seulement, on n'y peut rien signaler d'original : les dessins sont pris un peu partout d'après les vieux patrons; on les copie avec plus de fidélité que de goût véritable, beaucoup même de produits modernes peuvent passer pour de fort anciens que le temps n'aurait pas toujours respectés, et que des réparations plus ou moins habiles auraient remis en état de servir. Bien entendu, il y a dans le nombre de fort jolies dentelles, entre autres celles au point de rose; mais ce n'est pas là que se retrouveront les traditions du fameux point de Burano.

ESPAGNE.

L'industrie de la dentelle se soutenait encore assez bien en Espagne il y a quelques années. Ce n'était pourtant plus l'éclat de la fin du dix-septième siècle, ni les riches produits qu'on ne portait qu'à la cour. D'ailleurs, les relations politiques qui existèrent longtemps entre l'Espagne et les Pays-Bas avaient favorisé l'importation en Espagne de merveilleux points de Flandre, et les familles des grands seigneurs se sont appliquées à conserver avec un soin presque religieux les dentelles admirables que jamais l'Espagne n'avait su reproduire; car l'inspiration qui avait enfanté de si beaux points pour la décoration des saints et des madones ne se manifeste plus et n'a pas été remplacée par l'industrieuse activité qui accomplit les progrès continus de la Belgique et surtout de la France. Si l'on ajoute à cela la disparition de plus en plus marquée du costume national qui s'efface devant les modes françaises, on comprendra que la fabrication se restreigne aux besoins de la consommation du pays pour ce qui concerne les mantilles en blonde, et à ceux de l'exportation dans les colonies espagnoles. Il serait injuste toutefois de passer sous silence quelques heureux essais d'un genre de dentelle aux fuseaux qui reproduit en fil blanc, des modèles de Chantilly. Le Portugal a suivi l'Espagne dans ces tentatives, et c'est évidemment sous l'influence de ces deux pays que l'île de Madère et plusieurs villes de l'Amérique du Sud ont connu les traditions de l'art de la dentelle.

SUISSE.

Ce pays appelle l'attention par un nouveau genre de dentelle dont le moyen de production est des plus curieux. Chacun connaît, au moins de réputation, les broderies de Saint-Gall; beaucoup d'entre elles sont vraiment superbes et justifient pleinement leur renommée. Cette supériorité dans l'art de la broderie ne suffit pas à l'industrieux canton suisse; il voulut y joindre celui de la dentelle. Or, des chimistes ayant découvert des agents de destruction pour tout tissu graisseux, c'est-à-dire animal, voici ce qu'on a imaginé. Après avoir tracé sur un tissu de *laine* ou de *soie* le dessin d'un patron de guipure, on l'a

exécuté en une broderie fine avec du *coton* ou du *fil*. Le travail à l'aiguille une fois achevé est soumis à l'action de ces produits chimiques destructeurs de la laine et de la soie; bientôt le fond, le canevas pour ainsi dire, a disparu, et il reste une sorte de guipure ornée de ce joli fond de réseaux bouclés que comporte le travail à l'aiguille. Il y a donc là une victoire remportée par la science moderne.

GRANDE-BRETAGNE.

Dans les Iles Britanniques, rien de saillant à consigner. L'industrie dentellière du comté de Buckingham et des comtés voisins souffre toujours de la concurrence des dentelles de Caen et de Grammont. Les ouvrières du Devonshire font encore preuve d'une grande habileté; mais il y a peu de traces dans leurs produits, quelque valeur qu'ils aient, de ce sentiment de l'art dont les fabricants français sont doués, et qui les pousse sans cesse à créer et à perfectionner.

Quant à la guipure d'Irlande, c'est un travail fait au crochet en l'air et sur le doigt ou bien à l'aiguille d'après les dessins des anciennes guipures de Venise. Assurément le travail est intéressant, mais on pourrait en obtenir de meilleurs effets; et, comme il fournit un gagne-pain à nombre de jeunes filles pauvres recueillies par les couvents, il faut désirer de le voir se perfectionner et prospérer.

BELGIQUE.

Fidèle à sa vieille renommée, la Belgique ne cesse de progresser, ainsi que l'attestent les beaux produits exposés à Paris. On gardera le souvenir des deux superbes nappes en vieux point à l'aiguille représentant, l'une les blasons des corps de métiers et les armes des anciennes Provinces-Unies aux quinzième et seizième siècles, et l'autre des attributs sacrés et les apôtres, le tout d'un travail plein d'originalité et d'intérêt.

Bruxelles est toujours au premier rang et mérite sa réputation pour la perfection, la richesse et la beauté de ses points. On y fait aujourd'hui le *point gazé*. Ce point se compose de fleurs en point à l'aiguille sur fond de mailles fines, rondes, appelé *fond gaze*. Cette dentelle ressemble au point d'Alençon dont elle imite les nuances et la richesse

des jours; mais elle est moins travaillée et, par suite, moins solide. Souvent on y mélange des fleurs à l'aiguille avec des fleurs aux fuseaux, ce qui produit les plus heureux effets. A cet égard nous rappelons les admirables voiles de mariée dont la richesse et l'élégance du dessin ne le cèdent qu'au fini de l'exécution.

L'application sur tulle est particulièrement pratiquée à Bruxelles et presque toujours avec le plus grand succès, grâce au mélange dont nous avons parlé plus haut du point à l'aiguille et du point plat aux fuseaux.

Bruges se signale par une charmante dentelle blanche faite de fleurs aux fuseaux attachées entre elles par des barrettes à picots. Les dessins aux contours bien nets se détachent avec légèreté sur le fond de guipure et donnent une imitation perfectionnée et rajeunie de celles du dix-septième siècle; aussi les noms de *dentelle duchesse* et de *guipure de Bruges* lui sont réservés.

Grammont s'occupe surtout des dentelles de soie noire genre Chantilly; mais la maille en est grosse et ne saurait entrer en comparaison avec celle du travail français. Puis, dans les dessins, pour la plupart bien choisis et à effet, on s'efforce d'éviter les difficultés d'exécution tout en se tenant le plus près possible de la fabrication de Bayeux. Les dentelles de Grammont sont relativement d'un prix peu élevé et fournissent aux besoins de l'exportation.

Avant de quitter la Belgique, il nous reste une observation à faire. Si l'industrie dentellière au point de vue de la main-d'œuvre y est des plus satisfaisantes, il n'en serait pas tout à fait ainsi pour ce qui concerne le choix des dessins si la Belgique ne se trouvait unie étroitement à la France. C'est de Paris, en effet, que viennent la plupart des dessins exécutés en Belgique, et cela s'explique si l'on veut se rappeler que les chefs des grandes maisons de dentelles de Paris ont, en outre de leurs ateliers de France, des ateliers fort importants en Belgique où s'exécutent plusieurs admirables points dont nous allons parler un peu plus bas.

FRANCE.

En France, la manufacture de la dentelle peut se répartir en deux groupes principaux : le Calvados et la Montagne (Vosges et Auvergne).

Dans le Calvados, Caen et surtout Bayeux sont devenus les centres les plus actifs de la production dentellière; la ville d'Alençon excelle toujours à exécuter le point auquel elle a donné son nom; mais Bayeux ne lui est en rien inférieur. C'est encore à Bayeux que se fait le plus beau Chantilly, la proximité de cette dernière commune avec Paris y rendant la main-d'œuvre très élevée et n'étant guère propre à entretenir la vie paisible, faite de calme et de patience, qui doit être celle de la dentellière. Aussi la fabrication de la dentelle a-t-elle émi-

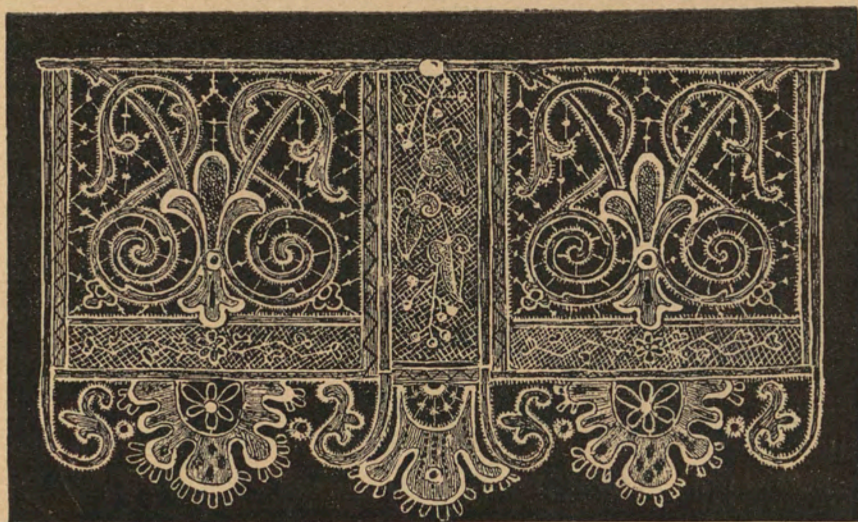


Fig. 152. — Point Colbert.

gré dans la tranquille province de Normandie, et on doit reconnaître que ce déplacement lui a été favorable.

Pour la première fois, on avait pu voir à l'Exposition de 1855, parmi les objets envoyés par MM. Lefébure (1), de Bayeux, des effets de nuancé dans les dentelles noires et de relief dans les blanches dus au tissu plus ou moins serré ou plus ou moins clair des fleurs. Universellement apprécié, ce progrès, comme toute idée féconde, a porté ses fruits et s'est amélioré de telle sorte que les dentelles noires de Bayeux (*alias* Chantilly) sont aujourd'hui très supérieures aux an-

(1) L'Exposition Universelle de 1889 a réuni dans sa section des dentelles les produits des plus habiles industriels français. Si parmi ces messieurs nous citons tout particulièrement M. Lefébure c'est que sa notoriété et sa compétence sont universellement connues et qu'il a composé sa vitrine des objets les plus propres à donner la mesure des progrès réalisés en tous genres, et dont beaucoup sont dus à son initiative.

ciennes. Ainsi que le prouvait au Champ de Mars l'admirable volant au réseau clair et délicat sur lequel se dessinait et s'estompait une jolie touffe de roseaux et de liserons, et où il semblait que le fuseau fit l'œuvre du crayon.

Nous ne quitterons pas le genre Chantilly sans signaler une écharpe exécutée à Bayeux avec du fil blanc très fin et qui a tout le moelleux et la souplesse de la malines alliés à la richesse du dessin.

Un travail admirable, fruit de patientes recherches et d'un goût qu'on ne saurait trop louer, nous vaut la restauration de l'ancienne guipure de Venise aux gros reliefs sur un riche fond de barrettes à picot régulier qui assouplit l'effet général. On avait délaissé cette magnifique dentelle, elle avait disparu; elle est ressuscitée plus belle que jamais sous le nom de *point Colbert* qui lui a été donné par reconnaissance pour le grand ministre fondateur de la première école dentellière en France. A côté de l'échantillon superbe de ce point s'en trouvait un autre moins riche mais bien élégant et gracieux. Les grands reliefs des rinceaux qui s'épanouissaient là-bas en fleurs épaisses avaient fait place ici à des reliefs délicats et superposés enrichis de bouclettes picotées.

Aujourd'hui on introduit dans le même morceau, selon le but qu'on se propose, des points à l'aiguille, des points aux fuseaux; on fait certaines parties du fond à mailles tantôt fines et serrées, tantôt claires ou ornées des barrettes de la guipure. La variété toutefois n'est pas ce qu'on a principalement en vue; mais on cherche à produire, à l'aide de ces divers éléments, un *effet d'art*. La perfection du travail ne suffit plus; il faut, comme dans un tableau, du relief et de la couleur, de l'ombre et de la lumière; il faut en un mot que l'aiguille et le fuseau rivalisent avec le crayon et le pinceau. C'est ce que nous démontre, lui aussi, ce joli point de Burano, exécuté à Bruxelles, dont les contours s'accusent ici et là seulement, grâce au secours de l'aiguille et de façon à faire encore mieux valoir la finesse du travail aux fuseaux.

L'ancienne dentelle de *Binches* est l'objet d'une très remarquable restauration, ainsi que le vieux *point de France*. A propos de ce dernier, il faut citer la reconstitution des dentelles dont Lebrun avait sans doute fourni le dessin aux ouvrières d'Alençon, et que H. Rigaud et Drevet ont reproduites dans leurs beaux portraits de Bos-

suet. L'inspiration de Venise s'y fait encore sentir, mais avec des modifications : le dessin s'y marque en contours plus nets, plus dégagés, s'enlevant sur un fond de barrettes qui tend à former une grande maille d'allure assez régulière.

En *point de France* encore a été exécuté l'admirable devant de robe dont le milieu est occupé par un médaillon sur fond diamanté que le musée des Arts décoratifs possède maintenant.

Citons enfin pour clore une liste sommaire des plus beaux objets exposés dans la section française un voile de mariée, travail le plus important et le plus parfait sorti des ateliers d'Alençon et qui n'a pas demandé moins de 16,500 journées d'ouvrière. Qu'on évalue le prix d'un tel ouvrage!

Les dentelles des Vosges et de l'Auvergne, pour être moins riches et moins élégantes que celles dont nous venons de parler, n'en sont pas moins intéressantes.

A Mirecourt, on travaille avec succès la guipure Cluny (dont le nom vient du Musée de Cluny où l'examen de quelques vieilles dentelles a donné l'idée de la guipure moderne). C'est ce genre de travail qui a fourni à l'Exposition un magnifique spécimen dans le dessus de lit où les fleurs s'épanouissaient en reliefs qui semblaient prendre la profondeur de la réalité : marguerites, lilas et surtout tulipes s'y détachaient comme en un parterre, alliant la fantaisie la mieux réussie du dessinateur à l'habileté remarquable de l'ouvrière.

Les dentelles du Puy, moins fines que celles de Mirecourt, leur font cependant une redoutable concurrence; et comme la vie a peu d'exigences dans cette terre classique de la simplicité, les produits que l'Auvergne livre au commerce sont de prix très modiques et rendent de grands services en fournissant du travail à un nombre considérable d'ouvrières.

Un Musée fort intéressant a été créé au Puy; les spécimens de tous les pays et de tous les temps y sont réunis au grand profit des ouvrières aussi bien que des artistes qui y trouvent un aliment pour leur intelligence et leur imagination. Ce qui frappe dans la fabrication du Puy c'est l'aptitude merveilleuse avec laquelle elle emploie successivement à la confection de ses produits les matériaux les plus divers : fil, laine, soie et même souvent fil d'or.

Craponne fabrique surtout la guipure d'ameublement et de grande

lingerie. En ce moment la dentelle de laine et la guipure de soie sont également tombées en défaveur; mais un caprice de la mode peut les faire revivre, et le passé nous assure du succès que l'Auvergne saurait retrouver.

Avant de quitter la section française il nous faut donner un mot de souvenir au Pavillon si intéressant des broderies anciennes où, à côté de curieux et très vieux échantillons du lacis, se voyait la nouvelle exécution de ce travail et de celui du Macramé. On y pouvait reconstituer la période de formation de l'art de la dentelle, et, à juste titre, ce Pavillon mérite la distinction dont il a été l'objet.

En résumé, cette belle industrie des dentelles, où la France occupe le premier rang, mérite à tous égards d'être encouragée. Elle produit la plus élégante des parures, et de plus elle a le précieux avantage de ne pas séparer l'ouvrière de la famille. Aussi cherche-t-on à propager une industrie qui peut s'exercer en de si favorables conditions, et le nombre des ateliers-écoles se multiplie autour des grands centres de production.

Puisse la mode favoriser sans se lasser ces jolis tissus qui sont le plus charmant ornement de tout âge, depuis le bonnet de baptême jusqu'à celui de la vénérable aïeule, et dont le triomphe est la parure des jeunes mariées! C'est le vœu que nous formons en terminant cette étude.

APPENDICE.

BIBLIOGRAPHIE DE LA DENTELLE.

I. — Liure nouveau et subtil touchant lart et science tant de brouderie, fronssures, tapisseries comme aultres mestiers quo fait alesguille, soit au petit mestier, aultelisse ou sur toille clere, tresvtile et necessaire a toutes gens usans des mestiers et ars dessuld, ou semblables, ou il y ha c et XXXVIIJ patrons de diuers ouvraiges faich per art et proportion. En primere a culoge (Cologne) par metrepiere quinty (Pierre Quinty) demorant denpre leglie de iii roies (1).

C'est un petit in-8° de 22 feuillets, avec 42 planches. Le titre est en caractères gothiques. On y voit en outre une gravure sur bois représentant des femmes travaillant au métier, et un large écusson portant les trois couronnes de Cologne et accosté d'un lion et d'un griffon, avec cette légende : *O fœlix Colonia,* 1527.

Les patrons consistent en bordures du moyen âge, arabesques, alphabets, etc., les uns en blanc, les autres sur fond noir; quelques-uns sont à points comptés (fig. 153 et 154).

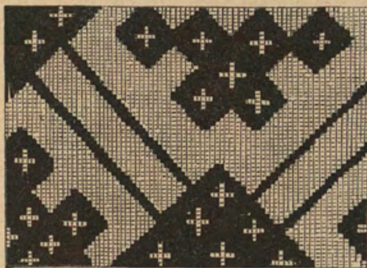


Fig. 153. — Patron du *Livre nouveau* de P. Quinty (1527).



Fig. 154. — Patron du *Livre nouveau* de P. Quinty (1527).

II. — Esemplario di lavori : dove le tenere fanciulle et altre donne nobile potranno facilment imparare il modo et ordine di lavorare, cusire, raccamare, et finalmente far tutte quelle gentillezze et lodevoli opere, le quali pò fare una donna virtuosa con laco in mano, con li suoi compasse et

(1) *Bibl. nat. de Paris, cab. des Estampes.*

misure. Vinezia, per Nicolo d'Aristotile detto Zoppino. MDXXIX, in-8° (1).

M. Merli cite de cet ouvrage une édition de 1530.

III. — A neawe treatys : as concernynge the excellency of the nedle worcke spanisshe stitche and weavynge in the frame, very necessary to al theym wiche desyre the perfect knowledge of seamstry, quiltinge and brodry worke, coteinynge an CXXXVIIJ figures or tables... These boekes be to sell at Andwarp in the golden Unycorne at Villm Vorstermans (2).

C'est un livre in-8°, sans date, de 24 feuillets avec 46 planches. Le titre est imprimé en gothique. Les patrons reproduisent des sujets du moyen âge, de petits carrés fond noir, des arabesques, etc. Vorsterman est un imprimeur flamand qui exerça sa profession de 1514 à 1542.

IV. — Opera nuova che insegna a le Donne a cuscire : a raccamare : e a disegnar a ciascuno : Et la ditta opera sara di grande utilita ad ogni artista : per esser il disegno ad ogniuno necessario : la qual e ititolata esempio di racami. Stampata in Vineggia, per Giovan Antonio Taglienti e i fratelli da Sabbio. 1530 (3).

In-8°, de 23 feuillets, avec 36 planches. Titre en lettres rouges gothiques; au-dessous 4 gravures représentant des femmes qui travaillent au métier. La dédicace aux dames, en deux pages, est signée J.-A. Taglienti, qui recommande son ouvrage pour l'instruction de toute « femme de mérite et des jeunes demoiselles, ainsi que des hommes et des jeunes gens, qui se plairont à apprendre le dessin, la couture et la broderie ».

Vient ensuite une collection très mélangée de ce que l'auteur nomme dans sa dédicace « des traits, des bordures, des ronds, des lacs moresques, des oiseaux volants, des fleurs, des lettres antiques, des majuscules », des arabesques, des cœurs percés d'une épée ou d'une flèche, etc. Des instructions particulières sont données pour exécuter ces patrons en soie de couleur, en fil d'or ou d'argent, en soie noire, dans les différents points connus alors.

V. — La fleur de la science de pourtraicture et patrons de broderie. Facon arabicque et ytalique. Ce present livre a este imprime a Paris par Jaques Nyverd, lan de grace MCXXX pour noble home messire Francisque Pelegrin de Florance (4).

Petit in-folio de 62 feuillets, avec 59 planches, qui consistent en de gracieux dessins mauresques, sans aucune reproduction d'animaux ou d'objets naturels. Titre gothique, avec frontispice décoré d'une allégorie.

(1) « Modèles d'ouvrages, d'après lesquels les jeunes filles et autres nobles dames pourront apprendre à travailler, coudre, broder, et enfin faire tous ces mignons et louables ouvrages, » etc. (*Bibl. Bodléienne d'Oxford.*)

(2) « Nouveau Traité touchant l'excellence du travail à l'aiguille, du point espagnol et du tissage au métier, très nécessaire à tous ceux qui veulent acquérir une parfaite connaissance des ouvrages de couture, de piqûre et de broderie, contenant 138 figures ou tableaux..... Se vend à Anvers, chez Guillaume Vorsterman, à la Licorne d'or. » (*Bibl. de l'Arsenal*, à Paris, n° 11,951.)

(3) « Livre nouveau qui apprend aux dames à coudre, à broder, et à dessiner à chacun; le dit livre sera de grande utilité aux artistes, parce que le dessin est nécessaire à tout le monde ; lequel livre a pour titre *Modèles de broderie*. Imprimé à Venise par Jean-Antoine Taglienti et les frères de Sabbio, 1530. » (*Bibl. nat. de Paris*, V, 1,897.)

(4) *Bibl. de l'Arsenal*, n° 11, 952

VI. — Ain New Formbüchlin bin ich gnandt
Allen Künstlern noch vnbekandt
Sih mich (lieber Kauffer) recht an, etc.

Gedruckt in Augspurg, durch Johan Schartzemberger, formschneyder, 1534, pet. in-8 obl. (1).

20 feuillets et 38 planches. Titre gothique en lettres noires, suivi de trois petits sujets représentant des femmes qui travaillent; il offre cette particularité, assez commune à cette époque, d'être rédigé en vers. Les patrons ne contiennent que d'élégants ornements de bordure (fig. 155), imprimés en rouge. Nous avons emprunté à cet ouvrage les deux dessins de la planche XI.



Fig. 155. — Bordure du *Formbüchlin* (1534).

VII. — Le livre de moresques, très utile et necessaire a tous orfevres, tailleurs, graveurs, painctres, tapissiers, brodeurs, lingieres et femmes qui besongnent de l'aiguille. Paris, Gormont, 1546, fig. en bois.

VIII. — La fleur des patrons de lingerie, a deux endroitz, a point croise, a point couche, et a point picque, en fil dor, fil dargent, et fil de soye, ou aultre en quelque ouvraige que ce soit, en comprenant lart de broderie et tissuterie. Imprime a Lyon par Piarre de Saincte Lucie, dict le Prince, 1549, in-8° (2).

12 feuillets et 21 planches. Frontispice. Titre en lettres gothiques, accompagné de figures qui représentent quatre femmes assises et un homme debout un métier à la main. Patrons gothiques.

IX. — Livre nouveau, dict patrons de lingerie, cest assavoir a deux endroitz, a point croise, point couche et point picque comprenant lart de Broderie et Tissoterie. Imprime a Lyon (sans date), chez Pierre de Saincte Lucie (3).

In-8° de 24 feuillets et 44 planches. C'est une réimpression augmentée du double de l'ouvrage précédent, et dont les patrons ont le même style.

(1) Nouveau livre de patrons, par Jean Schwartzemberger, graveur sur bois, à Augsbourg. (*Bibl. nat. de Paris. cab. des est.*)

(2) *Bibl. de Sainte-Geneviève*, à Paris, V, 634.

(3) *Bibl. de Sainte-Geneviève*, V, 634. — Il y a aussi dans celle de l'Arsenal (n° 11,953) un exemplaire de cette édition, mais qui paraît provenir d'un tirage différent.

X. — Patrons de diverses manieres
Inventez tressubtilement
Duysans a Brodeurs et Lingieres
Et a ceusy lesquelz vrayement
Veulent par bon entendement
User Dantique, et Roboesque,
Frize et Moderne proprement,
En comprenant aussi Moresque.
A tous massons, menuisiers et verriers
Feront prouffit ces pourtraictz largement
Aux orpheures, et gentilz tapissiers,
A jeunes gens aussi semblablement.
Oublier point ne veulx aulcunement
Contrepointiers et les tailleurs dymages,
Et tissotiers lesquelz pareillement
Par ces patrons acquerront heritages.

Imprimees à Lyon (sans date) par Pierre de Saincte Lucie, dict le Prince (1).

In-8°, de 16 feuillets et 31 planches. Titre en lettres gothiques. Patrons du même style.

XI. — Sensuyuent lis patrons de messire Antoine Belin, reclus de Sainct Martial de Lyon. Item plusieurs beaulx Patrons nouveaulx, qui ont este inventez par Jehan Mayol, carme de Lyon. On les vend a Lyon (sans date), chez le Prince (2).

Petit in-8°, de 9 feuillets et 15 planches. C'est encore une reproduction, en abrégé cette fois, du n° IX. Au reste, les éditions de Le Prince contiennent beaucoup de modèles empruntés à Quinty.

XII. — Ce livre est plaisant et utile
A gens qui besongnent de leguille
Pour comprendre legerement;
Damoyselle, bourgoyse ou fille,
Femmes qui ont lesperit agille
Ne scauroient faillir nullement.
Corrige est nouvellement
Dung honeste home par bon zelle :
Son nom est Dominicque Celle,
Qui a tous lecteurs shumylie.
Domicile a en Italie,

(1) *Bibl. de Sainte-Geneviève*, V, 634. On en trouve aussi un exemplaire à l'Arsenal (n° 11, 953), lequel n'a que 23 pl.

(2) *Bibl. de Sainte-Geneviève*, V, 634. — *Bibl. de l'Arsenal*, n° 11,953. Cet exemplaire n'a que 12 pl.

En Thoulouse a prins sa naissance.
Mise il a son intelligence
A lamender subtillement.
Taillé il est totallement
Par Jehan Coste, de rue Merciere,
A Lyon, et consequemment
Quatre vingtz fassons a vrayement,
Tous de differente maniere (1).

Sans date. 28 feuillets et 27 planches. Titre en lettres gothiques. Dans la dédicace au lecteur il est dit que le livre concerne « tant hommes que femmes ». Dessins du moyen âge.

XIII. — Esemplario di lavori : che insegna alle donne il modo e ordine di lavorare : cusire : e recamare : e finalmente far tutte qlle opere degne di memoria : lequale pro fare una donna virtuosa con laco in manno. Et uno documento che insegna al compratore accio sia ben servito (2).

In-8°, sans date, de 25 feuillets imprimés des deux côtés, et avec 48 planches. Titre en lettres gothiques rouges, encadré de 6 figures sur bois semblables à celles de Vorsterman. L'avis à l'acheteur et la dédicace aux dames sont l'œuvre du dessinateur, Jean-André Vavassore, dit *le Guadagnino*, qui habitait Venise. Le style des patrons est moyen âge, sur des fonds noirs, et à points comptés; on y voit un pot à fleurs, un agneau pascal, et un Orphée charmant les animaux, en deux planches.

XIV. — Essemplario novo di piu di cento variate mostre di qualunque sorte bellissime per cusire intitolato Fontana de gli essempli (3).

In-8° oblong, sans date, de 16 feuillets et de 28 planches. Sur le frontispice est une fontaine avec cette devise : *Sollicitudo est mater divitiarum* (l'application est la mère des richesses), et quatre petits vers italiens dont le sens est : « Femmes et filles qui aimez à coudre, pour vous rendre immortelles venez à la fontaine. » La dédicace est adressée « à la très magnifique dame Claire Lipomani ». L'ouvrage imprimé à Venise en 1550, a pour auteur le peintre Vavassore, dit Guadagnino.

XV. — Libro questo di rechami per el quale se impara in diversi modi l'ordine e il modo di recamare, cosa non mai più fatta n'è statta mostrata (4).

C'est l'œuvre d'Alexandre Paganino, Vénitien; il n'y a ni date ni lieu d'impression. Les planches sont au nombre de 20, accompagnées d'explications détaillées.

(1) *Bibl. du baron J. Pichon*, à Paris.

(2) « Modèles d'ouvrages, pour apprendre aux dames la façon de travailler, coudre, broder, et faire tous menus travaux à la main; suivis de renseignements pour mettre l'acheteur à même d'être bien servi. » (*Bibl. nat. de Paris, cab. des est.*) Le prince Massimo, à Rome, en possède un exemplaire daté de Venise, 18 février 1546, et qui contient 2 planches de plus. M. Merli, de Gênes, en a un autre de la même époque.

(3) « Nouveau recueil de plus de cent échantillons de toutes sortes pour la couture, intitulé Fontaine des exemples. » (*Bibl. nat. de Paris, cab. des est.*)

(4) « Livre de broderies, pour apprendre l'art de broder de différentes façons, chose qui n'a jamais été faite ni démontrée. » (*Collection du prince Massimo,* à Rome.)

XVI. — Patrons pour brodeurs, lingieres, massons, verriers, et autres gens d'esprit. A Paris (sans date), pour la veuve Jean Ruelle (1).

In-4°, de 23 feuillets et de 32 planches, style gothique.

XVII. — Il Specchio di pensieri delle belle et virtudiose donne, dove si vede varie sorti di punti. Venetia, 1548, per Mathio Pagan (2).

XVIII. — Triompho di lavori a fogliami de i quali si puo far ponti in aere; opera di fra Hieronimo da Cividal di Frioli, de l'ordine de i Servi di osservantia. In Padou (Padoue) per Jacobo Fabriano, 1555, in-8° (3).

14 feuillets et 22 planches. Sur le titre on voit en haut une femme, assise sur un char de triomphe traîné par des licornes, et de chaque côté des femmes apprenant à travailler à des enfants. La dédicace est adressée par l'auteur « à la magnifique et illustre Isabelle, comtesse Canossa », celle-là même qui figure sur le char. Quelques-unes des planches répètent des modèles déjà connus. Nous avons parlé à la page 49 des *punti a fogliami* et *in aria*.

XIX. — La Gloria et l'honore de ponti tagliati et ponti in aere. Venezia, per Mathio Pagan, 1558 (4).

Il y a 16 planches, consacrées aux mêmes points que celles de l'ouvrage ci-dessus.

XX. — Il Monte. Opera nova di recami, nella quale si ritrova varie et diverse sorti di mostre, di punti in aere, a fogliami. Venise, sans date, in-8° (5).

16 feuillets et 29 planches de bordures.

XXI. — Bellezze de recami et dessegni, opera nova. Venise, 1558 (6).

20 planches de patrons.

XXII. — Lo Splendore delle virtuose giovani. Venise, 1558 (7).

Un ouvrage, imprimé à Venise, en 1559, sous le titre de *Triomphe de la vertu*, n'est peut-être qu'une édition postérieure du précédent; l'un et l'autre ont 16 planches.

XXIII. — Burato (8).

Ce livre n'a que 4 feuillets, avec des patrons de canevas; le point dit *burato* est un des plus grossiers de Venise.

XXIV. — Passerotti Aurelio pittore bolognese. Libro primo di lavorieri alle

(1) *Bibl. de l'Arsenal*, n° 11,954.

(2) « Le Miroir des pensées des belles et vertueuses dames, où l'on voit différentes sortes de points, par Matthieu Pagan. » (*Bibl. de M. Merli*, à Gênes.)

(3) « Triomphe des ouvrages *a fogliami*, par le frère Jérôme, de Cividal de Frioul, religieux servite. » (*Bibl. de l'Arsenal*, n° 11,953.)

(4) « La Gloire et l'honneur des points en relief et à jour. » *Catalogue Cicognara*, 1,583, n° 4.

(5) « La Montagne, recueil nouveau de broderies. » (*Bibl. de l'Arsenal*, n° 11,953)

(6) « Les Beautés de la broderie, livre nouveau. » (*Catal. Cicognara.*)

(7) « La Splendeur des vertueuses jeunes filles. » (*Catal. Cicognara.*)

(8) *Catal. Cicognara.*

gentildonne bolognesi. Libro secondo alle signori. Bologne, sans date, in-fol. obl. (1).

67 feuillets, avec un frontispice et deux dédicaces. Les dessins de broderie et autres sont faits à la plume.

XXV. — Le Pompe, opera nova di recami dove trovansi varie mostre di punto in aere. Venise, 1557 (2).

C'est probablement la première édition de cet ouvrage (fig. 156).

XXVI. — Le Pompe, opera nova nella quale si ritrovano varie et diverse sorti di mostre, per poter far cordelle over bindelle d'oro, di seta, di filot, overo di altra cosa di dove le donne potranno fare ogni sorte di lavoro, cioè merli di diverse sorte, cavezzi, colari, maneghetti, etc. Venise, 1559, in-8° (3).

16 feuillets et 30 planches, qui offrent une grande variété de bordures et de patrons dentelés ou *merli*. L'auteur est demeuré inconnu.



Fig. 156. — Patron des *Pompe* (1557).

XXVII. — Le Pompe, libro secondo, opera nuova, etc. Venise, 1560, in-8° oblong (4).

16 feuillets et 29 planches.

XXVIII. — Splendore delle virtuose giovani; dove si contengono molte et varie mostre a fogliami, cioè punti in aere et punti tagliati, bellissimi, et con tale arteficio che li punti tagliati serveno alli punti in aere. Venise, 1563, in-8° (5).

(1) « Deux livres d'ouvrages, par Aurèle Passarotti, peintre, l'un pour les dames, l'autre pour les gentilshommes de Bologne. » (*Catal. Cicognara.*)

(2) « Les Pompes, livre nouveau de broderie, dans lequel se trouvent divers échantillons de point à jour. » (*Catal. Cicognara.*)

(3) *Bibl. de l'Arsenal.* — Dans cette nouvelle édition de l'ouvrage ci-dessus, on enseigne de plus « à faire des passementeries d'or, de soie, de fil ou d'autres matières ».

(4) « Les pompes, deuxième livre. » (*Bibl. de l'Arsenal.*) — La Bibl. imp. de Vienne en possède un exemplaire daté de 1562.

(5) « Splendeur des vertueuses demoiselles, qui contient beacoup d'échantillons de feuillages, points à jour et points en relief. » (*Bibl. nat. de Paris*, 1,901. — *Bibl. de l'Arsenal*, n° 11,973.)

16 feuillets et 30 planches de patrons dans le style d'*Il Monte*. L'auteur, Francesco Calepino, a dédié son livre « à M. Anzola, sa très ingénieuse et très digne belle-mère ».

XXIX. — Lucidario di recami. Venise, 1563, in-8° (1).

16 feuillets et 29 planches de bordures en festons.

XXX. — I Frutti de i punti in stuora, a fogliami, et punti in gasii et in trezola. Venise, 1564, in-8° oblong (2).

16 feuillets et 30 planches, soit au pointillé soit en carrés.

XXXI. — Patrons pour brodeurs, lingieres, massons, verriers, et autres gens d'esperit. Paris, 1564.

Ouvrage cité dans les *Monuments français* de Willemin. Peut-être est-ce une réimpression du n° XVI, dont il reproduit exactement le titre.

XXXII. — Le Trésor des patrons, contenant diverses sortes de broderies et lingeries, pour coudre avec grande facilité et pour ouvrer en diverses sortes de piquer avec l'esguille, pulveriser pardessus et faire ouvrages de toutes sortes de points, par Jean Ostans. Lyon, B. Rigaud, 1580, in-4°.

XXXIII. — Neues Künstlicher Modelbuch von allerhand artlichen und gerechten Mödeln, etc., bei B. Tabin. Sans lieu, 1582 (3).

XXXIV. — Le livre de lingerie, composé par maistre Dominique de Sera, Italien, enseignant le noble et gentil art de l'esguille pour besongner en tous points : utile et profitable à toutes dames et damoyselles, pour passer le temps et euiter oysiveté. Nouvellement augmenté, et enrichi de plusieurs excelents et divers patrons, tant du point coupé, raiseau, que passement, de l'invention de Jean Cousin, peintre à Paris. Paris, J. de Marnef et Vve Cavellat, 1584, in-4° (4).

28 feuillets et 51 planches style gothique. Le frontispice représente trois femmes et une enfant qui travaillent, et sur les côtés un homme et une femme sous une espèce de dais en forme de trèfle. L'auteur déclare dans la préface qu'il a pris la plume pour raconter ce qu'il a vu « en Italie, Espagne, Romanie, Allemagne, et autres païs », et qu'il en a rapporté 80 dessins au moins « pour le singulier proffit des hommes tant que femmes ».

XXXV. — Les Singuliers et nouveaux pourtraicts et ouvrages de Lingerie, servans de patrons a faire toutes sortes de poincts, couppé, lacis et autres. Dedie a la Royne. Nouvellement inventez au proffit et contentement des nobles Dames et Damoiselles et autres gentils esprits, amateurs d'un tel art.

(1) « Le Flambeau des broderies. » *Bibl. nat. de Paris*, 1,901. — *Bibl. de l'Arsenal*, n° 11,973.)

(2) « Les Fruits des points de store, en relief, à tresse, etc. » (*Bibl. de l'Arsenal*, n° 11,955 *bis*.)

(3) « Nouveau Livre d'ingénieux patrons, par B. Tabin. » (*Musée des arts et de l'industrie*, à Dresde.)

(4) *Bibl. de l'Arsenal*, n° 11,954.

Par le seigneur Federic de Vinciolo, Venitien. (Première partie.) Paris, J. le Clerc le Jeune, 1587, in-4°.

Les Singuliers et nouveaux pourtraicts et ouvrages de Lingerie, ou est représenté les sept planettes et plusieurs autres figures et pourtraitz servans de patrons a faire de plusieurs sortes de lacis, par F. de Vinciolo. (Seconde partie.) Paris, J. le Clerc le Jeune, 1587, in-4° (1).

La *première partie* de cet ouvrage célèbre consiste en 40 feuillets, dont 36 de patrons et 4 pages préliminaires. Nous en avons reproduit le frontispice sur le titre de ce volume ainsi qu'une figure à la p. 20.

Il n'y a pas moins de trois dédicaces. D'abord l'auteur vénitien s'adresse en prose « aux benevolles lecteurs », et leur apprend qu'il a publié ses patrons, « les Seigneurs, Dames et Damoiselles » l'ayant pour agréable, afin de montrer « la bonne volonté qu'il porte à la France »; « pourtraicts d'ouvrages magnifiques, ajoute-t-il, tous differens, et non encore usitez en cette contrée ni aultres, et que j'ay tenus cachez et incongnus jusques à maintenant ». Enfin il leur promet, si ses inventions plaisent, « de les faire participer d'une aultre seconde bande d'ouvrages ». Vient le tour de l'éditeur J. le Clerc, « tailleur d'histoires », qui dédie le livre à Louise de Vaudemont, femme d'Henri III. La dernière dédicace « Aux Dames et Damoiselles » est un sonnet, et c'est Vinciolo qui s'exprime ainsi :

L'un s'efforce à gaigner le cœur des grãds seigneurs.
Pour posseder enfin une exquise richesse;
L'autre aspire aux Estats pour monter en altesse,
Et l'autre par la guerre alleche les honneurs.

Quand à moy, seulement pour chasser mes langueurs
Je me sen satisfait de vivre en petitesse,
Et de faire si bien qu'aux dames je délaisse
Un grand cōtentement en mes graves labeurs

Prenez doncques en gré (mes Dames), je vous prie,
Ces pourtrais ouvragez lesquels je vous dedie
Pour tromper vos ennuis et l'esprit employer.

En ceste nouveauté pourrez beaucoup apprendre,
Et maistresses enfin en cest œuvre vous rendre.
Le travail est plaisant si grand est le loyer.

Les 36 patrons sont dessinés en blanc sur fond noir, à savoir : 20 « ouvrages de point couppé », dont le premier est au double λλ, monogramme grec en l'honneur de la reine Louise; 8 « passemens de point couppé », et 8 autres « ouvrages » du même point.

Il y a dans la *deuxième partie* 24 feuillets, le même frontispice et 22 planches de sujets en carrés, représentant les sept planètes, deux Amours tirant des cerfs et des oiseaux, Neptune et les vents, des bordures à carreaux, etc.

Telle est l'édition originale de Vinciolo, dont on ne connaît que les deux exemplaires que nous avons cités.

XXXVI. — Les Singuliers et nouveaux pourtraicts pour les ouvrages de Lingerie, nouvellement augmentez de plusieurs différens pourtraits servans de patrons à faire toutes sortes de poincts couppé, lacis, et autre reseau de poinct conté, par F. de Vinciolo, Venitien. (1re et 2e part.) Paris, 1587, in-4° (2).

(1) *Bibl. publ. de Rouen*, n° 1,313. Les 2 part. sont en 1 volume. — *Bibl. de l'université*, à Turin.
(2) *Bibl. nat. de Paris, cab. des est.*

C'est la seconde édition du recueil précédent. Il n'y a de changements que dans la seconde partie, où l'on trouve 6 patrons de plus, qui consistent en carrés géométriques et sujets de chasse.

XXXVII. — Les Singuliers et nouveaux pourtraicts, du seigneur F. de Vinciolo, pour toutes sortes d'ouvrages de lingerie. Derechef et pour la troisième fois augmentez, outre le reseau premier et le point couppé et lacis, de plusieurs beaux et différens portrais de reseau de point conté, avec le nombre des mailles, chose non encor veuë, ni inventée. Paris, 1587 et 1588, in-4° (1).

La 1re partie a 40 feuillets et 36 planches, dont 27 de point coupé, 2 corsages lacés et 7 passements. La 2e partie a 36 feuillets et 50 planches; celles qui ont été ajoutées aux anciennes sont consacrées au réseau de point compté : « 6 quarrés, 2 coins de mouchoir, 2 bordures, 6 animaux (lion, pélican, licorne, cerf, paon et griffon), et les 4 Saisons. » Nous avons reproduit le pélican à la p. 21.

En outre cette édition a été augmentée des portraits de Louise de Vaudemont et d'Henri III. Dans son avertissement au lecteur, Vinciolo rappelle qu'il avait à cœur de donner, suivant sa promesse, « une nouvelle bande d'ouvrages »; aussi a-t-il offert aux dames plusieurs patrons de réseau de point compté qu'il a « cousus et attachez à la fin de ses premières figures », au-dessous desquelles il a placé le nombre des mailles.

Les éditions postérieures de Vinciolo sont très nombreuses, et l'on en voit des exemplaires dans les grandes collections publiques, ainsi que chez quelques amateurs. Celles qui ont été publiées par le Clerc et sa veuve, de 1587 à 1623 et peut-être plus tard, ne sont que des réimpressions plus ou moins variées des deux premières parties, consacrées l'une au point coupé, l'autre au lacis.

XXXVIII. — New and singular patterness and works of linnen seruing for paternes to make all sorts of lace, edginges and cutworks. Londres, 1591, in-4° (2).

Traduction anglaise de l'ouvrage de Vinciolo, faite par J. Wolfe.

XXXIX. — Fiori di ricami nuovamente posti in luce ne i quali sono varii et diversi dissegni di lavori, come merli, bauari, manichetti. Bologne, 1591, in-8° obl. (3).

20 feuillets et 18 planches, la plupart à dents sur fond noir.

XL. — Prima parte de' fiori, e disegni di varie sorti di ricami moderni. Venise, 1591, in-8° obl. (4).

20 feuillets et 17 planches dans le style de Vecellio. La dédicace « à Gabriella Zeno Michele » est signée J.-B. Ciotti.

XLI. — La vera Perfettione del disegno di varie sorti di ricami et di cucire ogni sorti de punti a fogliami, punti tagliati, punti a fili et rimessi, punti

(1) *Bibl. roy. de Bruxelles* (édit. de 1587); *Bibl. de Sainte-Geneviève* (édit. de 1588); et *Bibl. de l'Arsenal* (édit. de déc. 1588).

(2) Cité dans la *Bibliogr. britannica*, de Watt.

(3) « Fleurs de broderie. » (*Bibl. de l'Arsenal*, n° 11,954 *ter*.)

(4) « Première partie des Fleurs et Dessins de broderie moderne. » (*Bibl. de l'Arsenal*, n° 11,955 *bis*.)

incrociati, punti a stuora et ogn' altre arte, che dia opera a disegni. Venise, 1591, in-8° obl. (1).

36 feuillets et 72 planches, consistant en patrons, petits carrés, gorgerins, sujets mythologiques arabesques, grotesques et alphabet. Le livre est dédié par Jean Ostans « à Lucrèce Contarini », qu'une figure sur bois représente brodant avec ses suivantes.

XLII. — Corona delle nobili et virtuose donne. Venise, chez Cesare Vecellio, 1592, en 3 livres, in-4° obl. (2).

88 feuillets et 80 planches. Les dessins sont beaux, ingénieux et dignes de leur habile auteur : on y distingue des bordures, des coins de mouchoir, une Vénus debout sur une tortue, un renard soutenant un buste de femme, etc. Des instructions particulières indiquent le moyen de reporter les patrons sur parchemin sans gâter le livre, comment on en fait la réduction et comment on les pique (fig. 157).

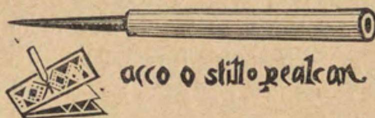


Fig. 157. — Manière de piquer les patrons, d'après Vecellio.

La dédicace de Vecellio est adressée : « A la très-magnifique et très-illustre dame Viena Vendramina Nani, digne épouse du procurateur de Saint-Marc », à cause du plaisir qu'elle prend à ces menus travaux et surtout à y former les dames de sa maison, « retraite des plus honnêtes damoiselles qui soient aujourd'hui dans cette ville ».

XLIII. — Gioiello della corona per le nobili et virtuose donne. Libro quart Venise, chez C. Vecellio, 1594, in-4° obl. (3).

30 planches. Ce quatrième livre forme le complément des trois qui le précèdent. On les rencontre assez souvent réunis dans les bibliothèques publiques. L'ouvrage de Vecellio, ainsi que celui de Vinciolo, a obtenu un succès dont les éditions multipliées jusqu'en 1608 portent témoignage.

XLIV. — New Model Buch darinnem allerley Gœttung schöner Modeln der newen aussgeschitnen Arbeit auff Krägen, Hempter, Jakelet und dergleichen zu newen, so zuvor in Teutschlandt nicht gesehen. Saint-Gall, 1593, in-4° (4).

Traduction du troisième livre de Vecellio.

XLV. — Les Singuliers et nouveaux pourtraits, pour toutes sortes de lingeries de Jean de Glen, dédiés à madame Loyse de Perez. Liège, 1597, in-4° obl. (5).

39 planches, empruntées la plupart ainsi que le titre au recueil de Vinciolo.

(1) « La Véritable perfection du dessin en différentes manières de broder et de coudre toutes sortes de points. » (*Bibl. de l'Arsenal*, n° 11,955 *bis*.)

(2) « Couronne des nobles et honnêtes dames, par César Vecellio. » (*Bibl. de l'Arsenal*, 11,955.)

(3) « Joyaux de la Couronne des nobles et honnêtes dames. Quatrième livre. » (*Bibl. publ. de Rouen*.)

(4) « Nouveau Livre de patrons, dans lequel sont toutes sortes de beaux patrons du nouveau point coupé pour collerettes, chemises, corsages et autres, tels qu'on n'en a pas encore vu en Allemagne. » (En la possession de Mme Palliser.)

(5) *Bibl. roy. de Bruxelles*. — J. de Glen est aussi l'auteur d'un ouvrage intitulé : *Des Habits, mœurs, ceremonies, façons de faire du monde par J. de Glen, linger;* Liège, 1601, in-8°.

XLVI. — Schön neues Modelbuch von allerley lüstigen Modeln naczunehen zu würken un zu sticke. Nuremberg, 1597, in-fol. obl. (1).

27 feuillets. Il existe au *Musée des arts et de l'industrie*, à Dresde, un ouvrage allemand portant le même titre avec la date de 1591.

XLVII. — Nouveaux pourtraicts de point coupé et dantelles en petite, moyenne et grande forme, nouvellement inventez et mis en lumière par Jacques Foillet. Montbéliard, 1598, pet. in-4° (2).

82 feuillets et 78 planches. Le frontispice est en bordures composées de carrés au point coupé. L'*Avertissement aux dames* constate que ces ouvrages sont tous composés « de point devant l'esguille, de point en toille, en bouclages, et de cordonnages ». L'auteur donne des modèles de roses de toutes grandeurs, « bien petites, petites, moyennes et grosses; » depuis un jusqu'à neuf *pertuis* ou trous. Il donne aussi des *carreaux* ou carrés de diverses formes, et enfin des dentelles (3). « Je n'ay voulu omettre de vous dire, ajoute-t-il à ce sujet, que pour faire des dantelles, il vous fault jetter un fil de la grandeur que désiré faire vos dantelles, et les cordonner, puis jetter les fils au dedans, qui fera tendre le cordon et luy donnera la forme carrée, ronde ou telle forme que désirés, ce qu'estant faict vous paracheverés facilement. En oultre vous verrez qu'estant bien petites deviennent peu à peu bien grandes jusques a la fin. Elles vous enricheront et embelliront vos ouvrages en les applicant aux bords d'iceux. » Instructions, nous l'avouons, qui nous semblent incompréhensibles. L'auteur termine en invitant les dames à marcher sur les traces de Minerve et d'Arachné, « qui ont acquis un grand renom pour avoir (cõme a l'envie l'une de l'autre) travaillé de l'esguille », Vient ensuite une pièce de vers sous le titre d'*Exhortation aux jeunes filles*.

Faisons observer que c'est le plus ancien livre de patrons où nous ayons rencontré le mot de *dentelle*.

XLVIII. — Fewrnew Modelbuch von allerhandt künstlicher Arbeidt, etc. Bâle, 1599, pet. in-4° obl. (4).

33 feuillets et 32 planches. Frontispice en bordures de point coupé. Titre gothique en rouge et noir. Les patrons consistent principalement en bordures avec le nombre de mailles compté.

XLIX. — Pretiosa gemma delle virtuose donne, dove si vedono bellissimi lavori di ponto in aria, di maglia e piombini, disegrati da Isabella Catanea Parasole. Et di nuovo dati in luce da Luchino Gargano, con alcuni altri bellissimi lavori nuovamente inventati. Venise, 1600, in-8° (5).

L. — Béle Prérie contenant divers caractères et differentes sortes de lettres alphabétiques, a sçavoir lettres Romaines, de formes, lettres pour appliquer sur le reseuil ou lassis, et autres pour marquer sur toile et linges, par Pierre Le Bé. Paris, 1601, in-4° obl. (6).

(1) « Beau et nouveau livre de toutes sortes d'agréables patrons pour coudre, travailler et broder. » (*Bibl. roy. de Berlin.*)

(2) *Bibl. nat.*, *Bibl. de l'Arsenal* et *Bibl. Sainte-Geneviève*, à Paris.

(3) *Voy.* les fig. 7 à 11, extraites de ce recueil.

(4) « Nouveau Livre de patrons de toutes sortes d'ingénieux ouvrages. » (*Bibl. nat. de Paris, cab. des est.*)

(5) « Précieux joyau des honnêtes dames, où l'on trouve de beaux ouvrages dessinés par Isabelle Catanea Parasole, et d'autres inventés par Luchino Gargano. » (Cité par M. Merli dans ses *Origine delle trine.*)

(6) Cité dans le *Catalogue des livres de M. Picard*, 1780.

LI. — Modelbuch in Kupfer gemacht. Nuremberg, 1601, in-4° (1).

Première édition de cet ouvrage. Jean Sibmacher, le graveur, en avait publié, en 1597, un autre qui est cité sous le n° XLVI.

LII. — Newes Modelbûch fûr Kûpfer gemacht, darinnen allerhand art newen Model von dem Mittel und Dick ausgeschniden duer Arbeit, etc. Nuremberg, 1604, in-4° obl. (2).

Cette réimpression du livre de J. Sibmacher est plus complète que la précédente. La gravure en est très soignée. Titre entouré d'une riche bordure avec deux femmes, l'une qui coud, l'autre qui brode. Un second titre orné sert à encadrer la dédicace de l'auteur à Marie Élisabeth, *électrice* palatine. Viennent ensuite 5 pages de dialogue entre la Paresse et l'Industrie, ayant pour objet les différents travaux à l'aiguille. Dans les instructions, il est question d'un point particulier dit *point de Juif,* qui nous est inconnu.

Les planches sont au nombre de 58, et sur la plupart d'entre elles on a marqué le nombre des rangs à compter.

LIII. — Livre de modèles pour point coupé et broderies, par Pietro-Paolo Tozzi, Romain. Padoue, 1604 (3).



Fig. 158. — *Chasse aux cerfs,* patron allemand de 1605.

LIV. — Schön newes Modelbuch von 500 schonen aussor wählten, kunstlichen, so wol Italiähnischen, Fräntzesischen, Niederländischen, Engelländischen, als Teutschen Modeln, etc. Francfort sur le Main, 1605, pet. in-4° obl. (4).



Fig. 159. — Monogramme du *Modelbuck* de 1605.

100 planches, parmi lesquelles est une *Chasse au cerf* que nous reproduisons (fig. 158). Le frontispice est en couleur avec figures.

Sur la première planche on voit un écusson avec le monogramme ci-après (fig. 159), entouré d'ornements de broderie.

(1) « Livre de patrons gravés sur cuivre. » (*Bibl. roy. de Bruxelles.*)

(2) « Nouveau Livre de patrons gravés sur cuivre, dans lequel sont reproduits toutes sortes de nouveaux patrons pour matériaux épais et minces. » (*Musée allemand de Nuremberg.*)

(3) *Musée de Cluny.*

(4) « Nouveau Livre de patrons, composé de 500 modèles ingénieux, tant Italiens, Français, Flamands, Anglais qu'Allemands, par Sigismond Latomus. » (*Bibl. nat., cab. des est. — Musée allemand de Nuremberg.*)

LV. — Schön newes Modelbuch, par Sigismond Latomus. Francfort, 1607, pet. in-4° obl. (1).

Cette nouvelle édition du recueil de Latomus contient 180 patrons.

LVI. — La pratique de l'aiguille industrieuse du très excellent Milour Matthias Mignerak, Anglois, ouvrier fort expert en toute sorte de lingerie ou sont tracez divers compartimens de carrez tous differans en grandeur et invention, avec les plus exquises bordures, desseins d'ordonnances, qui se soient veus jusques à ce jourd'hui tant poetiques historiques qu'autres ouvrages de point de rebord. Ensemble les nouvelles inventions Françoises pour ce qui est de dévotion et contemplation. Paris, Jean Leclerc, 1605, in-4° (2).

76 feuillets et 72 planches. Frontispice : deux dames, nommées Diane et Pallas, tenant des métiers dans leurs mains. En haut les larmes de France et des Médicis mi-parties, soutenues par des Amours. En bas des Amours qui filent et dévident. Entre les branches d'une paire de ciseaux il y a un coussin à dentelle avec un carré de lacis en voie d'exécution (*voy.* la fig. 6), et dont le modèle est une marguerite.

La dédicace à la reine Marie de Médicis est l'œuvre du graveur Le Clerc. Elle débute par ces mots : « J'avois recouvré d'un personnage anglois très-expert en toute sorte de lingerie ». Quant à savoir ce qu'il était, l'histoire n'en dit mot.

Puis vient le *Discours du lacis,* petit poème dont nous citons le passage suivant, qui renferme des détails curieux sur le travail de la dentelle à la fin du seizième siècle :

Ce chef d'œuvre divin n'est pas à l'adventure,
Mais par art composé, par nombre, et par mesure :
Il commence par un, et va multipliant,
Le nombre de ses trouz qu'un nœud va reliant,
Sans perdre aucunement des nombres d'entresuitte,
Croissant et décroissant d'une mesme conduitte :
Et ainsy qu'il commence il acheve par un,
Du monde le principe et le terme commun.
D'un point premierement une ligne l'on tire,
Puis le filet courbé un cercle va descrire,
Et du cercle noué se trouve le quarré
Pour lequel retrouver tant d'esprits ont erré.
De six mailles se faict une figure esgale,
De trois costez esgaux, forme pyramidale :
Et l'ouvrage croissant, s'en forme promptement
Une autre dont les deux sont égaux seulement.
Si l'on tire un des coings, se forme une figure
D'un triangle en tout sens, d'inegale mesure.
Le moule plus tiré faict les angles pointuz,
Et l'ouvrage estendu faict les angles obtuz.
De mailles à la fin un beau quarré se faict,
Composé de quarrez, tout égal, et parfaict,
Quarré qui toutesfois se forme variable,
Or en lozange, et or en figure de table.
....
Le lacis recouvert sert de filet aux dames
Pour les hommes surprendre et enlacer leurs ames :

(1) *Bibl. roy. de Stockholm.*
(2) *Bibl. du baron Pichon*, 2 ex.

Elles en font collets, coiffures, et mouchoirs,
Des tentures de lits, tavayoles, pignoirs,
Et maint autre ornement dont elles les enlacent.
C'est pourquoy en laçant les femmes ne se lassent.

Les patrons de Migncrak consistent en sujets très divers : armes et chiffre de la Reine, Adam et Ève, l'Annonciation, *Ecce homo*, la Madeleine, les quatre Éléments, les Saisons, Lucrèce, Vénus, la Pluie d'or, des arbres à fruits, des pots à fleurs, 30 carrés grands, moyens et petits, des bordures, et ce qui est alors une nouveauté, 6 passements « faits au fuseau » (*voy.* la fig. 14); c'est la première mention de ce genre dans un livre de modèles français.

LVII. — Les Secondes œuvres et subtiles inventions de Lingerie du seigneur Federic de Vinciolo, Venitien; nouvellement augmenté de plusieurs carrez de point de rebort. Ou sont représentees plusieurs figures de reseau, nombres de carrez et bordures tous differents, le tout de poinct conté, avec autres sortes de carrez de nouvelles inventions non encore veues. Paris, Jean Le Clerc, 1613, in-4° (1).

Rare et estimable volume, et l'édition la plus complète de la seconde partie de l'ouvrage de Vinciolo.

Il y a 68 feuillets et 61 planches, consistant, outre les objets indiqués dans le titre, en 2 corsages et en 7 sujets religieux. Le nombre des points est partout indiqué.

La dédicace est « à Madame, sœur unique du Roy » (Catherine de Bourbon, sœur d'Henri IV, mariée en 1599 au duc de Bar). L'éditeur a reproduit à la fin le *Discours du lacis*.

LVIII. — Teatro delle nobili et virtuose donne, dove si rappresentano varij disegni di lavori novamente inventati et disegnati da Elisabetta Catanea Parasole, Romana. Rome, 1616, in-4° obl. (2).

47 feuillets et 46 planches fort bien exécutées. L'auteur avait déjà publié un ouvrage de ce genre, cité sous le n° XLIX.

LIX. — Zierat Buch von allerhandt Kutschnur, Schleyer deckel, Krägen, Leibgürtel, Passmenten, Händschug, Wehrgeheng und Schubenehen, etc. Francfort sur le Main, 1618, in-8° (3).

11 feuillets et 9 planches. C'est la première partie d'un ouvrage, dessiné par Daniel Meyer.

LX. — New Modelbuch darinnen allerley kuntsliche Virsirung und Müster artiger Züege and schöner Blümmen zu zierlichen Ueberschlagen, etc. Leipzig, 1619, pet. in-fol. (4).

53 planches, et une demi-feuille de texte. L'auteur est un peintre nommé André Bretschneider.

LXI. — A Schol-house for the needle. Londres, 1624, in-4° obl. (5).

(1) *Bibl. publ. de Rouen*, n° 1,314.

(2) « Théâtre des nobles et honnêtes dames, où l'on a représenté divers dessins d'ouvrages nouvellement inventés et dessinés par F. C. Parasole, de Rome. » (*Bibl. du prince Massimo*, à Rome.)

(3) « Livre de décoration de toutes sortes de cordons, voiles, collerettes, ceintures, gants, nœuds d'épaules, etc. »

(4) « Nouveau Livre de patrons, dans lequel on a réuni toutes sortes d'ornements artistiques et de modèles pour coiffures, tabliers, mouchoirs de poche, bonnets, gants, montres de poche, etc. » (*Bibl. publ. de Cassel.*)

(5) « L'École de l'aiguille. » (Cité dans le *Manuel du bibliographe*, de Lowndes.)

LXII. — Corona delle nobili et virtuose donne, libro primo, nel quale si dimostra in varij dissegni tutte le sorti di mostre di punti tagliati, punti in aria, punti fiamenghi, punti a reticello, e d'ogni altre sorte. Con le dichiarazioni a le mostre, a lavori fatti da Lugretia Romana. Venise, 1625 (1).

Lady Wilton, dans son *Art of needlework*, en cite un exemplaire qui porte la date de 1620.

LXIII. — Ornamento nobile, per ogni gentil matrona, dove si contiene bavari, frisi, lavori, per linzuoli, traverse e facuoli. Opera fatta da Lucretia Romana, il quinto volume di suoi lavori. Venise, sans date, in-fol. (2).

20 planches. Frontispice en point coupé. représentant une femme vêtue à l'antique, debout sur une tortue (symbole de la bonne ménagère), et tenant à la main une pelote de fil; à gauche, deux femmes qui brodent; à droite un sculpteur qui termine une statue de Minerve. Les planches, qui sont riches et bien exécutées, sont toutes accompagnées d'une cour légende, comme : *Digne d'une impératrice; Magnifique ouvrage dont plus d'une duchesse a orné ses travaux*, etc. Les collerettes (fig. 160) sont disposées en trois points différents : le point à jour, le point de Flandre et le gros point de Venise (*tagliato*). Cet auteur est le seul qui reproduise des points de Flandre; il les emploie surtout dans les rosettes et les étoiles.

LXIV. — Les Excellents eschantillons, patrons et modelles du seigneur Federic de Vinciolo Venitien, pour apprendre à faire toutes sortes d'ouvrages de lingerie, de poinct couppé, grands et petits passements à jour, et dentelles exquises. Paris, Vve Jean Le Clerc, 1623, in-4° (3).

56 feuillets et 58 planches, dont 44 de point coupé, 8 de passements aux fuseaux (*voy.* fig. 15 et 16) et 4 d'alphabet.

Cette dernière édition de Vinciolo diffère des précédentes par le nombre des planches et par la dédicace qui s'adresse à la reine Anne d'Autriche. Dans cette dédicace on passe en revue les illustres dames qui se sont plu dans ce *royale mestier*, qualifié aussi d'*invention de déesse et d'occupation de royne*.

LXV. — Here followeth certaine patternes of Cutworkes; and but once printed before. Also sundry sorts of spots, as flowers, birds and fishes, etc. Londres, 1632, in-4° (4).

33 patrons et le titre.

LXVI. — The Needles excellency, a new booke wherein are divers admirable workes wrought with the needle. Newly invented and cut in copper. Londres, 1640, in-4° obl. (5).

Titre gravé et 28 planches. Le frontispice représente trois dames, Sagesse, Industrie et Folie, au milieu d'un jardin. Puis viennent plusieurs pièces de vers composées par John Taylor à la louange de l'aiguille, et aussi en l'honneur de quelques dames industrieuses, telles que la

(1) « Couronne des nobles et honnêtes dames, premier livre, avec les instructions aux ouvrages faits par Lucrèce, de Rome. » (*Bibl. imp. de Vienne.*)

(2) « Noble ornement, à l'usage de toutes les honnêtes dames, ouvrage de Lucrèce, de Rome, et le cinquième recueil de ses travaux. (*Bibl. roy. de Bruxelles.*)

(3) *Bibl. nat. de Paris, cabinet des est.* — *Bibl. roy. de Bruxelles.*

(4) « Patrons de broderie, qui n'ont pas encore été imprimés. » (*Bibl. bodleyenne d'Oxford.*)

(5) « L'Excellence de l'aiguille, nouveau livre où l'on trouve plusieurs admirables ouvrages exécutés à l'aiguille, gravé sur cuivre. » (Cité dans le *Manuel du bibliographe*, par Lowndes.)

reine Élisabeth et la comtesse de Pembroke. Cet ouvrage, qui paraît être une imitation du recueil allemand de Sibmacher, a eu, dit-on, une douzaine d'éditions en Angleterre.



Fig. 160. — Patrons de deux collerettes, d'après l'*Ornamento* de Lucrèce.

LXVII. — Dass neue Modelbuch von schonen Nädereyen, Ladengewerk und Soterleins arbeit. Ander Theil. Nuremberg, 1666, in-4° obl. (1).

50 planches et 3 feuilles de texte.

(1) « Nouveau Livre de patrons. Second volume. » (*Bibl. roy. de Berlin.*)

LXVIII. — Guipure, gravures au burin. Sans lieu ni date (1).

Bien que sous un titre français, ce livre paraît être d'origine allemande : il contient une collection de 43 planches gravées sur cuivre et qui représentent plusieurs sortes de fleurs, avec les points comptés.

LXIX. — Methode pour faire une infinité de desseins differens, avec des carreaux mi-partis de deux couleurs par une ligne diagonale, ou Observations de Dominique Donat, carme de la province de Toulouse, sur un mémoire inseré dans l'histoire de l'Academie royale des sciences à Paris, l'année 1704. Paris, 1722, in-4° (2).

C'est un recueil de 72 carrés géométriques, suivis d'instructions à l'usage des architectes, peintres, brodeurs, de « tous ceux qui se servent de l'aiguille, » et autres.

(1) *Bibl. nat. de Paris, cab. des est.*
(2) *Bibl. de l'Arsenal,* n° 11,956 *bis.*

TABLE

DES PLANCHES EN COULEUR ET DES GRAVURES.

PLANCHES EN COULEUR.

GRAVURES.

TABLE DES MATIÈRES.


CLEVELAND MUSEUM OF ART
3 3032 00266 0433